Desbois
133
v.1&2
SMRS

PQ
2347
.M295
G72
1842
v.1&2
SMRS

Double page. I-IV + 5-21

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ungrandhommepoli00marc

UN

GRAND HOMME

POLITIQUE.

I.

Du même auteur :

Quatre mois en mer, 1 vol. in-8.
Nuits espagnoles, 1 vol. in-8.
Benedetto, 1 vol. in-8.
La Dame de Trèfle, 1 vol. in-8.
Médéric, 2 vol in-8.

Sous presse :

Le peintre Breton, 2 vol. in-8.
Les Bonnes Fortunes, 2 vol in-8.

En vente

H. DE BALZAC.

Le Médecin de Campagne, 2 vol. in-8.
Le Lys dans la Vallée, 2 vol. in-8.
Le Père Goriot, 2 vol. in-8.
Le Livre mystique, 2 vol. in-8.
Séraphîta, 1 vol. in-8.
César Birotteau, 2 vol. in-8.

MICHEL RAYMOND.

Henriette, 2 vol. in-8.
Maria, 2 vol. in-8.
Scandale, 2 vol. in-8.
Albertine, 2 vol. in-8.

MAXIMILIEN PERRIN.

Le Bambocheur, 2 vol in-8.
La Femme du Notaire, 2 vol. in-8.
Les Saltimbanques, 2 vol. in-8.
La Permission de Dix heures, 2 vol. in-8.
Mémoires d'une Lorette, 2 vol. in-8.

DINOCOURT.

Le Sac de Nuit de sir Robert, 2 vol. in-8 ou 4 vol. in-12.
La Sorcière des Vosges, 2 vol. in-8.
Le Neveu du Curé, 2 vol. in-8.
Une Tête mise à prix, 2 vol. in-8.

Mémoires du Prince de Talleyrand, 4 vol. in-8.
Clara de Noirmont, par madame **Marie de l'Épinay**, 1 vol in-8.
Souvenirs d'un Fantôme, par **Lamothe-Langon**, 2 vol. in-8.
Deux Frères, par madame **Niboyet**, 2 vol. in-8.
Deux Reines, par **Alfred Delille**, 1 vol. in-8.
Les Solonais, par **Léon de Buzonnière**, 2 vol. in-8.
Frédéric et Léonie, par **A. Duval**, 2 vol. in-8.

On trouve toujours à la *Librairie des Cabinets de Lecture*, un assortiment considérable de romans anciens, nouveaux, au rabais, d'occasion, dépareillés ; et généralement tous ouvrages nécessaires à la formation d'un cabinet de lecture.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

UN

GRAND HOMME

POLITIQUE.

PAR

Charles Marchal.

« Ce livre, quoique fondé sur le développement d'un caractère exceptionnel et fatal, a été écrit pour les femmes. »

I

PARIS
CHARLES LE CLERE, ÉDITEUR,
A LA LIBRAIRIE DES CABINETS DE LECTURE,
10 rue Gît-le-Cœur.
1842

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

Dédicace = 1re page

1

A Madame Emma Jourdan.

MADAME,

Vous avez bien voulu accepter la dédicace de ce livre, c'est pour moi une de ces joies précieuses qui devraient se garder au fond du cœur. Pourquoi donc est-ce un bonheur pour moi de vous écrire ces lignes? et quelle audace d'oser prendre votre nom comme patronage d'un *Grand homme politique!* Rassurez-vous cependant, Madame.

Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, en attendant l'heure du bal ou du spectacle, par une soirée d'hiver, assise au coin de votre feu, de lire un roman?

Faites-donc ainsi du mien, puisque c'est pour vous que je l'ai composé, c'est à vous seule que je raconte cette histoire remplie de passions.

Car votre âme est noble et belle ; elle comprend les positions délicates de la vie, elle plaint les folies et les misères, elle est remplie d'indulgence pour les fautes comme pour les amours du cœur.

Aussi bien c'est une douce consolation pour moi de savoir que vous lirez ce livre, et ne fût-ce que pour obtenir ce bonheur, je l'écrirais.

Bien plus, si j'avais la certitude du con-

traire, je crois que je me résoudrais difficilement à l'écrire.

Oui, vous comprendrez les douleurs qui sont ici retracées, car vous avez eu les vôtres. Hélas! ce sont les plus belles âmes qui sont les plus fragiles! Et puis, quels qu'aient été vos chagrins, n'avez-vous pas une éternelle consolation placée par Dieu sur le seuil de votre âme, — heureuse mère de la première harpiste du monde, — tendre mère d'une fille aussi tendre par l'esprit que par le cœur!

Vous le voyez, il n'y a pas de nuages si sombres qui n'aient fait place aux purs rayons du soleil, il n'est pas de tempêtes qui ne soient suivies de beaux jours, pas de fleurs que le vent du soir a penchées qui n'aient relevé la tête sous les molles brises du matin.

Vous le voyez, il n'est pas de livre qui ne puisse être précédé du nom d'une sainte.

Je suis avec le plus profond respect,

Madame,

Votre ami le plus jeune, peut-être,
mais le plus dévoué,

CHARLES MARCHAL.

Paris, juin 1842.

2e Préface

Ce livre, quoique fondé sur le développement d'un caractère exceptionnel et fatal, a été écrit pour les femmes, comme la plupart des romans modernes. Dans la première partie, elles s'y retrouveront avec leur amour magnifique, leurs célestes dévoûments, leurs respectables folies. Au début, c'est la simple histoire de deux enfants qui s'aiment; rien de plus frais que leurs cœurs qui ne font qu'un seul cœur, rien

de plus chaste que leurs âmes qui ne font qu'une seule âme. Cet amour plein de poésie se trouve contrarié par les préjugés d'un vieillard dont l'égoisme égale seul la parcimonie. Il y a des êtres bien gênants !

En commençant, nous nous croyons obligé de le déclarer, nous n'avons obei à aucune influence, à aucune inspiration étrangère.

Aussi affirmons-nous qu'on nous verra toujours dans la lutte, ne transigeant jamais avec notre devoir, toujours debout et plein de conscience.

Notre grand homme politique est une de ces brillantes intelligences très rares, mais dont il ne manque pas de mauvaises copies.

Cet homme énergique et supérieur passant dans les plus fatals instants, grandit avec les difficultés.

L'amour et l'ambition qu'il ne put assouvir au gré de ses désirs le perdirent.

L'ambition le prit d'abord dans ses griffes de hyène.

Ignorez-vous ce que c'est que l'ambition? Ah! puissiez-vous la connaître assez pour être fier, et puissiez-vous aussi l'ignorer assez pour ne pas être ébloui!

Une fois possédé de cette passion, on foule froidement aux pieds ce qu'il y a de plus saint et de plus beau, on se bâtit, avec des trahisons et des crimes, une idole qu'on adore à genoux.

L'amour est plus sublime, mais il est plus dangereux encore quand il n'obtient aucun résultat matériel. Il égare les imaginations les plus nobles, il brise en riant, il empoisonne dans une rose, il tue dans une lettre, dans un coup d'œil, dans un baiser.

L'homme politique dont il s'agit était doublement fasciné et doublement malheureux. Il aimait, et c'était un ambitieux! Aussi, comme il

n'est point d'action flétrissante qui ne se cache sous quelque dehors brillant, vous le verrez tour à tour coupable et plein de remords, puissant et vil.

Ce qui lui était odieux, lui deviendra une volupté, et il mettra une barrière infranchissable entre lui et la femme qu'il aime, entre le passé et l'avenir.

Son âme brûlée d'amour, dévorée d'envie, se jettera dans mille désordres; son cerveau, exalté par la difficulté, concevra mille folies, enfantera mille chefs-d'œuvre. Et peu à peu vous verrez le calme de son cœur faire place à l'agitation, vous verrez s'altérer la loyauté de son âme et la limpidité de son regard. Vous crierez grâce pour ce cœur las, vous direz que c'est trop de souffrance pour une aussi brillante intelligence.

Mais l'ambition ainsi que la gloire et la fortune ne sont pas plus éternels que nous!

Puis vous verrez encore une belle tête de jeune

femme, une âme belle aussi, illuminée par un pieux amour. Indifférente pour celui-là, elle apprendra à aimer à un autre et ne laissera pas son cœur se fondre au feu de ses beaux yeux.

Que fera alors le triste Politique, isolé dans le monde, avec cette funeste conviction qu'il ne pourra jamais être aimé d'elle? Ne lui donnera-t-elle pas une espérance, pas un sourire, pas une parole, quelque chose qui l'énivre au moins quelques heures et parfume un peu sa vie? Non, rien! Il deviendra ce qu'il plaira à Dieu.

Mais avant nous le verrons user les ressorts de son esprit inventif, comme fait un vieux renard qui oppose la ruse à la force de ses ennemis.

Son grand cœur subira de grandes infortunes!

Il succombera enfin sous le poids de ses travaux. Quel bouleversement soudain l'amour apporte dans les sentiments d'un homme intelligent! comme il développe les appétits de son

cœur ! Assurément ceci est un beau texte pour le philosophe.

C'est alors que l'on ne doit pas renfermer sa passion dans les limites étroites de l'existence ordinaire.

Ici, rien n'est plus dramatique que la manière dont son caractère s'énonce, puis change tout-à-coup pour se laisser gouverner par une idée opiniâtre, — l'amour !

C'est ainsi que sa grandeur est mal dépensée et que sa vie se ment à elle-même. L'ambition et le désappointement dans son amour font changer son âme comme les décors d'un théâtre. Dès lors sa vie est comme sous l'influence d'une puissance inconnue, mystérieuse.

S'il y a des hommes criminels que l'amour élève jusqu'à l'héroïsme, il y en a d'autres chez lesquels il développe spontanément des crises violentes. La même cause engendre, en ce cas, des effets bien différents.

Dieu qui se montre dans la création, se cache dans les événements. Il fait bien ce qu'il fait. Le vaste Océan qui gronde, les forêts qui jettent leurs ombres sur la terre, les montagnes qui semblent défier le ciel, ce beau ciel lui-même dont les lumières nous fixent, et jusqu'à la fleur qui balance sa petite tête embaumée, toutes ces choses terribles et belles qui nous entourent regardent avec le plus puissant mépris les pauvres hommes dont l'intelligence est à la merci du *Hasard*, ce grand maître de toutes nos actions, de toutes nos fantaisies.

L'homme mal élevé insulte avec une injure, l'homme bien élevé avec un sourire. La nature nous insulte et nous méprise avec son sourire et son silence.

Il est peut-être heureux pour l'homme qu'il n'ait pas la conscience de sa destinée, — mais au moins il a celle de ses passions obscures ou divines.

Ces passions ont toutes les mêmes chutes aux mêmes écueils, les mêmes profondeurs, les mêmes jouissances, les mêmes trahisons, les mêmes douleurs.

Les hommes passent et s'enfuyent, et le temps vole avec eux ; — les choses et les passions seules restent.

C'est ainsi que vous voyez de siècle en siècle se renouveller les mêmes fureurs politiques, les mêmes besoins et les mêmes exigences parmi les classes indigentes, les mêmes tyrannies chez ceux qui possèdent la puissance. C'est ainsi que vous voyez encore les mêmes nécessités et les mêmes drames domestiques, les mêmes comédies publiques et privées.

Rien ne change au fond quoique tout se diversifie à la surface.

Le temps marche comme un torrent et entraine des débris d'hommes, de royaumes et de

peuples ; — toutes les créatures humaines courent vers la mort.

A quoi bon tant d'intrigues, tant de crimes, tant de persécutions et tant de haines pour faire naufrage ensemble et s'endormir dans le même linceuil ?....

Notre seconde partie semble s'adresser plus particulièrement aux hommes sérieux, quoiqu'elle soit la suite naturelle de la première.

Les quelques pages politiques qui s'y trouvent ne nous ont été dictées par aucun esprit de jalousie ou de méchanceté. Nous avons simplement raconté des faits accomplis avec la vérité d'un historien. Pour cela nous n'avons eu qu'à fouiller dans les années qui ont suivi la révolution de 1830.

Personne n'ignore comment cette révolution a été faite. Tout le monde sait ce que ceux qui purent se frayer alors passage s'adjugèrent de

récompenses *pour le bonheur de la nation*. Ces zéros, qui ne signifiaient absolument rien devant des chiffres, placés à leur suite sont devenus des quantités recommandables. On sait combien les mots *Civisme*, *Patrie*, *Liberté*, *Philantropie*, *etc.*, furent employés.

Tant pis pour ceux qui prirent cela au sérieux!

La populace qui aime à cracher sur les rois tombés et à encenser les grandeurs naissantes, se laissa endoctriner et cria *vive la liberté* en changeant de maître. On lui persuada qu'elle y gagnerait, — le lecteur sait à quoi s'en tenir sur ce point et nous ne voudrions en rien toucher à ses susceptibilités.

Mais avant de commencer, nous nous croyons obligé de faire ici une sorte de profession de foi, à l'exemple des Romains célèbres et de quelques conspirateurs distingués qui, avant d'entreprendre une grande affaire politique ou privée, s'em-

pressaient de jurer qu'ils y seraient fidèles.

C'est ainsi que nous insistons sur la manière franche et loyale dont nous avons rempli ici la tâche que nous nous étions imposée. Nous y travaillons depuis long-temps, et c'est pourquoi nous avons signalé dans le journalisme, la vie privée et la politique, bon nombre d'abus, de crimes mêmes, — car il est d'autres crimes que ceux prévus par le Code !

Un jour viendra où nous dévoilerons toutes ces turpitudes, dont la mort intéresse les masses!

Nous avons essayé de varier par là la vie intellectuelle de nos lecteurs, en nous adressant à chacun d'eux en particulier, en flattant ses goûts, ses manies, ses études, ses occupations. Nous avons obéi ainsi à toutes leurs exigences sans cesser d'être aux ordres de notre propre fantaisie; car nous sommes à la fois libres et commandés, amateurs et obligés.

Notre désir le plus sincère est de marcher dans une voie régulière et sur une chaussée droite. Nous n'avons rien laissé flotter et le plan de notre ouvrage se trouve dès aujourd'hui régulièrement tracé.

Par exemple, ce que nous avons dit du journalisme est affreusement vrai. De même que le feuilleton a tué le libraire, les imbécilles ont tué les journaux. On commence à être raisonnable et à ne plus y croire.

Ils ont beau se dire *le cinquième pouvoir de l'État*, et *la plus vitale de nos libertés*, ils ont beau crier contre *la révoltante nudité des passions politiques*, et dire qu'ils attendent *le jour des redressements*, on les laisse se disputer tranquillement.

Car, pendant que les journaux du gouvernement cherchent à justifier aveuglément ses actes, ceux de l'opposition s'appliquent vigoureuse-

ment à rappeler les plus féroces endroits des fureurs d'Oreste, — moins le style. On ne comprend plus rien à la politique d'aujourd'hui, mais c'est précisément ce qui en fait le charme le plus doux.

Au milieu d'une foule de journalistes corrompus, nous vous en montrerons un qui est resté ferme et probe. Celui-là est aussi *homme de lettres*, il n'est pas bien sûr qu'il se pare de ce titre comme le mendiant espagnol se drape dans ses guenilles, mais il en remplit scrupuleusement les fonctions.

Le traitant comme tous nos autres personnages, nous avons dû l'affubler d'un pseudonyme, le contraindre à prendre un nom supposé.

Ses amis le reconnaîtront à certains détails qui lui sont propres, car il a recruté ses aides parmi cette génération poétique et studieuse, venue après une révolution, fille de tant de ba-

tailles, — cette génération vouée à de si beaux instincts.

Celui-là aussi est amoureux de notre héroïne, — et il est aussi malheureux que notre diplomate. Cependant il fraye gravement les grandes routes de l'art, de la science, de la poésie, de la morale et de la philosophie, il tient le centre du pays, essayant ici un pastiche, ailleurs un drame, grondant doucement celui-là, aidant celui-ci.

Il n'a rien d'unique, rien d'exclusif, et est abondant sur toutes les branches, propre à toutes les diversités.

Et pourtant, des prophètes de malheur s'en allaient dernièrement disant que la littérature était morte. Non, Messieurs! quoi! vous venez dire qu'ils sont sans force à ceux qui accomplissent sous vos yeux et à chaque instant de si grandes choses! Quoi! vous prétendez que nos

arts tombent en décadence, qu'ils ne savent plus faire rire ni pleurer. Mais voyez, voyez cette belle et bouillante jeunesse, quel espoir et quel avenir! quoi! vous prétendez que nous sommes un peuple affaibli, que nous devenons moins beaux et moins forts. Mais voyez-donc, — voyez nos maîtres.

Et à côté de nos grands maîtres, si vous saviez combien de sublimes capacités travaillent et fermentent dans l'ombre, combien il y a d'élèves studieux dont le cerveau enfantera un jour à venir de nobles choses pour succéder à ces nobles choses!

La nature a horreur des sentiments extrêmes, c'est pourquoi elle nous pousse à partager avec autrui notre surabondance de douleur ou de félicité. Cet épanchement prend tour-à-tour les noms d'amour, d'ambition, d'égoïsme, de jalousie, d'amitié.

Ainsi, dans cet ouvrage figureront les principaux types des passions qui s'attaquent directement à l'âme : l'AMOUR, chez Adrien, Verner, Duras et Hortense, — l'AMBITION, chez Verner, Chabaud de Boir et Dreus-Jolin, — l'ÉGOISME, chez le comte de Branté, Saurel et Miquelon, — la JALOUSIE, chez Miquelon et Dreus-Jolin, — l'AMITIÉ, chez Adrien et Antony Saurel. Quand au capitaine Jérôme et à l'actionnaire Bulonel, ils sont là pour ne pas nuire à l'action du drame; ils servent d'ombre au tableau.

Tant pis pour ceux qui se reconnaîtront ici !...

— Ce livre repose sur la pensée suivante : L'amour est le surexcitant de l'âme. Sans lui on ne vit pas, l'on végéte. Il met en mouvement toutes les passions humaines, les plus nobles comme les plus viles. C'est ainsi qu'il peut faire d'un homme un héros ou un brigand, suivant

les circonstances dans lesquelles le hasard le jette.

Mais c'est assez promettre, — qu'on nous attende à l'œuvre.

Nous attendons aussi, confiant en notre jeunesse, et prêt à marcher.

Nous attendons! Ce mot plein d'éclat, de charme et d'espérance est le refrain mélancolique de bien des infortunes. C'est la devise de presque toutes les existences romanesques et artistiques, qu'un éclair souvent égaré a marqué au front d'un stigmate céleste de poésie.

Nous l'écrivons à tout hasard et nous croyons que nous ne serons pas trompé dans l'espoir où nous sommes d'être bien accueilli.

C. M.

Juin 1842.

PREMIÈRE PARTIE.

—

HORTENSE.

Je n'ai pas voulu que vous fussiez obligé de vendre votre intelligence et votre volonté à personne, le tout pour conquérir ce que l'on appelle la vie, c'est-à-dire un peu de pain le matin et autant le soir; enfin, pour tout résumer en deux mots, comme il n'y a dans le monde que deux espèces de gens, à savoir : ceux qui possèdent, et puis leurs serfs, c'est-à-dire ceux qui ne possèdent pas, j'ai fait tous mes efforts pour que vous comptassiez au nombre des premiers, et j'y ai réussi.

Nuits espagnoles.

1

D'un comte qui était veuf.

Le petit village de Loches est situé entre Poitiers et Bourges. Rien n'est plus gracieux que ce village, voisin de deux villes, et pourtant perdu au fond d'une riche vallée, au milieu des ajoncs et des genêts.

Les maisons y sont simples et entourées de vergers, de fleurs, d'arbres verts. Ce pays respire l'aisance et le bonheur. — Comme partout,

il a de délicieuses solitudes, un cimetière triste et calme, — et une grande route blanche et poudreuse, se déroulant au loin comme un ruban argenté. — Là tout est vie, parfum, poésie.

C'est à peine si l'on y reçoit les journaux ; — on n'y parle presque pas politique. Cette contrée bienheureuse n'a été encore envahie par aucun industriel, par aucun *Dieu*, par aucun prophète. On n'y connaît ni le bitume, ni les assurances contre la mort, la grêle ou la pluie. Là on n'a pas de crimes à déplorer, — on n'est pas garde national ; cet endroit chéri des cieux n'a ni ses revues, ni ses émeutes, ni ses littérateurs, ni ses théâtres, ni ses *bas-bleus* ; — et il paraît ne pas s'en trouver plus mal.

Loches fut cependant témoin d'un drame chargé de tristesse que nous entreprenons de raconter ici.

Vers le commencement de l'année 1836, — il y avait un grand personnage à Loches. — C'était le comte de Branté.

C'était un de ces vieux gentilshommes de

vraie noblesse, retirés de la politique, et qui gardent au fond de leur vieux cœur quelques vieilles croyances et de vieux préjugés.

Celui dont nous parlons avait un caractère trempé pour braver les orages de l'existence sans sourciller. Sa nature était brusque, ses manières rarement avenantes. Il avait une force physique qui convenait parfaitement aux travaux qu'il accomplissait. — On le voyait quelquefois dans la campagne, jamais las, jamais sans soif; et le plus souvent il lui arrivait de surveiller lui-même ses ouvriers, ses vignerons, et les garçons de sa ferme.

Le sieur de Branté était riche et habitait, depuis la mort de sa femme, un délicieux séjour auquel nous n'osons donner le nom de château et qui méritait cependant un autre titre que celui de maison.

M. de Branté était donc un vulgaire seigneur campagnard aimé de tous, parce qu'il était sans fierté. Il tenait pourtant beaucoup à sa noblesse, et savait raconter à quelques intimes les exploits

du marquis son grand-oncle, et du comte son père.

Cet important personnage de Loches avait un grand fond d'égoïsme dans le caractère ; il était de la tribu des tyrans domestiques.

En 1814, il avait épousé une demoiselle de Vermantois, — une des plus gracieuses créatures du temps, mais manquant de ce courage qui fait qu'on lutte et qu'on résiste avec le moral à toutes les persécutions physiques. L'emportement de son mari influa naturellement sur son cœur jeune et à peine formé. Sans la rendre ouvertement malheureuse, M. de Branté en fit une esclave par une multitude incalculable et calculée par lui de vexations privées. Il la contraria pour des riens, — tantôt la laissant libre de ses actions, — d'autrefois montrant la jalousie ridicule d'un vieux coq.

Marie pleura en secret. Ses sentiments et ses nobles élans refoulés se cachèrent au fond de son cœur. Elle les garda toute la vie dans ce chaste sanctuaire sans jamais les exprimer. Avec

une âme ardente elle vécut sans amour. Elle était incapable d'exercer sa timidité dans les combats qui demandent la moindre volonté. Ne pouvant être maîtresse, elle fut victime.

Son histoire est celle de bien des femmes mariées trop jeunes, vendues et achetées trop jeunes !

Marie se consola par son intime poésie ; — elle apprit toute enfant à penser. Elle s'abandonnait à d'ineffables rêveries, — et n'avait aucune opposition systématique pour aller au devant des mouvantes volontés du gentilhomme. Lui, déploya toutes ses rudesses, toutes ses taquineries, sans pitié, et sans peut-être s'apercevoir du mal qu'il faisait.

Marie conserva toujours cette secrète candeur qui rend la femme victime et triste quand elle rencontre une âme en désaccord avec la sienne.

La religion et l'étude développèrent chez cette créature romanesque une grande hardiesse de pensée, contrebalancée par sa lâcheté en action. Elle fut dupe volontaire et ne s'insurgea jamais

contre les mille choses qui la froissaient. O femme sublime ! sa vertu lui faisait préférer la souffrance à la révolte. — Elle mourut jeune, quatre ans après avoir donné le jour à un fils chéri ; — elle mourut comme elle avait vécu, seule, et sans proférer une plainte.

2

Un jeune homme.

Adrien, le fils de M. de Branté, n'était point aussi heureux que son père à Loches. Bon sang ne peut mentir, Adrien était le portrait vivant de sa mère.

Si M. de Branté était le plus puissant propriétaire du pays, son fils en était la plus riche et presque la seule intelligence. La vie douce, active et facile de son père déplaisait au jeune homme.

Entouré de gens matériels, il n'avait pu adopter ni leurs goûts, ni leurs façons d'être. Ses facultés embrassaient de plus vastes limites et concevaient de plus nobles espérances.

Il aimait l'étude comme sa mère; elle lui avait légué son penchant au merveilleux, à la poésie; il était rêveur comme elle avait été. A ces qualités dangereuses il joignait le caractère emporté, violent, despotique de son père, — mais tempéré par la réflexion et une excellente éducation.

Il était incomplet, — mais il s'était élevé seul. Ses maîtres avaient été la nature, — puis nos poètes de premier ordre. Loin des classes et des coteries, Adrien s'était formé au moyen de ses dispositions pour le vrai et de ses inclinations pour le beau.

Il avait une philosophie austère pour un enfant de vingt ans. — Il aimait à rêver au fond des bois, au milieu des perfections de la nature.

—Pour moi, disait-il, je ne sais si c'est la na-

ture ou si c'est ma jeunesse, mais je rêve délicieusement à la campagne. Là des voluptés inconnues me charment et rayonnent en moi. J'éprouve ce qu'il y a de plus tendre et de plus grave. Il me semble que le cœur d'une femme parle à mon cœur, que sa pensée pénètre mon esprit. Aussi, pourvu que le soleil brille, pourvu que le ciel ait un air de joie, je suis heureux, bien heureux ; je chante avec les oiseaux, je pleure avec la rosée qui perle sur les herbes embaumées, et je remercie Dieu de ce tranquille bonheur.

Le comte de Branté avait donc trouvé dans la personne de son fils une volonté ferme, quoique respectueuse, un cœur dévoué, mais pas esclave. Cette résistance avait contrarié d'abord le vieux noble; il avait eu ses moments d'ennui et de colère ; mais Adrien était si froid, si juste, si poli, qu'il avait fini par revenir sur ses nouvelles prétentions à la tyrannie.

Avec une âme en dehors du vulgaire, avec une imagination ardente, Adrien s'ennuyait sin-

cèrement à Loches. Il jugeait à leur valeur brute les fatigues et les jouissances des gens qui l'entouraient, et se demandait s'il était bien sûr que Dieu nous ait créés pour vivre de la sorte. Il éprouvait le besoin d'apprendre de nouvelles choses; — il avait la fantaisie d'atteindre un but mystérieux et ignoré; il était avide d'émotions fortes et nouvelles.

L'ennui, — ce cruel croque-mort de la vie provinciale, — desséchait ses idées fatiguées de demeurer dans une sphère sans issue.

Il était plein de désirs insurmontables, trop violents et trop haut placés pour s'exercer dans ce cercle grossier.

Adrien était, à ces causes, mélancolique, inquiet, sombre. De grandes ambitions étaient en lui, une immense activité le dévorait.

Quelquefois il était plein de courage; il se grandissait l'avenir, rêvait à des destinées inconnues, attendait je ne sais quel bonheur voilé. D'autres fois le découragement creusait un abîme en son âme. Il eût voulu courir au loin,

remuer, partir, changer de lieu, pour diversifier sa vie monotone ; il avait foi en des chances fébriles et trompeuses.

Son père l'avait dissuadé de ses projets vagabonds, — et Adrien avait repris son fusil, ses habitudes et ses livres, si souvent relus, médités et baignés de pleurs.

Mais son organisation nerveuse l'avait toujours empêché de se soumettre aux conditions symétriques de cette existence monotone et réglée.

Il passait de longues journées à la chasse, quoique ce ne fût pas la saison. Il faisait de grandes courses à pied dans la montagne et dans les bois, ou bien il descendait vers la rivière, prenait un bateau et ramait pendant des heures entières, quelquefois avec une fureur extraordinaire qui faisait supposer qu'il était pressé d'arriver quelque part.

Oui, Adrien était pressé d'arriver, — mais il ne savait pas où ; — il marchait vite, mais sans but. Dans d'autres moments il se couchait au

fond du bateau et le laissait dériver au gré des folles brises.

Il lui arrivait aussi de prendre un bidet chez son père et de galopper jusqu'au soir. C'est alors que l'état de bidet était à plaindre!

Telles étaient ses joies, ses peines, ses espoirs, ses pensées, sa vie.

Ce système n'avait pas été sans troubler la bonne harmonie de la maison paternelle. Dans les premiers temps, M. de Branté s'était plaint de ces longues absences, et des escapades de son fils. Mais, en homme sage, il ne s'était point entêté, et avait fini par regarder Adrien comme un original, comme un fou, qu'il était plus dangereux de contrarier que de laisser en paix.

Il s'en suivit que notre pauvre rêveur fut parfaitement libre de ses actions, — ce qui lui rendit naturellement la liberté indifférente. Mais il était toujours sensible à la vague poésie qui baignait son âme et aux délicieux effets de nature qni s'offraient à sa vue.

Il n'était point heureux. S'il se renfermait dans sa destinée, il ne savait pas en tirer un bon parti ; — il n'était pas assez bourgeois. Ensuite sa raide et sauvage philosophie avait appris à juger M. de Branté. Chose bizarre et funeste ! Il aimait son père, mais il avait pour lui un mépris intellectuel dont il ne pouvait se défendre.

Car certaines scènes d'intérieur, certaines querelles de ménage s'étaient gravées dans son cerveau d'enfant et flottaient encore en lui.

La rêverie amène le souvenir. Dans ses promenades solitaires il revenait à sa pensée une première vie, toute autre, entourée de caresses, de soins et d'amour. Puis la pâle et noble figure de sa mère se dressait devant lui ; — il rétrogradait sur ses pas et se retrouvait près d'elle, sur ses genoux, s'endormant dans ses bras, jouant avec sa main blanche et cueillant avec elle des fleurs pour son berceau.

Nourri dans la province et loin des villes, le pur Adrien était vivement impressionné par ces tableaux colorés qui renaissaient en lui-même

comme une croyance, comme une prière.

Voilà pourquoi il était triste et rendait justice à ce père dont l'esprit était si peu cultivé. Aussi lui avait-il fallu une rare force et un rare courage pour faire cesser ces rudes réprimandes et ces ennuyeuses et injustes récriminations qui empoisonnent les plus belles années des enfants sensibles.

Toutefois, dans la tendresse de son cœur, et peut-être aussi par ressemblance avec sa mère, Adrien était respectueux et soumis. Plus M. de Branté faisait de concessions, plus Adrien se montrait doux et susceptible ; de sorte que les rapports du père et du fils, quoique froids et difficiles, n'étaient troublés par aucune tempête alarmante. La morgue du premier avait fini par se plier aux exigences de sa position ; — le second attendait que le hasard vînt changer sa manière de vivre.

L'esprit de révolte était dans le cœur d'Adrien ; il l'exerçait contre tout. Tantôt c'était en maudissant sa destinée, ce qui ne la changeait

pas, tantôt en se révoltant contre les moindres volontés paternelles, un peu rudement exprimées.

M. de Branté lui-même n'était pas sans remords à cause de Marie, — et sans craintes à cause de son fils.

Croyez-le ! il n'est pas de tyran qui n'ait ses douleurs et qui ne finisse par regretter ses violences, — quand ses cheveux tombent et blanchissent.

Et c'est là une des plus grandes preuves de la sagesse divine; — c'est le système des compensations.

Il est vrai qu'il eût peut-être été plus sage de ne pas faire naître de tyrans, afin d'éviter d'avoir à les punir. D'ailleurs, le châtiment de ces derniers, qui constitue dans les drames la *moralité*, ne pallie pas l'immoralité d'avoir permis qu'il y ait des victimes.

A côté du remords, s'élevait dans le cœur de M. de Branté la crainte de voir son fils lui demander compte de la fortune de sa mère, se li-

vrer à de folles dépenses, aller à Paris et s'abandonner à un luxe effréné.

Égoïste jusqu'à la fin, M. de Branté voyait Adrien riche et parti, l'abandonnant, le laissant mourir, livré aux soins d'étrangers intéressés. Cette dernière pensée navrait surtout le cœur personnel du gentilhomme. Ceci explique et les concessions qu'il fit à l'humeur d'Adrien, afin de ne pas le porter au désespoir en le brusquant, et l'éloignement de toute ville auquel il avait voué sa jeunesse. C'était dominé par cette prévision fatale à ses projets de bien-être qu'il l'avait fait élever par un vieux précepteur qu'il avait été recruter à Bourges.

Mais ce seul ami d'Adrien, et le seul maître qu'il ait jamais souffert, était mort, et M. de Branté s'était dispensé de lui en donner un autre.

Ainsi, pendant que le comte feignait d'être libéral et ami du peuple, en tenant secrètement à son rang, Adrien, lui, méprisait sans affecta

tion ces pauvres et petites vanités dont la sottise égale seule la non-valeur.

Autant le comte était populaire, familier avec les gens du pays, autant Adrien était froid avec eux, leur rendant leur salut sans mot dire.

Les regards du père sur ses terres étaient intéressés, amoureux, — ceux du fils étaient indifférents. Aux arpents labourés le rêveur préférait les collines boisées et les solitudes du pays. A la nombreuse armée de pigeons qui nichaient dans les hauteurs de la maison paternelle, il préférait les tourterelles libres et joyeuses cachées dans le feuillage.

Ces deux natures offraient ainsi un contraste d'autant plus frappant qu'il n'avait pas besoin d'observation.

Telles étaient leurs relations, lorsque commença l'année mil huit cent trente-six.

3

Vers cette époque, l'âme d'Adrien s'illumina comme au pressentiment d'une douce émotion.

De tendres pensées traversaient son cerveau et éclaircissaient son front. — Il s'ennuyait moins, et rêvait plus que jamais. Il avait de longues heures de larmes, de mélancolie ; son cœur concevait des souffrances bizarres et des espérances inconnues. Il attendait une femme pour l'aimer.

Non pas la première femme venue, — mais un ange selon son cœur, la femme qu'il rêvait, que son imagination trop riche avait enfantée. Rien de charnel, rien d'impur ne ternissait la limpidité de cette étrange émotion.

Il croyait la voir partout : au loin, dans les arbres, au-dessus de la rivière, ou dans les prés. — Sa vie avait un but !

Le matin, il distinguait sa robe blanche aux rayons indécis du soleil levant; le soir, il entrevoyait ses formes diaphanes et vagues à travers les brumes de l'horizon.

Et toujours, la nuit, le matin, le soir, il souriait à cette vision charmante, à cette femme posée sur son chemin par Dieu.

Ce cher sentiment naissait voluptueusement dans son cœur. Et il parait, dans son esprit, cette femme pour ses embrassements. Le printemps vint, et loin de le calmer, augmenta ses désirs.

Adrien sortait de bon matin de la maison paternelle et s'enfonçait dans les solitudes les plus reculées.

Il vient un instant dans la vie où notre cœur se trouve seul, où notre front se penche sous une espérance d'amour, — alors nous nous sentons vivre, notre âme se mouille de larmes précieuses ; — ce sont de chastes croyances, — nous attendons une femme, il semble qu'elle nous cherche aussi et nous appelle. — Cette époque sublime était arrivée pour Adrien.

Heureux enfant, quoique triste ! Il était pris par cette ravissante extase. Et ses yeux la cherchaient partout, sous les voûtes de chèvrefeuille, près des rosiers, — sur la pelouse, sous les acacias. Le parfum des fleurs, de l'air et des bois révélaient à sa nature le parfum de cette femme aimée et inconnue. Il croyait entendre le frôlement de sa robe, le léger bruit de ses pas, — au moindre chuchottement de l'eau, au plus innocent baiser de la brise.

Il se couchait sur l'herbe, — dans des endroits perdus dans les feuillages verts, — absorbé par sa contemplation insensée.

Il rentrait à la nuit close, souvent fort tard, chez le comte de Branté. Celui-ci le raillait en ami sur sa maladresse, et s'étonnait avec une gaîté campagnarde et par trop joyeuse sur la rareté du gibier.

— Vous choisissez bien mal votre temps; lui disait-il, heureusement que le garde-champêtre *nous connaît !*

Le poète incompris le laissait dire, — heureux de n'être pas deviné, — découragé toutefois d'une si longue attente.

Un jour, vers neuf heures du matin, — il arriva, après de longs détours, — non loin d'une petite maison fort blanche, entourée d'eau et de verdure.

Elle était située dans le plus gracieux endroit qu'on puisse jamais voir. Elle découpait son toît gris sur le fond brun d'une colline. Une vigne folle entourait les fenêtres chargées de fleurs, et perdait ses rameaux sous un auvent, après mille détours pleins de fantaisie. Derrière la maison était un jardin propre et coquet, — devant s'é-

tendait une pelouse étoilée de ces marguerites si pâles et si simples que nous aimons tant. Plus loin était un bois, une solitude, où Adrien rêvait de préférence.

C'est là qu'il songeait souvent aux héroïnes des romans qu'il avait lus et qui étaient pour beaucoup dans ses innocents projets d'amour.

Là, il aimait à revoir les débris de ses rêves. Il s'était attaché, par sympathie et peut-être par pressentiment, à ce lieu solitaire.

Là, sa vision était plus belle, les mélodies de son âme étaient plus fraîches et plus pures.

Jusqu'alors, il n'avait pas encore remarqué la Maison-Blanche, et s'il était arrivé jusqu'à elle, il s'était retourné bien vite pour admirer l'horizon et jeter un regard de compassion et de raillerie au village de Loches, couché à ses pieds.

Mais cette fois, il la vit et s'arrêta suffoqué par une émotion violente.

Il était troublé; — la vue de cette simple habitation lui rappelait un souvenir qui flottait en lui à son insu.

Nota : — Nous prions instamment notre lectrice de se rappeler qu'au pied de la Maison-Blanche, de l'autre côté de la colline, coulait une rivière verte et rapide. Nous serons très charmé que l'on s'en souvienne, attendu que cette rivière joue un rôle quelconque dans notre histoire.

4

Adrien se souvint alors qu'un jour d'automne, par une blanche matinée, il avait vu sortir de cette maison une jeune femme ravissante de jeunesse et de beauté, — un type plein de sentiment, — une image fugitive, — une ombre mystérieuse.

Il l'avait suivie. C'était une belle jeune fille, aux yeux noirs, au profil énergique, aux cheveux noirs et bouclés.

Elle courait légèrement et sans souci. — Elle était entrée à Loches et s'était arrêtée devant la maison du notaire, M. Verner.

Adrien qui le connaissait l'avait suivie, — mais M. Verner l'avait reçu seul, et il n'avait pas osé l'interroger. Depuis lors, il avait renouvellé ses visites inutilement.

Adrien se rappela encore qu'il avait fait de vains efforts pour retrouver la maison blanche.

Puis il avait fini par l'oublier. — Cependant il s'était souvenu de cette jeune fille. — Depuis, il la voyait flotter partout ; mais il ne l'avait plus revue que dans ses rêves.

Ah ! c'était elle qu'il aimait et qu'il attendait dans de si heureuses dispositions. C'était elle, — son inconnue, son amante, sa beauté idéale. C'était bien elle, — avec ses grands yeux noirs, — sa taille mince, — sa démarche facile, — son col flexible, — sa tournure vaporeuse et aérienne.

Oppressé par ce brillant souvenir, — Adrien évoquait ce divin fantôme.

Comme il s'approchait de la maison, une petite chèvre aux cornes naissantes vint familièrement près de lui en bondissant avec une grâce parfaite. Une vieille femme se tenait sur le seuil de la porte, — occupée à jeter des graines à de petits poulets. Adrien la salua, — elle inclina gravement la tête.

Alors une voix claire chanta joyeusement. — Cette voix venait de l'intérieur de la maison. Adrien s'arrêta. — En ce moment son cœur brûlait si fort qu'il lui eût été impossible d'avancer. — Il croyait l'avoir entendue déjà.

A n'en pas douter, elle appartenait à son inconnue. Il l'avait devinée; — ce ne pouvait être qu'elle.

Or, c'est ici le moment de faire remarquer au lecteur combien l'homme est victime de ses trompeuses illusions, et combien la réalité répand d'amertume dans nos esprits; — car ce n'était pas l'inconnue d'Adrien qui chantait. — La voix venait du petit bois.

Bientôt il lui fut impossible de ne pas revenir

de son erreur ; d'autant plus qu'il aperçut mademoiselle Rose, ouvrière bien connue de Loches.

Sans être jolie, elle était drôle, vive, sémillante. Sa tournure grisette, son nez retroussé, ses regards agaçants et son gentil minois avaient inspiré bien des pensées coupables aux villageois du bon pays de Loches !

— O mon Dieu, se dit Adrien avec un désappointement bien senti, si c'était Rose que j'aie prise pour une poétique beauté?...

Il se trompait encore, — mais cette fois c'était à son avantage.

Il salua Rose.

— Monsieur le comte, j'ai bien l'honneur de vous saluer, fit-elle, en lui donnant un regard facile à interpréter de plusieurs manières.

— Bon courage, chère maman, dit-elle à la vieille femme. — Hortense est-elle rentrée?...

Cette question rendit à Adrien son âme suspendue en lui et prête à l'abandonner. Ce que

c'est que de nous ! Tout son amour, toutes ses illusions lui revinrent.

Malgré son désir ardent de rester devant la maison, — il sentit que sa présence était inconvenante et il s'en alla à regret, — pensif et espérant comme toujours.

Il fut bien heureux. Nos bonheurs les plus vrais sont les plus fragiles. Il espéra plus que jamais.

Il eut la satisfaction de conclure que la maison était habitée par une nommée Hortense, — et se procura le loisir de penser que cette Hortense était la jeune fille si svelte qu'il avait aperçue l'autre automne, et suivie jusque chez le notaire de Loches.

Et le nom d'Hortense se grava dans son cœur pour n'en plus sortir. Il désespéra moins que jamais de la rencontrer encore, et se justifia à lui-même ses angoisses passées.

D'ennuyé qu'il était, — il retombait à l'état de fou d'amour, — et par conséquent de fou respectable.

Il retrouva ses forces. — Tout ému, il attendit que Rose repassât, — dans l'intention de lui demander quelle était cette Hortense.

A cet effet, — il erra dans le bois, — sans s'écarter du chemin qu'elle devait absolument prendre pour s'en retourner.

Mais elle tarda, — et la nuit se fit. L'ombre devint épaisse.

Il vit une femme passer près de lui, — mais cette fois, — se croyant sous la puissance d'une hallucination, — il n'y prit point garde, — et se persuada mal voir.

Or, — c'était réellement Hortense qui allait à la maison que vous savez.

Adrien se repentit bientôt d'avoir douté de sa réelle présence, — mais lorsqu'il se décida à la poursuivre, — elle avait disparu dans l'obscurité.

Il crut que Rose avait fait le tour de la colline, — et était partie par la rivière. Chancelant comme un homme ivre, il regagna Loches; — mais il lui fut impossible de dormir cette nuit-là.

Il compta toutes les heures chantées avec monotonie par l'horloge de l'église, — et son âme s'emplit de tendres émotions et de regrets.

3

Adrien n'avait qu'un ami. — C'était un insouciant garçon intitulé Antony Saurel. — Il avait alors vingt-huit ans. C'était un bon camarade, fort gai, dont l'aspect était saisissant et inspirait de la bonne humeur. Il avait fait son droit à Paris.

Alors il perchait dans les hauteurs de ce quartier Latin tant de fois décrit; il demeurait dans

une *chambre garnie* peu garnie, au haut d'un escalier bâtard et tournant à faire perdre haleine.

L'escalier est le meilleur défenseur de l'étudiant contre ses créanciers. — Les quatre belles années de sa jeunesse s'étaient écoulées là, — entre deux chaises, une commode, un lit d'écolier et une table boiteuse. Toutefois cette chambre peu haute, peu large, n'ignorait pas les tentures. Elle était décorée d'un papier gris et infirme, — parsemé de fleurs douteuses. Le parquet jadis ciré, — il y avait fort long-temps, — avait eu le loisir d'oublier ce lustre de la civilisation. Il était recouvert d'un tapis.

Mais quel tapis! — Une lisière âgée qui faisait tomber.

C'est égal, — par suite de certaines idées de grandeur domestique, — Antony tenait à ce que son tapis figurât au milieu de son bouge. Sa cheminée était chargée d'un chandelier de cuivre puant, — et d'une superbe collection de pipes avancées plus ou moins en état de perfec-

tion. Ce logis était un vrai Cafarnaum, un harem où s'installaient quelquefois les sultanes du quartier.

Antony n'étudiait pas, mais — contrairement aux volontés de ses parents — il s'appliquait à fréquenter le bal Musard, les cafés et les grisettes.

Son caractère le portait à s'amuser; — aussi trouvait-il un grand nombre d'amis. D'où il faut sagement conclure qu'il fréquentait une société aussi intéressée que peu choisie.

Pour un jeune homme situé rue de Sorbonne, Antony avait une bonne manière de prendre l'existence. Il avait pour principe de ne se souvenir jamais de ses anciennes dettes et de laisser vieillir les nouvelles.

Sa philosophie consistait à bien vivre, attendu que nous sommes sujets à la mort, et que les moindres accidents rêvent notre perte et conspirent contre notre repos de tous les instants. On doit comprendre qu'avec ce système il aimait mieux fumer paresseusement, babiller,

battre la garde, faire l'amour et exécuter des danses nationales que de pâlir sur un labeur de droit.

Antony Saurel avait un grand jugement, — et une belle organisation, quoique entaché d'idées de matérialisme.

— N'y a-t-il pas deux cents avocats pour un? se disait-il. A quoi bon grossir le nombre déjà trop gênant de ces gens à argent?...

Il avait un instant songé à la littérature. Mais en regardant cette arène sanglante, la pire de toutes, où l'on se tue, où l'on combat lâchement, où l'on égorge sans pitié, où l'on sue dans d'horribles travaux, où tant d'êtres courent grotesquement dans le domaine de l'intelligence, — il y avait renoncé à tout jamais. D'ailleurs il ne se sentait pas la force de rester parfois soixante heures de suite, sans bouger, l'âme ailleurs, le front courbé sous mille pensées.

Le métier d'avocat était plus lucratif — mais tout aussi douteux. Ensuite où entrer?— Devait-il s'engager dans le bataillon des avocats qui pro-

fessent? Fallait-il être avocat militant, ou bien avocat consultant, ou encore avocat politique?

Avait-il la hardiesse de se battre à coups d'affiches sur les murs et de tirer sur les actionnaires à boulets d'annonces?

Ces infâmes moyens, bien que sûrs, répugnèrent à Antony Saurel; — et voilà pourquoi il se décida à retourner à Loches, — sa ville natale.

Il n'avait plus que son père, — riche homme très vénérable, — qui mourut sur ces entrefaites.

Antony fit dès ce jour de sages et profondes réflexions. Il évita d'être ambitieux afin de ne pas lasser son courage et son intelligence qui resta vive.

Antony savait qu'un jeune homme de mérite sans le sou est exposé à mourir littéralement de faim. Chose hideuse à penser! Le talent est obligé pour arriver, d'employer les basses et rampantes façons qui assurent le succès à l'incapacité.

Comme Antony héritait de cinq mille francs de rentes, — au lieu de s'évertuer et de dépen-

ser son énergie dans de folles entreprises et au moyen de conditions viles, — il partit pour Loches et laissa pousser sa barbe d'une façon sauvage.

Là était le repos pour cette âme facile, pour ce cœur lâche sans doute mais raisonnable. Là, on n'est pas choqué par l'indifférence du pouvoir pour tout ce qui touche à la pensée, à l'art, à la poésie. Là, on vit dans la grandeur, sans gloire, mais sans intrigue ; sans renommée, mais sans petits moyens pour l'acquérir.

Les deux jeunes illustrations du pays étaient donc Adrien et Antony. Autant Adrien avait d'ambitions nées, autant Antony avait de regrets morts.

Ce dernier avait surtout la manie de faire parade de sa science mythologique. En cela il était un peu fat, mais c'était plutôt une inclination de la nature qu'un effet de l'art.

Enfin Adrien et Antony semblaient deux frères. L'un avait de l'attitude, — l'autre était merveilleusement organisé pour faire un voluptueux,

un paresseux. Le premier était une de ces intelligences dont la disette est grande dans les classes supérieures, le second était un talent comme il en abonde dans les bas-fonds de la société.

Adrien devait s'éteindre dans la splendeur et en brillant ; — Antony, sous la cendre de son cigarre.

Et malgré la dissemblance de leurs mœurs et de leurs caractères, — ils étaient liés ensemble d'une amitié qui eût fait plaisir à un observateur disposé à approuver la vieille parole du vieux livre :

— Aimons-nous les uns les autres.

6

Où l'on reçoit des conseils.

Le lendemain de la soirée dont nous avons parlé précédemment, — Adrien n'eut pas la peine de se réveiller attendu qu'il n'avait pas dormi de la nuit.

A sept heures, — comme il se disposait à sortir afin de mettre à exécution ses projets dorés, on frappa bruyamment à sa porte.

Il ouvrit.

C'était Antony Saurel.

— Bonjour, cher, dit-il en tendant à Adrien une main que celui-ci pressa avec une franche et chaude affection.

— Je crois que tu sommeillais, comme le bon Homère, s'écria Antony. Tu as l'air bien fatigué. Tu étends les bras comme les guerriers de la ville de Priam, réveillés à la vue d'Hélène demandant asile dans leurs remparts.

— J'ai mal dormi, ou plutôt je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit.

— Phébus est levé, souffre que je t'arrache aux caresses de Morphée. Je parie que tu as encore une vision, quelque songe..... Ah! mon pauvre Adrien, tu sais bien médiocrement prendre la vie! Si tu connaissais les remarquables doctrines de feu Pythagore, tu t'empresserais de jouir des quelques réalités heureuses qui t'appartiennent, sans songer à des bonheurs que tu ne posséderas jamais..... Tu vois que je suis assez OEdipe pour deviner tes angoisses.

— Tu es bien philosophe ce matin, dit Adrien

en souriant. Et j'ai presque envie de ne pas te confier mes secrets.

— Confie, confie, mon cher, répliqua Antony en se couchant familièrement sur le lit d'Adrien, les jambes en l'air.

Puis il ajouta en posant un de ses pieds sur une chaise qui se trouvait là :

— Le cigarre est l'ami de l'homme, — passe-moi un cigarre. Le feu est au cigarre ce que l'homme est à la femme — son autre amie, — passe-moi du feu.

— Hélas! soupira Adrien, qu'est-ce que la vie?

— La vie, reprit Antony Saurel, c'est un cigarre de la Havane plus ou moins doux, plus ou moins amer, qui commence par de la fumée et qui finit par de la cendre.

— Cela est plus vrai que tu ne penses!

Les deux amis allumèrent leurs cigarres, Adrien ouvrit la fenêtre, et fit sa confidence ainsi :

— Je commençais à m'ennuyer fortement

ici depuis plus de six mois. J'avais fait part de la situation de mon esprit aux fauteuils du salon, à la pendule, mais cela ne me soulageait pas, — j'étouffais.

Je roulais dans ma tête un projet bizarre, — mais énergique. Je voulais aller à Paris, et être libre. Lorsque je vis, l'automne passé, une jeune femme sortir d'une charmante maison située au bout du pays, — tu sais, près du bois, — adossée derrière la colline.

Ici Adrien fut interrompu par un violent éclat de rire de son ami Antony Saurel. Adrien se mordit les lèvres en signe de dépit, — mais Antony le rassura, et lui dit :

— Pardonne-moi ce rire bruyant, mais il est naturel... Tu aimes, j'en suis sûr, Hortense, une petite ouvrière très sauvage, assez gentille, de grands yeux noirs, un air fier, de belles dents, — une petite sotte, mon bon, qui fait la prude... Courage, courage, — voilà ce qu'il te manquait — l'amour! Mais continue.

Un peu étourdi par cette brusque interrup-

tion, et presque choqué du peu de ménagement que mettait son ami à lui parler d'Hortense, Adrien lui raconta ce que lecteur a pu lire.

Cependant, soit persuadé qu'il ne serait pas compris, soit dominé par un intime sentiment de pudeur ou de fausse honte, il lui cacha une partie de ses rêves.

Quand il eut fini, Antony se leva, jeta par la fenêtre le bout de son cigarre qui alla tomber sur l'herbe. Puis il se posa devant Adrien d'une façon tragique, et lui tint à peu près ce langage :

— Seigneur de Branté! laisse-moi te parler avec un air de triomphe, et te haranguer sous divers prétextes. L'amour, — c'est l'homme. Or, l'homme est le roi de la nature, créé pour boire, aimer, manger et dormir. C'est pour lui que tout a été fait ici-bas. L'homme est né libre ; la civilisation lui a donné des chaînes.

Un journaliste, par exemple, ou un employé, enfin tout homme qui pour vivre est forcé de vendre la moitié de sa vie à un autre, est

un esclave. De même que celui qui achète ou loue à ce misérable cette portion de son existence est un tyran... Ce paradoxe est touchant, n'est-il pas vrai?... J'arrive à mes conclusions.

Ce n'est pas Dieu qui a eu la mesquinerie de créer l'homme à son image, — mais c'est l'homme qui s'est fait un Dieu, et qui l'a mesuré à sa petite taille. Puisse cette vérité se rendre immédiatement sensible à ton esprit!..... Dieu — c'est la nature, c'est notre instinct. Aime donc Hortense, mais ne rêve pas, et dors toutes les heures de ta nuit. Possède Hortense, — épouse-la même si tu veux, — ou jette-la quand tu n'en voudras plus, — mais je te le répète, ne te fais ni chagrins, ni souffrances. N'est-ce pas assez des infirmités que le Destin nous envoie, sans encore nous suggérer des douleurs mensongères?... Compare ta vie à celle d'une foule d'éblouissantes imaginations, d'hommes de talents, de niais ; de rois, de boursicoteurs, de gens de lettres, d'éditeurs, de marchands toujours debouts et actifs, jamais

tranquilles, toujours lésés, battus, affamés, toujours sur la brèche, — et apprends à apprécier ton bonheur. O sybarite! — que te faut-il? — L'amour. — Soit. — Hortense? Tu l'auras.

Et pour en revenir au système du digne Pythagore dont j'ai eu l'honneur de te parler tout-à-l'heure :

Attendu que, après notre mort nous devenons de la terre molle et maniable dans laquelle on est libre de planter toutes sortes de légumes, — attendu que les belles plaines vertes de la terre et les belles plaines blanches du ciel ont été faites pour charmer nos loisirs, le devoir d'un homme vraiment homme, est de jouir paisiblement de toutes choses sans jamais se contrarier.

— Mais c'est de l'égoïsme! s'écria Adrien.

— Donne à ma remarquable manière de voir le nom que tu voudras, c'est la bonne. D'ailleurs, madame de Staël, cette femme qui avait le tort de rêver une ambassade, n'a-t-elle pas

dit : *L'amour c'est de l'égoïsme à deux?* Sauf meilleur avis, je crois qu'elle avait raison.

— Tout cela est fort désespérant, fit Adrien de Branté. Comprends-moi donc. Je suis malheureux, parce qu'il faut, ici, que je cache mes goûts, que je renferme mes pensées.

—A ta place je cultiverais exclusivement l'héritage paternel sans m'occuper de toutes ces misères. Et quant à présent, voici le conseil que je te donne : Puisque Hortense va travailler souvent chez Verner, — rôde par là. Puis offre-lui ton bras, ton cœur, tout ce que tu voudras. Quant à moi je ferai jaser la petite Rose. Je suis un des archers les meilleurs de l'amour, aussi j'ai des vues sur cette enfant rieuse et coquette livrée sans appui à toutes les chances de la vie. Je veux la voir et la revoir autant qu'on peut voir une femme!... Toi franchis toutes les rêveries de ta jeunesse, fixe ton existence, renferme-là dans d'heureuses et étroites limites. N'aie plus la face pâle d'un chasseur d'abeilles ;

fais comme moi, deviens sage comme feu Platon.

— Tu as tort de te moquer de ma passion, dit Adrien d'une voix grave, tu es sensible, mais tes goûts sont vraiment trop rudes. Ta bonne gaîté me fait rire et chasse ma mélancolie. Tu crois donc que je puis espérer?...

— Oui, — et tu as bien fait de devenir amoureux! J'ai eu tort de te railler, — pardonne-moi ce caprice. Tu sais, n'est-ce pas, que mon cœur n'est pour rien là-dedans? Tu sens bien que je t'aime avec un dévouement fanatique. Vas, sois tranquille, nous retournerons ensemble dans ce lieu charmant où ton amour a commençé.... Cela commence toujours dans des endroits pareils!

Ils causèrent longuement encore et déjeunèrent en tête-à-tête. Ensuite de quoi, ils se décidèrent à prendre chacun un cheval dans l'écurie du comte de Branté.

Il fallut les faire seller, et brider avec le plus grand soin. Enfin ils partirent, et le comte leur dit :

—Adieu, enfants gâtés, soyez sages, ménagez vos montures et ne revenez pas trop avant dans la nuit.

Ils s'en allèrent dans la joie, en riant, chevauchant sur la route en vrais écoliers, et il leur arriva diverses choses que nous nous proposons de raconter en temps et lieu.

7

Le notaire de Loches.

Le comte de Branté n'était pas le seul haut personnage de Loches. Sa puissance irrécusable se trouvait balancée sinon contrariée par celle du notaire, — un certain monsieur Verner.

Ce n'était point un homme ordinaire.

Au physique il était grand, brun, fortement constitué, généralement cravaté de mousseline blanche. L'étude de sa physionomie inspirait

un sentiment de respect. Tout en lui était harmonisé. Son aspect saisissait. Je ne sais quoi de fatal flottait cependant sur son front large, étrange. Ses yeux doux et parfois d'une sauvage vivacité surprenaient visiblement.

Son allure était contrariée, sa vie paraissait avoir été tourmentée dans sa première jeunesse ; il avait alors quarante ans.

En effet, quelque chose de précieux s'était brisé en lui par une chute irréparable, — mais dans l'ombre et sans bruit.

Au moral il avait eu ses grandes résolutions, ses vastes projets froidement conçus. Homme d'étude, il avait eu une ambition d'autant plus dangereuse qu'elle était calme, sourde, réfléchie.

Verner était un ambitieux ! Et savez-vous ce qu'il y a de fantasque, de cabalistique dans ce seul mot ? AMBITIEUX ! mais lisez donc, Messieurs ! cela veut dire dévoré d'envie, de haine, de projets magnanimes, — un homme aspirant haut, placé trop bas.

Un ambitieux, c'est un pauvre intelligent

qui contracte avec la misère un pacte de fer, sanctionné par l'espérance, encouragé par la lutte même.

Tel avait été Verner.

Autant Adrien avec ses vêtements simples avait l'air d'un insouciant, autant le comte de Branté ressemblait à un seigneur de village, autant Antony Saurel, boutonné jusqu'au cou, avec sa longue barbe, ses cheveux ras, son buste droit et sa cravate noire, offrait le type d'un militaire en congé, — autant M. Verner présentait une physionomie bizarre.

Ce n'était point de l'étonnement qu'on éprouvait en le voyant pour la première fois, ni de la tristesse, ni de la joie, encore moins de la pitié, — mais une curiosité qui tenait de toutes ces dispositions.

Devant tous il allait fièrement, le front superbe, le sourire aux lèvres. Seul il marchait du pas lent d'une personne qui pense, la tête non pas baissée, mais inclinée, les yeux à terre, le sourcil plissé, — d'un pas qui peignait une

vague mélancolie ou bien un souvenir pénible. Sa tête, qui contenait des trésors mal dépensés, ployait alors comme sous le poids des pensées dont elle était chargée. Un sillon puissant partageait son front vigoureux et développé majestueusement. Des plis d'un dessin fier coutouraient sa face relevée par un coloris plein de tons pâles. Il offrait donc deux natures : — sa nature obligée, publique, de notaire, — et sa nature de penseur. L'une calme, profonde; celle-ci pleine de pensées, de résignation.

Verner possédait une puissance, — son regard. En certains moments, de ce regard fascinateur devait partir une foudre, une volonté, une tyrannie.

Ses yeux pénétrants se levaient vers les cieux et semblaient ainsi espérer quelque chose au-delà de ce monde. Enfin il offrait un mélange surprenant de simplicité, de souffrance et de grandeur. Il semblait que la nature épuisée ne lui fournissait plus de ressentiment, —

du moins il avait le courage de le dissimuler passablement.

Au dehors, Verner semblait heureux. Son étude était bonne,—il possédait une maison recommandable, un cabriolet, une cariole, deux juments, un enfant et une femme de vingt-sept ans. Cette dernière avait la faiblesse de porter le nom d'Eulalie. C'était une femme de province, trop blonde, aux yeux ronds et bleus, bonne mère, très peu coquette, très sage, pleine d'amour pour son mari.

Infortuné Verner! Combien d'espérances déçues pour lui! combien de projets pâlis, avortés! quelles ruines!... Aussi gardait-il parfois un silence profondément imposant et significatif.

Entre autres manies, il en avait une terrible, irrévocable, à savoir celle de ne jamais vouloir jeter les yeux sur un journal. C'était chez lui une antipathie bizarre sans doute, mais immuable. C'était le seul mot qu'il avait laissé échapper de cette énigme qui planait sur sa vie.

Cela avait fort intrigué tout d'abord les habitants du paisible village de Loches. De cette disposition à l'espionnage souvent perfide qu'inspire la curiosité, il n'y a qu'un pas à faire. On jasa donc sur le compte de Verner revenu depuis peu de temps au pays. — Il eut le bon esprit de laisser causer.

Il acheta une étude, — on s'étonna ; — il y a des gens qui ont l'habitude de s'étonner des moindres accidents. Ceux qui ne demandaient pas mieux que d'être étonnés eurent alors beau jeu. — On en vint à épier les moindres démarches de Verner. — Il quitta Loches pendant huit jours avec sa fiancée. Quand il revint, il trouva les visages tout autres.

On finit par l'aimer et l'estimer, d'autant que les êtres spécialement chargés de surveiller sa personne avaient remarqué qu'il fumait sa pipe sans le moindre souci, et qu'il accomplissait les exigences de son existence de la façon la plus simple et la moins merveilleuse.

Peut-être n'est-il pas hors de propos de ra-

conter la jeunesse et les sourdes ambitions du notaire de Loches.

A vingt ans, Verner était étudiant à Paris. Il travaillait à son droit avec une rare aptitude, et son plus grand plaisir était de pouvoir se procurer quelques blondes et voluptueuses perruques de tabac oriental. — Il piochait, disons-nous, car il était, — en cet heureux temps d'enfance, — d'une pauvreté qui devait trouver sa consolation dans la grandeur de son âme. C'était bien l'homme d'étude, consciencieux et mélancolique, qui sait pâlir et rester des nuits entières entre les bras d'un fauteuil, sur des in-8° scientifiques.

A vingt-trois ans, il se trouva seul dans la grande ville, et orphelin. Il courut à Loches pour vendre son mince patrimoine, et revint au galop en jeter la moitié dans cet abîme sans fond où tombent nos fortunes, nos croyances, nos amours, enfin toutes les religions humaines.

Deux ans après, Verner avait quelques amis et possédait deux habits, à savoir, un habit noir

qui eût été le plus vieux des habits sans son habit bleu. Il avait toujours le même goût pour le tabac turc, et faisait partie de cette belle variété qui se distingue par le port des cravates blanches et des vêtements sombres ; — il était avocat, docteur en droit !

Mais ses pieds s'embarrassèrent dans les plis de sa toge neuve.

C'est à cette époque que l'ambition germa en lui. Au lieu de suivre les sentiers battus, au lieu d'être bavard et charlatan, il songea à devenir supérieur. — Il se jeta dans la politique. Il eut le tort irréparable de prendre à cœur l'intérêt du pays. Il y allait de conscience ; sa bonne foi égala seule sa faute. Il abusa des mots : *Patrie*, *Liberté*, *Émancipation, Philanthropie, Avenir du peuple*, etc...

Il se posa en utopiste, — il travailla aux journaux de l'opposition, et usa son âme pour des gueux qui achetaient son intelligence et sa verve à vil prix.

Il rêvait une préfecture, — une ambassade,

voire même un ministère. C'est encore un des travers des moindres mythes qui fourmillent dans les colonnes béantes des journaux. — Oh ! comme ils sont petits pour tant d'espérance !

Verner travailla gravement, et jour et nuit pour sa patrie. — Les Athéniens, ses compatriotes, ne le remarquèrent pas. — A trente ans, il était encore obscur ; et pourtant il sentait en lui le foyer d'une ambition aiguillonnée pour ses relations mêmes.

Il était devenu le plus habile des faiseurs de *premiers paris*. — Dans les bureaux des journaux quotidiens auquels il attachait sa collaboration, il parlait long-temps et avec charme. Sa voix était profonde, mélodieuse, — ses paroles frappantes, justes, admirables.

Il tenait de Berryer pour la vigueur, l'animation, de Philippe Dupin pour la finesse l'élégance, la netteté.

Il eût volontiers renoncé à être Pair de France ou Ministre, mais au moins il s'attendait à être député.

La révolution de 1830 éclata ; — il s'y jeta à corps perdu. La vocation lui avait conseillé l'étude, celle-ci lui avait prodigué une excessive chaleur.

On fut généralement content de lui. — Le terrain des luttes politiques était alors glissant pour tous. Il fallait beaucoup d'intrigue. — Le manque de cette vive pénétration perdit l'avenir de Verner. — Il fut trop probe et resta pauvre. — La fertilité de son génie se tarit.

Au milieu de ces divisions intestines, au lieu de s'élever au pouvoir comme une foule de médiocrités, qui par l'intrigue, qui par des courbettes de courtisan, qui par un semblant de puissance ou d'activité, Verner continua à faire une guerre morale aux intelligences d'élite.

Cet homme supérieur auquel il ne manquait que ce qui déborde chez les charlatans, ce Verner qui avait rendu d'immenses services fut méconnu, rejeté. Ses inférieurs, qui avaient profité de l'émeute pour laver leurs vilenies, montèrent en position et le laissèrent loin

derrière eux. Ce furent ces avocats qui allèrent jusqu'à chicaner le tombeau de Napoléon. Pauvre Empereur! Ah! quel affront pour ces cendres augustes!

Verner qui s'était battu n'eut point la croix de juillet, — un perruquier qui demeurait dans sa rue obtint une lieutenance *pour ses services rendus à l'État dans les trois journées.*

Trop modeste, Verner étouffait sans se plaindre; il était grand et ne l'écrivait pas dans les feuilles quotidiennes; il ne faisait valoir aucun de ses travaux, il supportait l'ingratitude avec un courage qui n'est plus de nos jours.

Il espéra pouvoir s'amasser de quoi acheter une maison à Loches, afin de se faire élire député. Il eût donné six ans de sa vie pour cela! et s'écriait comme Richard : — *Mon royaume pour une épée!*

Ses élèves, ceux qui l'avaient imité, volé, copié bassement, passèrent pour les premières capacités politiques de l'Europe. Pauvres gens! ils crurent tous pouvoir donner leur mesure aux

sculpteurs du Panthéon. Et lui, leur maître à tous, demeurait inconnu, passait inaperçu. Les uns continuèrent à faire de l'opposition, les autres plus prudents se rangèrent du côté du plus fort. Les premiers devinrent populaires, les seconds eurent la croix, des poignées de main, des places, des *villas*, des équipages et des maîtresses de fantaisie.

Ceux d'entr'eux qui portaient des lunettes purent se permettre de les avoir en or. — S'ils n'en eurent pas, ce fut par pure économie!

Pendant ce temps, Verner était toujours là, dans l'obscurité, dans la nuit. — Un homme sème la cause, un autre cueille l'effet!

Les plus petits se grandirent de cent coudées et dissimulèrent comme tous les lâches. Ils tuèrent Verner moralement pour qu'il ne les détrônât pas.

Ils en firent un paria, un gueux, un sacripan couvant des projets ridicules et infâmes. C'était un sauvage, un ours, incapable de faire un autre métier que celui d'écrire à la toise. Comme

il était dans la misère, — n'ayant pas employé leurs moyens vils de réussir, — ils lui taillèrent une aride besogne sous les formules d'une amitié vraie. Ils l'assuraient de leur absolu dévouement.

C'est alors que parurent sous leurs noms plusieurs pamphlets et plusieurs discours remarquables, faits par Verner, et achetés par eux au prix d'un morceau de pain.

On le retint, on lui donna des arrhes comme à un portier; — par misère il accepta, et n'eut pas la force de se lever dans sa grandeur et de parler.

Il était temps encore!

Enfin il mit à jour toutes les batteries de son intelligence, et déploya comme une brillante armée les redoutables puissances de sa supériorité.

Il était trop tard! — Le journal hier de l'opposition était tourné au Philippisme. — Verner échoua de la plus pitoyable manière.

Désespérant de mettre jamais le pied à l'é-

trier, Verner ramassa les quelques mille francs qu'il n'avait pas encore perdus ou donnés à des parasites, et il retourna à Loches, où il devint notaire et où il épousa Eulalie sans l'aimer.

Nous avons vu qu'à son arrivée, là comme à Paris, Verner, poursuivi par une insigne fatalité, avait été jugé homme dangereux. Mais la prévention et la calomnie ne purent mordre sur lui, — et il était, — au temps où nous vous faisons faire connaissance avec lui, — un des hommes les plus estimés de Loches.

Mais qu'était-ce pour lui qu'une étude de province? Quelle obscurité, grand Dieu, pour un aussi éblouissant génie! Lui, hier, l'organe de tout un parti, agitant les *grands politiques* comme des pantins, aujourd'hui mort à tout cela! Plus d'honneur pour lui! plus de rêves! sa vie était bornée et renfermée dans une sphère étroite. C'était un poète sans voix, un soldat attaché, un peintre sans bras, un aigle emprisonné dans la cage d'un oiseau de bas étage.

C'est pourquoi il souffrait atrocement, obligé

de se ployer aux mesquines exigences de son métier et de son existence monotone. Voilà pourquoi il était triste, pourquoi son front était ravagé, ses tempes labourées, ses cheveux épars. Il était foudroyé, — et s'efforçait d'étouffer dans son sein ses ambitions à peine contenues.

Aussi, chaque fois qu'il passait devant le cimetière de Loches, son cœur se serrait, et il s'écriait :

— Est-il donc inévitablement fixé que je dormirai là! Moi qui me sens plein de vie! moi, Verner!

Dans ces moments de sombres pensées, la mort se dressait devant lui horrible et puante. Il joignait les mains et se regardait en disant :

— Ces mains que je sens, ce corps que je vois, tout mon être enfin finira comme finissent les cravates blanches, les plumes, les habits noirs, enfin toutes les choses dont je me sers journellement!

Il manquait à son âme ardente une passion digne d'elle. L'amour seul devait apaiser ces

ambitions fougueuses et les fondre toutes dans une rêverie remplie de tendresse.

Or, l'amour tendit des pièges au notaire de Loches.

8

Mademoiselle Rose, la petite ouvrière de Loches, n'était pas une grisette comme Antony s'était plu à le dire, ainsi que vous avez pu le remarquer. Si Rose avait eu quelques intrigues, elles étaient peu nombreuses d'abord ; — ensuite elles avaient toujours été désintéressées. Quoique peu fortunée, seule et livrée à elle-même, elle ne pouvait pas être mise au nombre

de ces femmes qui font un trafic horrible de leur beauté.

Aussi Rose était-elle admise chez la mère François, — chargée spécialement de veiller sur Hortense.

Il serait trop long de vous raconter ici comment la vieille femme avait pris soin d'elle. — On l'avait mise en sevrage chez elle, — toute petite, — et on avait négligé de la reprendre, oubli peu pardonnable à notre avis.

Qui ça, ON, me demanderez-vous.

ON, — pronom indéfini. ON, quelqu'un, un homme enfin, qui avait payé une année d'avance et n'envoyait plus rien depuis longtemps.

Qu'il vous suffise de savoir que Hortense n'ignorait pas que la mère François était pour elle une étrangère ; — mais par suite de sa reconnaissance elle lui avait voué un attachement sincère.

La vieille était une excellente paysanne, pas très gaie, mais un peu sourde. C'était une mé-

nagère active, sèche, sujette à quelques infirmités. Son regard était serein, son sourire assez brillant. Elle n'avait pas toujours des idées riantes.

Mais revenons à nos jeunes amis que nous avons laissés galoppant sur la route. — Adrien ne disait mot. Sa tête était tellement remplie de pensées qu'elles y faisaient un tumulte assourdissant, — il ne pouvait en suivre aucune.

— Où allons-nous ? fit-il.

— Chez Hortense, répondit Antony sérieusement. Et il ajouta : — Prie le ciel d'être aussi bon écuyer et aussi éloquent qu'Apollon, et tu séduiras Hortense.

— Oh ! dis-tu vrai ? répliqua Adrien. Nous allons chez elle. Ami, aie pitié de moi, quand j'entends prononcer le nom d'Hortense il semble que je touche à un moment suprême... Être aimé d'elle, vois-tu, serait le prix de toutes mes misères ! Quand je pense à elle, la terre tremble sous mes pas...

Antony l'interrompit pour dire :

— Un tremblement de terre renversa la statue d'Apollon, — vulgairement nommée colosse de Rhodes.

— Qu'Hortense soit à moi, reprit Adrien, et que je meure après !

— Je crois qu'elle est trop fière pour devenir ta maîtresse, et je doute que tu veuilles en faire ta femme. On ne sait qui elle est. Ce n'est pas cette vieille femme qui est sa mère. Elle est inconnue, — c'est sans doute une enfant perdue, une fille de ces tristes débauches dont les femmes du monde ne veulent accepter que les plaisirs.

— Rien n'est plus beau, plus séduisant qu'une femme ! dit Adrien devenu rêveur.

— Si fait, repartit Antony Saurel.

— Quoi donc?

— Deux femmes !

— O mon cher, tu me scandalises parle relâchement de tes maximes.

Après bien des haltes, bien des promenades,

— ils arrivèrent à la petite maison isolée. — La brune commençait à tomber.

Ils mirent pied à terre, et entrèrent dans la salle basse.

La vieille femme s'occupait de ces soins du ménage qui rétrécisent l'imagination, — Hortense, assise, lisait un livre.

Quel moment pour Adrien! comme son cœur battait! comme il oubliait tout en la regardant! Ah! c'était bien elle, la femme faite pour ses embrassements, qu'il avait aimée si bien déjà par pressentiment!

Il s'arrêta et la regarda en tremblant. Elle était penchée avec une grâce parfaite et semblait réfléchir tristement, — tout en lisant. C'était une tête ravissante, quelque chose de fin, de pâle qui échappait à l'analyse.

Le parfum de cette créature adorable énivrait le pauvre poète. — Il resta comme absorbé par les tendres et libres pensées qui s'exhalaient de cette femme. Son visage avait pris une expression d'extase comme celui d'un ange au ciel.

Hortense était, en effet, une femme extraordinaire, ne ressemblant en rien aux autres femmes. Elle était grande plutôt que petite, sa taille était mince et frêle. Tout d'abord on était frappé de l'expression calme et religieuse de ses traits délicats. — Elle n'était pas jolie, — mais belle. Sa peau d'une pâleur délicieuse et peu colorée, était fine et pure.

Son nez surtout avait une forme distinguée, sa bouche était perlée, ses dents blanches étaient rangées avec un art admirable sous ses gencives roses.

Son front révélait l'intelligence, et ses yeux la fierté, la noblesse. Son pied lui-même était gracieux et mignon; c'était un de ceux qui disent ce qu'est une femme. Tout, jusqu'à sa mise, avait un cachet de finesse et de distinction. Ses cheveux, d'un noir magnifique, cachaient une partie de ses oreilles diaphanes, et couronnaient son col avec une élégance inimitable.

Elle trahissait une âme rêveuse et romanes-

que, avide du merveilleux, remplie d'amour, de larmes, de tendresse, de poésie.

Cette femme était tout ce qu'on rêve à vingt ans et tout ce qu'on regrette de n'avoir pas trouvé quand on en a cinquante.

En vérité, elle était digne d'Adrien !

Pour lui, saisi à sa vue d'une émotion brûlante et ineffable, il ne savait qu'admirer de toutes ses beautés qui disaient un moral si supérieur.

Seulement il la reconnaissait à son profil plein d'énergie, à sa tournure, à sa main blanche et douce, à sa robe ample et flottante.

Dès qu'elle aperçut les nouveaux venus, elle ferma son livre, se leva et les salua avec une délicieuse simplicité.

Pendant ce temps, la mère François, qui aimait beaucoup Antony, lui disait qu'il était le bien venu.

—Comment se porte mademoiselle Hortense? demanda Antony.

— Très-bien, Monsieur, répondit-elle en souriant.

— Je vous ai vue passer l'autre soir, au bas de la colline, — près du bois. Vous couriez si vite qu'il m'a été impossible de vous rejoindre.

— C'est possible ; j'aime beaucoup à courir dans la campagne.

— Comment, Monsieur, vous êtes le fils de M. de Branté, dit la vieille femme à Adrien.

— Oui, Madame, répliqua-t-il.

Hortense leva sur Adrien ses beaux yeux mouillés sous ses long cils de soie noire, — il la vit, — leurs regards se rencontrèrent comme deux étincelles ; — l'infini entra dans l'âme du jeune homme.

— Monsieur votre père est un digne ami des pauvres, dit la vieille femme.

Et elle continua à jaser sur le même ton. Pendant ce temps les deux amis et Hortense s'étaient assis.

Adrien l'admirait dans le recueillement. Il devinait des épaules et des bras roses et d'une

exquise morbidesse, à travers la toile de sa robe.

Adrien aperçut dans la salle un piano. — Il en éprouva je ne sais quelle joie naïve, et il s'empressa de demander à Hortense si elle savait en toucher.

— Très peu, répondit-elle en rougissant pendant un seconde.

— Vous seriez bien bonne de nous régaler un instant, interrompit Antony; vous savez que je suis un de vos admirateurs, et que vous m'avez déjà procuré ce plaisir.

Hortense hésita.

— Je vous en prie, Mademoiselle, dit timidement Adrien.

Hortense se leva en souriant.

— A la bonne heure, s'écria Antony, voilà qui est aimable. Moi je hais les gens qui ont la manie de se faire prier. C'est de l'orgueil et souvent pire, de faire des façons.

Hortense se posa devant son piano qu'elle ouvrit.

Avouons la pensée bizarre qui traversa en cet instant le cerveau du rêveur.

— O mon Dieu, que ne suis-je ce piano afin d'être touché par ses douces mains blanches!

Mais ce souhait ridicule ne s'accomplit pas. Hortense alluma deux bougies et préluda par une brillante exécution.

— A propos, interrompit de nouveau Antony, si vous nous chantiez cet air d'Allemagne que vous aimez tant.

Et Hortense redit ce chant qu'elle préférait et dont voici le sens :

« La nature avec ses richesses a été créée par « Dieu pour récompenser l'homme de son « chaste amour.

« C'est pour lui que les arbres sont verts, « c'est pour lui que les fruits mûrissent, c'est « pour lui que les fleurs ont de riches couleurs « et de tendres arômes. Aussi, quand il dit à « son amante, — *je t'aime*, — son âme exhale

« ses célestes parfums et monte au ciel; — et « dans ce moment il est plus qu'un poète, — il « est l'égal de Dieu.

« Hélas! pourquoi faut-il qu'il expie ce cher « bonheur par les angoisses et les regrets de toute « sa vie? »

Hortense avait chanté avec une expression douce et passionnée. Antony se récria avec enthousiasme sur la beauté de ce chant étrange.

— Ce chant, dit-il avec sa prétention habituelle, me semble un vieil écho endormi dans les ruines de la noble cité Athénienne. Il est harmonieux comme Memnon, ce dilettante de granit Egyptien que les Bulgares ont traité avec la dernière irrévérence.

Adrien s'approcha d'Hortense et lui dit d'une voix altérée :

— J'étais, moi aussi, plus qu'un roi, plus qu'un poète, pendant que vous chantiez tout-à-l'heure.

Hortense le remercia par un sourire douce-

ment triste, et leurs regards s'étreignirent encore convulsivement.

On prit congé de la vieille femme, — car la nuit avait répandu tout son manteau sombre sur la terre.

— Nous reviendrons ici souvent, dit Antony à la mère François.

Et Adrien dit à Hortense :

— Permettez-moi de venir quelques fois vous prier de me redire ce chant, car je sens que je l'aime pour toujours. Les gens qui m'entourent semblent si heureux !..... mais j'ai vraiment peur de vous paraître importun, et pourtant je me sens plein de confiance pour ce chant.

Ils partirent, leurs chevaux qui rêvaient aux délices d'un ratelier garni et d'une litière abondante, reprirent à un trot modéré la route de Loches.

—Sais-tu bien, dit Antony Saurel, que tu as eu un bien beau moment tout-à-l'heure. Diable! tu vas plus vite en affaire que je ne l'aurais imaginé.... Comment, tu la vois pour la première

fois, — car je ne compte pas les visions, — et tu commences par la regarder d'une façon enflammée, — puis tu te fais régaler d'une musique charmante, puis tu demandes intrépidement la permission de revenir, et on ne dit ni oui ni non. Courage! il paraît que ton titre de comte ne déplairait pas à la petite. Au fait, pourquoi non. Elle est jolie, tu es assez riche pour deux, et puis j'ai tout lieu de croire que ses enfants seront moins lymphatiques qu'elle..... Courage, jeune homme!.... *Tu marcellus eris.*

Et Antony se prit à rire, tout fier de ses profondes pensées.

Mais ces paroles légères creusaient un abîme dans le cœur tendre et sensible d'Adrien.

Lui qui aimait Hortense à genoux, qui n'osait la contempler sans trembler, et qui ne pouvait se persuader pouvoir jamais être aimé d'elle, lui qui aurait voulu être riche et libre pour tout déposer à ses pieds, était choqué on ne peut pas plus dans ses nobles susceptibilités. Il est des mots jetés en l'air, des sarcasmes qui font plus

de blessures qu'on ne pense ! Tel fut l'effet des paroles d'Antony.

Celui-ci s'en aperçut, — demanda un pardon que son ami ne songea pas à lui refuser, et on arriva chez M. de Branté.

— Maintenant que nous voilà dans nos lares, s'écria Antony d'une voix de ténor sur aiguë, je ne dois pas cacher que je meurs de faim..... J'ai tumultueusement faim !

Les deux amis soupèrent en compagnie de l'honorable gentilhomme et du notaire Verner, invité ce soir-là.

M. de Branté mangea beaucoup, mais Antony mangea bien davantage et but en conséquence.

Les deux intelligences, les deux hommes de talent, Verner et Adrien n'en firent pas autant.

Tous deux ils étaient dévorés par un même mal, — l'amour !

Le notaire et le fils de la maison causèrent ensemble après le repas.

— Il y a long-temps que vous n'êtes venu nous voir, monsieur Adrien, dit Verner.

— C'est vrai, excusez-moi. Des rêveries, de folles espérances, quelques ambitions plus folles encore.....

— Oh! défiez-vous en, répliqua gravement l'ambitieux, — ces folies-là dessèchent l'âme, brisent l'avenir, et arrêtent les préméditations du talent.

A dix heures le notaire prit congé de ses hôtes, — M. de Branté passa dans son cabinet, et Adrien monta dans sa chambre avec son fidèle Antony. Ils y passèrent encore une heure.

— Quel air ravissant! dit Adrien. Comme il fait de bien! comme il berce l'âme dans de pures rêveries! et quelle femme! d'où vient qu'elle puisse être si belle sans rendre les anges jaloux?

Antony se mit à rire scandaleusement.

— Je pense, dit-il, que tu prêtes aux anges des petites passions qu'ils n'ont pas, en supposant qu'il y ait des anges et que les passions soient plus petites les unes que les autres.

— Quel conseil me donnes-tu? Je suis décidé

à épouser Hortense; — mais je voudrais un moyen très piquant de la voir le plus souvent possible.... tous les jours.

— Un moyen neuf? voyons, fit Antony. Hortense est ouvrière et va travailler chez Verner; pourquoi ne l'appelles-tu pas ici? elle viendra.

— Oui, mais comment faire?

— Ah! c'est là le *hic*. Comment faire? persuade à ton père que tu as besoin de chemises...

— Tu penses.....

— Laisse-moi faire; je m'en charge.

Le lendemain matin, Adrien dit à son père :

— Je crois réellement que j'ai besoin de chemises.

— Pourquoi? n'en avez-vous pas?

— Elles sont trop petites.

— Si vous les faisiez faire par des ouvrières en journées, dit Antony, c'est mieux, c'est plus convenable, demandez à Verner.

— Pourquoi quitter notre lingère de Bourges? fit le père.

— Au fait, mes chemises peuvent aller à la rigueur, s'empressa de dire Adrien, qui craignait qu'on ne l'envoyât à la ville pour s'en faire faire.

— C'est qu'on travaille fort bien ici, crut devoir observer Antony Saurel.

9

Hortense.

Il y a des natures privilégiées, je ne sais pourquoi, comme celles d'Adrien et d'Hortense. Celles-là se développent elles-mêmes et se font reconnaître à leur finesse exquise, quelles que soient les positions sociales où elles sont tombées.

Elles se distinguent par le choix de leurs expressions et de leurs manières pour le dehors;

— au dedans par la noblesse de leur cœur, par leurs passions sublimes et fortes.

Elles s'élèvent sans cesse au ciel d'où elles émanent; aussi se fanent-elles vite sur la terre, empressées qu'elles sont de retourner au foyer céleste d'où elles sont venues.

Ces destinées choisies et élues sont souvent appelées à souffrir de leur grandeur même.

Bien qu'elles dominent par le moral les essences inférieures, — celles-ci les minent et les combattent brutalement au physique. C'est ainsi qu'Adrien était raillé par Antony, — c'est ainsi qu'Hortense, née pour le luxe et la richesse, se voyait sans famille et sans fortune, obligée de vivre dans la solitude et d'accomplir des travaux indignes d'elle.

Hortense était la plus fraîche créature que l'on puisse rêver.

Le matin, elle se levait, priait Dieu, — et s'en allait sans souvenirs pour la consoler, sans espérances pour lui faire prendre courage, sans ami pour la guider.

C'était une triste vie, n'est-il pas vrai, pour une âme ardente ?.....

Pauvre enfant ! elle était obligée de vendre une partie de son temps à autrui, — une partie de ce cher temps que Dieu nous a donné d'une manière si mystérieuse, afin que nous l'employions exclusivement à aimer. Malgré tout, une étincelle sacrée, — la poésie, — illuminait son âme et lui faisait prendre courage.

Ah ! mes amis, ne raillez pas la poésie ! ne la tuez pas, — ne la condamnez pas ! sachez que, pour qu'elle meure, il faut qu'il n'y ait plus ni cette belle voûte azurée où nous levons les yeux quand nous souffrons, ni ces belles fleurs que nous cueillons pour nos bien-aimées, ni aucune de ces richesses gratuites, aucune de ces belles productions qui font notre joie.

La poésie ne peut se perdre, — parce que nous ne pouvons ni la louer, ni la vendre, ni même la prêter. C'est un sentiment religieux départi à toute âme supérieure, — avec plus ou moins d'avarice.

Hortense était poète ; et il y a au fond de bien des cœurs une étincelle de ce feu sacré ! Quand il produit, quand il engendre, — naît le poëme. Il y a donc deux sortes de poètes, — également beaux et grands, — ceux qui savent sentir et ceux qui peuvent rendre.

La moindre circonstance est une révélation. Un livre lu, un chant répété comme un enfant qui rêve, une fleur, un regard, — la plus simple chose en apparence, suffit pour développer un foyer d'idées, un monde de sentiments.

C'est ainsi que, depuis qu'Adrien avait entrevu Hortense à travers les brumes d'un certain soir d'automne, il avait eu la conscience intime de sa poésie. De même Hortense, — qui avait deviné cette saveur lumineuse dans quelques promenades silencieuses, et au fond de son cœur, — s'était sentie transportée vers les hautes régions de la rêverie et du sentiment, la première fois qu'elle avait vu Adrien.

Un échange de regards avait suffi ; et bien que cette passion fût encore indécise, flottante, à l'é-

tat d'enfance, elle était appelée à se fortifier et à croître dans le silence.

Ah ! c'est cet amour qui nous révèle la puissance de Dieu ; — c'est cette poésie qui nous soutient. Elle s'est réfugiée dans toutes nos croyances, dans tous nos espoirs.

Hortense, habituée comme Adrien à vivre en dehors du monde qui l'entourait, n'avait que des pensées innocentes. Sa sainte pudeur ne s'était jamais alarmée, — ses jours étaient plus limpides que le plus pur diamant.

Son plus grand plaisir était de se retrouver seule, après sa journée de fatigue et de dégoût, dans la chambre qu'elle occupait dans la maison blanche. Là tout était chaste comme elle.

Depuis la visite des deux amis, l'image d'Adrien se grava dans son cœur. Cette figure douce et sévère, sous ses longs cheveux, se balançait dans son cerveau. — Ses rêves, peuplés d'invisibles grandeurs, lui représentaient ce visage comme une ombre accomplie. Sans savoir pour-

quoi, elle était émue, et versait des pleurs délicieux.

Elle se laissait emporter par sa puissante imagination. — Elle revoyait la scène que vous connaissez, — elle chantait, Adrien écoutait, — puis la regardait avec amour.

Et une voix harmonieuse, — la poésie, — lui apportait du dehors tous les parfums et toutes les mélodies de la nature. — C'était l'amour qui plane sur la création qui se glissait en son âme.

Hortense fut donc heureuse et troublée comme elle ne l'avait jamais été de sa vie, et elle répétait avec émotion le chant qu'Adrien trouvait si suave, sans se rendre compte du sentiment ineffable qui la dominait.

De son côté, Adrien osait à peine croire à ce bonheur, mais convaincu au fond de son cœur, il ne vivait plus que pour aimer.

Pour lui la matière devenait immatérielle, son âme illuminée d'amour baisait la trace de Dieu sur cette route nouvelle.

La poésie, — ce suave parfum de l'univers, — montait à lui parce qu'il aimait.

L'amour est pour tout le monde. C'est le soleil des pauvres, — c'est l'espérance des artistes, c'est la vie des femmes.

Les rayons de l'amour ressemblent à la musique dans les rues des villes d'Italie et d'Allemagne ; on en jouit gratuitement.

Que la paix soit avec ceux qui ne savent pas aimer ! Ces âmes-là, je les plains. Elles manquent de facultés pour sentir, de sensibilité pour pleurer. Les âmes passionnées, au contraire, trouvent partout de quoi réveiller leurs affections. Une rose les égaye au milieu de ses épines, un cyprès les attriste sous son feuillage, un chant les transporte dans les régions enfouies de leurs souvenirs.

10

La douce tranquillité domestique, qui avait mitigé dans les derniers temps les angoisses de l'infortuné Verner, s'était enfuie pour jamais.

Sa nouvelle misère se résumait dans ce seul mot: — Il aimait!

Vous avez deviné qui, — Hortense!

Cela pouvait-il arriver autrement? —

L'or pur ne vit-il pas en compagnie du pur diamant?

Cette passion avait eu ses luttes, ses remords, — car Verner était l'homme probe par excellence. Cet orage s'était amassé involontairement en son âme. Il avait eu le courage d'éviter Hortense; — mais la fatalité attachée à ses pas avait voilé sa face. Un éclair venu d'en haut avait jailli de ses yeux, — il avait toujours vu cette femme dont la présence lui révélait une croyance nouvelle au bonheur.

Verner n'était plus le même. Il avait jeté loin de lui l'apathie qui avait remplacé sa force. Il était devenu Verner sublime, Verner grandiose, c'était l'esprit dans sa résolution, l'âme dans sa beauté, — c'était Verner amoureux! Mais bientôt, en songeant à sa femme, à son fils, à ses devoirs, aux obligations qu'il avait contractées de plein gré avec la société, son front se rembrunissait, — il tremblait, son moral se brisait, — il avait comme une vision de sa fatale destinée.

N'est pire eau que l'eau qui dort. — Celle-là dormait depuis dix ans. Jugez le torrent!

De la passion sourde, le notaire tomba dans la coquetterie pratique.

Il est impossible de vous raconter ses combats corps à corps avec cette passion invincible, ses tentatives pour se raisonner, ses projets élevés de vertu qui avortaient sous cette influence diabolique, ses espoirs vers le lieu qui tombaient sur des rochers. Il avait essayé de l'étude; — tout fut inutile. — Il ne rêvait qu'à elle, et partout, — dans les bras de sa femme, en caressant leur enfant, — partout, vous dis-je, dans son étude, dans ses songes, dans son jardin, dans ses veilles.

Depuis, il gardait un silence pythagorique. Lui qui, pour sa fortune avait toujours été franc, s'habituait à la dissimulation.

Toutes ces grandes et petites émotions l'avaient découragé, momentanément abattu. Il ne se donnait plus le céleste plaisir d'espérer. C'était un homme tombé, foudroyé, vaincu.

Quel retentissement la simple vue d'Hortense eut dans son existence ! Il était arrivé à la plus complète misère intellectuelle.

Il n'était plus Verner. Il vivait par le souffle de l'amour ; il avait soif aussi de quelque vengeance, — et se grondait, dans ses rares instants de calme, de s'adonner à un sentiment si horrible.

Il était emporté vers un but mystérieux et sombre comme Mazeppa sur son coursier sauvage. Comme lui il laissait des lambeaux de sa chair et de son cœur à chaque ronce, à chaque buisson qu'il rencontrait sur son chemin.

L'amour troublait d'autant plus cruellement sa vie qu'il l'avait trouvé jadis d'une extrême indifférence. — Avant, il n'aimait pas à s'attacher, il était naturellement porté à se dévouer aux grandes actions politiques, mais non privées. — Il était publiquement sublime. — Mais plus les affections vulgaires trouvent un homme froid, plus une passion excentrique a d'influence sur sa nature.

Autrefois il ne se passionnait que pour les choses de science; — depuis qu'il connaissait Hortense, il y avait quelque chose d'effrayant dans son regard contemplateur.

La beauté d'Hortense qui eût été indifférente aux hommes ordinaires, l'avait, lui, surexcité, frappé terriblement.

Il se raidissait en vain contre les caprices de sa vie réelle.

Il portait Hortense dans son cœur. Il n'y avait pas une de ses pensées qui ne fût pour elle.

La rage de ne pouvoir lui dire son amour le dévorait sourdement.

Cette maladie avait passé dans ses entrailles et le rongeait sans relâche.

Tant d'agitations incessantes devaient aboutir à un grand événement, car l'affection qu'il avait vouée à cette femme, loin d'être calme, rêveuse, poétique comme celle d'Adrien, était sourde, terrible, criminelle.

C'est l'histoire de toutes les natures élevées, susceptibles des plus belles entreprises, et incapables de lutter contre le regard d'une femme.

11

La belle Hortense avait regardé Adrien avec avidité, — c'était la première fois qu'elle voyait un jeune homme aussi distingué, et d'une nature aussi identique à la sienne. La richesse de ses manières avait été pour beaucoup dans la bonne réception qu'elle lui avait faite.

D'un autre côté Adrien gagnait à être vu près d'Antony Saurel dont les façons libres,

la barbe inculte choquaient la délicate nature d'Hortense. Il se forma donc en sa tête un trésor fécondant d'amour qui devait plus tard descendre dans son cœur.

On ne peut raisonner sur le flux et le reflux des caprices d'une femme, ils dépendent peut-être des mêmes causes que les marées, — et c'est la meilleure justification qu'on puisse faire de son inconstance.

Un soir qu'Adrien errait en vue du bois, — il arriva qu'Hortense passa près de lui.

— Bonsoir, Mademoiselle, lui dit-il.

Elle lui répondit par une de ces phrases insignifiantes qui, dans certaines bouches, révélées sur un certain ton, veulent dire tout autre chose.

Ils cheminèrent ensemble vers la maison, inondés tous deux de la même émotion sympathique. — Leurs âmes se fiançaient mystérieusement.—

— Permettez-moi de vous accompagner. dit Adrien. Vraiment j'ai peur pour vous, je

suis tout inquiet de penser que vous êtes obligée, chaque soir, de revenir ainsi toute seule.

—Qu'ai-je donc à craindre? au contraire cette promenade solitaire me semble délicieuse; aussi je la fais souvent très lentement.

Il y eut un instant d'éloquent silence.

— J'ai dû vous paraître bien étrange, bien impoli, l'autre fois, en vous demandant la permission de revenir vous entendre chanter. Mais vous voyez, je ne l'ai pas fait.

— Et vous avez eu tort, répliqua Hortense, avec une franche et chaste amitié. Vous m'auriez procuré le plaisir ineffable de redire ce chant que j'aime tant, parce qu'il berçait mon enfance. Je me souviens vaguement que ma mère le chantait pour moi... et voilà pourquoi je m'y suis attachée comme à un cher et précieux souvenir.

Ils étaient arrivés au haut d'une petite colline rapide, — Adrien aida Hortense à la descendre.

L'émotion de la jeune fille était grande alors! son sein se soulevait comme la mer.

En touchant la main d'Adrien, elle s'était sentie doucement oppressée; jamais de sa vie semblable chose ne lui était arrivée.

Adrien perdait la tête, son cœur battait; — il était silencieux et réservé. Ils traversèrent le bois. Adrien n'osait lui parler, il la regardait. Hortense comprit toute l'éloquence de ce langage.

Leur entretien devint plus familier.

— La nature de votre pays est belle comme votre chant, dit Adrien; elle aussi me rappelle une autre distence où j'avais une âme qui m'aurait compris et aimé, — une mère enfin! Car voyez-vous, je sais maintenant pourquoi j'ai aimé desuite votre chant.

— Pourquoi? fit-elle.

— Parce qu'il résume mes pensées et mes espérances... parce qu'il est doux et triste comme un souvenir de bonheur... Aussi, je me suis senti entraînée vers lui et vers vous irrésistiblement.

N'avons-nous pas joui des mêmes bonheurs, lorsque nous avions notre mère, et ne souffrons-nous pas des mêmes douleurs, — seuls, incompris et perdus au milieu de ce village ignoré ?... Moi qui rêvais tant de merveilleuses choses, et vous, si faite pour briller !

— Vous êtes trop bon, Monsieur ; mais il y a entre nos deux destinées, quoique sympathiques, une différence bien grande et très essentielle. Vous êtes riche vous, et moi je ne suis qu'une pauvre fille sans fortune, qui ne sait pas même le nom de ses parents.

Ils continuèrent sur ce ton d'intimes confidences. — Adrien était au ciel. Jamais Hortense n'avait été plus belle. — Elle révélait une intime poésie, une magnifique souffrance à cette âme de poète qui souffrait.

Adrien la contemplait dans le recueillement, à la clarté du ciel parsemé d'étoiles. Il était attendri dans les profondeurs de son cœur.

Il distinguait vaguement ses traits et la blancheur incomparable de son visage, qui faisait

ressortir ses cheveux noirs. Elle souriait tristement et avec une angélique sérénité.

Cette figure délicate et pâle semblait une apparition, tant elle était noble et imposante.

— Je crois deviner votre pensée, dit Adrien, vous réfléchissez à propos de ce beau ciel que Dieu nous a donné, — de ces belles étoiles d'or qui font si religieusement croire à lui.

— C'est vrai, dit-elle, je ne puis en détacher mes regards. Il me semble que ma mère est là, — et que c'est là aussi que vont finir toutes nos espérances, tous nos rêves, toutes nos imperfections. Je reste ainsi des heures entières dans ma chambre, sans savoir pourquoi, — mais cela me fait un plaisir infini.

Cette révélation fit sur Adrien un effet singulier. S'il avait supposé qu'Hortense n'était pas une ouvrière comme les autres, il ne s'était jamais douté que cette femme fut si supérieure, si naturellement grande, si délicatement intelligente. Cette découverte le charmait et finit

par l'attacher pour jamais à la destinée de cette créature complète.

— Où avez-vous appris à rêver ainsi? lui demanda l'heureux de ce monde.

— Nulle part, — où j'ai appris à croire en Dieu et en une autre vie.

Ensuite, elle reprit, comme honteuse d'avoir soulevé un moment la gaze qui couvrait son âme:

— Mon Dieu, je suis peut-être trop familière avec vous..... mais le hasard m'a fait connaître votre histoire, et il y a tant de conformité entre vos pensées et les miennes, que je vous ai revu comme un ancien ami!

— Oh! merci, mademoiselle Hortense, s'écria Adrien avec chaleur, je me montrerai digne de ce précieux titre!

Sa voix était altérée, il était heureux et fier comme il n'avait jamais été dans toute sa vie.

Quand ils furent arrivés devant la maison, Adrien prit la main d'Hortense et lui dit:

— Bonsoir, Mademoiselle, que Dieu veille sur vous !

Puis son émotion venant à déborder comme le parfum d'un vase trop plein :

— Adieu, lui dit-il, croyez que vous avez trouvé un véritable ami !

Et il lui donna un de ces regards qui vont droit à l'âme des femmes.

Il n'osa pas en dire davantage, et Hortense entra dans la maison en lui faisant un signe d'amitié et d'adieu.

Adrien resta là quelque temps encore à regarder cette demeure qui renfermait toute sa religion, tout son espoir, tout ce qu'il aimait au monde.

Il désirait se trouver seul et en avait besoin. Ses pensées de bonheur se pressaient dans son cerveau.

Il était heureux, il eût voulu avoir une bourse pour la tirer, la tenir ouverte et la partager bravement avec les pauvres de la route. La joie dilatait ses veines ; toutes les puissances de la vie

accomplissaient en lui leurs mouvements avec précipitation.

Il se sentait si bien vivre et être heureux, que l'homme le plus matérialiste du monde n'aurait jamais pu lui persuader qu'il était une machine.

Il ne pouvait plus vivre que pour Hortense!

Cette pensée amoureuse, qui se joignait à ses pensées de gloire, éleva en lui la nature à son plus haut degré.

Il alla s'asseoir en face de la maison blanche, sur l'herbe, et posant sa tête dans ses mains, il passa de la sorte un quart-d'heure sur le bord du bois.

Comme il allait partir, saisi par les brises froides de la nuit, il entendit un bruit de pas derrière lui,

12

Adrien se leva et se trouva face à face avec le pauvre notaire de Loches, dévoré d'amour, venu là pour contempler dans le silence de son cœur en ruines la fenêtre de la chambre où reposait Hortense.

— Ah ! c'est vous, fit Adrien, vous vous promenez bien tard.

— Comme vous, j'adore la promenade, mon

jeune ami. Il parait que vous aimez beaucoup ce lieu... Vous rappellerait-il un souvenir, ou éveillerait-il en vous de tendres pensées?

— Ni l'un ni l'autre. Quel souvenir voulez-vous que me rappellent ces fraîches solitudes, et de quelles pensées parlez-vous?

— Je supposais, répliqua Verner, que la rêverie seule ne vous amenait peut-être pas ici.

— Et qui voulez-vous qui m'y attire?

En parlant ainsi les deux voisins s'étaient pris le bras, et marchaient à pas lents vers le village.

Ils jouaient ensemble de finesse. Verner jaloux s'efforçait d'arracher une confidence à Adrien, ressemblant ainsi aux gens que la vue d'un cadavre effraie et qui malgré cela saisissent toutes les occasions d'en contempler.

Il distillait sa douleur. — De son côté, Adrien amoureux, se tenait sur la défensive, et n'eut pas laissé deviner son secret même sur une prière d'Hortense. Il la regardait comme un

ange exilé sur une terre misérable, — aussi il tenait au mystérieux de son amour.

De leur conversation, Verner conclut qu'Adrien aimait Hortense, et désespéra plus qu'il n'avait jamais fait. — D'ailleurs depuis deux jours elle ne venait plus chez lui, elle travaillait dans la maison blanche ou à l'entrée du petit bois.

Verner souffrait affreusement. Sa condition réelle devint plus triste encore ; — un déluge de armes s'amassait dans son sein.

Toutes ses espérances se dissipèrent, — et pour ne plus revenir. Il s'était imaginé un roman plein de délicieuses illusions, un bonheur impossible, dont le manque de réalisation était un tourment effrayant.

Lorsqu'il rentra, Eulalie lui demanda d'où il venait.

— De la grande route, répondit-il, j'ai rencontré le fils de M. de Branté, qui m'a fait entrer chez lui...

Il mentait.

Or, avant ce jour, Verner n'avait jamais fait un mensonge de sa vie.

13

La nature s'est permise, sans en dire la raison, de mettre des bornes au bonheur de l'homme.

Le cœur d'Adrien battait et semblait manifester l'intention de s'élancer hors de son sein pour rejoindre celui d'Hortense. Le rêveur s'étonnait de ces brûlantes agitations. Il avait cru trouver le repos le plus ineffable et le plus complet avec l'objet aimé. Il ne s'était pas douté de ces souf-

frances de toutes les heures, — préférables aux plus douces voluptés de la vie positive.

Il éprouvait un regret mortel d'avoir été si timide auprès d'elle, — et de ne pas avoir versé en son âme une partie de sa tendresse. C'est pourquoi il se promit bien de réparer ses torts à la première occasion.

Il n'osait retourner à la maison blanche dans la crainte d'éveiller les soupçons des habitants de Loches, et principalement de son concitoyen Verner. Puis il craignait encore, en se montrant trop empressé, de froisser le cœur délicat d'Hortense.

Dans le secret de son amour, Adrien donnait son âme à mille rêves, à mille projets impossibles et bizarres. Il faillit devenir fou. Son imagination romanesque enfantait des projets violents, tirés des romans de chevalerie qu'il avait lus. Rien de moins neuf, de plus vulgaire, que les excès auxquels il songeait à se porter.

Il finit par se déclarer à lui-même que vivre sans la voir était absolument impossible.

Un matin, Adrien sortit. La nature se réveillait dans la lumière. Rien ne rafraîchit le cœur comme ce riant aspect du matin ; tout ce qui nous entoure exhale alors un tel parfum de vie et de fête, que l'homme le plus malheureux ne saurait respirer ces fraîches émanations sans se sentir jeune et consolé.

Adrien trouva le ciel suffisamment d'accord avec la disposition actuelle de ses sensations.

Après s'être promené un instant en rêvant, Adrien alla faire une visite à Antony Saurel, — qui demeurait à côté du notaire Verner.

La vieille servante vint ouvrir. — Il entra sous le vestibule, puis dans une salle basse.

Rose, — la petite ouvrière, — y était installée. Adrien sourit en regardant Antony; — ils sortirent et passèrent au jardin.

— Eh bien ? demanda Adrien.

— Eh bien ? répéta Antony. Je te demande, comme autrefois Athènes au bruit des marches triomphales des armées Macédoniennes : *Quid novi?* Que se passe-t-il ?

De ces deux interrogations devait jaillir une double confidence.

— Vois-tu, dit Antony, quand on veut plaire à une femme, il faut aller droit au but et porter de suite le grand coup, afin de savoir à quoi s'en tenir. On lui tourne cela gentiment, en prose si l'on veut, en vers si l'on peut. Tiens, quelque chose dans ce genre :

Cette nuit j'ai fait un rêve,
Vous étiez Eve,
Et moi j'étais l'homme
De la pomme.

Adrien se prit à sourire.

Puis il lui raconta ce que vous ne savez que trop bien, — et Antony lui avoua que Rose était sa maîtresse. Il ajouta avec emphase, en prenant un air prodigieusement fat :

— Il y a, mon bon ami, deux routes bien différentes pour arriver au bonheur. L'une poétique, escarpée, difficile, celle que tu prends enfin. L'autre simple, naturelle, brutale si tu veux,

mais facile et semée de fleurs tout aussi parfumées que la première, mais toujours nouvelles, toujours fraîches et jeunes, — comme la petite Rose. Celle que tu suis doit te conduire à un bonheur complet ou à une désespérance totale. Et, en supposant que tu arrives à cet heureux état de prospérité, par combien d'angoisses, de pleurs, de découragements, de blasphêmes, te faudra-t-il passer? Sois homme, ami, sois fort au moral comme Hercule l'était au physique, comme l'Hercule de Phidias, comme le colosse de Néron....

Depuis que tu aimes Hortense, tu es comme les héros de l'Arioste, qui ne dorment jamais, qui ne mangent jamais, et qui n'ont jamais besoin d'argent. Tes joues ne sont plus colorées, ce ne sont plus des joues de saturne. Tandis que moi, vois-tu, ami, je suis un Oriental, un prophète, un Dieu. Rose aujourd'hui, une autre demain. Crois-en ma longue barbe et ma vieille expérience, les hommes supérieurs, à organisation excentrique, sont toujours malheureux à

cause de leurs rêves ! Ils espèrent des bonheurs célestes ; — ils feraient bien mieux de jouir paisiblement de ceux de la terre.

Il y a deux sortes de natures romanesques et incomprises. L'une est réellement si grande que personne ne peut l'apprécier, — l'autre est incomprise et rêveuse parce qu'elle n'est pas complète. J'ai bien peur que ton Hortense ne soit dans ce dernier cas.

— Je ne comprends rien à tes phrases aussi longues qu'ennuyeuses, répondit Adrien.

— Ne sois pas fier avec moi, et respecte ton aîné, — ajouta Antony avec un organe de comédie. Tu m'intéresses vivement, jeune homme !... et ta maîtresse ne m'intéresse pas moins que toi.

Adrien se retira triste. Rien ne pouvait plus le faire souffrir que d'entendre parler légèrement d'Hortense. Antony était le seul dont il l'eut souffert.

Notre amoureux se dirigea vers la maison

d'Hortense, — tout en ayant l'intention de retourner chez son père.

La vieille femme était allé faire de l'herbe pour ses lapins. Hortense était assise sur la pelouse que regardait la maison. — Elle brodait.

La petite chèvre blanche vint caresser Adrien de sa jolie tête, — comme une ancienne connaissance que l'on prend plaisir à revoir.

Hortense se troubla et rougit en voyant Adrien; celui-ci, ému, s'efforça de prendre une contenance dégagée.

Tout palpitant, il s'approcha d'elle; alors il brava sa terrible émotion, et il s'informa de sa santé.

Elle lui répondit avec une affection qu'elle cherchait mal à dissimuler.

Ils causèrent d'abord de dentelles, de rubans, de choses insignifiantes, de pluie, de beau temps.

Adrien était transporté d'une joie étourdie. — Hortense, dominée par le sentiment d'une cal-

me dignité, cachait son émotion au plus profond de son cœur.

Cette fois Adrien resta peu de temps, craignant de briser son fragile bonheur, y croyant à peine, et se recommandant secrètement à Dieu.

Le lendemain, il ne put s'empêcher d'y retourner. — Il apportait un bouquet à Hortense.

Elle le reçut sans y attacher plus d'importance que cela ne méritait. — Elle admira les belles fleurs dont il se composait, — et remercia Adrien, qui faillit pleurer devant elle.

Pendant ce temps l'âme de Verner était mutilée. Il regardait les attaques qu'il avait essuyées jusqu'alors comme puériles, en comparaison des combats qu'il avait à soutenir contre sa passion.

14

La province, comme vous voyez, a aussi ses drames dans le silence, ses passions secrètes mais terribles, ses malades d'amour discrets mais souffrants. — Voyez Hortense, voyez Adrien, voyez surtout Verner.

La province a ses douleurs et ses magnifiques dévoûments ! Là l'âme est prise à l'aspect de la vie réelle d'une mélancolie qui touche profon-

dément. Là il y a dans l'air des chants d'oiseaux à moitié endormis, des bruits de feuilles qui tombent, des mélodies et des parfums enivrants.

Hortense était plus troublée que jamais depuis la dernière visite d'Adrien. Elle n'osait s'interroger elle-même. Son cerveau se portait à mille exigences ; ses pensées étaient plus vagues mais plus élevées. Elle ressentait l'effet de ces longues contemplations, de ces intimes désirs où l'âme sort de sa prison et s'envole vers des contrées plus éthérées et plus pures. Ces impressions nouvelles la charmaient sans qu'elle sût pourquoi. Elle marchait dans le pays de la surprise, comme un enfant qui va au spectacle pour la première fois.

Hortense avait de l'amour ; — la céleste passion descendait au sein de sa vie solitaire et laborieuse.

Comme pour se justifier son trouble à elle-même, elle se disait :

— Pourquoi ai-je reçu le bouquet de M.

Adrien? d'où vient que je me sentais si heureuse à mesure qu'il parlait?..... Ah! je perds la tête!... Je me figure des choses qui ne sont pas, — je puis bien avoir un ami, moi qui suis toujours si seule.

Hortense se demandait pourquoi elle avait reçu les fleurs d'Adrien. Qui pourrait dire pourquoi une femme sourit, pourquoi elle est coquette, pourquoi sa gorge palpite, pourquoi sa voix s'altère, pourquoi son cœur tremble?

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

. . . . . .

15

Dans lequel Antony se croit obligé de prononcer une oraison funèbre.

La Providence permit à cet amour candide quelques bonheurs, mais il lui réserva de cuisantes souffrances. — Soit émotion, soit fatigue, Hortense fut malade pendant quelques jours. — Elle garda la chambre et ne descendit plus sur la pelouse verte.

Tandis que Verner dévorait ses angoisses en silence, — Adrien passait une partie de

ses nuits à pleurer sous la fenêtre de sa bien-aimée.

Le dernier entretien qu'il avait eu avec elle avait marqué dans son existence comme une solennité et avait décidé de son avenir. Il ne devait jamais aimer qu'elle.

La pâleur d'Adrien, son regard abattu, son air triste et plein de résignation, brisaient le cœur sensible du brusque Autony, qui ne comprenait rien à une pareille passion.

Antony en parla à Rose, — laquelle se décida un matin à aller en causer avec Hortense.

Mais elle la trouva si réservée et si froide qu'elle fut désarmée, et en fut pour ses petits projets de causeries et de confidences.

Comme Hortense revenait à la santé, la vieille mère François fut renversée, un matin, par un cheval échappé de son écurie.

Sa chute fut imminente. — Elle faillit rendre l'âme sur le coup. — On la transporta dans une maison voisine où elle expira dans la nuit.

Voilà comment il arriva que la faible Hortense habita seule la Maison-Blanche.

Et croyez que je vous raconte ces choses aussi simplement qu'elles se sont passées. Aussi j'aurai garde d'oublier de vous dire qu'Antony Saurel prononça un discours sur la tombe de la vieille femme, — dans lequel il entremêla d'une façon étonnante le Christianisme et la Mythologie qu'il se flattait toujours de connaître à fond.

Voici la fin de ce remarquable morceau d'éloquence :

— ..... La pauvre femme s'est évanouie comme la statue de Dagon qui, suivant la Bible, tomba la face contre terre et se rompit bras et jambes en voyant entrer l'arche d'alliance dans le temple des Philistins. Elle n'est plus ! elle est morte à la même heure que Jésus-Christ, de même que la statue de Nabo, qui fut brûlée vive avec Sodome, le même jour et à la même heure que la femme de Loth fut changée en statue de sel.

Les assistants, à genoux et recueillis, trouvèrent qu'Antony Saurel parlait fort bien ; — les autorités de Loches le félicitèrent, et furent sur le point de lui offrir une couronne de feuilles sèches.

La mort de la mère François ne devait pas être pour Hortense une perte très sensible. Cette bonne femme sourde et chancelante n'avait aucun épanchement, — aucune caresse maternelle. Il est des sentiments si froids qu'ils ressemblent à l'indifférence.

Pourtant Hortense pleura quand elle se retrouva toute seule. Une sensation d'effroi lui passa dans l'âme, comme une lame aiguë et empoisonnée. Un seul souvenir, une seule pensée, la soutenaient donc dans la vie, — et ce souvenir, cette pensée, se rapportaient à Adrien. C'était lui qu'elle aimait, lui si triste et si calme, si beau, si noblement couronné d'une auréole poétique.

Deux personnes se réjouirent en secret de cette mort pitoyable, — ce furent Adrien et Ver-

ner. Le premier, dans l'espoir de visiter souvent Hortense, de causer avec elle, de la voir, — Verner dans une pensée farouche, horrible, qu'il devait mettre à exécution avec les circonstances les plus révoltantes.

16

Les deux amants se revirent avec de nouvelles émotions, de nouveaux élans de volupté et de pudeur.

Adrien tenait compagnie toute la journée à Hortense, — pendant qu'elle travaillait sur le gazon ou à l'entrée du petit bois. Assis sur l'herbe, il lui racontait les romans qu'il avait lus. — D'autres fois, il cueillait des fleurs pour e et les effeuillait sur ses genoux.

Elle l'écoutait avec amour et reposait sur lui ses grands yeux mélancoliques.

Ils se fascinaient mutuellement; ils s'élançaient vers des régions inconnues, ils s'attiraient comme par une double puissance magnétique. C'était entre eux de charmantes causeries, des caresses libres et chastes, des rires frais et joyeux, de tendres regards, quelques combats d'enfant.

Une autre existence s'ouvrait pour eux; ils étaient dans le plus heureux moment que la créature humaine puisse souhaiter.

Adrien revint tous les jours suivants. — Hortense l'attendait avec anxiété, s'abandonnant, la pauvre femme, à ces rêves si suaves, mais dont le manque de réalité empoisonne toute la vie.

C'est alors qu'elle redisait ce chant de son enfance qui avait tant charmé Adrien, et qui liait ces deux êtres l'un à l'autre comme les anneaux mystérieux d'une promesse.

Elle chantait avec amour ce chant brûlant qu'elle commençait à comprendre :

« La nature avec ses richesses a été créée pour « l'homme en récompense de son chaste amour. « C'est pour lui que les arbres sont verts, c'est « pour lui que les fruits mûrissent, c'est pour lui « que les fleurs ont de riches couleurs et de ten- « dres arômes. Aussi, quand il dit à son amante « —je *t'aime*,—son âme exhale ses célestes par- « fums et monte au ciel ; — et, dans ce moment, « il est plus qu'un poète, — il est l'égal de « Dieu.

« Hélas ! pourquoi faut-il qu'il expie ce cher « bonheur par les angoisses et les regrets de « toute sa vie ? »

Adrien écoutait sa voix perlée comme on écoute un cantique. — Lui-même se sentant compris devenait éloquent.

Ils naviguaient ensemble sur une mer enchantée par des espérances d'or et ne se doutaient pas des brisants qui bordent les plages les plus calmes, des écueils qui se trouvent dans les rades les plus sûres.

Ils vivaient donc en dehors des mesquineries de la vie ordinaire des bourgeois ; — rendons à ceux-là cette justice qu'ils ne les froissèrent pas de leurs basses attaques.

Nos amants étaient donc parfaitement libres, et heureux d'être ignorés et oubliés du monde. Ils gravissaient des hauteurs inaccessibles pour la masse, — et ne daignaient pas jeter les yeux sur ce qui se passait à leurs pieds, — dans le cercle étroit et borné où demeuraient leurs compatriotes.

17

Une nuit d'amour.

Un soir, — Adrien n'était pas venu de toute la journée, — Hortense était assise dans sa chambre, occupée à lire un beau livre tout imprégné de poésie et d'amour qu'il lui avait prêté. Elle s'identifiait avec les douleurs et les bonheurs de l'héroïne, et le souvenir d'Adrien se dressait devant elle et se mêlait aux suaves parfums qu'exhalait la délicatesse de ce livre.

Quand j'ai dit qu'il était soir, je suis tombé dans une déplorable erreur que je désavoue et que je déteste de toutes mes forces. Le soleil couchant envoyait ses vives lueurs de pourpre dans la chambre d'Hortense comme des baisers d'adieu. Tout était rose autour d'elle, et d'une lumière la plus riche.

Les beautés de la nature extérieure s'unissaient, en ce sublime moment, aux beautés de son âme. Une joie délicieuse, une poésie tendre la baignait dans un brûlant transport.

Hortense quitta son livre et se mit à la fenêtre. — Sa poitrine était soulevée de tendresse. Elle contemplait avec un bonheur inconnu les lignes orangées du ciel qui projetaient leurs feux sur le village de Loches. — Sa tête était brûlante, ses yeux humides.

Et elle tomba dans les rêveries de son amour, — et le sentiment de la réalité l'abandonna.

Quand elle revint un peu à elle, la nuit était descendue. — Il était huit heures, l'horloge de Loches l'avait affirmé. — Elle entendit Adrien

qui l'appelait à voix basse, — dans l'ombre. — Elle croyait rêver, — et doutait.

Elle entr'ouvrit sa fenêtre et demanda d'une voix tremblante :

— Est-ce vous, Adrien?

— Oui, dit-il.

Elle descendit ouvrir.

Adrien se trouva dans sa chambre, seul avec elle, — pour la première fois. — Il l'admirait avec naïveté, — et n'osait parler.

— Pourquoi êtes-vous venu à cette heure? lui dit-elle d'une voix pleine d'émotion et presque de reproche.

— Parce que... je ne sais... Hortense... mon Hortense, parce que je vous aime...

— Et moi aussi, je vous aime, répondit-elle vivement et comme pour ne pas laisser échapper ce fragile bonheur, je vous aime de toute mon âme!... car vous êtes mon ami, vous! Je vous aime depuis long-temps, et mon cœur bondit de trouble et de joie.

— Et moi, dit Adrien, je me sens plein de

courage. Aimé de vous, je me sens fort. C'est depuis que je vous ai vue, que j'ai fait mes beaux rêves. Votre premier regard m'a transporté dans un monde de mélodies et de parfums. Aimé de vous, Hortense, mon âme est pleine de fierté et de grandes passions.

— Mais quel courage nous faudra-t-il, mon ami?...

— Oui, nous en aurons besoin, mais pour peu de temps, — car bientôt vous serez ma femme.

— Je n'ose croire à ce rêve trop beau. Hélas! il est traversé de trop d'obstacles. M. le comte n'y consentira jamais.

— Je braverais tout pour vous rendre heureuse! s'écria-t-il avec exaltation.

— C'est bien, reprit-elle d'une voix ineffable et douce, — et moi je ne consentirai pas à ces violences. Croyez-moi, Adrien, nous sommes fous! Oubliez un caprice passager qui empoisonnerait le reste de ma vie; oubliez la malheureuse, la pauvre Hortense!

— Vous oublier! est-ce possible, grand Dieu! vous, ma vie, mon sang, le souffle de mon âme; vous oublier! Ah! plutôt tout combattre, plutôt être maudit! Que m'importe le scandale! que m'importe le monde! Suis-je donc un enfant sans volonté?... Ne pleurez pas, mon ange, car cela m'ôterait toute ma force.

— Oh! pourquoi vous aimé-je? s'écria Hortense avec désespoir. O mon Dieu! pardonnez-moi! ô ma mère, secourez-moi!

— Pauvre enfant! voilà une des causes pourquoi je vous aime.

— Non! reprit-elle avec force, je ne saurais avoir un bonheur fait de votre malheur. Ce que je puis vous jurer, c'est que je ne serai jamais à un autre. — On appelle infâme et l'on flétrit la femme qui se vend pour avoir du pain, — un peu de ce pain que tant de riches jettent, — mais que dirait-on d'une femme qui se vendrait, qui, sans fortune, épouserait un homme comme vous?... Personne ne se douterait que c'est par amour, et l'on s'écrierait avec insolence en me

voyant passer : — Voilà une femme qui s'est vendue, non pour du pain mais pour être riche ! En vérité, cela ne sera pas! vous m'aimez trop pour vouloir ma honte ; — oubliez-moi.

— Puis-je vivre sans vous?... N'êtes vous pas l'âme de mon corps? n'êtes-vous pas mon bon ange gardien?

Adrien prit la main d'Hortense ; — elle la lui abandonna dans l'ombre. Il ne la quitta plus ; il la pressait sur ses lèvres ardentes.

—Votre âme ignore ce qu'elle a de plus beau, dit Adrien, l'amour n'a parlé devant vous qu'une langue puérile. Oh ! que je serais grand de vous apprendre à bien aimer!

Et il serrait doucement ses mains brûlantes. — Ils restèrent sans mot dire.

Le plus beau rêve d'Adrien se réalisait. Son enthousiasme et son âme avide d'émotions, allaient au-devant de toutes les félicités, de tous les obstacles.

Hortense ressentait une sorte d'effroi. — Les paroles d'Adrien, son accent passionné l'ef-

frayaient et l'exaltaient. Ses organes n'avaient plus de vigueur que pour sentir et pour aimer ! Il est si doux d'aimer qu'Hortense s'abandonna à ce bonheur. — L'amour d'Adrien lui tenait lieu de tout au monde. Elle pensa que son âme n'irait plus seule dans la vie, et qu'une autre âme prendrait une moitié de ses joies et de ses peines.

Adrien restait émerveillé. — Hortense laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il dénoua ses longs cheveux lisses et fins, — et leurs lèvres se rencontrèrent... La suave haleine d'Hortense brûlait Adrien... Sa main s'étendait vers elle.

En ce moment, — l'infini leur parcourut les veines, ils furent pris d'une commotion électrique qui les transporta.

Ils se tenaient étroitement embrassés, et pendant une partie de la nuit on eût entendu des soupirs, des baisers, des paroles d'amour, des gémissements entrecoupés, des caresses délicieuses.

Oh ! il y a des instants dans la vie que l'on ne paierait pas trop par une éternité de damnation !

18

Pendant ce temps, — un homme posé devant la maison pleurait amèrement de rage et de jalousie.

C'était Verner!

Il avait suivi Adrien, et l'avait vu entrer chez Hortense.

Le désespoir de cet homme, aussi puissant par les passions que par l'intelligence, tenait de la folie.

Il n'avait pu vaincre sa passion; elle l'étreignait, le brisait. L'amour avait été plus fort que lui. Toutes ses résolutions s'étaient écroulées.

— Est-ce possible, grand Dieu, s'écriait-il en se promenant sur l'herbe avec la plus vive agitation, — elle l'aime! Mais oui, — c'est vrai. — je l'ai vu entrer, — tout est vrai! Quelle horrible position que la mienne!... O amour que je déteste et qui m'obsède, fuis loin de moi... Qu'ai-je fait? Ne suis-je pas assez vaincu, assez obscur?... O Dieu! vous voulez donc que je commette un crime..... Elle est là avec lui, — avec lui heureuse! Je suis perdu!... O Dieu! rendez-moi ma force et ma raison... Que je n'entende pas leurs baisers! Que je ne voie pas leurs caresses!....

Jamais douleur ne fut plus grande et plus vraie. Verner devenait réellement fou, fou furieux. C'était l'homme désespéré qui risque sa vie, — c'était le joueur qui pense au suicide

en jetant sa dernière pièce d'or sur le tapis.

Il se disait :

— C'est impossible, un homme ne peut assumer sur lui tant d'événements affreux. Je rêve horriblement, — cela n'arrive pas ainsi dans la réalité. Je vais me réveiller. — Rentrons.

Il se dirigeait vers Loches, — puis son cerveau se sentait pressé d'une manière infernale, ses jambes tremblaient, ses nerfs se crispaient; — il revenait devant la maison.

— C'est bien vrai, criait-il, c'est un arrêt de mort! Elle ne sent donc pas les morsures que son indifférence fait à cette pauvre âme qui me brise?...

Il se jeta à genoux sur le sable du chemin et pria.

Car c'était un homme vertueux; — la passion seule était capable de l'égarer. Il se passait en lui une lutte diabolique entre le BIEN et le MAL, — entre le devoir, l'honneur, et l'aiguillonnant désir,

Ensuite, il se releva, se dressa sur ses jarrets, et s'écria en lançant vers la voûte céleste un regard plein d'athéïsme :

— Non, je ne dois pas me courber à terre. Je suis indigne de prier. Tout est fini, — ma perte est sûre, irrévocable. Quitte ou double !... Ah ! il ne sortira donc pas...? Mais ce supplice, — c'est la mort anticipée ; c'est la mort goutte à goutte..... Il n'y a pas une seule chose qui ne m'ait manqué, parce que j'ai été sans résolution. Une dernière fois, au moins, ne tremblons pas !...

Il pleura encore long-temps, tantôt voulant se donner la mort, tantôt rêvant un crime plus horrible encore.

Il repassait dans sa mémoire tous les malheurs que la fatalité avait amassés sur sa tête — et il doutait de toutes les bonnes actions, de toutes les nobles choses qui nous consolent. — Il blasphémait et se repentait de ne pas avoir été plus ferme dans les tourmentes politiques.

— Quelle honte pour moi, se disait-il, que ma position présente! Moi qui devrais être un des organes d'un parti puissant!... Et finir de la sorte!..... Fallait-il donc vivre dans le crime?.....

Le fiel de Verner s'accrût et lui donna la sombre énergie du désespoir. Cet homme, promis à de plus brillantes destinées, n'avait plus, en cet instant suprême de désirs, la force d'accepter noblement ses misères. Se sentant en faute envers sa femme, — il cachait une sombre rage. Tout en se promenant devant la maison où Adrien et Hortense étaient si heureux, sa conscience s'élargit et admit tous les moyens de parvenir à son but. Sa figure était hideusement altérée, bouleversée. Il était décidé à ne reculer devant rien. Sa force venait de sa faiblesse même. Sa face devenait vipérine; — jamais son teint brouillé n'avait autant annoncé ses ambitions brisées, ses espoirs rentrés et ses mécomptes. Cette folie devait avoir une fatale influence sur le sort d'Hortense.

Et il regrettait ses premières années d'études où plus d'un jour sans pain avait crié chez lui, enfin où son habit noir était le plus rapé des habits après son habit bleu.

Il la regrettait cette misère sans feu, souvent sans souliers, sans chapeau, sans linge, mais aussi sans remords. Quelles années douloureuses et regrettables! — Quelle honte! se sentir si grand et rester si bas!..... Que d'ombre! et que de clartés dans cette ombre!

Ces pensées qui, dans d'autres dispositions, eussent été d'une salutaire influence sur Verner, au lieu d'amener le calme dans son âme, y creusèrent une nouvelle blessure.

D'un coup-d'œil prompt et terrible, il passa en revue son existence tout entière. Il la vit toujours haletante, pressée, toujours luttant dans la nuit, toujours laborieuse, remplie de dévouements, de vertus, d'abnégations méconnues, toujours éconduite, et jamais lasse. Il se représenta qu'il avait constamment échoué dans ses

plus nobles tentatives; il se rappela que ses efforts avaient été vains.

Il eut de l'amertume contre la société et contre Dieu. Au lieu d'accepter ces misères et de les oublier comme défuntes, il rouvrit ses plaies à plaisir et les fit saigner.

Ce notaire, prédestiné à une fin tragique, fut saisi de cette espèce d'effroi et de vertige qui pousse à un événement fatal.

Il s'en suivit que la dangereuse exaltation qui le possédait passa dans ses veines et se mêla à son sang. Et il attendit sous les fenêtres d'Hortense, dans un silence farouche, et avec une patience capable de rappeler les créanciers les plus acharnés.

Il s'accouplait à une idée infâme!

Or, c'était à cette heure douteuse pour laquelle le rapt et le viol ont une prédilection particulière, enfin c'était à cette heure favorable aux ténébreux projets, aux amours et aux assassinats.

* * *

Le jour naissait faiblement, — les étoiles mouraient dans le ciel. — Hortense, tendre cœur et grande âme, dit à son amant :

— Je suis à vous, Adrien, — et je consens à présent à devenir votre femme devant les hommes comme je l'ai été devant Dieu. J'en ai le droit, et j'en suis fière ! Je suis votre esclave, — j'attendrai vos volontés. Ma mission est de vous aimer ; je vous ai donné mon âme, la meilleure partie de moi-même.

Adrien, ivre de bonheur, — la supplia d'attendre quelques jours, l'assurant de son amour.

Il la quitta, — et retomba du ciel sur les sentiers battus de la terre.

19

Où un notaire se montre impoli.

Ici, l'auteur le déclare, — il se sent pris d'un profond découragement, — et il jetterait volontiers sa plume et son manuscrit au feu s'il ne s'agissait pour lui de certaines échéances, de certains visages à renvoyer, de certains appétits à calmer.

La cause de cet ennui il l'a trouvée dans son sujet même. Il est arrivé à un endroit fort épineux, fort difficile.

Son embarras est grand, — croyez-le!

Il s'agit de persuader au lecteur une chose vraie mais peut-être invraisemblable.—Il prend sur lui de la révéler.

A peine Adrien mettait-il le pied dehors de la maison blanche, que Verner trouva moyen de s'y introduire.

Adrien s'en fût en courant pour ne pas mourir de joie et de souvenir, tandis que Verner pénétrait dans la salle basse.

Tout y était encore dans l'ombre. — Seulement, la pâle clarté du jour naissant projetait une lumière blanche sur les murs. — Le notaire monta, en tâtonnant, l'escalier de chêne qui conduisait à l'étage supérieur.

Il arriva à la porte de la chambre où était Hortense. Là, tout palpitant, il s'approcha à deux reprises différentes, et il s'éloigna tout-à-coup. — Ses yeux éclatants ressemblaient à deux lampes ardentes. Il était incertain. — Deux voix criaient en lui, — celle du désir, et celle du remords d'avoir déjà tant osé. Un moment la

conscience fût plus forte que la passion. — Verner n'osait penser à ce qu'il voulait faire : son âme était le théâtre d'une lutte horrible. Sa tête était en feu. Il fut sur le point de fuir. Il faillit s'évanouir et mourir à cette place. Mais la mauvaise résolution qui lui avait inspiré déjà tant de patience l'emporta sur l'intelligence de son moral. Son cœur battait trop fort ! — Il s'appuya contre la muraille, hésitant encore, — résolu d'entrer, prêt à partir, — dévoré des plus vives angoisses. — Trois marches restaient à franchir; — trois circonstances aggravantes dans son crime ! Il mit le pied sur la première. — Il fut forcé de s'arrêter de nouveau. — Il recula épouvanté devant cette réalité, devant son audace. — Le crime tenait toujours à trois marches ! — Le code dansait d'une façon fantastique dans le cerveau de l'homme de loi. — Il voyait se dresser pâles et hideux devant lui : l'adultère, l'homicide, le viol; — c'était horrible !

Il se posait mille questions. Où était ce cœur qu'il aimait? N'appartenait-il pas à un autre?

J'essayerais en vain de vous dire combien il était malheureux, suspendu entre un crime et un abîme plus profond, — l'amour! Hélas! comment se faire aimer d'elle, ô ciel, d'une femme qui est à autrui? Comment détourner son amour et l'attirer sur lui? Où puiser du courage pour renoncer à son projet de violence, ce courage surhumain qui noie les désirs dans les larmes de la chasteté? Et puis, n'était-ce pas une lâcheté odieuse? Hortense n'était-elle pas faible et femme?..... n'était-elle pas sacrée pour tous parce qu'elle était seule?...

Verner en était arrivé aux plus dramatiques accidents de cette passion intérieure.

Cinq minutes se passèrent, — minutes lentes et solennelles, hideuses, palpitantes, comme celles qui précèdent une condamnation.

Enfin, il n'eût le temps ni de se reconnaître, ni de calculer les chances de son action, et il franchit d'un bond les trois marches fatales.

Il toucha la porte.

Il y chercha en vain de quoi l'ouvrir. — Un

instant il pensa avec bonheur qu'il ne trouverait pas la serrure ou que la porte était fermée en dedans ; — ce fut une joie honnête que la sienne !

Il crut pouvoir échapper à la terrible émotion et au crime plus terrible encore qu'il était venu braver, Mais le désir l'emporta, — il chercha encore.

Sa main tremblante et mouillée de sueur froide rencontra un loquet, — il le souleva, et la porte s'ouvrit.

Transporté de volupté, — il entra.

Il se trouva dans une première chambre mal éclairée par le ciel qui se débarrassait du manteau de la nuit.

Une autre porte s'offrit à ses regards ardents.

Le courage lui manqua pour la centième fois ; — il lui fut nécessaire de s'asseoir. Sa tête tomba dans ses mains. — Mais en même temps une pensée infernale tomba dans son cerveau. — sa résolution lui revint, et s'approchant hardiment de la porte, il osa frapper.

Il était pâle et vert comme un cadavre ; — il était livide comme la faim.

— Ciel ! est-ce vous, Adrien? fit la voix d'Hortense.

— Oui, répondit-il à voix basse.

Et il attendait avec cette impatience qu'ont tous les enfants de la nature en certaines occasions.

Enfin la porte s'ouvrit.

Le notaire, devenu furieux, entra avec violence, et, poussant la porte, il s'enferma dans la chambre avec sa victime.

Il était dans un état violent.

Ici, je dois avouer qu'il eût tort. La politesse doit passer avant les passions, quand on n'est pas chez soi.

Que fit alors Hortense ? Hortense fut surprise extraordinairement : et vous, madame ma lectrice !

C'était bien Verner, lui qu'elle avait délaissé et brisé sans le savoir.

Cette longue figure blanche au milieu de ses vêtements sombres, ces grands yeux fixes et ardents, était-ce une apparition réelle ou l'effet d'une horrible hallucination, une trompeuse parodie de la vérité ? Hortense eût besoin d'entendre sa voix pour le reconnaître.

Quant à lui, il restait là immobile, comme si une émotion soudaine eût brisé les ressorts de sa vie et paralysé sa volonté ; il restait là, dans cette chambre pauvre et simple, où régnait cependant ce parfum de jolie femme qui allanguit et enivre les sens.

— O mon Dieu ! vous ici, Monsieur, s'écria-t-elle, tremblante sous son peignoir blanc ; vous, monsieur Verner ! mais qu'y a-t-il donc ? que voulez-vous ?...

Verner sentait sa vie suspendue jusque là.

— Hortense, dit-il, Hortense je vous aime ; écoutez-moi, je vous aime... je deviens fou loin de vous... Oh ! il y a long-temps, si vous saviez ! mais ce moment est le prix de tous mes malheurs... Hortense...

Et il s'approchait d'elle.

Hortense eût peur.

— Laissez-moi ! s'écria-t-elle, toute palpitante sous son regard de démon.

Non, jamais voix ne fut si douloureuse !

— Je t'aime, dit-il en l'attirant vers lui, — et je n'ai jamais aimé personne.

— Grâce! Monsieur..... Mais, que voulez-vous?...

— Aime-moi; je veux ton amour, je veux ta vie.

— Pitié! monsieur Verner. Que vous ai-je fait?

Il la tenait dans ses bras. — Il posa ses lèvres sur son col blanc; — il baisa aussi ses beaux cheveux qui flottaient en désordre.

Il était séduit pour jamais.

— Ecoute, dit-il, il faut que tu sois à moi...

Elle tomba à ses genoux et s'y attacha.

— Non, non, dit-il, sombrement — il faut que tu m'appartiennes, car je t'aime...

Elle voulut crier.

— Tais-toi, ajouta-t-il, je te tuerais!...

Verner n'était plus un homme, mais un monstre.

Hortense prit une résolution grande comme son âme. — Elle lui dit:

— Je vous demande dix minutes pour prier

Dieu, après quoi vous ferez de moi ce que vous voudrez.

— Oui, fit Verner.

—Eh bien, Monsieur, passez dans la pièce voisine... dans dix minutes je serai votre esclave...

Verner chancelant, les yeux troublés, sortit et garda avec lui la clé de la porte. Une fois seule, Hortense, prise d'une noble pensée, se prosterna devant l'image de la Vierge qui décorait son humble réduit.

Elle repassa dans sa tête tout ce que sa position avait de terrible. Cette sublime créature qui venait de céder à son amant, préférait la mort au dégoût d'accorder une faveur à un autre.

Mais que faire? dix minutes courent si vite! — Sa tête est remplie de bruit.

Pauvre fille, seule, — sans secours! Adrien est parti, Verner la tuerait. Mort pour mort, l'arrêt est irrévocable. — Elle pria. — Puis elle se releva.

Alors sa figure dût prendre la sublime expression du martyre.

—O mon Dieu, dit-elle, c'est la punition de mon amour pour *lui!* vous voyez qu'il faut que je meure! O Adrien, que j'ai si bien aimé, tu prieras pour moi!

Ses yeux tombèrent sur la rivière qui coulait au pied de la colline, — sous sa fenêtre, — du côté opposé au bois. Un frisson d'horreur lui parcourut l'âme; elle monta sur les caisses des fleurs qu'elle soignait tant, — et, prenant un élan plein de vertu et d'énergie, — elle tomba dans la rivière.

Adieu donc, pauvre âme! Morte, mon Dieu! comme finissent les belles créations!.. Son âme au moins reviendra sur la terre et restera près d'Adrien... Vous la laissez mourir, ô Dieu? elle sera froide, insensible, — elle, si pleine de vie tout-à-l'heure, — vase précieux où vous renfermiez un si doux parfum.

Pardonnez-lui, pardonnez-lui, car c'est pour vous qu'elle est morte!

C'est à regret que j'avoue que la nature ne fût pas bouleversée par cette triste mort, — que le voile de l'église ne se déchira pas.

Le rossignol continua à chanter dans les feuilles, — et le soleil se leva rouge et beau de pourpre comme d'ordinaire.

Le village de Loches exhala le même parfum sauvage, — rien ne fut troublé ; tout resta dans l'ordre. — Qu'est-ce donc qu'une belle femme, aux yeux de la nature, — pauvre mère, — si riche de belles femmes ?

Qu'une femme soit trompée, violée ou mourante, — Qu'un homme soit fou comme Verner, ou amoureux comme Adrien, — ou philosophe comme Antony, ou encore égoïste comme le sieur de Branté ; — qu'est-ce que tout cela fait à la nature, dont les conditions sont réglées, immuables?...

22

Verner s'était retiré dans la chambre. Son âme était un gouffre où se perdaient cent folies, où tombaient cent projets.

— O Verner, se dit-il, qu'as-tu fait? Quoi! tu as pu songer froidement à ce crime?... reviens, reviens à toi-même... ô mon Dieu? faites que je ne devienne pas assassin!...

Sa bonne nature reprenait le dessus.

Le calme rentrait en lui; — il détestait son action. — Il trouva dans sa vertu triomphante

le courage d'un lion; — il ouvrit la porte et s'élança dans la chambre.

Il vit Hortense grandir avec sa robe blanche et flottante, monter sur l'appui de sa fenêtre. — Il fut ébloui; — le repentir et les larmes l'étouffaient. — Il s'élança sur ses traces, probablement afin que, selon la coutume d'Aristote, l'intérêt du drame allât toujours en croissant. — Il était trop tard.

Alors redevenant le Verner que vous connaissez, l'homme dévoué et magnifique, il se jeta à l'eau pour la sauver.

Merci, mon Dieu! car il réussit à la traîner le long de la rive. — Il la déposa sur le sable. — L'eau ruisselait sur ses vêtements et collait son peignoir sur son corps, qui accusait en ce moment une richesse de formes inimitables.

Mais le cruel Désir, — âme de ce drame, — s'était enfui de la poitrine du pauvre notaire. Il la porta chez elle et la posa sur son lit.

Il avait les larmes aux yeux. Il n'en voulait

plus de cette femme, que le hasard lui livrait alors.

Oh ! quels remords ! quels pleurs ! quels soins touchants et empressés !

Il s'abaissa aux moindres détails, lui qui s'était abaissé aux plus viles désirs.

Il alluma le feu, — et dépouilla Hortense de ses vêtements.

La douleur tuait son amour, le repentir seul dominait un cœur déchiré.

Elle était nue devant lui, — couchée toute nue et si belle ! — Il n'y prit pas même garde. — Il la réchauffa, ouvrit une armoire, y prit du linge et l'habilla comme un enfant.

O rage ! ô malheur ! le premier mot qu'elle prononça fut le nom d'Adrien.

Verner supporta tout en punition de sa faute. Mais il souffrait bien ; c'était pitié ! son âme était en lambeaux.

Hortense revint à elle.

— Ah ! s'écria-t-elle, encore vous ! oui, je me souviens... mais c'est la mort, c'est l'igno-

minie, le déshonneur... Pitié... Monsieur Verner...

— Calmez-vous, dit-il.

Et il étudiait au passage les orages de cette belle figure.

Un bruit vint le frapper du dehors.

— Silence, fit-il.

Il regarda par la croisée ouverte. Un enfant passait.

Il lui cria d'aller chercher le médecin. Le bon docteur arriva en peu d'instants. — Verner sortit désespéré. — Hortense dit au docteur qu'elle avait eu un accès de somnambulisme, et qu'elle s'était précipitée dans la rivière. Le docteur lui ordonna diverses potions et lui renvoya une garde pour la soigner.

De sorte que ce secret resta mort entre Hortense et le notaire de Loches.

23

Depuis ce malheur, le notaire devint plus mélancolique qu'un reflet de la lune sur une feuille d'automne.

Ses soupirs trahissaient les angoisses d'un cœur qui s'use et se combat lui-même.

Hélas ! la souffrance aussi est douce quelquefois ! Que savent-ils ceux qui n'ont pas souffert ?...

Hortense ne fut pas long-temps indisposée. — Verner revint la voir, — se jeta à ses pieds, la face contre terre, la remercia de n'avoir rien révélé de cette horrible lutte, et l'assura qu'il était fou ce soir-là.

Hortense avait une bonne nature ; — elle lui pardonna, — et lui recommanda en souriant de ne plus devenir fou.

Le notaire lui jura qu'il ne remettrait plus jamais les pieds dans cette maison. — Il tint parole !

Adrien revint, attribua sa pâleur à l'émotion de son amour et lui renouvela ses protestations.

Il ne s'agissait plus que d'obtenir le consentement du comte de Branté ; — c'était la tâche la plus difficile.

Cet homme avait une humeur noire ; les sentiments doux lui étaient inconnus. — Adrien éprouvait des troubles intérieurs, des chagrins violents ; mais il n'osait confier à Hortense ces irrémédiables maux. Il était toutefois poussé à la rebellion contre les injustices paternelles par le but généreux d'arracher Hortense à la dure existence qu'elle menait. — Il n'avait pu le faire jusque là. — Rêveur, il n'avait jamais eu besoin d'argent, et M. de Branté, comme on le pense bien, avait généralement négligé de lui en pro-

poser. D'ailleurs, comment Adrien aurait-il pu décider Hortense à en accepter de lui? comment aurait-il osé lui en offrir?...

Pensif, inquiet, il avait ses moments de résolution et ses moments de faiblesse. Ceux-ci balançaient ceux-là. — Il contemplait douloureusement la nécessité où il était de violenter le comte son père. Il se perdait dans ses pensées infinies comme dans un malheur sans horizon.

Hortense ne souffrait-elle pas? n'aurait-elle pas à regretter? ne douterait-elle pas bientôt de lui? Ces questions passaient dans le cœur d'Adrien et le meurtrissaient, en lui révélant tout son attachement pour elle.

Son amour complet l'inspirait et l'engageait à lutter. Le souvenir de la nuit où il avait pénétré chez Hortense réchauffait les heures froides où il hésitait. Un adorable magnétisme agissait sur lui. — Il faut être infirme pour contester la puissance qu'ont les âmes de s'attirer par un mutuel aimant.

Pour Adrien, Hortense était la vie!

Cependant il ne pouvait prendre son parti subitement. — Il y eut un monde de belles choses dans ses irrésolutions.

Evidemment il ne pouvait rester dans cette cruelle position. — Plus le temps fuyait, plus elle s'aggravait.

La tête tristement inclinée, il se dirigea vers la maison d'Antony Saurel.

Là, il eut lieu d'être infiniment surpris en entendant la servante appeler Rose *madame*.

Il demanda un quart d'heure d'entretien à son ami.

— Tu peux parler, lui répondit Antony d'un air vain et flatté, — tu peux parler sans crainte, je n'ai pas de secret pour ma femme.

Il montrait Rose.

Adrien s'étonna moins et salua profondément Rose, qui s'inclina d'un air hypocrite, en cachant un sourire.

Adrien insista pour parler en particulier à son cher Antony.

Ils sortirent. — Alors Adrien poussa un sou-

pir comme s'il venait d'accoucher d'un poëme épique, ensuite de quoi il raconta à son ami ce qui s'était passé. Il ne lui cacha rien, — et lui demanda le moyen d'annoncer à son père la ferme résolution où il était de se marier avec Hortense.

Antony lui tint le langage suivant :

— Je m'aperçois avec douleur que, depuis quelque temps, tu deviens blême comme une dévote à jeûn... Vois-tu, mon cher, la vie est un voyage fort rapide. C'est un champ de blé après la moisson, dans lequel nous nous efforçons de glaner le plus possible. Mais il vient un temps où l'on a besoin de se moins courber pour recueillir, où l'âme est lasse, le corps brisé de fatigues et d'émotions, — c'est alors qu'on a besoin de l'amour tout fait, — d'une femme à soi enfin, avec municipalité, notaire, maire, etc... Cet instant est arrivé pour moi ; mais avant d'acheter j'ai voulu essayer. Rose m'a paru susceptible de naviguer sur la mer de la vie, — je lui ai offert ma tartane, ma maison, quelques

colliers, peu de croix d'or, mes trente ans qui vont sonner et mes six mille francs de rentes. Elle a accepté; — ce qui prouve qu'elle connaît le cœur humain. Elle a bien fait de me prendre au mot, — elle a ma parole, je ne suis pas homme à me dédire. — Ce n'est pas dans mes mœurs!... Rose est donc venue à moi. J'ai compris de suite le besoin qui la pressait, et comme un homme bien portant doit toujours être disposé à rendre aux femmes de ces petits services, je lui ai dit : — Jeune déesse, tu peux me considérer dès ce jour comme ton époux respectif. Ce n'est pas pour le mauvais motif, mais bien pour le bon motif que je te fréquenterai désormais.

Rose, après tout, n'est pas mal. — Après Hortense, c'est la plus jolie fille du pays.

Quand je dis *après Hortense*, c'est purement pour ne pas te désobliger et pour te faire plaisir, car ce n'est pas mon avis. N'importe! on ne peut disputer des goûts, s'il faut en croire un vieux dicton.

Donc, voici mon conseil :

Tu vas aller trouver papa Branté, et tu diras : — Antony Saurel a jugé convenable d'aimer mademoiselle Rose, ouvrière bien connue en dentelles, demeurant rue du *Puits-qui-Parle*, à Loches. — C'est profond de sa part!.....

Attendri par cet exemple, je me suis fait adorer d'une jeune fille qui s'appelle Hortense. — Je viens vous demander si vous voulez me donner votre consentement pour le bon motif, autrement je m'en passe!... car nous devons vivre libres... Oh! qu'Homère était grand quand il a dit que celui qui perd la liberté perd la moitié de son âme! Voilà comme tu dois parler au comte.

— D'ailleurs,

Un père est un caissier donné par la nature.

—Mais juge de sa colère, interrompit Adrien étourdi de cet avis autant que de la vivacité avec laquelle il lui était donné.

— Tout ça s'arrangera et se calmera, fit Antony sans se déconcerter, — nous sommes manche à manche. Nous sommes majeurs, et notre mère était riche. Or, si le père fait le récalcitrant, nous le prions de nous donner nos comptes, et nous l'accablons de notre luxe oriental.

— Comment pourrai-je m'y décider jamais ?

— Dans ce cas, renonce à tes beaux rêves de bonheur ; laisse-toi opprimer, oublie Hortense.

— Plutôt mourir !

— Ah ! c'est fort joli, ça ! Comment as-tu dit ?... Je gage que cette phrase aurait du succès au théâtre ! Ce *plutôt mourir* est très dénué de raison. Si tu ne pouvais posséder Hortense, tu l'oublierais. Plus d'un philosophe péripatéticien a dû remarquer que les plus profondes blessures se cicatrisent avec le temps. Ce grand médecin, en nous imposant l'invincible nécessité d'aller toujours en avant, nous fait tout oublier, même les objets les plus susceptibles de participer à

notre bonheur..... Mais ce n'est pas le temps de raisonner. Il faut agir, et avec force! Revenons à notre affaire importante. Si tu crains d'essayer le premier feu, j'irai. Il ne serait pas mauvais non plus de dépêcher le notaire Verner. Il est influent près de ton père. Eh! mon Dieu, nous ne demandons pas mieux que de nous arranger. Nous sommes pour que l'on emploie toujours en commençant la douceur. C'est convenu, nous essaierons de prendre le comte par les sentiments.

— Dieu veuille que ce ne soit pas son côté faible! s'écria Adrien.

—Je le souhaite, répliqua Antony Saurel avec une effusion tragique, et reprenant le ton d'affectation devenu sa seconde nature, — mais dans le cas où il refuserait, il te faudra enlever Hortense. Tu quitteras ton ingrate patrie et tu deviendras ce qu'il plaira au hasard. Bien des gens ont été dans cette cruelle nécessité : Shakespeare, Molière sont montés sur les planches. Camoëns est devenu matelot, Jean-Jacques do-

mestique, Cervantes soldat, Homère et Bélisaire eux-mêmes ont demandé l'aumône pour vivre.

— Espérons que Verner réussira! s'écria Adrien.

Ils se dirigèrent vers la demeure de M. Verner; Adrien, l'esprit bouleversé et indécis, Antony, le cœur content d'être à même de faire un long discours au comte et de rendre service à son ami.

Il faut le dire, l'exorde d'Antony Saurel n'était pas de ceux qu'on appelle *par insinuation*, et que les rhéteurs conseillent pour captiver la bienveillance des auditeurs. Nous verrons plus tard l'effet qu'il produisit sur le comte de Branté.

24

Dans l'Étude.

Au bout de la grande place, — où est l'église, — il y a une rue fort longue qui va se jeter dans le bras d'un ruisseau à mille branches arrosant la vallée de Loches. — Quelques moulins boiteux sont assis sur cette rive solitaire; leur bruit répété par les échos d'alentour accuse la profondeur du silence de cette contrée.

Cette rue, qui est la principale du pays, porte le nom de *la rue du Puits-qui-Parle*, — je serais fort embarrassé de vous dire pour quel motif.

Les maisons y sont basses et de formes commodes et naïves. Elles se trouvent rangées avec assez d'harmonie, et montrent au dehors la tranquille existence des habitants du village.

Les façades sont sillonnées d'un cordon de vigne qui grimpe hardiment. — Quelques-unes de ces habitations uniformes sont ornées de deux tilleuls monotones; — presque toutes révèlent des toupets embaumés de fleurs.

Au milieu de la rue s'élève et prospère la maison du digne notaire, M. Verner. — Elle offre une façade en pierre jaune, creusée de rides profondes figurant des carrés parfaits et symétriques. Les fenêtres sont longues et étroites et communiquent le jour aux appartements par des carreaux petits et tirant sur le vert, — protégés par des volets d'un gris plomb.

Sa physionomie est divertissante, eu égard aux pots de fleurs qui décorent les assises des fenêtres. — Cette moderne habitation, attrayante et presque neuve, donne des idées de bien-être.

La porte est de plain-pied. On entre dans un

vestibule où l'on est pris par une bonne odeur de confortable. — Delà, on monte au premier, — on pénètre dans une façon d'antichambre d'où l'on voit le jardin, et dans lequel donne une salle à manger, d'où l'on passe dans le cabinet du notaire.

C'est le chemin que prirent nos deux amis. — Verner était seul dans son cabinet. — Cette pièce était ornée d'un simple Christ qui paraît avoir joué un rôle important dans la jeunesse du notaire.

Il était horriblement mélancolique depuis l'événement que nous vous avons raconté.

Pauvre Verner! En quelques minutes de folie il avait dépensé tous ses trésors de résignation et de patience si péniblement amassés. Il était épuisé. Il s'était fait à lui-même des narrés de père en courroux.

Ses espérances étaient définitivement bannies. — Sa riche nature était devenue sèche au contact des petites passions; — il sentait vivement son malheur.

Assoupi dans sa tristesse et dans une espèce de torpeur morale, il passait ses journées, silencieux et immobile, à voir couler son chagrin.

Il y avait sur son front creusé, sur ses joues pâles, dans son regard lent et appauvri, les traces de ces méditations pleines de remords, de ces pensées profondes que les hommes supérieurs et habitués à souffrir ensevelissent dans un silence éternel comme dans un linceuil.

Il regarda les jeunes gens à la dérobée — ne sachant que penser de leur double visite, doutant du silence d'Hortense, et s'apprêtant à une explication qu'il eût été trop faible pour soutenir.

Il se revêtit de ce terrible et absolu regard fixe et froid — propre aux hommes de robe.

Eulalie vint par hasard et regarda très agréablement les jeunes gens. — Elle sortit aussitôt, et Verner leur donna audience.

Dès qu'ils lui eurent expliqué le but de leur visite et ce qu'ils attendaient de lui, son âme

se brisa de nouveau, — mais son front se dérida...

Il eut l'insigne courage de promettre qu'il parlerait au comte pour les amoureux.

Il devait précisément dîner au château ce jour-là.

—C'est convenu, lui dit Antony Saurel, vous vous chargez de ployer le comte comme un contrat, et de le loger dans votre poche. — Il faut mettre avec lui les lunes sur les clochers !

Ensuite il dit à Adrien en sortant de chez Verner :

— Cet homme-là nous servira, il est très éloquent. Il ressemble aux sentinelles laissées par le Seigneur sur les tours de Jérusalem et qui devaient ne se taire ni jour ni nuit.

Adrien et Antony Saurel quittèrent le notaire dans les meilleures dispositions.

Une fois résolu à prêter la main à cette fatale alliance, en expiation de son crime, l'infortuné Verner se consola par cette sublime pensée

chargée de tristesse et de dévouement. Son cœur et son intelligence étaient d'accord.

Combien il était grand dans cette circonstance! Son malheur était au comble, et il venait de se décider une douleur de plus pour lui.

Il resta assis devant son bureau, — plongé dans d'horribles souffrances. Son cerveau subissait une violente contraction, et il était obligé d'avoir un visage de commande, un sourire et une cravate de notaire, quand sa gorge brûlait, quand son cœur battait à coups précipités! Il fallait qu'il retint ses larmes ; on lui en eût demandé compte comme d'un méfait.

Certes, il fut magnanime en acceptant cette tâche au-dessus des forces humaines. Figurez-vous Verner aimant Hortense, priant pour qu'Hortense appartînt à un autre qu'elle aimait. Plus il en était amoureux, plus cette action était magnifique. — Il devait ne plus trébucher dans la route; — Verner ne commit qu'une faute dans sa vie provinciale. Au reste, il sut perpétuellement se posséder parfaitement, amassant

un orage en dedans, mais toujours impassible, froid, calme au dehors; — notaire, enfin.

Mais que de pensées amères tourbillonnaient dans ce front prodigieux!

Dans son repentir, il fut féroce envers lui-même. — Il était passé de la plus excessive sensibilité à la sévérité la plus grande. Il se reprochait le plus innocent plaisir, la moindre promenade, et se refusa toujours la simple satisfaction de passer devant la Maison-Blanche, — théâtre des désordres de sa passion.

Il avait l'entendement dur toutes les fois qu'on lui parlait de cette partie du pays. Il se traitait incessamment mal; il se maltraitait en paroles et contrariait ses goûts les plus naturels. — Il était devenu maussade, sauvage, — et plus taciturne que jamais. — Il se mortifiait à la manière des saints célebres. — Il accueillait mal et jugeait mal ses propres actions. — Ce fut alors que les brillantes couleurs de son intelligence si belle se mirent à pâlir et à s'éteindre peu-à-peu.

Il ressentait des douleurs générales aux endroits blessés de son âme. — Jamais repentir ne fut aussi sincère; jamais faute ne fut aussi cruellement rachetée!

Il y avait presque gala chez le comte de Branté. — Le vieux gentilhomme était ce jour-là d'une gaîté bien folle. Antony Saurel en fut charmé.

Il était *ragayardi*, — mot du dictionnaire Saurel, pour peindre les gens qui ont repris des forces ou de la jeunesse.

Le notaire arriva à six heures.

On se mit à table. — Le comte de Branté but autant qu'Antony Saurel.

Celui-ci se frottait les mains à la pensée d'avoir à haranguer le père d'Adrien. — Son museau s'allongeait. — Il commença l'attaque.

— L'état de célibataire, dit-il, est un état médiocre et contraire aux lois de la nature. — Le célibataire doit être considéré, dans la société, comme un être improductif et par conséquent inutile. De là naissent des vices sans nombre, des imperfections, des passions dangereuses assouvies dans l'ombre. Et il a tort, car la vie étant courte, il faut en profiter... Il faut jouir le plus possible.

— Je crois que vous vous trompez, interrompit le notaire qui ne comprenait pas où voulait en venir Saurel. Le célibataire est l'homme le plus libre, le plus heureux... Eh! Saurel!...

Celui-ci lui pressa le pied sous la table et continua :

— Pardonnez-moi ; la nature et la société exigent le mariage, et ne conçoivent le célibat que sur des proportions gigantesques, avec de rares dévouements, chez le prêtre et le soldat,

par exemple. Tout homme qui n'a rien produit est un lâche! N'est-ce pas votre avis, monsieur le comte?

— Je pense comme vous, répondit M. de Branté, le célibataire est un citoyen incomplet.

— Le mariage c'est comme les élections, fit Verner; faciles à faire, mais discutables.

— Je parie, continua Antony Saurel, que M. de Branté approuvera mon mariage avec Rose. Ah! c'est que j'ai des idées superlatives de bien-être!

— C'est la première nouvelle, répondit le comte, et j'en suis enchanté — puisque cela vous fait plaisir. Vous auriez, ma foi, bien tort de vous gêner; la vie est trop courte pour que nous nous arrêtions aux préjugés de fortune ou de naissance. Le but de l'existence est d'être heureux, vous pensez trouver le bonheur près de Rose, — mariez-vous. Et si je n'étais pas si vieux, je me proposerais comme garçon d'honneur; mais, au moins, il pourra arriver que je devienne parrain.

—C'est de toute convenance, répliqua Antony en riant. A la bonne heure, monsieur le comte, vous n'êtes pas fier de votre noblesse, vous! et je suis sûr que vous consentiriez au bonheur de votre cher fils, s'il voulait épouser une jeune fille honnête mais sans nom, sans fortune.

Le comte fronça le sourcil à cette demande directe et incisive; un nuage passa sur son front chauve. Mécontent de cette question, M. de Branté répondit :

— Un instant, mon cher Saurel, vous y allez un peu vite... il faudrait avant qu'Adrien fut en état de se marier. Pourrait-il rendre une femme heureuse avec son caractère insupportable, jamais fatigué, toujours dehors, au diable, on ne sait où?

— Si cela était pourtant, fit Antony, résolu de le pousser jusqu'en ses derniers retranchements, si c'était pour cette femme qu'il fût si rêveur, si c'était pour aller la voir qu'il s'absentât de la maison des journées entières?

— Je le chasserais! s'écria le comte avec vio-

lence, et je ferais enfermer la malheureuse qui aurait osé...

— Il est dommage qu'on n'enferme pas si facilement, dit Saurel qui se piquait d'avoir quelques inclinations au républicanisme, ô liberté! tu es sacrée pour tous!

— Vous êtes fou, fit le comte, pourquoi ces suppositions?...

On se leva, et l'on passa dans le jardin. — Verner souffrait beaucoup, — son cœur était sur des charbons ardents. — Il prit sur lui de dire :

— C'est aux pieds d'une femme qu'il aime, que votre fils passe son temps; il appelle cela aller à la chasse : vous savez d'ailleurs que ce n'est pas la saison.

— Vous êtes sûr? fit le comte; — cette chasse-là me déplaît plus que toute autre, et ce soir-même je le lui signifierai. Ventre-saint-gris! ce qu'un Brauté veut, Dieu le veut!

— Vous aurez tort, continua Verner avec conviction, car Adrien se révoltera contre la volonté

de son père. Vous aurez beau essayer de signaler votre puissance par quelque scène éclatante, — vous ne remporterez pas la victoire. Il est majeur et vous désobligera... tandis que tout peut s'arranger à l'amiable...

— Oui, arrangeons ça, interrompit Antony Saurel ; ne serait-cè pas dommage de vous voir fâchés?... Allons, Adrien vous fera ses soumissions et tout ira pour le mieux. Quand il nous a chargés de plaider près de vous la cause de son amour, j'étais sûr que nous serions vîtement d'accord.

— Et vous vous êtes trompés, Messieurs, fit le comte avec fermeté ; — ce mariage n'aura pas lieu : non, cela ne sera pas!

Et, comme Verner voulait continuer :

— De grâce, mes amis, plus un mot à ce sujet, — vous me causeriez de l'humeur, — et vous savez que c'est dangereux après dîner. Au reste je vous remercie d'avoir songé au bonheur de cet enfant rebelle qui trouvera près de moi une résistance intrépide.

Les deux avocats d'Adrien se retirèrent peu satisfaits. — après avoir passé sous les fourches caudines de l'éloquence du vieux comte.

Ils trouvèrent Adrien chez Antony Saurel, — attendant le résultat de leur démarche.

— Il est furieux, dit Antony, — il faudra employer la violence, — ce qui est dur.

— Pour Hortense je ferai tout! s'écria Adrien. Ah! M. mon père! Eh bien! nous lutterons.

Il s'en retourna au château avec la ferme résolution de signifier sa volonté au comte de Branté.

Tout en marchant, — le souvenir de sa mère vint se mêler à ses rêveries, — et augmenta son indignation. Il se rappela comme le comte la traitait sans égards, et crut faire quelque chose pour la mémoire de cette sainte créature en se révoltant contre l'autorité paternelle.

Il rentra dans ces dispositions et demanda à voir le comte. — Il sentit renaître son courage à la pensée qu'il s'agissait de l'avenir d'Hortense, et parut avec fermeté et respect devant son père,

Ils passèrent la nuit à se disputer, le comte abusant des paroles grossières et mortifiantes qui formaient le fond de son langage habituel, Adrien toujours froid et poli, mais résolu, impassible.

Le comte fut vaincu pour la première et seule fois de sa vie. — Sa dernière parole fut celle-ci : — Puisque vous le voulez, Adrien, je cède; mais accordez-moi une grâce que je vous demande, non plus en invoquant mon autorité, mais au nom de votre mère : quittez Loches pendant un mois, allez à Bourges, amusez-vous, dépensez beaucoup d'argent, voyez le monde, et si après ce temps vous n'êtes pas guéri de cet amour épouvantable, je vous donne mon consentement. Mort de ma vie! vous êtes le vrai fils de votre mère!...

— Merci, mon père, je ne compterai plus chaque soir les heures de mes afflictions. Je suis en paix avec vous, cette pensée me fait conclure le même traité avec moi-même.

Départ.

Il fut donc arrêté qu'Adrien irait passer un mois à Bourges. — Il devait partir sous deux jours. — Adrien eût bien voulu que Bourges n'existât pas.

Il alla trouver Verner et Antony Saurel, ses conseillers et ses complices. Il leur annonça l'heureuse nouvelle, — et les supplia de ne pas révéler au comte quelle était la femme qu'il aimait.

Ils le lui promirent.

Adrien supplia encore Antony de recevoir

Hortense chez lui pendant le mois de son absence. — Antony Saurel accepta volontiers.

Puis Adrien se rendit vers Hortense et lui dit qu'il était obligé d'aller à Bourges pour un mois ; — que le comte avait donné son assentiment à leur union, et qu'il reviendrait toujours le même, toujours fidèle.

Il appaisa ses inquiétudes.

— Je souffrirai, j'attendrai, et je prierai Dieu, lui dit-elle.

Le jour même, Adrien assista au mariage de son ami Antony Saurel avec mademoiselle Rose, *de la rue du Puits-qui-Parle* ; — et après s'être assuré qu'Hortense ne quitterait pas la maison de son ami, — il partit muni d'une multitude de lettres de recommandation que lui avait données son père.

Il était alors quatre heures de l'après-midi. Adrien était à cheval et laissait les rênes flottantes. — Il allait au pas.

Antony Saurel avait voulu l'accompagner pendant quelques heures.

Comme il allait retourner à Loches, Adrien lui dit : — Je te recommande Hortense, ami, tu sais que c'est mon seul trésor que je te confie... je reviendrai dans un mois... qu'elle espère!

— Oui, répondit Antony en s'éloignant, qu'elle t'attende! Pénélope a attendu Ulysse plus long-temps, et Ulysse n'était que son mari.

Avant de quitter son ami, Antony ajouta :

— Je t'approuve dans ton noble amour! Ce n'est pas faire mon éloge, mais bien celui de la passion que de te réveler mes excellentes dispositions. Je suis perpétuellement amoureux et je compte bien l'être jusqu'à mon dernier soupir. Cependant j'ai eu quelquefois des instants où je n'aimais pas, mon cœur était fermé pendant ces intervalles ; il était endurci, je n'eusse pas alors soulagé la moindre misère.

— Ce qui prouve, dit Adrien, que l'amour est la base de tous nos autres beaux sentiments, de toutes nos grandes actions.

— Tandis que, quand j'aime, continua Saurel, je sens qué mon cœur est bon; une tendre

passion me fait redevenir généreux.

Après avoir ainsi parlé, Antony s'éloigna en chantant.

A sept heures, comme la nuit commençait à tomber, Adrien de Branté pressa énergiquement son cheval et gravit une côte, — d'où il put voir, en se retournant, le tranquille village de Loches, doré des derniers feux du jour.

Sa poitrine se gonfla de soupirs, il éprouva une émotion mélancolique et se sentit malade.

Au milieu de ses agitations, — le courage ne lui manqua pas; — il se sentit la force de lutter contre son cœur; il revint de son découragement, et pressa le pas de sa monture.

Les arbres se déroulaient à ses yeux comme de brillants rubans verts.

Vers neuf heures, il entrait — avec un air de liberté et joyeux comme un collégien en congé — dans le plus bel hôtel de la ville, à l'enseigne du *Lion d'Or.*

Avant de se coucher, — quoiqu'il fût las, — il écrivit à Hortense.

27

Adrien de Branté à Hortense.

« Je pense à vous, Hortense, — et je ne pense qu'à vous. — Votre amour m'entoure comme une atmosphère céleste. Je ne sens rien de la vie que j'ai dépensée ; — depuis tantôt j'ai passé indifféremment à travers mille circonstances. — Je suis invulnérable, puisque vous m'aimez.

« En quittant Loches, mon cœur s'est serré ; — c'est si long, un mois ! mais je vous écrirai tous les soirs pour vous prouver que vous êtes toujours avec ma pensée.

« Quand j'ai aperçu de loin ce village que je n'avais jamais quitté et votre petite maison blanche où je vous ai vue pour la première fois, et puis la pelouse verte, l'eau bleue, le bois, — je me suis senti abattu et pris d'une morne tristesse. Mais en pensant à vous qui êtes ma vie, à votre bonheur qui est mon bonheur aussi, — j'ai repris courage.

« Maintenant j'ai le cœur plein d'amertume. —Un mois est si long ! un mois sans respirer le doux parfum qui vient de vous, un mois sans vous voir ! Par quelles rudes épreuves ne faut-il pas passer pour arriver au bonheur?

«Ah ! je ne saurais vous cacher ce que je souffre. Je suis jaloux de ceux qui vous regardent ; — si vous saviez tout ce qu'ils me prennent de vous ! Vous avez tant de bonheurs à donner !....

« Adieu, — mon Hortense. — Que Dieu vous garde. Pensez à moi, et, dans ces moments-là, il ne peut manquer de m'arriver quelque chose d'heureux.

« Adrien. »

28

Un débris de l'Empire.

Pendant cette année-là, — il y avait à Bourges un certain monsieur de Krunzer, ancien officier de cavalerie.

Quoiqu'il se fût battu — de compagnie avec l'aigle de Napoléon, — M. de Krunzer (plus connu sous le nom de Jérôme), n'avait rapporté de ses campagnes que trente-deux blessures, la croix et une pension modique. Quoique le boulet l'eût respecté, le capitaine Jérôme n'avait rien d'extraordinaire. Il s'était battu comme tout le monde se fût battu à sa place, en soldat brave, —

comme se battaient ses compagnons d'armes. Il n'avait jamais donné un coup de sabre de trop, mais il n'avait jamais perdu l'occasion d'en donner assez.

Il n'avait sur ses égaux aucun avantage incontestable; il savait raconter les batailles auxquelles il avait assisté ; il était surtout très buveur, joueur, débauché, et principalement enclin à fréquenter les femmes légères. — C'était là tout ce que son caractère offrait de saillant.— Au dehors, il se faisait remarquer par le port du col, et affectait un beau mépris pour les cravates des bourgeois. Il ne sortait jamais sans une canne redoutable et sans sa pipe. — Il faisait usage de bottes et non d'autre chaussure.— Il était célibataire.

Il se recommandait aux amateurs de types grotesques par sa parole brusque et hardie, par sa manière de marcher en se dandinant, ainsi que par la façon dont il mettait son chapeau retroussé des bords. — Un héritage qu'il avait fait lui permettait d'être splendide au café et le met-

tait à même d'offrir un grand nombre de petits vers a ses connaissances.

Sa figure rayonnait toujours sous ses cheveux gris ramenés vers les tempes.

Il avait encloué dix batteries à Toulon.

Il avait sauvé l'armée en Égypte. — Il avait eu le bout des ongles gelés en Russie.

Il avait sauvé dix-sept fois l'Empereur.

Il se plaisait surtout à raconter, après boire, ce dernier fait — ou plutôt ces dix-sept faits, — d'autant que l'Empereur n'était pas là pour le démentir. — C'est ainsi que le maréchal Soult prétend aujourd'hui avoir gagné toutes les batailles de l'empire. — Au dernier vivant les biens.

Ce fut chez Jérôme que se présenta Adrien de Branté, — avec une lettre de recommandation de son père.

Il trouva l'illustre débris de nos armées au milieu des débris du festin de la veille.

Le vieux soldat le reçut à merveille, — et lut la lettre suivante.

« Cher Jérôme,

« Voici mon fils qui te remettra cette lettre. « Je voulais éviter pour lui toute relation avec la « ville et ses plaisirs, — mais mes plans se sont « écroulés. C'est un édifice à reconstruire ; — « je change totalement d'avis. — Il est amou- « reux et veut se marier. — Tu conçois dans « quelle position je suis. — Il faut qu'il reste un « mois près de toi. — Amuse-le moi, mène-le « au spectacle, fais-le boire. Je ne pouvais le « mettre en meilleures mains. — Je te vois rire « d'ici dans ta moustache. — *Il faut qu'il ait « une maîtresse*, — surtout. — Fais en sorte de « l'attacher à tes plaisirs, afin qu'il oublie son « amour.

« Voici un billet de 500 francs que je t'envoie « pour subvenir aux premiers frais.

« Écris-moi comment tout va aller.

« Bonjour,

« De Branté. »

— Vous ne me reconnaissez pas, fit le capitaine. C'est fort étonnant ! Après cela, vous ne m'avez jamais vu... J'aimerais mieux que vous me reconnussiez.

— Vous êtes bien bon, monsieur, répondit Adrien.

— C'est convenu, jeune homme, répliqua Jérôme en mettant le billet de banque dans sa poche. On aura soin de vous. Ah ! vous voulez faire *la noce*, mon petit ami. — C'est fort bien. Ah ça vous êtes donc amoureux ?... papa m'en dit deux mots... Ah ! quand on quitte les maréchaux, on paie les vieux fers ! Il y a comme cela une foule d'obligations auxquelles on ne peut se soustraire... et l'amour est de ce nombre.

Adrien, un peu étourdi de cet accueil, fut bientôt au fait des manières du militaire.

Ils déjeunèrent ensemble, et Adrien but autant que Jérôme de Krunzer.

Puis vint une femme dont les antécédents et la position sociale étaient suspects et contestables. — C'était la *maîtresse* du capitaine.

Le soir, à dîner, — cette femme avait amené une de ses amies qui se montra très aimable pour Adrien. — Il y eut partie carrée, — et Adrien trouva cette demoiselle bien polie à son égard. — La politesse devrait avoir ses bornes !

Après le repas, le militaire et sa maîtresse passèrent dans une pièce voisine et laissèrent les deux autres convives en tête-à tête.

Adrien était ivre.

La demoiselle se permit avec lui d'étranges licences.

Ici, ce serait le cas de dire, si Adrien eût été une jeune fille :

« *Son ange gardien dût se voiler la face de ses ailes et remonter aux cieux.* »

Mais Adrien de Branté n'était pas une jeune fille.

29

Pendant quinze jours, le capitaine Jérôme de Krunzer eut soin de ne pas rendre la raison à Adrien de Branté.

Ce dernier s'accommodait cependant médiocrement de la vie que lui faisait couler le vieux militaire.

Il le menait tambour battant et n'épargnait pas les dépenses.

Tout cela était nouveau pour Adrien et ne le charmait nullement.

Cependant cela le dégourdit beaucoup et lui apprit à apprécier Hortense.

Après une orgie, il n'est rien comme la pensée d'une femme honnête ou le souvenir d'une douce matinée, d'un chant suave, ou encore le parfum oublié d'une fleur, pour faire revenir le cœur au sentiment de sa propre dignité, — de sa vraie nature.

Tel est l'effet que devait produire sur Adrien le souvenir de la Maison-Blanche, de la chambre d'Hortense, du bouquet qu'elle accepta si naïvement, et des serments qu'ils échangèrent entr'eux.

D'où il faut conclure que la débauche, loin d'être aussi nuisible aux jeunes gens que le prétendent certains moralistes, sert au contraire merveilleusement comme terme de comparaison avec la vie pure et recueillie.

A propos de ces moralistes, — *gens graves*, — il est à observer qu'ils raillent l'amour alors

que leur sang est mort et stagnant, qu'ils blâment le plaisir, alors que leurs membres abattus et leurs cœurs énervés ne peuvent plus s'éprendre de rien.

Ah! messieurs, trop parler nuit, surtout quand on parle de choses que l'on ne connaît plus. — Ne faites donc pas parade de votre expérience. C est une science railleuse qui ne sert à rien. Elle vous montre les fautes passées, que vous ne pouvez plus ressaisir. A autrui, elle prouve que vous avez beaucoup vécu, et par conséquent que vous avez beauconp joui, beaucoup souffert, et beaucoup été égoïstes, envieux et insensés.

30

Voyons maintenant ce qui se passait à Loches pendant qu'Adrien était à Bourges. — Un soir, comme le comte de Branté était chez Antony Saurel, dans la salle basse, il vit passer une robe blanche comme une ombre mystérieuse.

Il demanda ce que c'était.

— C'est Hortense, s'empressa de dire Rose, la fiancée de M. Adrien.

Antony lança à sa femme un terrible regard, en échange de sa légèreté.

Hortense, qui avait entendu prononcer le nom d'Adrien et le sien, releva sa taille délicate et entra.

A sa vue, la colère du comte n'eut plus de bornes.

Hortense était pâle et palpitante.

— Comment, c'est vous, s'écria-t-il avec fureur et d'un air menaçant, c'est vous qui avez débauché mon enfant? Retirez-vous de ma vue, fille sans nom, vierge folle, samaritaine!

— Oh! je n'ai pas mérité de tels outrages, dit-elle en étouffant ses sanglots; tuez-moi si vous voulez, mais ne m'accablez pas de vos injures... Demandez à Adrien...

— La misérable! elle ose prononcer le nom de mon fils, cria le comte en s'avançant sur elle; que Dieu me foudroie si je ne te fais pas arrêter comme une prostituée, une vagabonde.

Hortense poussa un cri déchirant.

Jusque là Antony Saurel était resté muet, im-

passible au dehors, tandis qu'un orage s'amassait au dedans de lui.

— Comte ! s'écria-t-il, si vous osez toucher à un cheveu de sa tête, je vous tue !

Le comte de Branté recula.

— Vous étiez donc complice aussi de cette coquine ? Ah ! tout le monde me trompe !...

Hortense tomba à genoux ; ses beaux cheveux noirs flottaient sur sa robe blanche, ses yeux devinrent hagards, — elle était folle !

— Oui, dit-elle, d'une voix douce et plaintive, je l'ai aimé et il est parti, mais il reviendra... Adrien...

— O mon Dieu, cria Antony, folle ! folle !... qu'a-t-elle ?

Puis s'avançant vers le comte, il lui dit d'une manière terrible :

— Rien ne vous disait donc dans l'âme que c'est affreux ; que, même n'étant plus pure, — ce qui n'est pas, — elle était encore femme ?... Mais ne comptez pas jouir en paix de votre ouvrage... Sortez, sortez, pendant que je veux bien

encore y consentir, sinon j'oublierai qui vous êtes pour ne me souvenir que de votre action !

Le comte s'esquiva en se disant à lui-même :

— Je sors un peu vite... Ces rustres ont des façons très déplaisantes !... Il y a des gens bien malhonnêtes !

51

Le comte s'était retiré en proie à toutes ses fluctuations de haine. — Hortense restait toujours à genoux sur les dalles humides.

— Relevez-vous, mon amie, lui dit Antony Saurel, — il est parti, et je suis là pour vous défendre..... Vrai Dieu! si ce n'avait pas été par égard pour son fils, je le tuais comme un chien..... Venez, Hortense, il ne reviendra plus.....

Il la releva et la posa sur un canapé. Son regard était toujours fixe. Elle était pâle et brisée; Rose pleurait.

— Je me sens devenir insensée et mourir, dit Hortense. Je souffre là.

Et elle montrait son cœur.

Antony était attendri jusqu'aux larmes.

Hortense refusa de se laisser emmener, et continua :

— Dites à cet homme que j'aime Adrien, qu'il m'aime aussi..... Parlez lui de la Maison-Blanche.... Je ne suis pas ce qu'il dit; je veux voir Adrien. Je sens en moi qu'il est malade..... Antony, voyez, j'ai toute ma raison, je vous reconnais, menez-moi vers Adrien. Vous êtes bon, vous! vous savez que je n'ai rien fait pour être maltraitée de la sorte..... Voyez mes larmes.....

— Adrien va venir bientôt, fit Antony désespéré.

Hortense n'entendait pas ces consolations. Elle était plus belle que jamais, car sa figure

avait la sublime expression que la douleur donne aux femmes! Elle était magnifique dans sa pâleur avec ses longs cheveux noirs qui baignaient ses épaules et ses joues sillonnées de pleurs.

La pauvre affligée reprit en se calmant :

— Ne craignez rien pour moi ni pour lui. Au nom de Dieu! retirez-vous de ma vue, afin que je le voie venir à moi sur son nuage.....

Dans son accès de délire, elle était en proie à une insensibilité profonde; — une expression de joie enfantine illuminait son visage abattu.

Elle avait des moments convulsifs; — puis reprenait un air doucement satisfait.

— C'est Adrien, disait-elle, — oui, c'est bien lui..... c'est mon amant devant Dieu.....

Elle semblait s'éveiller de temps en temps et regardait autour d'elle avec effroi; puis son inquiétude se calmait comme sous la douce pression d'une pensée agréable ou d'un tendre souvenir.

Hortense avait tant souffert, la scène du comte

l'avait tellement brisée, qu'elle s'endormit peu à peu.

Antony Saurel qui avait amassé dans son cœur une haine implacable contre le comte, — passa la nuit près d'elle, — avec Rose.

Cette veillée fut plus triste et plus silencieuse qu'on ne saurait imaginer. — Hortense était toujours agitée. — Dans ce demi-sommeil, — son cerveau finit totalement par s'abimer. Elle se retrouvait avec Adrien dans la Maison-Blanche, — heureuse près de lui ; elle voyait passer confusément dans son esprit malade des objets bizarres et confus.

Tantôt elle se sentait emportée par les flots, la pâle et sévère figure du notaire de Loches se dressait devant elle comme un fantôme, comme une sentence menaçante, comme un certificat de perte, un arrêt de mort; — tantôt elle distinguait le visage laid et les grosses mains du comte qu'elle s'efforçait de saisir pour l'apaiser.

Et elle penchait sa tête triste, elle ne pouvait

contenir ses soupirs étouffés dans sa poitrine, et elle s'éveillait en sursaut. — Alors elle distinguait Antony Saurel luttant avec le sommeil.

Quand le jour fut venu, le médecin arriva. Il tâta son pouls et ne la trouva pas en état d'être guérie jamais. Il prononça avec sa voix de fer ces deux mots qui cachent tant de douleurs : *Aliénation mentale!*

Hortense le regardait d'un air étonné, — ne comprenant rien, n'ayant plus le sentiment d'elle-même ni celui de sa raison.

Elle ne sentait pas l'anxiété de sa situation, et balançait en riant sa jolie tête.

La journée fut assez calme. Le soir, le mal empira visiblement. Elle se rappela le cruel accueil du comte; ses menaces, ses injures, ses insultes, tout lui revint à l'esprit avec une désolante vérité. Ses anxiétés grandirent horriblement. Elle se rappela combien elle avait été souillée et maltraitée par M. de Branté, elle, Hortense, si belle, si fière, si digne d'être aimée, si exaltée dans sa passion! Elle se vit méprisée

de tous, repoussée par tous, détestée, maudite ; elle frémit comme à l'aspect d'un mauvais rêve, et jetant les yeux avec tristesse sur son bonheur de la veille et sur sa présente misère, elle s'abandonna à toutes ses terreurs, à toutes les susceptibilités de son cœur. Elle se fit à elle-même les plus touchants reproches et les plus tristes révélations.

Elle passa encore une soirée de fièvre et de désespoir, — à pleurer et à attendre son amant.

En ce moment, — comme elle savourait le poison que le comte avait versé dans son âme, Verner parut devant elle.

A sa vue, elle poussa un de ces cris qui révèlent une immense et éclatante désolation, et elle prit la fuite dans le jardin.

Elle avait sur les lèvres un sourire amer. — Ce fut toute l'expansion de cette femme outragée.....

Elle s'arrêta au bout de l'avenue.

Antony Saurel la suivait. — Elle eut peur, franchit le fossé et se trouva dans la campagne

où elle se prit à courir comme une folle qu'elle était.

Ah ! pourquoi faut-il autant souffrir? Pourquoi faut-il autant aimer?.....

— Comme vous l'avez effrayée ! dit Rose au notaire.

— Oui, c'est étonnant, reprit celui-ci. Elle est donc indisposée?...

— Hélas ! elle est folle, répondit Rose en cachant une larme.

— Folle ! s'écria Verner consterné.

Et il ajouta à voix basse, comme un reproche à sa conscience :

— Tous ceux qui m'approchent sont maudits !...

Il s'en alla. — Arrivé chez lui, il monta dans son cabinet. Là, il s'agenouilla devant son crucifix, — et il passa le reste de la nuit à pleurer et à prier avec ferveur.

Hortense courut jusqu'à la Maison-Blanche, cette pauvre et paisible demeure où elle avait été si heureuse, si calme, où elle avait vu et aimé pour la première fois Adrien de Branté.

La lune l'éclairait faiblement, laissant dans l'ombre le bois et la pelouse, et projetant des lueurs obliques et tremblantes sur l'eau de la rivière.

Antony Saurel arriva dans le bois en appelant

Hortense, mais inutilement. Il éprouvait une impression désagréable semblable à de la peur, tant cet endroit était sombre et susceptible d'inspirer des idées superstitieuses. Adrien n'aimait pas la solitude, comme les cerveaux exaltés et poétiques, et se défendait mal d'une sorte d'effroi.

Comme il était possédé par cette vague émotion qui n'était ni crainte, ni poltronnerie, il vit venir à lui quelque chose d'informe et de blanc qui semblait danser sur l'herbe d'une manière fantastique, — comme les feux follets qu'on voit en rêve.

Cette chose blanche avait deux yeux très brillants qui paraissaient spécialement chargés de l'examiner. Le premier mouvement de Saurel fut de s'éloigner non sans quelque terreur. Mais bientôt il revint sur ses pas, comme honteux de sa faiblesse, et s'avança vers cet objet étrange.

A sa grande honte, il reconnut la chèvre d'Hortense. — Elle semblait l'inviter à le suivre ; — il y consentit.

Il s'avança donc, — et arriva devant la Maison-Blanche : Hortense était assise sur le banc de pierre, et penchait la tête comme dans l'immobilité du recueillement et de la prière.

Un sentiment de profond regret et de grande pitié pour cette malheureuse et belle créature traversait l'âme d'Antony. En la voyant dans cet état de calme, il hésita un instant, n'osant la troubler, la prenant presque pour une ombre, pour une idéalité.

Il se décida enfin à s'approcher. A ce moment, la petite chèvre caressait Hortense qui n'y prenait point garde.

Au bruit des pas d'Antony, elle leva les yeux et lui demanda avec une inquiétude qui fendait le cœur :

— Où est Adrien? Ne sait-il pas que je l'attends?...

— Venez, lui dit Antony Saurel, il ne peut tarder..... Il est peut-être à la maison en ce moment.

— Oui, s'écria-t-elle en se levant d'un air

égaré, c'est un mal grave ! S'il succombe, je n'aurai plus à vivre... Que Dieu ait pitié.....

Elle s'agenouilla et laissa tomber sa tête et ses mains jointes avec un air de profonde résignation.

Antony, touché de l'expression extraordinaire de sa voix, avait envie de pleurer avec elle.

Elle s'assit de nouveau, morne et résignée, pâle et les yeux levés au ciel.

Puis elle chanta le chant que vous connaissez. — Sa voix altérée avait en cet instant une expression attendrissante de douleur. — Ce chant l'absorbait tout entière.

Ensuite, — elle se leva encore et se laissa entraîner doucement vers le village de Loches par le désolé Saurel.

Ils marchaient dans les herbes, — se parlant bas, lui avec anxiété, elle avec une insouciance affreuse.

Ils arrivèrent de la sorte à la maison de Saurel, où Hortense ne reconnut ni la servante, ni

Rose, dont la figure avait pris une expression de tristesse qu'elle n'avait jamais eue.

Le médecin vint encore, — et il dit à Antony :

— A moins d'un miracle de Dieu, elle ne peut être sauvée. Sa raison est perdue.

— Serait-elle en danger de mort? demanda Rose avec inquiétude.

— Non, répondit le docteur.

Puis se tournant vers Hortense :

— Hélas! mieux vaudrait pour elle qu'elle fût morte, — elle souffrirait moins!

Hortense reprit joyeusement son chant :

« La nature avec ses richesses a été créée pour « l'homme en récompense de son chaste amour.»

Enfin elle se leva avec égarement, — elle se figurait qu'Adrien était mort. Cette idée poignante était si forte, qu'elle voulait s'élancer encore dehors pour la fuir. Le docteur la retint.

Après avoir lutté long-temps avec courage. elle perdit ses forces et eut une violente attaque de nerfs.

Quand elle revint à elle, elle ne se souvint plus de rien, et le reste de la nuit se passa dans l'agitation, les larmes et la sainte prière.

33

Le notaire Verner revint chez Antony, — et Hortense ne le reconnut pas plus que les autres. Il en éprouva un contentement naturel qu'il s'empressa de réprimer aussitôt.

— Il n'y a plus de femme pour moi, se disait-il en souriant, ni dans ce pays ni ailleurs. La vie est déserte, et je suis obligé de surmonter le besoin invincible que j'éprouve de m'attacher à une chose ou à un être choisi entre toutes les choses et tous les êtres qui m'entourent.

Mais Hortense devait toujours être pour lui le rayon de soleil du pauvre, l'aumône du mendiant, le verre d'eau de l'Écriture-Sainte.

Le notaire de Loches ne marchait plus comme autrefois; — il montrait au contraire une indolence profonde comme si les sentiments qui le dominaient ne pouvaient pas s'accorder avec de brusques mouvements.

Il ne rêvait que la possession de cette femme. Il était attaché à cette idée comme à une roue qui tourne toujours.

Savez-vous rien de pire qu'une idée fixe, inexpugnable, une idée éternelle, impitoyable, qui est dans votre cœur aussi bien que dans votre tête, dans votre sang; une idée qui pleure et aime avec vous, vit avec vous, se lève avec vous, agit et se couche avec vous; une idée enfin qui est devenue votre vie?

La passion de Verner pour cette femme lui faisait endurer ce supplice.

La destinée de Verner ressemblait à celle d'Hortense, leur vocation avait été trompée.

Une égale parité existait dans la situation d'Adrien et dans celle d'Hortense.

Toujours est-il que Verner, témoin blasé de tant d'afflictions, subissait les souffrances d'une âme dont les désirs renaissent à mesure qu'ils sont fanés. C'était une créature forcée de vivre toujours ailleurs que dans sa sphère.

Ces sortes de malheurs restent ensevelis au fond des cœurs, — c'est un secret entre Dieu qui les envoie et ceux qui en souffrent, car eux seuls savent la force des impressions que leur apportent les événements de la vie!

Verner souffrait d'une double souffrance, de la sienne et de celle d'Hortense.

Son violent amour était couvert par le voile d'une immense pitié. Aussi il était pris, en regardant cette créature exilée et languissante, de la tristesse qui inonde le cœur du voyageur à la vue d'un arbre jeune et mourant au milieu de l'été, faute d'avoir développé sa sève dans la contrée nécessaire..

Car nous nous ressemblons tous, hommes et

arbres, — dans cette vie végétale où nous courons tous vers le même terme pour arriver à un but inconnu.

Hommes, chevaux, arbres, fleurs, nous nous courbons également vers la terre où nous tombons en cendre.

C'est pourquoi je me sens pris d'une douleur bien vraie en pensant à ce drame que je mets sous vos yeux ; en pensant à Adrien dont la passive mélancolie fait mal à voir, pauvre homme dont les douleurs d'enfant étaient un pressentiment vague de ses douleurs à venir ; en pensant à Hortense, sa sœur en souffrance, faible plante dépaysée, plante humaine incessamment dévorée par la fatalité, chez qui l'âme tue le corps ; et en pensant à Verner, au notaire de Loches, en proie à la misère la plus grande qu'il y ait, et la moins appréciée dans notre monde parce qu'elle est la moins palpable pour les égoïstes.

Et tous ne sont-ils pas enfants du même Dieu, — de ce Dieu invisible et qu'on devine, de ce Dieu qui répand en notre cœur de si pures illu-

sions, des pensées si douces pour émousser nos chagrins?...

Que de pensées tristes ou joyeuses pour eux! Que de projets multipliés et avortés! Que de morts! Comme Verner, homme et fort, devait être tenté de se refuser à porter le fardeau d'une semblable malédiction!

Et quel courage pour lutter! quelle religion!.....

Voyez quelles injustices. Hortense créée pour la douleur, quand tant de femmes indignes sont heureuses et ne savent rien apprécier!

Elle est folle maintenant. Tout agit sur elle sans le moindre motif. Quand le temps est beau, elle chante l'air que vous savez, elle parle d'Adrien, de son amant qu'elle attend et qui ne vient pas, qui l'a oubliée peut-être.

Elle a ses heures de larmes et ses heures inanimées; elle ne sent la vie que par la souffrance et l'attente. Son cœur n'est plus en elle; Adrien a emporté le cœur d'Hortense!

Quelquefois, à l'aspect de certains tableaux

se dessinant à Loches, au coucher du soleil, semblables à ceux qu'elle avait admirés avec Adrien, elle pleurait et levait ses regards vers ces magnifiques nuages d'or comme pour implorer du secours ou un pardon.

Elle est triste avec le ciel triste, — elle pleure avec la nature.

Quand elle espère elle redevient plus belle que jamais. Et Dieu sait combien elle est belle et combien elle espère !

Le parfum délicat du vent et des fleurs est pour elle un inépuisable sujet de causeries enfantines et sans suite. Je ne sais quoi de frais et de brillant anime ses yeux, par ces belles matinées qui développent l'âme des fleurs. — Elle s'épanouit avec la nature.

Tantôt gaie, avenante, rieuse, elle cause avec originalité et plaisir. — Tantôt son recueillement est si profond qu'on n'ose la troubler et qu'il se communique. Elle agit sur ceux qui l'entourent comme l'électricité de la folie agit sur elle.

Du reste elle est incapable de se livrer à aucun travail assidu.

Et maintenant voyez Verner ! Il vient, je l'entends dans le sentier. C'est bien lui, — quelle pâleur ! plus de royauté pour lui !

Les rayonnements de la gloire ne peuvent l'illuminer. Et il n'a pas encore la force de s'apercevoir de notre néant. Aussi tout est changé, bouleversé dans l'exercice magnanime de ses facultés intellectuelles et physiques.

Une fois cependant il s'était dit :

— Les hommes, tels placés ils soient, sont obligés de vivre dans un certain cercle dont ils subissent les mesquineries et les lois. Le bonheur ne dépend pas de la position élevée que l'on a, mais des impressions intimes qu'on y éprouve.

Or, Verner ne se faisait pas souvent ce sage raisonnement.

Vous savez maintenant combien ils ont souffert tous avec leur âme, leur cœur, ou leur génie.

Ah ! en voyant de semblables prédestinations, il est impossible de ne pas croire à une autre vie, qui nous consolera de celle-ci.

La pauvre folle demeurait pendant des heures entières occupée à suivre l'eau couler, à voir une fleur, à examiner les pittoresques merveilles qu'une main inconnue et généreuse a si capricieusement semées sur le sol. Alors, pendant quelque temps, elle travaillait à un ouvrage d'aiguille; puis elle l'abandonnait pour s'épuiser dans son infinie contemplation. — Souvent elle

pleurait, contrainte par une extrême souffrance. Elle riait également sans dire pourquoi ; elle était toute indépendance et tout caprice.

Parfois elle oubliait sa misère en se trouvant riche de quelques espérances ; car elle ne vivait que par le cœur ! Elle était vraiment femme, et se laissait aller à ses goûts, à ses impressions, avec une charmante naïveté. Elle tressaillait au nom de la Maison-Blanche, elle rougissait, son sein palpitait, elle pleurait de joie, ses yeux s'altéraient.

Elle parlait rarement d'Adrien, souvent avec une désespérante indifférence, quelquefois avec toute la tendresse des sentiments qui surabondaient en elle.

Hortense était le cœur le plus délicat, la nature la plus vraie, mais aussi, hélas ! la folie la plus complète qui se puisse rencontrer.

N'avait-elle pas toujours été du petit nombre des femmes sur lesquelles tout contact produit un dangereux frémissement ; de ces femmes de prédisposition nerveuse ?

Une vive passion contrariée l'avait rendue folle ! Elle s'affaissait sous le poids de son âme, et dépérissait victime des vicissitudes de ses aspirations électriques, de son organisation trop forte, de ses fibres trop vibrantes.

Tantôt elle était indifférente, tantôt elle regardait les gens avec une curiosité passionnée. Il y avait dans ce regard toutes les mélancolies d'une âme blessée.

Où était le temps où elle aimait Adrien ? Alors ils ne voulaient chercher ensemble qu'une même place dans le monde, ils avaient un même but, alors elle lui avait dit : — Je suis à vous et je vous aime ! — et lui : — Mon cœur sera ton cœur, et ma force sera ta force !

Alors ils devaient fondre leur jeunesse, leur beauté, leur bonheur, leur conscience.

Ce que c'est que nos serments immortels !

Quelle horrible douleur pour tous deux à l'instant ou nous les voyons se séparer, lui pour aller à Bourges, elle pour rester là et devenir folle ! Elle, ô mon Dieu ! être folle ! C'est-à-

dire plus seule que jamais, sans mère comme autrefois, mais encore sans maison, sans amis, ou du moins sans entiment pour reconnaître sa maison et ses amis. — Sans amour même! folle, c'est-à-dire n'avoir plus rien à soi, ne pouvoir être d'aucune valeur, n'être bon à rien, ni aux belles choses, ni aux laides choses. Folle! tomber dans un gouffre, s'y débattre et y périr, mais sans trembler, sans en être épouvanté, sans s'en douter.

Quelle longue agonie! car cette enfant si aimée de tous, si honorée, si aimante, ne savait plus rien de ses tendresses, de ses soins, de son amour et de ses songes d'autrefois. Elle avait tout oublié, elle, l'enfant de sa mère qui était morte, l'enfant du curé de Loches, l'enfant de son cher Adrien!

Si celui-ci fût revenu alors et l'eût vue ainsi, oh! le pauvre homme! réveillé de ses beaux rêves, il serait mort d'étonnement et de douleur.

Il n'aurait plus eu de rêves dans ce cas, — et

n'avoir plus de rêves, c'est mourir, c'est devenir sec et laid, rachitique, goutteux, c'est blanchir avant l'âge, c'est tomber en pâleur, c'est un *bas bleu*, enfin, c'est tout ce qu'il y a de plus affreux au monde, toutefois après le Ridicule.

Car, — vous le savez, — Madame, le rêve est la meilleure partie de nos illusions. Tel besoin on ait d'oubli, on accueille bien le songe avec ses passions magnifiques, — le songe frais et joyeux qui nous apporte l'image de l'objet aimé, de la femme que nous ne pouvons regarder sans avoir l'âme ébranlée.

Oh! que Dieu vous accorde de doux songes! Un rêve tournoyant mollement, vous disant un nom qui se glisse dans votre cœur, un rêve où vous serez amoureuse, un rêve aux mille couleurs, souriant et beau comme vous êtes souriante et belle!

Et toi aussi, dors et rêve, Adrien! un triste réveil se prépare à Loches pour toi!

Oui, bien triste! n'est-ce pas pitié de voir Hortense si misérable?

Disons aussi pauvre drame, pauvre histoire, comme nous avons dit pauvres acteurs! Car Verner c'est le soleil exaltant les passions du cœur, Hortense, c'est l'oiseau qui chante sur l'arbre, Adrien le poète qui écrit à ses pieds.

Disons surtout pauvre Hortense! pauvre folle! après tant d'amour! après tant de prières!

O la folie, la folie! dans un drame, dans un livre, dans le poëme, dans la tragédie, dans le monde, c'est la plus infortunée des solitudes, la plus intéressante des misères.

Demandez au docteur Pinel ce que c'est que la folie? Demandez-lui si l'on peut en guérir; il vous répondra le fatal et sublime *Peut-être!* d'Hamlet.

La folie, c'est l'intérêt et le mouvement, mais plus de jeunesse, plus de poésie, plus de fleurs, plus d'émotions nobles et douces réunies, plus de florissantes passions. C'est la pâleur et la souffrance, c'est le sommeil agité, c'est la misère joyeuse, l'amour éteint, la santé chancelante, c'est le sein qui meurt.

Ah! mon frère, dites-moi de suite quand vous faites un livre ou un drame s'il y a un fou ou une folle, afin que je pleure avec vous, avec eux, avec les lecteurs s'ils veulent pleurer.

Prenez garde de devenir fou ! cette maladie accompagne tous nos nobles élans, toutes nos passions vraies; elle est éparse çà et là comme une contagion invisible, elle s'assied près de votre bureau, elle vous accompagne partout, elle flotte à votre chevet, elle vous rit au nez constamment.

Et vous surtout, Madame qui aimez, songez qu'un dur reproche, qu'une absence, qu'un geste mal interprété, qu'un souvenir, enfin que la moindre blessure au cœur peut vous faire perdre cette raison dont vous êtes si fière. Songez que votre beauté la suivra, car nous vieillissons plus vite en souffrant! — Tous les jours c'est une ride de plus, un avantage ou une dent de moins, un cheveu de moins. Le temps dévore plus vite les fous, car ils vivent double, ils

souffrent double, — quoi qu'ils paraissent ne pas vivre et ne pas souffrir.

Voilà ce que l'on devrait écrire avec une plume de fer. Tâchez donc d'aimer sans devenir fous, — d'être heureux sans devenir fous, d'entendre des injures et de souffrir mille injustices sans devenir fous, sans que votre moral s'éteigne.

Hortense, elle si frêle et si délicate, avait été subitement entraînée dans ce gouffre d'où l'on ne revient presque jamais. Et devait-elle redevenir l'Hortense que vous savez, la jeune fille de nos premières pages, si remplie d'innocence, de calme, de religion?.... Devait-elle redevenir la jeune fille au sommeil calme et doux, sans passions mauvaises pour l'empêcher de prier, la jeune fille pleine de bonheur, de chansons joyeuses?.... Quel doux sommeil autrefois! quel chaste repos! Vous savez si Hortense était heureuse alors, malgré ses émotions douloureuses et adorables! Et quel brillant avenir!

Tout cela s'était éteint avec la folie; tout cela

était mort comme meurent les plus folâtres de nos rires, les plus vives de nos illusions, les plus chastes de nos espérances. Quoi donc ! devons-nous tous mourir aussi bien que nos songes dorés ?....

Cette pauvre âme dédoublée s'était consolée de tout ; — elle avait échangé ses joies et ses douleurs de jeune fille contre les joies et les douleurs de la folie. Le souvenir de ce noble jeune homme qu'elle avait tant aimé et si bien aimé s'échappait lui-même de son sein brûlant.

Le village de Loches n'avait plus pour elle ni espoirs, ni fleurs, ni fruits, ni émotions ; elle était seule, et toute seule ! Vous n'ignorez pas ce que c'est, Madame. — Plus de confiance naïve pour elle, plus d'amour, ô ciel ! Eh ! mon Dieu, c'était pis que la mort pour ce cœur las, pauvre mendiante honteuse, pauvre fleur cachée, vivant à l'ombre sans espoir et sans avenir !

Elle était donc seule, car elle ne s'apercevait pas des soins que lui prodiguaient Antony et Rose. Elle se promenait aux mêmes lieux où elle

s'était promenée avec Adrien sans se rappeler de lui. Sa petite chèvre blanche était défunte, et elle l'avait laissée périr de misère, de froid, de faim; — elle avait été dure comme jamais elle n'avait été, triste idiote, triste insensée!

Elle ne jetait plus ses regards au ciel avec assurance; en perdant la raison, elle avait perdu son repos, son amour, sa poésie, ses joies et ses larmes si précieuses.

Elle ne voyait pas les bienveillants regards qui venaient se poser sur elle, elle ne sentait rien de ses jours de jeunesse et de beauté; quelle vie! Au milieu des habitants de Loches, de ce petit monde de ténèbres, cette belle intelligence, suspendue entre le ciel et la terre, s'abîmait en silence, traînant peu d'espérances à la remorque.

L'attitude de la noble Hortense dans cette misérable foule était étrange, mais scellée d'un cachet céleste. Eh bien! elle savait ainsi souf-

frir sans se plaindre! Sa faiblesse avait eu le sang et l'agonie qu'il lui fallait.

Elle marchait d'un air indécis et timide. Quelles heures elle passait! Honteuse puis fière, épuisée puis renaissante, muette puis haletante, le cœur palpitant, le cerveau dévoré de fièvre, pâle, le sang soulevé, les nerfs tremblants, elle allait, elle allait, la folle, toujours infatigable, toujours folle!

Elle allait sans âme, sans regard, sans volonté, elle allait dans la vie comme dans un rêve que l'on ne comprend pas.

Quelques-uns ne la reconnaissaient pas, tant sa figure avait une piteuse expression d'accablement, tant les passions étaient enfouies au fond de son âme, tant le mal pesait sur sa tête. Et elle souriait à tous, d'un rire qui faisait pleurer d'autant qu'elle était toujours belle. Son regard fixe semblait étudier.

Oh! la folie est une maladie bien poignante! C'est un supplice que l'on ne peut ni analyser, ni décrire, et que l'on guérit bien rarement

Oh! la folie! comme elle flétrit un corps et une âme! comme elle ploie, comme elle tue en silence! C'est affreux! Être fou pour tant de gens qui passent et regardent avec une insultante et stérile curiosité! Quel désespoir violent quoique muet!

Je ne vous en dirai pas davantage ; vous avez sans doute été assez folle par instants, — Madame, — et vous avez assez lu de romans pour avoir le droit de me croire. Hortense n'était plus Hortense, mais une pauvre entre les pauvres, une humble femme entre les humbles, qui s'était fait toute petite, — si grande jadis! Si elle était toujours blanche et vive, si ses dents étaient toujours belles, ses lèvres toujours fines, sa voix était moins éclatante, son œil moins net, et ne pouvant se rassassier de la vue de la moindre des choses.

Voilà donc ce que l'amour fait de nous! Plus notre âme est grande, plus nous sommes fragiles et susceptibles ; moins nous tenons à la

matière et plus notre esprit souffre.— C'est bien la peine d'autant aimer !

Hortense n'avait pas perdu ses sens , — au contraire, elle avait un sens de plus, — mais le sens des aliénés, un sens à eux, un instinct développé qui accable les autres sans les détruire.

Dans ce cas, notre corps qui est un vase rempli de parfums, — notre âme — a laissé évaporer ce qu'il contenait. Il n'en reste qu'une vague senteur. Où est le reste ? Au ciel ! C'est là qu'était l'âme d'Hortense.

Mais elle devait peut-être redescendre peu à peu dans la belle prison que Dieu lui avait donnée, dans ce beau corps si pur et si blanc que l'on nommait Hortense. Il faut qu'un parfum s'exhale doucement , et que ses folles bouffées ne se répandent pas dans le vide.

Ainsi, la raison devait revenir à cette enfant malheureuse que sa nature trop élevée avait perdue un instant, et que le comte de Branté avait si grossièrement froissée par ses paroles brutales.

En vérité, les gens communs ne servent à rien ici-bas qu'à augmenter la valeur des intelligents qui, Dieu merci! se passeraient bien de cet avantage.

35

Adrien revient à Loches.

L'or est si peu une chimère, comme l'ont prétendu quelques écrivains opulents, que c'est le triste secret de tous nos bonheurs matériels, les plus précieux pour la masse parce qu'on les touche; les plus réels parce qu'on en jouit immédiatement.

Pour nous autres, — l'or superflu, c'est-à-dire l'or qui nous reste après que nous nous

sommes passablement chaussés, vêtus, cravatés, gantés, couchés et restaurés, enfin l'or à jeter, est pour nous moins précieux que pour bien d'autres.

Ainsi il n'y a pas de monceaux d'or que je préfère à un regard de mademoiselle ******.

Mais ponr le vulgaire, pour tous enfin, l'or est une puissance enchantée, un talisman, c'est un équipage, des femmes lascives et superbes, des bijoux, des croix, des considérations, des poignées de main, des saluts, des habits brodés sur les coutures, des laquais africains, — c'est tout !

Avec cela on est maître, roi, Dieu, pour quelque temps, pour un jour, un mois, une année, dix ans, vingt ans, soixante ans ! On peut être fier ! à vous les spectacles, les femmes, les fêtes ! Jetez votre argent, — on ramasse ; voyez la foule des marchands, des gens du monde, des artistes, des négociants, des traiteurs, des voleurs, des boursiers ! Comme ils se pressent ! Jetez encore ! répandez ! on se baisse dans la

fange, on commet mille lâchetés pour vous être agréable, — vous êtes riche !

Hier, vous étiez pauvre et timide, chétif, inconnu, osant à peine lever les yeux ; — aujourd'hui que vous voilà riche, vous devez éclabousser ces manants qui trottent dans la boue, il vous faut leur briser le crâne avec votre talon d'or. Ce n'est que trop vrai, le riche a tout en ce monde, excepté l'honneur qui ne s'achète pas ! Mais que lui fait l'honneur ? il s'en passe !

Que vous êtes honnête, ô riche ! Prenez la fille de monsieur, s'il vous plaît ! elle a seize ans et elle est belle !

Voulez-vous des courtisans, des parasites, des grugeurs, des sangsues ? — voilà ! Faites-vous servir.

Parlez, je vous prie. Voulez-vous cette femme ? cette maison ? cet homme ? ce journal ? tout cela se vend, se loue, s'achète ; demandez, choisissez, marchandez !

C'est ainsi que le capitaine Jérôme de Krunzer commandait en maître dans la bonne ville de

Bourges avec les cinq cents francs du comte de Branté. C'est que cinq cents francs en province, — c'est beau ! C'est pourquoi le noble débris de nos armées impériales était fier et dédaigneux. On ne l'avait jamais vu si superbe.

O les bonnes parties qu'il fit alors ! les bons vins qu'il but ! les belles femmes et les belles choses qu'il loua pendant ce temps d'orgueil !

Une terrible exaltation le dévorait ; il avait un volcan dans les nerfs. — De l'or, se disait-il, il me faut de l'or à palper, de belles pièces jaunes à effigies de monarque !

Adrien était toujours étourdi. Quel changement pour lui qui avait jusque là vécu comme une ombre, ne demandant rien des orgies du monde, se promenant toujours seul et ne pensant qu'à Hortense !

Le monde se montra donc à lui pour la première fois paré de toutes ses débauches, chargé de toutes ses hontes, de toutes ses ignominies, de tous ses dégoûts, de toutes ses infirmités. Cette quinzaine d'horreur où l'avait plongé le

capitaine Jérôme lui donna la valeur réelle et abominable de la nature humaine. A côté de ces viles choses, il se sentit grand et fort. Il vit dans cette quinzaine la pauvreté et l'abaissement de certaines femmes, ce qui lui fit saigner le cœur ; il vit aussi la lâche débauche de certains hommes, ce qui lui inspira une immense pitié. — Celles-là joyeuses et pleines de luxure sur leur grabat infâme, — ceux-ci achetant cette marchandise perdue dans cette débauche.

Ce fut une puissance chaste et divine qui lui fit comprendre toutes ces choses, à lui enfant, innocent de toutes mauvaises pensées. Il comprit tout, plaignit, n'accabla pas — et détourna la tête.

Pendant quinze jours ce fut donc pour lui une atmosphère de vices et de fleurs, de courtisanes, de vins, de pauvres joies. C'étaient des gens ivres et chantant, des femmes peu vêtues et effrontées ; c'étaient mille propos d'amour, des yeux qui étincelaient, une vie joyeuse et bruyante où tous les convives échangeaient leurs

femmes, leurs coupes et leurs âmes, le tout avec des propos intraduisibles.

Adrien, étourdi d'abord, puis ému, puis dégoûté, revint à lui. — Après cette maladie morale, son corps fut quelque temps malade.

Le capitaine Jérôme se laissa gronder comme un enfant et le soigna comme un père. Car s'il était bête, il était bon; s'il s'était abruti dans les cafés, dans les corps-de-garde, dans les bras des prostituées, il était bon! — Adrien lui pardonna.

Le capitaine n'avait plus le sou, — ce qui fit un sensible plaisir à l'héritier du comte de Branté.

Le vice avait glissé sur cette belle âme sans la ternir. Pauvre ami! Il ne pensait qu'à Hortense, et c'était sa plus brillante espérance! — Il s'informa près du capitaine Jérôme de Krunzer s'il ne lui était pas venu quelque lettre depuis qu'il était à Bourges. Celui-ci affirma que non; — ce qui serra le cœur du jeune homme, tant il devinait que sa bien-aimée souffrait et qu'elle était

pauvre ! Il voulut se lever, mais il était trop malade. — Il avait la fièvre, — et puis je ne sais laquelle de ces maladies si pénibles et si longues dont nous avons tous le germe en nous plus ou moins développé.

Mais la jeunesse vainquit le mal. — Et, un matin, il quitta le brave qui avait encloué dix batteries et sauvé dix-sept fois l'Empereur, en ne lui promettant pas de revenir. Il s'en alla avec une satisfaction que je ne veux nullement déguiser.

Adrien loua un mauvais cabriolet à un aubergiste de Bourges, — et prit la route qui conduit au gracieux village de Loches. C'est à peine si le saint jeune homme secoua la poussière de son manteau, comme il est dit dans l'Évangile. Il ne précipita pas sa marche, — il ne se couvrit pas la face de ses mains, — il n'avait ni honte, ni remords, — il n'avait que de belles et pures espérances. Il allait raisonner son père, le prier, puis il allait voir Hortense. La voir, ô mon Dieu ! comme son cœur de vingt ans devait battre à cette pensée infinie ! la voir sans peur et

sans honte! n'était-ce pas là le céleste qui nous manque ici-bas?....

Dans cette suave espérance, Adrien oublia ce qu'il avait souffert loin d'elle; il oublia les filles de joie et le capitaine Jérôme de Kruuzer.

Il ne songeait qu'à Hortense. Il franchit la colline avec enthousiasme et à pieds. — Il avait renvoyé le cabriolet à moitié chemin.

Le paysage se déployait tout doré sous le soleil. Adrien était heureux; il ne sentait plus rien de ses peines et de ses excès passés. Il redevenait l'Adrien rêveur et amoureux. Derrière lui était Bourges, — à ses côtés se déployait de vastes plaines bien grasses, ici des sources limpides, ailleurs de frais sentiers, des touffes d'arbres, des fleurs, tout cela embaumé et vert, et là-bas, au flanc de la grande route, le village de Loches étendu au pied de sa montagne et baigné par sa rivière harmonieuse.

Quel bonheur de courir dans la campagne! Trois lieues à faire quand on a vingt ans et quand on a le cœur plein de poésie et de jeu-

nesse ! quel bonheur ! quand on espère trouver au bout de trois lieues une maîtresse et des amis inquiets, dévoués et empressés à vous bien recevoir !

Adrien rêvait à toutes ces félicités, suivant la route, cueillant des fleurs au hasard, cassant des branches, foulant joyeusement l'herbe, sans souci, sans inquiétude, sans demander son chemin, ne se doutant d'aucune infortune nouvelle.

L'espérance lui faisait oublier la fatigue qu'il avait supportée; il marchait, il marchait en chantant. — Le soleil était splendide, l'air tiède, les ombrages odorants. La nature se laissait aller à ce doux abandon qui pénètre mollement nos membres dans les belles matinées d'été. C'était fête autour du jeune voyageur. De beaux oiseaux couraient dans l'air et chantaient sans soupçonner l'existence de M. Berlioz et de Mademoiselle Puget. Néanmoins ils chantaient à ravir, quoiqu'ils ne se donnassent pas le *ton*. C'eût été folie de leur part, et plus encore !

Adrien avançait toujours dans ces mystères pour les habitants des grandes villes.

Arrivé à des arbres groupés sur un des côtés de la route, — il eut besoin de se reposer.

Il alla s'asseoir sur l'herbe, et commença par remercier le ciel de l'avoir conduit si agréablement au terme de son voyage.

Or, il tomba dans une erreur détestable. — Il aurait dû garder ses remercîments, que le ciel parut accepter, du reste, comme s'il les méritait parfaitement.

Adrien passa une heure dans ce lieu à rêver de poésie et d'amour.

Ensuite de quoi il se leva et reprit le chemin de Loches. Il était heureux. Tout était fraîcheur et repos, doux ombrages autour de lui. Son âme s'emplissait de poésie. — De temps à autres, des voix au timbre frais chantaient en lui. Depuis qu'il avait quitté la belle Hortense il n'avait jamais été heureux. Tout au loin il découvrait les plaines qui précèdent Loches, et la montagne plus haute qui le couronne, et les

grands arbres du bois, et la fumée qui s'élevait des maisons et se perdait dans les vapeurs, et la rivière qui ressemblait, en cet endroit, à un serpent déroulant ses formes sinueuses sur l'herbe.

Comme Adrien était fier! comme il foulait maintenant aux pieds ces passions qui l'avaient étourdi pendant les jours derniers!

A mesure qu'il s'approchait de Loches, de son village à lui, de son pays, où reposait et attendait toutes ses affections, tout ce qu'il avait appris à respecter et à aimer, son regard s'animait, son front se déridait, son cœur battait plus vite, et sa poitrine s'emplissait d'un enthousiasme naïf et délicieux.

Ah! il se sentait au-dessus de la foule puisque Hortense l'aimait! il était au-dessus du bruit, au-dessus des passions mauvaises, au-dessus du capitaine Jérôme, du comte de Branté, d'Antony Saurel, au-dessus de tous et l'égal de son amante.

Hélas! voilà donc la fragilité de nos espoirs!

Le plus léger coup de vent renverse sans pitié les beaux châteaux que nous nous bâtissons si complaisamment sur le sable mouvant! Ainsi est faite l'espèce humaine. C'est un mélange de résolution et de faiblesse, de choses grandes et petites, de désirs profanes, d'amours vulgaires, de vices ignobles, de passions pour l'éternité; c'est un assemblage bizarre de force et de langueur, de blasphèmes et de prières, de courage et de lâcheté, — le tout traversé par cent maladies du corps, et par la maladie la plus infirme de l'âme : — L'ÉGOISME!

Adrien espérait, comme vous voyez, plus qu'il n'était en droit de le faire, eu égard à la mobilité des événements qui se succèdent si rapidement, même dans les cercles les plus étroits, et à la constante et infatigable fatalité qui plane sur les plus brillantes organisations.

Je le dirai franchement, je suis chagrin de voir Adrien retourner à Loches avec tant d'espérances qui doivent se briser au port. A Dieu ne plaise que je veuille toucher à son génie in-

tellectuel, mais il avait tort d'espérer autant et de si nobles choses. A cet enfant pourtant, je ne saurais souhaiter d'autres préoccupations.

Mais son âme sera profondément en un des grandes péripéties qui l'attendent. — lui si magnifiquement doué, si puissant pour soutenir le combat moral! — Dites-moi, ne savez-vous pas souffrir, Madame, devant tant de souffrances? N'est-il pas une des émotions de notre héros que vous ne retrouviez dans votre cœur? n'avez-vous pas éprouvé toutes ces douleurs; rien de plus, rien de moins? Votre âme impressionnée ne plaint-elle pas également Hortense et Adrien? ne les admirez-vous pas tous les deux?

Suivez-les donc d'acte en acte, de joie en joie, de souffrance en souffrance, ne vous découragez pas! Suivons-les ensemble dans la carrière, de scène en scène, d'événement en événement. Inspirons-nous de leur amour pour aimer, de leur bonheur pour être heureux, de leurs douleurs pour mieux souffrir.

Adrien marchait tout joyeux, tout rêveur. Quoi! faut-il être heureux pour souffrir tant après? Demandez à cet esprit ardent qui dévore l'espace où il va, — il vous répondra fièrement :

— Je vais trouver Hortense!

Réponse simple et sublime, cachant un monde de nobles émotions. — Mais ne lui demandez pas compte de ses désirs et de ses espérances ; Qui donc aurait l'audace d'y songer? Ne troublons pas sa promenade, — silence! il retourne vers Hortense!..... Une symphonie grandiose résonne en lui, et il recueille avec amour les grandes inspirations qu'elle verse dans son cœur.

Sa position est nette et facile à expliquer. Il a laissé celle qu'il aimait par respect pour son père, — et il est parti emportant un brûlant souvenir.

Maintenant il revient.

Le voilà au haut de la colline. Il pleure de joie, — il voit de là la maison blanche qu'il affectionne tant. L'amour le dévore, et aspire à

le dépouiller de tout ce qu'il y a de matériel en lui.

Adrien, arrivé en vue du village de Loches, pria seul, — comme il était parti. Il pria seul et sans témoins, sans autre témoin que Dieu qui voyait indifféremment la jeunesse, l'amour et la grandeur qu'il lui avait donnés. Adrien s'avança d'abord vivement, comme pressé de recueillir le bonheur sur lequel il comptait et qu'il eût volontiers escompté à l'avance. Mais bientôt il ralentit sa marche, et fut sur le point de se laisser tomber à terre. — Il chancelait et avait peur. — Un frisson étrange lui parcourait le corps, à lui qui avait été jusque là si heureux et si empressé.

C'est que nos espérances s'éloignent à mesure que nous approchons la main pour les saisir.

Cependant Adrien se remit promptement de sa faiblesse, et il se dirigea vers la demeure de son père.

Ce ne fut pas sans une grande émotion qu'il

la revit, — lui qui ne l'avait jamais quittée que pour quelques heures, dissipées dans les environs.

C'est là que s'était écoulé son enfance, sa première existence paisible et modeste autant que simple. Alors, au milieu de cette vie close, il était heureux; mais, depuis qu'il connaissait l'amour, ses désirs en avaient dépassé l'enceinte.

C'est là qu'il était né, qu'il avait vécu; c'est là aussi que sa mère était morte. Chacun de ses meubles anciens lui rappelait confusément des souvenirs de joie, de douces affections, des caresses inscrites au fond de son cœur.

Les souvenirs ont pour nous d'autant plus de charmes qu'ils sont éloignés, de même que les espérances nous paraissent plus brillantes d'autant que nous les croyons près de nous.

Adrien, à la vue de la maison paternelle, qu'il n'avait jamais songé à considérer avec une attention si grande, — se rappela ses plaisirs et

ses chagrins d'enfance, — pauvres défunts que l'on oublie toujours trop vite !

Il passa encore quelques minutes à contempler le jardin, les toits, et les sorbiers qui dépassaient les murs et secouaient leurs parfums magnifiques dans l'air.

Ensuite, il s'introduisit dans la maison avec un air de gloire. — Un habile physiologiste eût deviné son contentement dans ses yeux et sur ses lèvres.

36

Tumulte.

Adrien entra la tête haute chez son père, le front et l'âme hauts comme la tête.

M. de Branté commençait à avoir des remords depuis le triste événement qui avait fait perdre la raison à Hortense. Cet homme d'argent qui avait toujours senti sa force au milieu des bourgeois qui l'entouraient, ce comte vaniteux et noble jusqu'à son cœur mais pas au-

delà, ce misérable grand seigneur se tenait debout dans une pièce vêtue d'un lambris passé, et qu'il avait décorée du nom somptueux de CABINET.

Ce n'était plus le fils qui venait chez le père, l'inférieur qui venait chez le supérieur, c'était l'amant d'Hortense débauché par le capitaine Jérôme, qui venait chez le comte de Branté.

Ce dernier ne parut pas s'étonner du prompt retour de son fils, mais il le reçut gravement, en homme convaincu de voir une volonté de plus tomber devant la sienne.

Quoiqu'il ne fût cependant pas sûr de sortir à sa gloire de cette difficile épreuve, il prit un air souriant qui se changea bientôt en une terrible contenance.

Adrien le salua avec respect.

— Pourquoi êtes-vous revenu? lui demanda brutalement le comte, dont le visage trahissait une stupeur semblable à celle du prophète Balaam, lorsqu'il s'entendit interpeller par son ânesse en langue hébraïque.

Adrien se sentit la force d'exécuter la résolution qu'il avait prise en lui-même.

Un reste de timidité l'arrêta. Mais son cœur était dévoré de douleur sous ce calme apparent, car il pensait à Hortense.

Le comte, lui, se disposait à se laisser aller à ses manies de violence, à ses démonstrations incohérentes qui blessaient si profondément son fils.

L'âme d'Adrien rongeait en ce moment son corps.

— Je vous demande pourquoi vous êtes revenu aujourd'hui? répéta le comte brusquement.

Adrien leva majestuesement les bras au ciel, dans la position du bon homme Horace dans le tableau de David, et répondit :

— Parce que je souffrais.

— Mensonge, Monsieur! répliqua le comte en éclatant, — et si je vous ordonnais de retourner à Bourges!

— Je résisterais à mon père franchement et hardiment, le suppliant de considérer que ma santé....

— Votre santé! que m'importe à moi?

Adrien se contint encore, mais la fureur se glissait dans ses veines; la raison seule appaisait la tempête que l'accueil du comte amassait en son âme.

—Eh bien! qu'avez-vous à répondre? s'écria M. de Branté, dites sans contrainte.

— Oui, sans contrainte, Monsieur, répondit fermement Adrien, ce n'est pas à mon âge que l'on craint! cependant croyez-moi, évitez à mon cœur cette mission; permettez-moi de croire que vous n'êtes pour rien dans ce qui m'est arrivé, et que vous n'êtes réellement pas l'ami de ce capitaine Jérôme. Faites que je ne sois pas forcé de dire ce qui s'est passé.

M. de Branté, assez déconcerté, se leva et se promena en silence, mais avec les marques de l'agitation la plus vive.

Adrien s'éleva à la hauteur de son rôle ro-

manesque, tandis que le comte éclata en invectives.

— C'est assez, Monsieur, lui dit Adrien, votre capitaine Jérôme est un homme vil et débauché, vivant avec des filles perdues. Dans quel abîme m'aviez-vous jeté? Heureusement que ma mère veillait sur moi là-haut!

— Et quel est votre nouveau plan d'insubordination maintenant? fit le comte, sans paraître avoir entendu la dernière exclamation de son fils.

— Epouser Hortense comme vous me l'avez promis, dit Adrien d'une voix émue en prononçant ce doux nom.

Et il parla de sa passion avec cette noble éloquence qu'il possédait si bien, mais dont le comte ne connaissait pas le secret.

Celui-ci était froid au dehors, mais prévoyait que la résolution de son fils était immuable, et d'autant plus ferme qu'elle était basée sur la plus belle des croyances humaines.

Le sentiment de l'offense donnait à Adrien un grand courage. Il finit par ces mots :

— Et maintenant je viens respectueusement m'agenouiller devant vous et réclamer le consentement que vous me devez.

— Je refuse net ! cria le vieil homme entêté.

— Vous l'aviez promis, reprit Adrien en s'animant.

Le ton calme du jeune homme irritait au dernier point le comte de Branté. Il eut préféré avoir affaire à un de ces hommes effrontés et hardis comme lui, sachant répondre aux injures par des injures. Tandis que la contenance résolue et paisible d'Adrien lui intimait une sorte de respect dont il ne pouvait se défendre et qui le subjuguait involontairement.

— Je vous répète que je refuse ! s'écria-t-il.

— Eh bien ! je vous y forcerai, répliqua Adrien furieux à son tour.

Le comte vit que les moyens violents et extrêmes, ingénieux avec les autres, étaient usés avec Adrien. Il résolut de le prendre par la douceur.

Il fit un long discours qu'il crut sentimental, et dans lequel il parla de la mère d'Adrien comme d'une chétive et pauvre créature qu'il avait recueillie.

Il fit entrer dans ce discours irrévérencieux des mots durs, des jurements en patois, des menaces, des plaintes, des récriminations intolérables. Il rappela les grandes actions de sa vie, à savoir celles d'avoir fait élever Adrien, de l'avoir habillé, logé, chauffé et blanchi depuis sa naissance.

Ce sermon loin d'être pathétique, comme l'aurait souhaité le comte de Branté, était au contraire très bouffon, et n'eut pas manqué de faire rire Adrien dans un moment moins solennel. Il ne fut donc nullement ému de ces grandeurs passées ; le comte ne put parvenir à l'attendrir par sa déclamation ampoulée. — Il s'y prit d'une façon trop vulgaire et trop maladroite pour un pareil disciple.

Adrien fut sur le point de sortir en entendant ainsi traiter légèrement sa pauvre mère, sa

mère qui était morte dans un odieux esclavage, sa mère qui n'avait pas osé se défendre elle-même, mais qui eût alors élevé la voix pour le bonheur de son enfant.

Mais un reste de dégoût le retint. — Il voulait en finir une fois pour toutes.

Allors recommença entre lui et le comte une lutte singulière, — la lutte horrible de deux puissances qui se choquent et ne peuvent se briser.

Cependant à chaque minute nouvelle, Adrien amoncelait des forces en son âme. Le comte, après avoir long-temps parlé, finit par lui déclarer que sa mère n'avait possédé presque rien, et ajouta : — Que ferez-vous donc pour vivre Hortense, vous et elle? Vous irez à Paris n'est-ce pas? car c'est là votre rêve depuis long-temps. A Paris, cette ville avare et riche où tant d'hommes se perdent! Vous vendrez à l'encan votre couchette, vous porterez vos locques au Mont-de-Piété, vous jetterez la misère dans votre génération. Tout cela pour qui? pour une in-

connue, une roturière, et, qui pis est, pour une folle!

Adrien se sauva pour ne pas tuer son père, ce qui fût arrivé s'il eût continué à traiter Hortense en ces termes.

Il courut dans la campagne sans savoir où, — ayant vaguement la volonté d'aller chez Antony pour prendre de nouveaux conseils contre cet impitoyable scélérat qui brisait son bonheur à plaisir, et puis aussi pour revoir Hortense.

Mais son instinct dirigea ses pas vers la maison blanche.

Il y arriva en pleurant de rage et d'amour. — Là il se calma et s'assit sur le banc.

Rien n'était changé dans les beautés de cette nature. Le bois était toujours vert et touffu, les fleurs odorantes. La rivière, qu'il avait aperçue de loin avec tant de joie, coulait toujours ses eaux bleues et limpides, — sur son lit de sable.

Adrien se calma insensiblement, tout en maudissant M. de Branté, ce vieillard impuissant,

jaloux d'un bonheur qu'il ne pouvait plus ressentir, cet avare qui avait vu d'un œil sec ses pleurs et son pain sec ! ce misérable, si avide et si cruel, qui riait en secret et ne savait plus se passionner pour rien.

Le dernier mot du comte : *Folle !* ne s'offrit à sa pensée que comme une épithète insignifiante et jetée en l'air ; aussi se décida-t-il à aller chercher des consolations près d'Hortense et près de Saurel.

Il avait été violemment blessé par son père. Mais il y a des cœurs si forts que certaines tempêtes ne peuvent noyer. Tel était celui d'Adrien. Le doute voulut en vain saisir ce jeune homme et l'étreindre, — le doute fut contraint de s'enfuir. Le délire ne put monter à ce jeune cerveau ; il resta calme et rempli d'espérances. Un homme vulgaire eût succombé sous les pieds du comte furieux et entêté, mais le mal lui fut insensible, venu de si bas ; — il en sortit non-seulement intact mais encore plus éclairé et plus résolu que jamais.

Notre humble et malheureux ami se dirigea donc vers la demeure d'Antony Saurel. En route, son cœur battait avec amour et force ; il oubliait le comte et ses menaces, ses insultes, ses injustices ; — il était tout à Hortense. Et il pensait avec joie à la noble intelligence et au noble cœur qu'il avait su captiver. Ah! il était fier alors! fier d'Hortense et d'être aimé d'elle, fier de son élégant sourire, de sa voix si douce et si pénétrante, de ses yeux si beaux.

Je laisse à croire, en même temps, tout le respect qu'il avait pour elle, pour cette modeste innocence, pour cette vertu virginale, pour ce cœur plein de trésors et ignorant lui-même sa valeur.

Voilà pourquoi Adrien oublia tout pour ne songer qu'à la bonne réception qui l'attendait. Aussi, ses transports étaient naïfs ; les plus beaux élans soulevaient sa poitrine, il se sentait une éloquence tendre et inspirée.

Il marcha donc vite vers la maison de Saurel,

— de même qu'un voyageur bien las qui arrive en vue d'une auberge.

Son espérance était si profonde et si entière qu'il ne prit pas garde à la figure sinistre de la servante qui vint lui ouvrir la porte, et il s'élança en riant dans le corridor.

Hélas ! il ne devait pas en sortir en riant, ou plutôt il devait y laisser la meilleure partie de lui-même.

37

Deux mots maintenant sur Verner. — Depuis qu'Hortense était devenue folle, ses plaies s'étaient agrandies, ses douleurs étaient plus cuisantes que jamais. Il souffrait pour lui et pour elle.

L'éloignement est le prisme du souvenir et de l'espérance. Or, Verner se sentait plus éloigné que jamais d'Hortense.

C'en était fait de son repos ! Le feu magnétique qu'il aurait voulu communiquer à Hortense, avec lequel il lui eût serré et étreint le cœur, le dévorait intérieurement.

Jusque là, il n'avait eu d'autres soucis que la faim, la soif, l'envie, le grand air, la fortune ; mais depuis qu'il connaissait Hortense, sa tête et son cœur avaient d'autres besoins. Quand il la voyait, il lui semblait qu'il avait une religion à attendre d'elle, un bonheur céleste. Quelque chose de plus grand et de plus noble se développait en lui, et les plaisirs qu'il avait goûtés auparavant lui paraissaient vils et grossiers. Son âme divine était en prison dans son corps et parlait un langage sans mots.

Ces idées nouvelles l'agitaient dans la solitude.

Le pauvre notaire eût voulu montrer à cette enfant qu'il aimait le trésor d'amour qu'elle avait en elle.

Depuis qu'une nature céleste s'était ainsi ré-

vélée à son âme, il n'osait plus penser qu'il n'était qu'un homme.

Verner avait une sainte vénération pour l'amour qui s'était éveillé en son cœur.

Si je pouvais, avec des mots humains, peindre des émotions célestes, je vous dirais ce qu'il éprouvait en ces moments de passion.

Car je suis de ceux qui croient que l'amour est la meilleure occupation de ce monde, attendu qu'elle doit rapprocher des centres infinis.

Vous passez votre vie à étudier sans rien apprendre, à souhaiter la croix, des médailles et des couronnes, à boire sans soif, à manger sans faim, à jouir de l'amour tout fait, — l'amour payé et compté à l'avance, — à vous disputer, à vous chicaner pour un morceau d'or et de limon que la terre vous prête pour quelque temps, et que vous ne pouvez emporter en mourant; — vous passez votre vie à discuter aux tribunes, et à tuer vos ennemis, ce qui vous procure parfois l'avantage d'être aussi tués par eux.

Eh bien ! ne vous semble-t-il pas qu'il serait fort sage de jeter là cette vie pour vous en créer une autre ?

Pourquoi serions-nous imbéciles au point de nous crétiniser dans les mêmes habitudes, dans les mêmes relations, dans les mêmes amitiés ? Il est plus naturel et plus joyeux de changer de temps en temps de demeure, et de ne pas se restreindre dans un rayon de cinq lieues de pays, entre une rivière, un bois, une montagne et des voisins abrutis.

Tel était le raisonnement que se faisait Verner. Découragé dans son amour, il se rattrapait à la seule branche de salut qui devait ne pas lui manquer : — l'ambition !

Toujours cette fatale et active passion que rien ne pouvait combattre !

Il se disait qu'il était absurde de rester toujours sous le même ciel, sur le même sol, sous le même degré de latitude.

La terre n'est-elle pas pour tous, et les intelligences entreprenantes n'ont-elles pas plus de

chance, de réussite que celles qui restent stagnantes, et qui renoncent par-là niaisement aux avantages que Dieu leur a donnés?

— Non, s'écriait-il, je ne resterai pas à Loches, je ne veux pas mourir misérablement, vieilli avant l'âge, dans ce village où mon esprit se confine et s'use à rien! Je veux retourner à Paris, rentrer dans la lutte, plus fort et plus ardent que jamais! Il faut de l'intrigue, j'en aurai!

Verner n'était plus ce candide et naïf avocat, faisant des *premiers-Paris* pour vivre. Il avait un plan, — il voulait fonder un journal.— FONDER UN JOURNAL! — Oui, messieurs, et pourquoi pas? Il devait même aviser une victime pour son cautionnement. -- Que voulez-vous? Verner était devenu plus positif. — L'art et l'argent commençaient chez lui à se donner la main.

Nous verrons plus tard, quand nous le suivrons dans la grande ville, ce qu'il fit, les moyens ingénieux dont il se servit, les fines et

ardentes capacités qu'il trouva l'occasion de déployer, et la manière dont il réussit.

Il songeait donc à l'avenir dans ses mauvais jours; — en ce cas, c'est ce qu'on a de mieux à faire.

Avant de continuer ce drame, j'éprouve le besoin de vous parler encore de ce pauvre Verner.

Hortense était le seul amour de sa vie, mais la fatalité l'avait étrangement accablé. Hortense aimait Adrien ! — Il ne pouvait en douter. — De plus, Hortense était folle !

Deux obstacles infranchissables le séparaient

donc de cette femme si inintelligible, si grande, quoique si simple.

Premier obstacle : L'amour d'Hortense pour un autre.

Deuxième obstacle : La folie d'Hortense.

Ce serait un préjugé grave de penser que ces obstacles réunis étaient suffisants pour faire renoncer le notaire à sa passion véritable. Loin de là; plus il y a de difficulté, plus l'homme aime à lutter. Il en est de cela comme du préjugé dont nous parlons et de tous les préjugés. Quelques *sages* s'appliquèrent à les détruire, à les renverser. Mais qu'est-il arrivé? Chacun a voulu se poser en philosophe et tuer son préjugé à lui. Quand il n'en est plus resté, ils se sont mis en devoir de créer d'autres préjugés, afin de se procurer la jouissance d'avoir à les détruire.

Verner, redevenu ambitieux, rêvant la fortune et la famosité à tout prix, n'avait rien perdu de son amour pour la folle.

Il ne devait jamais aimer qu'elle, lui qui avait

toujours été indifférent aux passions subites que les poètes chantent — sur un diapason plus ou moins faux. — Le notaire avait vu s'ouvrir devant lui un nouvel horizon.

Lui qui avait traité autrefois l'amour en traître de mélodrame, — celui d'entre les hommes auquel on dit le plus d'injures, — se sentait à son tour victimé depuis qu'il l'avait pris au sérieux.

Il était venu contempler l'amour comme les bourgeois viennent voir une émeute. Les cent premiers viennent pour haranguer le *tyran*, les cent seconds pour voir ce que veulent les cent premiers, et les derniers pour voir ce que sont venu faire les premiers et les seconds.

Verner était venu avec les derniers voir ce que c'était que l'amour. A vrai dire, il n'avait jamais regardé une femme, senti le parfum d'une femme avant que de connaître Hortense. Il avait pris plaisir à la voir, puis il l'avait admirée, — et il s'était plu à savourer son parfum mortel pendant trop long-temps.

Je vous laisse à penser combien il était malheureux depuis qu'elle était folle ! Il en était arrivé à détester cordialement du fond de son cœur la vulgaire Eulalie.

Il n'y avait qu'une chose qu'il pouvait aimer en elle. — Hortense lui avait appris ce chant que vous savez et qu'elle aimait tant. Eulalie le chantait donc, et Verner était heureux ; — et il s'écriait avec René d'Anjou :

« — Vive la musique ! Un roi sans musique « est un âne couronné. »

Quelquefois il était plus triste que jamais, alors qu'il réfléchissait qu'il ne suffit pas d'aimer une femme, mais qu'il faut encore en être aimé.

— Mon Dieu, s'écriait-il en son cœur, que n'ai-je pu lui révéler mon âme, lui dire qui je suis et ce que je sens !...

Mais lorsqu'il se rappelait sa folie, son beau regard tendre mais fixe, ses beaux bras languissants, son beau corps souple et penché, tout cela si beau et si flétri, si irrévocablement condam-

né, Verner voyait s'effacer comme une ombre tout le bonheur qu'Hortense lui avait inspiré et tout les rêves qu'il avait conçus à cause d'elle.

C'est alors qu'il lui était donné de comprendre toute l'étendue de son malheur et de sa honte en voyant tout ce qu'il aimait et tout ce qu'il avait perdu.

Alors il se mettait à pleurer comme un enfant contrarié, et pensait à elle comme à un rêve fugitif et impossible, bien plus! comme à une amie morte, comme à une amante perdue sans retour, partie pour jamais.

Il avait goûté la félicité d'espérer pendant seulement le temps de la perdre.

Dans ces moments de silence, il s'isolait pour penser plus librement; il contemplait avec amertume cette femme qu'il ne devait pas avoir, envisageant avec le plus horrible désespoir ce regret qui précédait ce bonheur.

— Qu'elle m'aime et que je meure! s'écriait-il.....

Puis il regrettait le moment où il l'avait tenue

chez elle, seule avec elle, avec elle demi-morte, demi-noyée par sa faute à lui ; et ses idées tourbillonnaient dans son cerveau troublé.

Il voulait se tuer et il n'en avait pas le courage. — Il eut un autre courage, celui de vivre près d'elle et sans elle!

Ensuite il trouvait quelque chose d'infiniment doux et suave à se rappeler cette heure d'angoisses où il avait été ainsi seul près d'elle.

Car sa conscience ne lui reprochait rien de plus qu'un enivrement, il n'avait pas gâté cette heure si belle d'amour, de crainte et de mystère. — Cette heure avait été si enivrante pour lui!

Dans ses moments de force, il se disait :

— Hortense est folle. Je ne dois plus la revoir, il faut l'oublier quelque tentation que j'en éprouve. Non, je ne dois plus la revoir, malgré la beauté de sa tête, malgré le feu de ses yeux, malgré ses longs cheveux noirs, malgré mon amour, malgré la richesse de son âme.

Et Verner, tout en se disant qu'il ne devait

plus revoir Hortense, ne pensait plus qu'à la revoir.

Il allait tous les jours chez Antony Saurel et passait long-temps avec Hortense.

Il avait là un grand bonheur; il était à ses côtés; — elle ne le reconnaissait plus! Mais au moins il éprouvait la volupté de la voir, de lui parler, de la contempler. Dans ces instants, il se sentait faible, mais heureux; sa poitrine était gonflée de tendresse et de pitié. Quand on le laissait par hasard seul avec Hortense, il prenait ses blanches mains froides dans les siennes et les réchauffait avec une bonté paternelle. Il rajustait le fichu qui cachait son col blanc. — Il avait pour elle mille soins, mille égards. — Tremblant et ému, au milieu de ces touchantes attentions, il se sentait douloureusement affligé et pleurait près d'elle et à cause d'elle.

Hortense le regardait sans le comprendre, sans savoir qui il était; — et elle pleurait par instinct, parce qu'elle le voyait pleurer.

Verner croyant alors à une sympathie intime,

la regardait mieux que jamais; et son cœur mutilé se brisait dans son sein.

Il lui parlait, — mais il avait la douleur d'avoir des réponses insignifiantes. Comment voulez-vous qu'il ne l'aimât pas?... Il distillait ses angoisses dans son cœur.

Hortense riait et pleurait ainsi sans motif.

Quand il lui arrivait de parler long-temps, il était rare que le nom d'Adrien ne vint pas se mêler à sa conversation, — comme un de ces souvenirs aigüs et délicieux qui se sont identifiés avec nos moindres actions, nos moindres pensées, nos moindres volontés.

C'est ainsi que le notaire Verner se faisait une vie de lutte et de fatigue, acceptée noblement par lui, entretenue par la présence de celle qu'il aimait.

Nous sommes obligés de dire qu'il n'éprouvait rien pour sa femme depuis qu'il avait savouré le bonheur de remarquer Hortense.

Il ressemblait aux compagnons d'Ulysse, roi d'Itaque, qui, après avoir goûté des fruits de Lo-

tos, ne trouvaient plus rien de bon et méprisaient les figues de l'Attique.

Ici nous entreprenons la tâche de le défendre. — Qu'on ne vienne pas nous dire que cet homme avait tort d'oublier et de négliger les bonheurs de son intérieur et les devoirs qu'il devait remplir envers sa femme Eulalie.

A cela nous répondrons par ce seul mot :

—Tout sentiment vrai que Dieu a mis en nous est légitime !

Or, quoi de plus légitime, quoi de plus beau, de plus grand que l'amour de Verner pour Hortense, de Verner qui, après avoir pleuré avec Hortense, rentrait chez lui pour tomber à genoux devant son crucifix et pour prier pour la pauvre folle.

Homme saint ! qui avait traversé le monde parisien, ce monde qui blesse si mortellement, sans avoir été flétri par lui, et dont toutes les sensations se réunissaient pour aimer la pauvre et triste femme.

C'est horrible à penser ! Le malheur développe vite ; aussi quelle énergie il lui restait !

Ceci me fait penser à la bizarrerie du sort qui permet à l'homme d'accomplir si rarement les projets qu'il lui a laissé concevoir.

Verner avait toujours pensé qu'il y a un démon spécialement chargé de nous envoyer des rêves, de nous inspirer des plans qui nous creusent la tête, — lequel démon s'efforce ensuite de nous taquiner dans l'exercice de ces superbes espérances.

C'est ce démon qui nous contrarie à chaque instant de la vie, — c'est lui qui avait jeté Eulalie devant le notaire de Loches, alors qu'il cherchait une femme. C'est ce même génie infernal qui s'acharnait spécialement à lui dans son amour pour Hortense ; — c'est aussi lui qui prit la raison et le cœur à Hortense.

La persévérance et l'assiduité de cet être invisible gênaient beaucoup l'infortuné Verner.

C'était lui qui inspirait à sa femme l'idée de le tourmenter, de lui cacher sa canne, de lui

tacher ses cravates blanches, de lui déranger tous les papiers épars sur son bureau.

Ce démon s'attachait aux pas de Verner d'une façon si pressée, qu'il devait lui être bien difficile de tourmenter d'autres mortels. D'où il s'en suit que Verner assumait une plus large part de douleur qu'il n'en est réparti sur chaque homme.

Il y avait grave injustice.

C'est pourquoi son cœur était serré malgré ses efforts pour croire en des temps meilleurs.

Dans ses grands moments de machiavélisme il doutait même d'Hortense, et se disait :

— L'amour qui me brûle le corps et le cœur est un amour céleste. J'ai la folie de l'offrir à une femme pour lequel il est trop pur, puisqu'elle ne me comprend pas.

A ce propos, — il est juste de dire que les femmes auraient bien à faire s'il leur fallait comprendre tous les gens qui leur parlent d'amour.

Verner se trompait. Il n'adressait pas ses

vœux à une femme insensible, de même que les Égyptiens qui adoraient des serpents, des légumes, des armoires, des pantalons et autres choses incapables d'apprécier la valeur de l'encens qu'ils brûlaient à leur intention.

Car Hortense avait, au contraire, trop aimé, en admettant, — ce qui est absurde, — qu'il soit possible de trop aimer.

Il est ridicule de dire que l'on peut trop aimer, car c'est dire qu'on peut être trop heureux. Et Dieu, — à qui je rendrai compte un jour de cet ouvrage et de tous les autres, — Dieu sait que je parle sincèrement.

Quand deux âmes s'aiment, il y en a presque toujours une qui est plus sincère que l'autre. Celle-là est la victime. La balance du commerce sentimental est pour le cœur qui verse le plus de tendresse. Cela explique les sacrifices qu'un homme fait à la femme qu'il aime; elle lui fait acheter au prix qu'elle veut les choses dont il croit avoir besoin.

Cela explique également l'inconstance des jeu-

nes gens. Les cœurs s'attachent où ils peuvent. Ils cherchent une femme, ils trouvent une prostituée. Ils cherchent une âme, ils trouvent un corps. Ils sont donc obligés de changer souvent pour tâcher de trouver mieux. Ce que l'on appelle HASARD décide du succès. La jeunesse a toujours besoin de communiquer ses sensations hors de sa sphère.

Ces élans sympathiques peuvent être combinés et subdivisés à l'infini.

39

A propos de l'amour.

Comme nous venons de parler d'amour, il nous vient à l'esprit une crainte qui nous plonge dans l'effroi ; — c'est qu'on se représente Hortense comme une femme trop nerveuse et pas assez naturelle.

Qu'on ne s'y trompe pas ! Hortense était une femme admirable, dont le malheur réel fut de ne pas se résigner en bourgeoise aux limites de

la vie. Elle eut la noble folie de flétrir les puériles bonheurs de l'existence matérielle par comparaison avec ses pressentiments célestes.

Elle fut trop crédule, trop poète. Est-ce un crime? Devons-nous la blâmer de ne pas être une créature ordinaire?...

Il est plus malheureux d'avoir de l'âme que d'être sans souci! Il est plus mortel d'avoir de l'esprit et de savoir rêver que d'être un paisible habitant se restreignant volontiers dans une sphère étroite.

Voilà qui explique la vie agitée et nomade des vrais artistes, leurs désirs, leurs rêvasseries, leurs espérances, — et surtout le prix qu'ils attachent à quelques souvenirs rares et choisis.

Ils sont comme un homme qui, ayant respiré un air pur, s'opposerait de toutes ses forces à retourner dans un climat nuageux et chargé d'azote.

La véritable et saine philosophie consisterait à prendre chaque jour ce que le hasard nous

envoie de plaisirs et de bonheur, sans jamais rien envier et sans jamais rien regretter.

Mais cette théorie passable devient médiocre et impossible lorsqu'il s'agit de la mettre en pratique ; — et, en cela, elle ressemble à une foule de théories dont les marchands de paroles font, à tort, beaucoup de bruit.

Ce système est une mutilation insensée, un but ignoble ; car alors plus d'émulations, plus d'ambitions, plus d'espoirs, — plus de rêves qui rapprochent de la Divinité et exaltent nos essences spirituelles.

C'est ainsi que vous voyez, — dans cet historique, — Antony Saurel se livrer exclusivement à ses sensations. Il ne demandait aux femmes que du plaisir, pensant qu'elles ne peuvent nous donner que cela.

Je le déclare, — madame, — le sieur Saurel était un impie, un infirme.

La vérité mathématique tue la rêverie, le poète, le penseur. L'amour, tel qu'Adrien et Hortense le sentaient, procure plus de jouis-

sance que tout ce qu'il y a de palpable dans la vie. C'est, en ce cas, un culte, une religion, une idolâtrie, — c'est la femme telle qu'elle est.

Dans l'amour charnel et dépoétisé, c'est l'égoïsme, c'est la sensation brute, c'est la femme telle qu'on la fait, et non telle qu'elle a été créée.

Certes, il est un autre amour à donner à la femme, un amour délirant et digne d'elle. Elle a assez de choses dignes d'être aimées sans qu'on lui crée des beautés fictives, des perfections imaginaires.

La femme est le complément de notre existence ; nous devons l'aimer comme la meilleure partie de nous-mêmes, enfin comme doivent s'aimer deux personnes qui ne pourraient trouver, l'une sans l'autre, le bonheur. — Les illusions l'embellissent ; — je veux bien que nos croyances soient des rêves, mais il est de ces rêves avec lesquels on aime à dormir toujours et qui font craindre le réveil.

Combien de fois ne vous est-il pas arrivé de regretter vos songes?....

Si l'on voulait retrancher de la vie l'illusion, les fleurs ne seraient que des plantes folâtres et passagères, les femmes des esclaves pour nos plaisirs honteux. On ôterait à nos poètes la voix, à notre musique son harmonie, à la nature ses couleurs et ses parfums.

L'homme ne serait plus qu'un animal qui parle et qui est susceptible de chanter, — mais un animal appelé à mourir comme toutes les autres bêtes, à devenir bleu, rouge, blanc, vert, lilas, — à se décomposer, à se pourrir et à disparaître dans la poussière.

Loin de nous ces sombres pensées! loin de nous le matérialisme et ses suicides sanglants!

Vivons et aimons toujours! Vive Dieu! jouissons de l'amour! et vous, — madame, — soyez heureuse autant que vous pourrez, puisque la vie est un fleuve si rapide et qu'on ne peut remonter jamais.

L'homme est à la femme ce qu'était au boiteux qui le portait l'aveugle qui voyait pour lui.

Mais j'oublie que je vous laisse bien inutilement languir et attendre la fin de cette première partie.

J'en étais resté, — je crois, — à l'endroit où Adrien, revenu de Bourges, entre dans la maison de son ami Antony Saurel, auquel il avait confié son Hortense, sa fiancée si belle et si noble, pour l'amour de laquelle il avait déjà tant souffert.

Adrien de Branté marcha tout droit dans le corridor, l'espérance le conduisait quoique la route ne fut pas trés belle; — vous savez que l'aspect d'un corridor est d'ordinaire infiniment peu joyeux et récréatif.

Adrien avait pour lui l'espérance de voir Hortense toujours aimante, et les beaux rêves que cette passion semait autour de lui, aussi la route fut belle. Le corridor lui parut magnifi-

que. Il n'avait pas besoin de s'appuyer aux murs, son émotion était franche. L'espoir que l'on croit tenir donne tant de cœur à cet âge !

Ce qui faisait son courage et sa joie, c'était la certitude où il se croyait fondé d'être, — certitude d'être toujours aimé d'Hortense. Il pensait donc à Antony, à Hortense, un peu à Verner; et il marchait toujours, tantôt appelant son ami, tantôt rendant, par avance, grâces au ciel qui l'avait fait si heureux.

Mais Antony Saurel se présenta à lui, — dans une attitude bien diverse, et pour une cause bien différente. —

Toutes ses fumées de bonheur et de gloire se dissipèrent à la vue de son ami. Celui-ci était pâle et amaigri. Sa figure avait en ce moment une suprême expression de douleur. On eut dit un homme qui vient de toucher à la mort, qui vient de la voir décharnée et flétrie lui enlever une de ses affections, une des fibres de son cœur. L'auriez-vous jamais cru capable de s'affecter autant ?

Étonné de trouver Saurel dans une attitude aussi réservée, Adrien sentit que son âme se détachait de son corps. Une souffrance vague se déclara aux endroits tendres de son cœur. Il hésitait à interroger son ami, n'osant rien appréhender, mais prévoyant quelque grande catastrophe, quelqu'implacable calamité.

— Oh ! pourquoi es-tu revenu sitôt ? s'écria Antony avec les marques du plus profond chagrin.

Adrien devint pâle à son tour et le questionna d'un air inquiet :

— Que s'est-il donc passé ? fit-il avec effroi.

Antony était décidé à lui cacher la fatale vérité ; — ne pas le tromper eût été un crime affreux.

Mais Adrien interpréta ce silence atroce qui planait sur lui, et prenant les mains d'Antony, il s'écria :

— Hortense ! où est-elle ? comment va-t-elle ? Au nom de Dieu, parle, parle... mon ami...

mais parle donc!... ne me tue pas à petit feu... lui est-il arrivé quelque chose? Ah oui... elle est malade... je le vois, je le sens...

— Rassure toi, s'empressa de dire Antony craignant de le tuer en lui avouant ce qui était survenu. Hortense existe... mais...

— Quoi? quoi? parle-moi, Antony... peut-on la sauver? est-elle en grand danger?...

— Non, mais elle souffre...

— Merci! merci! mon Dieu, dit Adrien; — c'est que, vois-tu, si elle n'était plus, il ne faudrait pas me tromper... je suis fort, va!... je dirais adieu à tout le monde... Et puis je partirais... jure-moi qu'elle n'est pas très mal... que tout n'est pas perdu... que je puis vivre encore...

Adrien était hagard, ses yeux sortaient de leur orbite, — les larmes et la douleur inondaient sa poitrine. — Il se laissa tomber sur un canapé, les mains jointes, les joues baignées de pleurs, dans une attitude de résignation si triste

et d'angoisses si profondes, que Saurel en fut plus touché qu'il n'avait jamais été.

— Je veux la voir, s'écria Adrien en se levant.

— Oh! non, dit Antony, non, ta présence lui ferait trop de mal... cette émotion serait susceptible d'aggraver sa maladie...

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura Adrien en pleurant.

— Prends patience, répliqua Antony le voyant si désolé, — le médecin dit qu'il y a beaucoup à espérer. Il lui faut des soins, des ménagements... sois tranquille, son mal peut se guérir.

— Qu'est-ce donc? demanda le pauvre enfant.

— Elle a le délire, un peu de fièvre... je t'assure qu'elle guérira promptement. Ainsi, retourne chez ton père, et attends-moi. Le docteur va venir, — j'irai te porter ses réponses, je ne te cacherai rien. Compte sur moi.

Et comme il voyait Adrien hésiter, il ajouta:

— Hortense est là haut, couchée et endormie... elle a besoin de repos... va, ami, tu sais si je te suis dévoué...

— Ne vas pas me tromper ; tu es mon dernier espoir, tu tiens entre tes mains mon arrêt de vie ou de mort.

Adrien s'en retourna tristement, comme je vous le laisse à croire.

41

Quel changement subit et affreux! Tout-a-l'heure Adrien était un homme heureux, pouvant faire une noble aumône de bonheur. Il se serait volontiers écrié avec Virgile :

O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit !

Voilà ce qu'il se proposait de dire à son ami Antony Saurel.

Comme il lui avait fallu renoncer de suite à ses joies, à ses espérances et à ses citations latines! Adrien retourna tout abattu vers la maison de M. de Brancé.

Rien! plus rien pour lui! Le médecin de Loches tenait à cette heure sa destinée dans sa main puissante ou fatale. Il crut se souvenir qu'Antony avait eu dans le regard et dans la voix quelque chose de solennel. Ce regard et cette voix l'avaient brisé. — Son existence était tranchée. —

Il rencontra Verner qui allait chez Antony.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

Le notaire imita le magnanime silence d'Antony et dit à Adrien qu'Hortense était à peine indisposée.

Il trouva en lui le courage d'ajouter:

— J'espère que vous serez mariés bientôt!

A quoi tient le bonheur? Adrien s'en fût presque joyeux, tandis que Verner courut chez Antony.

Adrien n'avait pas eu le loisir de songer,

depuis long-temps, qu'Hortense pourrait être sa femme un jour. Les paroles du notaire le consolèrent pleinement; et il eut la faiblesse d'attribuer la pâleur de Saurel à des chagrins domestiques et personnels.

— Être le mari d'Hortense! s'écria-t-il. Quel courage il me faudra pour supporter cette joie! Pauvre Hortense! comme nous nous aimerons, nous qui avons tant souffert! Cet ange dont j'ose à peine regarder la beauté, cette femme qui m'a rendu fou d'amour, sera ma femme à moi, et pour toujours!

Il fut, un instant, dans un de ces moments heureux qui ressemblent si fort au bonheur qu'on les regrette toute la vie et qu'on s'en souvient avec volupté dans ses plus mauvais jours.

Quelle âme honnête! Mais cet état de douce quiétude dura peu. Le doute affreux revint vers lui comme un fantôme. Quelle terrible nuit il passa! Il se voyait toujours au chevet d'une mourante, et quelle mourante! Hortense! Hortense pâle et luttant avec un dernier reste de vie!

Toutes ces émotions soudaines et inattendues, tous ces chocs, toutes ces révolutions douloureuses, ce présent venu comme un songe, ces grandes fatigues brisèrent le jeune cœur d'Adrien.

Peu à peu une inquiétude plus poignante s'empara de lui, et fit saigner son âme. Il lutta quelque temps avec le cauchemar qui absorbait son cerveau, puis il perdit courage, tant son caractère était un composé bizarre de force et de faiblesse. Il s'apaisa ensuite dans l'espoir qu'Antony allait venir lui annoncer une bonne nouvelle. — Il se rappelait les paroles consolantes de Verner.

Mais alors il s'imagina qu'Hortense était morte, et se persuada qu'Antony l'avait empêché d'entrer pour qu'il n'assistât pas à ses derniers moments d'agonie. — Les minutes de son angoisse lui parurent des siècles. Il était neuf heures du matin et Antony ne venait pas. — Il fut convaincu que sa fiancée n'était plus, — et alors, dominé par cette idée affreuse qui deve-

nait plus forte à chaque minute c'est-à-dire à chaque siècle qui s'écoulait pour lui, — il s'élança dehors.

Il se mit à courir dans la campagne, se dirigeant vers la demeure d'Antony, précipitant tantôt sa marche, s'arrêtant d'autres fois avec la plus mortelle anxiété pour écouter s'il n'entendait pas les pas de son ami. Mais voyant qu'il ne venait pas à sa rencontre, il reprit sa course, et arriva devant la maison.

Entraîné par cette main mystérieuse et divine qui rapproche les amants, il arriva palpitant et ému à la porte de la salle basse.

Antony s'empressa de descendre vers lui.

La voix lui manquait, car depuis la veille Hortense avait été frappée d'un plus grand et nouveau malheur. — En voyant Adrien pâle et presque sans connaissance, la douleur lui serra le cœur et la gorge.

— Laisse-moi la voir, dit Adrien en pleurant, si elle a perdu la raison, dis lui que c'est moi, que c'est moi Adrien qui l'aime et qu'elle aime...

Je t'en conjure; laisse-toi fléchir par mes prières, Antony!

— Ta vue lui ferait mal, s'efforça-t-il de répondre.

— Eh bien, laisse-moi me cacher derrière la porte, dans un coin... derrière le rideau de son lit... Tu vois bien qu'il faut que je la voie ou que je meure!... Tu ne lui diras pas que je suis là, si tu veux... mais laisse-moi toucher quelque chose qui soit à elle... car, vois-tu, ami, je suis bien mal, va!...

Antony était si affligé qu'il abandonna pour la seule fois de sa vie sa manière légère et mythologique de parler. Il répondit à Adrien:

— Écoute-moi, — Hortense est folle.

— Folle! dit Adrien tout bas et tristement, folle! et pourquoi?

Antony raconta ce qui s'était passé entre Hortense et M. de Branté.

— Oh! s'écria Adrien, cet homme n'est pas mon père!... que lui ai-je donc fait pour qu'il s'attache ainsi à mes pas, pour qu'il vienne bri-

ser tous mes bonheurs?... Antony, que dois-je faire?...

— Attendre! repliqua celui-ci avec une sublime résignation.

Il l'entraîna doucement dehors et le reconduisit chez lui en essayant de le soulager par des consolations, et en lui parlant d'espérances qu'il ne partageait plus.

Adrien amassa contre M. de Branté, depuis ce jour, une haine sourde et implacable.

Adrien de Branté ne put se calmer. Il retournait tous les matins chez Antony. Il examinait sa conduite exaltée et son avenir incertain avec un sang-froid cruel. Il n'avait jamais soupçonné jusque là ce que c'était que la douleur. Il fut profondément affecté, et ses craintes sur la situation d'Hortense lui revinrent comme un triste rêve.

Une prévision plus pénible vint se mêler à ses souffrances. Il crut deviner qu'Hortense était morte et se persuada qu'on le lui cachait afin qu'il s'habituât insensiblement à ne plus la voir.

Un soir que cette idée était plus forte, il se décida à ne pas rester plus long-temps dans cette anxiété, dans cette incertitude qui lui rongeait le cœur. Il jeta les yeux avec tristesse sur son bonheur d'autrefois, et ne se sentit pas le courage de vivre plus long-temps dans le doute et les ténèbres.

Il mesura sans trembler l'abîme qui le séparait d'Hortense et résolut de le franchir. Cette ferme volonté dissipa même ses terreurs, il voulut lire clairement dans sa destinée.

Il se rendit chez Antony.

Il parvint à la chambre d'Hortense et entra tout-à-coup.

Quel spectacle! Hortense était couchée; sa belle tête reposait sur l'oreiller, mais ses yeux ouverts jetaient des flammes fixes et mobiles.

A son chevet était le médecin, puis Rose; —

Antony se tenait au pied de ce lit de souffrance.

Hortense était si belle dans sa pâleur, avec ses longs cheveux noirs, qu'Adrien ne put s'empêcher de l'admirer encore. La douleur avait imprimé sur ses traits un cachet de prière et de résignation.

Hortense, après une si longue insensibilité, parut revenir de son accès de délire et chercher à comprendre.

Adrien lui prit la main et la serra avec amour. A cette pression, Hortense retrouva un instant sa mémoire et se prit à sourire avec l'expression de joie enfantine qui traverse si bien les larmes des femmes. Elle regardait son amant d'un air triste et doux.

— C'est Adrien, dit Antony avec triomphe et satisfaction.

— C'est Adrien ! répéta Hortense en regardant son amant avec amour et en l'attirant vers elle.

Hortense eut un mouvement convulsif, sa

main tremblait dans celle d'Adrien, et celui-ci s'assit à son chevet.

Elle sourit naïvement et lui dit :

— Tu es donc revenu?... Moi aussi je suis partie et bien loin! bien loin !... Je te dirai ce qui m'est arrivé... Mais j'ai toujours été heureuse, car j'ai toujours pensé à toi... Mais qui êtes-vous donc?...

— C'est Adrien qui vous aime, fit le docteur d'une voix insinuante en se penchant vers la malade.

— Oui, c'est Dieu et mon nuage d'or ! dit Hortense.

Elle retomba dans un assoupissement profond.

Verner entra alors.

Il pressa la main à Adrien, — et s'approcha du lit.

— Eh bien, Monsieur? demanda-t-il au médecin.

— Elle est bien mal répondit l'homme de l'art, — mais elle paraît s'endormir, qu'on

la laisse. De son sommeil dépend sa vie. Demain, lorsqu'elle se réveillera, je vous dirai si tout est fini ou si elle est sauvée.

Adrien pleurait. — Verner, plus fort, retenait ses larmes.

Le médecin s'en alla en promettant de revenir le lendemain de bon matin pour donner son certificat de vie ou de mort.

Rose se retira, et Antony resta encore quelques heures.

— Je passerai toute la nuit, dit Verner, soyez assez bon pour faire prévenir Eulalie.

— Et toi, tu ne retournes pas à la maison? demanda Antony au fils du comte de Branté.

— Non, répondit Adrien, — je suis bien ici, loin d'elle je mourrais!

Antony, qui avait veillé tous les jours précédents, alla prendre un peu de repos, — et les deux amoureux d'Hortense restèrent ensemble à son chevet.

Hortense s'éveillait de temps en temps sous la douce pression de la main d'Adrien; elle

semblait chercher avec inquiétude, puis retombait endormie.

Verner et Adrien restaient immobiles, n'osant ni prier, ni pleurer l'un devant l'autre et en ayant tous deux une égale envie.

Je vous dirais vainement quelles furent les angoisses de cette silencieuse veillée, et quels tourments dévoraient l'âme de ces deux hommes amis et rivaux, également absolus, également dignes d'un sort meilleur.

A chaque soupir étouffé de la malade, ils relevaient la tête et plongeaient leurs regards dans l'alcôve avec la même inquiétude.

Adrien était tellement brisé, il avait tant souffert, que ses yeux se fermaient malgré lui et que sa tête se penchait sur l'oreiller, près de celle de son amante.

Puis il la relevait et distinguait, à la lueur mourante de la lampe, la figure blanche d'Hortense, aux prises avec son mal, puis ses yeux rencontraient ceux de Verner.

Adrien finit par s'endormir profondément,

luttant contre le sommeil avec des tressaillemens convulsifs.

Alors, Verner les voyant ensevelis tous deux dans le même oubli des choses réelles, tomba à genoux devant le lit, les mains jointes, et pria pour tous deux avec ferveur. — Comme il dût souffrir! Pauvre homme sublime! il disait :

— Puisque vous n'avez pas permis, ô mon Dieu, que je sois heureux avec elle; — rendez-lui la santé; rendez leur le bonheur.... Ne reprenez pas à cette femme ce que vous lui avez donné de plus beau.

Verner pria toute la nuit. Il marchait, au milieu de mille passions éveillées, à la plus grande passion, après l'amour, — la religion!

Aussi n'eut-il aucune peur, aucune hésitation. Qu'il eût de joie, quand le jour vint! Oh! quelles sensations vives éprouvaient son âme! Le médecin allait venir.

Verner se défendit plus que jamais, dans sa piété, d'aimer cette femme que tout le monde aimait. Plus elle était belle, plus son ambition

lui criait de sortir du piège tendu à tous les hommes.

Et pourtant, comme il eût été heureux si Hortense eût été à la place d'Eulalie! Pour elle il eût voulu pouvoir réchauffer l'air du printemps, il l'eût emmenée à Paris où il aurait travaillé pour elle, il eût été attentif à son sommeil, à son bonheur, il eût été tout entier à cette femme.

Jamais l'amour n'aurait poussé un autre homme à ce zèle, à ces prévenances, à cette abnégation de tous les instants, de toutes les volontés. Jamais la passion n'aurait étendu un plus beau tapis de fleurs sous les pieds purs de cette femme.

Mais le notaire de Loches était malheureusement marié à Eulalie, — La pauvre femme !..

43

Un petit vent joyeux agitait le feuillage ; la rosée versait son parfum dans l'âme des fleurs.

Adrien se réveilla et trouva Verner qui se promenait à pas lents et comptés dans la chambre.

Le jour venait décidément.

Le docteur entra avec Antony.

Il s'approcha du lit, prit le bras de la malade et recula épouvanté.

Adrien, Verner et Antony suivaient avec anxiété les mouvements du docteur.

Celui-ci s'approcha de nouveau ; — Hortense était froide comme un marbre.

Il mit son oreille sur le cœur de la malade et crut qu'il avait cessé de battre.

Il palpa encore sa poitrine, son cou et ses mains, — tout était froid et languissant.

— Cette jeune fille est morte, dit-il doucement et d'une voix altérée.

— Morte ! s'écria Antony atteré en se laissant tomber sur un fauteuil.

Verner se jeta à genoux de nouveau en pleurant avec force.

Adrien s'approcha du corps d'Hortense ; — puis, comme si son émotion était trop forte, comme si quelque chose venait de se briser en lui, — il s'élança hors de la maison en poussant des cris de détresse. — Tout était dit.

Et la chambre devint plus silencieuse que jamais.

44

Le chapitre des douleurs.

Le fils du comte de Branté arriva chez lui. Là il se laissa tomber par terre, — dans sa chambre où il avait fait ses premiers projets de bonheur et d'amour.

Ce fut là un cruel moment d'amertume pour ce cœur fragile et plein de tendresse.

O douleur! ô misère! Et toutes ces souffrances ne pouvaient le tuer! Il avait été témoin

muet et impassible devant cette mort lente et réelle! Il en venait à envier le sort de cette femme morte, — car c'était lui qui était la victime, lui qui lui survivait et ne songeait pas à se donner la mort pour la suivre ou s'oublier avec elle!

Il était plongé dans la plus horrible des angoisses; — il était prêt à s'élancer sur son père qui avait tué Hortense et à le déchirer de ses dents et de ses ongles, car le sentiment qu'il avait voué à Hortense n'était pas un de ces liens qui se dénouent, mais qui saignent et se rompent. Ce n'était pas de la douleur qu'il éprouvait, mais bien du désespoir, — cette crise de l'âme qui est arrachée à elle-même et s'attache aux affections brisées. Une tristesse horrible et amère s'infiltra goutte à goutte en son âme qui s'imbiba de larmes. N'était-ce pas la première perte et la plus cruelle qu'il aurait pu jamais faire? N'était-ce pas la première fois que la mort devenait pour lui une réalité? Et nous avons cela de consolant ou de triste que la mort est une

parole avec laquelle nous jouons assez volontiers sans frémir, et que nous ne comprenons sérieusement qu'après l'avoir sentie.

Rien n'est plus affreux que ce début dans la douleur, voir celle que l'on aime morte pour ne plus renaître, morte sans qu'on puisse racheter sa mort par le sacrifice de sa propre vie! Rien n'est plus affreux que de la contempler ne parlant plus, ne respirant plus, ne remuant plus, ne voyant plus, blême déjà et livrée aux vers de la terre. Car on comprend alors!

Dire que l'on ne peut rien ressaisir d'un temps, d'une chose ou d'un bonheur passés!

L'âme d'Adrien, effrayée des idées métaphysiques qui se soulevaient en elle, se perdait dans l'infini... La douleur pénétrait dans cette âme pour n'en plus sortir.

Si encore Adrien avait eu sa mère pour l'abriter sous ses ailes, pour le recueillir comme un pauvre souffrant, mais il était seul, — pas une affection ne restait debout sur les ruines de son amour?

En quittant la maison désolée d'Antony, il y avait laissé sa seule et dernière espérance, son seul et dernier serment.

Adrien comprit qu'il faudrait mourir tout seul. Il eut un horrible sang-froid dans son abattement.

Mais il sentit qu'il n'aurait pas le courage de voir encore Hortense morte, de voir passer ses vingt ans cloués dans une bière. — Il n'avait plus une idée valable, — mais il ne pouvait pleurer. — Il voulut partir. — Il eût été terrible alors pour son père si celui-ci se fût présenté!

— Adieu Hortense, dit-il insensé, nous ne nous reverrons qu'au ciel! Adieu, mais je ne t'oublierai jamais !... Chère enfant! je te plains et je t'aime... Tu m'as apporté bien des maux... que n'en suis-je pas mort?

Et il sortit brusquement de la maison paternelle, emportant ses tristes pensées.

Hélas! à quoi bon apprendre à l'homme ce que c'est que le bonheur pour l'en priver au moment où il peut l'apprécier.

Adrien s'efforçait en vain de marcher vite; de violentes palpitations l'oppressaient, ses jambes tremblaient, son cœur et son âme aussi. Son imagination trouvait à chaque pas un coup de poignard et une souffrance de plus.

Il avait emporté quelques fleurs fanées, — de ces fleurs qu'Hortense aimait tant, et sur le satin desquelles il avait tant et si délicieusement pleuré. Il les cacha dans son sein en disant :

— Pauvres fleurs ! Venez avec moi, seul souvenir qui me reste d'elle ! Vous vous êtes fanées comme moi, comme nos espérances. Maintenant nous allons parmi des indifférents qui ne nous comprendront pas, nous avons perdu celle qui nous aimait !

Son cœur était dévoré d'angoisse, quoiqu'il lui fût impossible de pleurer. Son âme recevait de profondes blessures.

Il partit seul, ne demandant secours à aucun ami, n'osant retourner dans la maison d'Antony, ne se plaignant pas, n'accusant ni le ciel ni la terre, pas même le comte de Branté.

Il partit seul avec son âme, emportant une espérance morte et une plaie incurable.

Il voulut se diriger vers la route de Bourges, — mais il n'en fit rien. Il ne s'inquiétait ni de la misère ni de la faim, — ne songeant pas à la fatigue, espérant mourir en route.

Tout était fini pour lui. Il n'avait besoin d'aucune consolation, — elles eussent toutes été inutiles.

Il avait écrit à Antony Saurel.

« Adieu, mon meilleur ami, adieu, frère. Je « pars, et je ne reviendrai jamais à Loches.

« Je vais cacher ma misère je ne sais où; « mais je ne puis rester sur le théâtre de tant « de crimes. Ne vois pas M. de Branté. Il est « inutile qu'il me cherche. Je ne lui pardon- « nerai de ma vie.

« Jusqu'à ce que j'aie été rejoindre Hortense, « je prierai Dieu pour toi, afin qu'il te rende « tout le bien que tu m'as fait et à elle aussi.

« Adieu; — aime ta femme, rends-la heu-

« reuse; et quand tu auras tout oublié, quand « tout sera séparé et mort, pense quelquefois à « ton ami Adrien dont le cœur est à jamais fendu « et brisé. »

Adrien eut le courage surhumain de s'éloigner sans rien demander à son père. Il prit sa course, seul et égaré dans le monde, comme le Juif Ahavérus.

Après avoir marché quelques instants, il se trouva devant la Maison-Blanche, si remplie de souvenirs pour lui.

Là il s'assit sur le banc de pierre, et, son émotion étant trop forte, il versa un torrent de larmes qui le soulagèrent.

Il y resta une partie de la matinée à pleurer, à prier et à se souvenir des beaux jours de son amour, — tristes morts — qui s'étaient enfuis comme nous fuyons tous et comme fuyent nos années, nos espérances, notre âme et notre beauté.

Adrien, solitaire et perdu dans un océan d'a-

mertume, demeurait à la même place sans pouvoir se lever pour reprendre sa route. Il était froid comme un mort couché sur la dalle d'un tombeau.

— Pauvre fille, disait-il en pensant à Hortense, pauvre enfant sublime! dépouille ta vie flétrie par la douleur, et recommence là-haut une vie pure et innocente comme ton âme.

Hélas! Adrien avait jeté ses espérances en tas dans les armoires de l'oubli.

* * *

Tel est le prologue de notre drame. Il faut convenir, à la louange du caractère humain, que nulle goutte de sang n'entache nos premières pages, et que nous nous y sommes montré sobre d'inceste et de parricide.

Nous aurions incontestablement le droit de faire subir au lecteur nos profondes réflexions sur le commencement de cette histoire, — et le lecteur aurait aussi le droit de faire semblant

de les lire. Cependant nous n'abuserons pas de nos avantages, afin qu'il nous regarde comme un homme honorable. — Toutefois, nous nous empres ons de protester d'avance contre nos éditeurs qui ont la complaisance de nous considérer avec une certaine bienveillance, et nous déclarons être doué d'une grande humilité chrétienne.

Nous nous permettons cet entr'acte et le remplissons ainsi qu'il suit :

Jusqu'à présent nous n'avons fait qu'exposer n s intentions comme quand le Tyran déclame à madame M.rope, veuve de Cre phonte :

Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie.

Mais nous nous sommes bien gardé de couper les cordes de notre lyre, comme un certain Spartiate, ou de nous mutiler comme Origène. Nous n'avons pas non plus versé toute notre tendresse sur ces premières pages; nous n'avons pas donné notre plus belle bague, comme fit le tyran de Syracuse; nous n'avons pas jeté notre

coupe d'or à la mer, comme fit le *roi de Thu.* du grand poète allemand.

Ici s'arrête naturellement la première partie de notre histoire. C'est avec plaisir que nous la voyons terminée, — car il nous eut été impossible de continuer à vous raconter ces détails chargés de mélancolie et de souffrance.

Nous verrons dans le volume suivant, — je veux dire dans la seconde partie, — ce que devient Adrien. — Nous vous avons même réservé, — madame, — une agréable surprise qui vous fera oublier les mauvais jours de nos héros, ou plutôt de nos principaux personnages.

Nous verrons aussi comment l'ambition de Verner devint plus terrible que jamais, et la manière dont elle fructifia.

Ne vous ai-je pas dit que le notaire de Loches était frappé à la tête, mordu au cœur ? Plaignez-le! et plaignez Hortense !

Nos acteurs, je vous l'ai avoué ,sont presque tous un peu fous. Adrien est fou d'amour, — Verner est fou d'ambition et de passion, — M.

le comte de Branté est fou dans son égoïsme et sa cruauté.

Le plus sage de tous n'est pas celui qu'on pense! Le plus sage — c'est Antony Saurel, qui a eu le bon esprit et le gros bon sens de prendre la vie à l'endroit.

Ne vous ai-je pas dit que Verner l'ambitieux devait devenir une sorte de chevalier d'industrie, lui si probe jadis, mais si pauvre, si honnête, mais si ignoré?... Il devait devenir tout autre, avide de famosité et d'argent. Il devait abuser ainsi de sa vie, de son talent, de sa plume, de son énergie éblouissante; — il devait abuser de ses voluptés, de sa force, de son passé, de son avenir. Que lui importait? Rien ne devait lui faire peur. L'ambitieux n'avait qu'un but: l'or et la réputation! Votre but à tous, votre but peut-être aussi, — madame, — qui devriez ne pas en avoir d'autre que l'amour.

Que lui importait le reste, pourvu qu'il fût grand et riche?

Il devait aimer la puissance et le lux com-
me tous les ambitieux, comme tous les lup-
tueux que l'intelligence et une certaine fa-on
d'être, met un peu au-dessus du vulgaire.

O fortunatos nimium!

C'est ce que nous verrons dans la deuxième partie qui va suivre.

FIN DU PREMIER VOLUME ET DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

Chapitres.		Pages.
	DÉDICACE.	1
	PRÉFACE.	5
1	D'un comte qui était veuf.	25
2	Un jeune homme	31
3	. . . . .	45
4	. . . . .	49
5	. . . . .	57
6	Où l'on reçoit des conseils.	65
7	Le notaire de Loches.	75
8	Hortense.	91
9	. . . . .	109
10	. . . . .	117
11	. . . . .	125
12	. . . . .	133
13	. . . . .	157
14	. . . . .	143
15	Antony se croit obligé de prononcer un discours.	149
16	. . . . .	155

Chapitres. Pages.

17 Une nuit d'amour. 159
18 167
19 Où un notaire se montre impoli. 173
20 181
21 187
22 189
23 193
24 Dans l'étude. 203
25 209
26 Départ. 219
27 Adrien de Branté à Hortense. 223
28 Un débris de l'empire. 225
29 231
30 235
31 239
32 247
33 253
34 261
35 Adrien revient à Loches. 273
36 Tumulte. 293
37 303
38 Un ambitieux. 311
39 A propos de l'amour. 325
40 331
41 337
42 343
43 353
44 Le chapitre des douleurs. 353

UN

GRAND HOMME

POLITIQUE.

II.

Du même auteur :

Quatre Mois en Mer, 2 vol. in-8.
Nuits espagnoles, 1 vol. in-8.
Benedittо, 1 vol. in-8.
La Dame de Trèfle, 1 vol. in-8.
Médéric, 2 vol. in-8.

Sous presse :

Le peintre Breton, 2 vol. in-8.
Les Bonnes Fortunes, 2 vol. in-8.

En vente :

H. DE BALZAC.

Le Médecin de Campagne, 2 vol. in-8.
Le Lys dans la Vallée, 2 vol. in-8.
Le Père Goriot, 2 vol. in-8.
Le Livre mystique, 2 vol. in-8.
Séraphita, 1 vol. in-8.
César Birotteau, 2 vol. in-8.

MICHEL RAYMOND.

Henriette, 2 vol. in-8.
Maria, 2 vol. in-8.
Scandale, 2 vol. in-8.
Albertine, 2 vol. in-8

MAXIMILIEN PERRIN.

Le Bambocheur, 2 vol. in-8.
La Femme du Notaire, 2 vol. in-8.
Les Saltimbanques, 2 vol. in-8.
La Permission de Dix heures, 2 vol. in-8.
Mémoires d'une Lorette, 2 vol. in-8.

DINOCOURT.

Le Sac de Nuit de sir Robert, 2 vol. in-8 ou 4 vol. in-12.
La Sorcière des Vosges, 2 vol. in-8.
Le Neveu du Curé, 2 vol. in-8.
Une Tête mise à prix, 2 vol. in-8.

Mémoires du Prince de Talleyrand, 4 vol. in-8.
Clara de Noirmont, par madame **Marie de l'Épinay,** 1 vol. in-8.
Souvenirs d'un Fantôme, par **Lamothe-Langon,** 2 vol in-8.
Deux Frères, par madame **Niboyet,** 1 vol in-8.
Deux Reines, par **Alfred Delille,** 1 vol. in-8.
Les Solonais, par **Léon de Buzonnière,** 2 vol. in-8.
Frédéric et Léonie, par **A. duval,** 2 vol. in-8.

On trouve toujours à la *Librairie des Cabinets de Lecture,* un assortiment considérable de romans anciens, nouveaux, au rabais, d'occasion, dépareillés ; et généralement tous les ouvrages nécessaires à la formation d'un cabinet de lecture.

Sceaux. — impr. de E. Dépée.

UN

GRAND HOMME

POLITIQUE.

PAR

Charles Marchal.

« Ce livre, quoique fondé sur le développement d'un caractère exceptionnel et fatal, a été écrit pour les femmes.

2

PARIS
CHARLES LE CLERE, ÉDITEUR,
A LA LIBRAIRIE DES CABINETS DE LECTURE,
10, rue Git-le-Cœur.
1842

DEUXIÈME PARTIE.

Verner et les Politiques du XIXe siècle.

— Où vas-tu?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien! tu vas aller en prison.

— J'avais donc bien raison de dire que je ne savais pas où j'allais.

ÉSOPE.

1

Où l'auteur s'efforce de se justifier.

Un écrivain tel qu'il soit a tant de peine, et fait journellement preuve de tant de zèle, qu'on doit toujours lui savoir gré de ses efforts. Assurément il a des droits à la bienveillance de tous les lecteurs, — de même qu'il a des droits à un certain bénéfice de la part de son Éditeur, — quand le livre est fini, — en supposant qu'il finisse.

C'est en cet instant que son cœur doit palpiter bien fort pour deux raisons bien différentes quoique venues en même temps.

La première raison est celle-ci :

— L'Ecrivain se sent pris d'une grande vénération à l'endroit de son Éditeur lorsque le moment est arrivé où celui-ci doit lui compter, en échange de son manuscrit, une somme honorable avec laquelle il pourra se nourrir, se loger, prendre quelques plaisirs et se vêtir de chemises, de chapeaux, de bottes, etc....

Cette réflexion nous rend tout confus, — en pensant que nous donnons si peu pour tant d'argent.

Elle nous afflige également lorsqu'il nous arrive au contraire de penser que nous donnons tant, — toute notre âme, — pour si peu.

Car cette question peut se prendre dans les deux sens opposés, — et en cela elle ressemble à toutes les questions possibles.

Arrivons à notre deuxième raison :

— Nous sommes encore joyeux lorsque notre

œuvre est terminée, en songeant que la jeune et belle femme que nous aimons l'a peut-être tenue entre ses mains blanches, en songeant qu'elle a livré ses parfums à ces pauvres feuilles, en songeant qu'elle s'est endormie en pensant à nous et à nos héros, et qu'elle sortira demain de son chaste lit toute fraîche et toute rose en se souvenant encore d'eux et de nous.

Voilà à quoi nous rêvions tout-à-l'heure en commençant cette deuxième partie. Hélas! pourquoi avons-nous encore à vous ennuyer si longtemps?... Pourquoi ne peut-on pas toujours rêver?

Croyez donc, et nous tenons à nous justifier à vos yeux de tous soupçons, — croyez que notre première pensée était, — en nous levant ce matin — d'aller à la campagne pour oublier une foule de choses ennuyeuses. Mais comme ce projet fermentait en notre esprit, — nous nous sommes souvenu qu'il nous restait trop de mots à écrire ici. Et nous avons renoncé à nous élever

au ciel d'où notre livre nous eut paru si petit.

Nous déclarons être rentré dans nos pantoufles. — Oui, nos pantoufles ! Et si nous en parlons volontiers c'est par un sentiment de vanité bien pardonnable !

Au reste, — s'il nous est pénible de ne point aller contempler le soleil et les arbres verts, et la mousse, et l'herbe haute, — nous espérons, dans notre égoïsme, que cela vous sera aussi fâcheux qu'à nous-même, et nous allons faire tous nos efforts pour qu'il en soit ainsi.

2

Adrien pleura longtemps, — au pied de la Maison Blanche, — devenue déserte.

Une fièvre brûlante agitait son pouls.

Il se rappela ses joies et ses espérances passées, — il se rappela les rayons de soleil qu'il avait tant aimés; — il s'aperçut que les fleurs cultivées par les mains d'Hortense s'étaient fanées. — Il songeait au calme et aux douces émo-

tions de leur amour, à leurs causeries, à leurs jeux, et à l'avenir qui s'était montré tout souriant à l'horizon.

Hortense avait quitté ces belles choses pour mourir. Mourir ! pauvre enfant, — sans avoir eu le temps de jouir et de connaître !

Adrien était perdu dans sa souffrance. Et, en effet, savez-vous rien de plus affreux que de voir sa maîtresse sur un lit de mort, que de voir ses yeux s'éteindre et s'endormir pour ne plus se réveiller jamais ? Voir pâlir, ô mon Dieu ! ces lèvres que l'on a baisées, sentir ce cœur que l'on a touché cesser de battre tout-à-coup !

Plus d'amour ! plus de douces émotions ! quoi de plus triste que de perdre tant de bonheur, celui qu'on avait à lui donner, et celui qu'on devait attendre d'elle ?

Adrien savait qu'Hortense n'était plus ! — Pauvre Hortense ! pauvre fleur entre ces fleurs qui naissent et fleurissent dans l'ombre, et ne peuvent étaler au soleil leurs brillantes couleurs !

Adrien songeait aussi qu'il mourrait bientôt,

— et qu'il mourrait seul! seul sans Hortense! seul sans une âme pour l'aider à mourir, pour lui faire croire à une autre existence; seul! sans un cœur pour lui parler d'amour, sans un regard pour recevoir son dernier regard, sans une main pour presser la sienne... tout seul!

Adrien absorbé par cette pensée se leva.

— Au moins, dit-il, puisque je dois mourir parce qu'elle est morte, — que je la voie une fois encore, — que j'essaye de finir où elle a fini, de tomber dans l'abîme où elle est tombée.

Il dit et courut vers la maison d'Antony.

Il entra comme un dé-espéré.

— Ah! s'écria Verner en l'apercevant, elle vit!.... elle vit! Elle s'est réveillée et vous a appelé.

— Comment? demanda Adrien. Hortense..... elle n'est pas morte?..... Merci, mon Dieu!.....

— Non, non, fit Rose, venez, venez....

Et elle l'entraîna dans la chambre de la folle, — qui était revenue de son évanouissement.

— Tout-à-l'heure, dit Antony Saurel, je m'é-

criais comme Adam devant Abel.... Voilà la mort! maintenant je vous vois heureux, vous vous aimez, et je m'écrie : voilà la vie!

Eh bien! Madame ma lectrice, — ai-je tenu ma promesse, et cette surprise ne vous est-elle pas aussi agréable qu'à moi-même?

3

Le lendemain Hortense alla mieux. — Deux jours après elle put se lever.

Ce fut Adrien qui soutint ses premiers pas ; le bonheur était revenu en lui comme une prière. Verner aussi lui prodigua ses soins, car pour ces deux hommes elle était toute la vie, tout l'amour.

Mais la passion de Verner était impossible dans cette vie ; — aussi il tourna pour un mo-

ment son énergie d'un autre côté, et elle fructifia au profit de son ambition.

Le calme revint ainsi dans la maison du bon Saurel.

Adrien se disait :

—Moi, je serai l'époux d'Hortense. Je lui tiendrai lieu de tout ce qui lui manque, je serai sa mère, son amant, comme elle sera mon Dieu, ma religion. Je lui ferai la vie et l'âme heureuses par le don de ma vie et de mon âme. J'oublierai tout près d'elle, et je la couronnerai d'amour.

Verner se disait :

— Je ne pourrai jamais changer de folie, j'aime Hortense comme on n'aime jamais qu'une fois, je l'aime assez pour user toute mon âme.... Mais je ne puis posséder cette femme, — et quand bien même je le pourrais, — je ne le voudrais pas — attendu qu'elle a aimé Adrien. Je l'aurais aimée alors qu'elle était pure de toute passion ; — et dans ce cas j'aurais été jaloux des moindres sensations qu'elle eut ressenties sans moi.

Alors j'aurais eu toute sa vie à moi et je lui aurais donné toute la mienne.

Aussi la trouverai-je après ma mort, quand mon corps pourri sera devenu l'herbe que l'on foule, le vent que l'on écoute, les fleurs que l'on cueille et auxquelles on vole leurs arômes.

Alors la poussière de son corps sera devenue aussi de la terre, de l'herbe et des fleurs.

Et nos deux âmes réaliseront le rêve que j'ai fait ici.

Puisque l'amour qui me brûle n'est que le pressentiment d'une autre vie, il me faut dans celle-ci ne pas me séparer d'Hortense. Je prendrai donc chaque jour ce que je pourrai dérober d'Hortense à Adrien ; aujourd'hui un de ses regards, demain un peu de son parfum. Mais je ne la convoiterai pas physiquement, attendant en silence le moment suprême où nos deux âmes s'éleveront vers l'ardent foyer où demeurent toutes les âmes des morts.

Je me résignerai à cette chose difficile, et je tâcherai d'emmener Hortense et Adrien à Paris, où

je suis appelé à faire fortune. Dès que je serai riche, — on m'aimera plus, — et l'on ne sait ce que nous réserve l'avenir !

Or, Verner avait tort de ne pas se contenter d'Eulalie. Il aurait dû méditer ce vieux proverbe de Sancho Pança :

Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Lequel proverbe est aussi, dit-on, du *bon La Fontaine*,—ainsi appelé parce qu'il avait des accointances avec sa femme de ménage.

4

Un soir que Hortense reposait après une courte promenade, — Adrien quitta la maison de Saurel, — ou il avait ramené son Hortense, — et alla chez le notaire de Loches. Il le trouva seul dans la salle à manger.

Le notaire alluma une pipe et devisa avec Adrien.

— Mon ami, lui dit-il, il n'y a que trop long

temps que nous usons notre vie si précieuse sans songer à rien de sérieux. Nous nous fatiguons beaucoup sans fruit, nous marchons beaucoup sans avancer dans la route. Croyez-moi, changeons de manière d'être, — allons à Paris, — où tout est bon, beau et grand, — où mille chances pour une attendent les cervaux supérieurs, — où est la fortune enfin, et par conséquent le bonheur. Ne vous y trompez pas! hors Paris tout est mort, toutes les énergies se dépensent sans effet.

— Mais Hortense! dit Adrien.

— Fort bien; attendez qu'elle guérisse, et si votre père refuse de vous la donner, enmenez-la et venez avec nous. J'ai une idée, voyez-vous, et Dieu sait si je suis décidé à renoncer à ce qu'il a fait pour moi! Je sens en moi de nouvelles fantaisies, mon cœur a faim, — il faut que j'ouvre aux grandes choses qui sont emprisonnées dans ma tête. — J'ai le spleen ici, — je finirais par m'abrutir.

— Eh bien, dit Adrien, — je souhaite que vous réussissiez.

— Que notre pauvre Hortense recouvre la raison, et tout ira bien.

— Dieu vous entende!

Ils restèrent encore quelque temps à causer, puis Adrien se retira avec de nouveaux projets.

— Et au fait, se dit-il, notre ami Verner n'est pas un homme ordinaire.... Comment se fait-il qu'il ne soit pas plus avancé à son âge ?... Sans doute il a essuyé quelque grand revers, quelque infortune contre laquelle tout homme est sans armes. Il a ma foi raison, — il faut que je gagne ma vie. Qu'est-ce après tout qu'un rêveur? Un paresseux, un être incomplet, inutile. Je suis décidé à ne plus vivre à la charge de mon père. C'est un pain trop chèrement vendu. Certes, quand Hortense sera mieux nous partirons avec Verner. *Le travail est le père de l'abondance,* comme disent les hommes vieux.

A quelque temps de là, l'ambition ayant germé dans le cœur du jeune homme, il retourna

chez Verner. Celui-ci qui ne s'était jamais confié à personne, — même à Eulalie, — raconta sa vie à Adrien. Il ne lui cacha rien, ni ses ambitions, ni ses déceptions, ni ses erreurs, ni sa trop fatale probité. Il lui dit tout et lui fit part de ses projets.

Adrien en rêva deux nuits et n'eut plus dès-lors qu'une seule pensée fixe et tenace, à savoir celle d'aller à Paris en compagnie du notaire de Loches.

La Fable de la Folle.

Hortense avait la triste dignité du malheur, et refusait toujours de reconnaître ses amis. — Tout le monde la regardait avec une pitié respectueuse.

Le médecin venait la voir tous les jours, — mais l'amour devait faire ce que l'art avait essayé vainement. L'amour seul devait la débarrasser de cette triste infirmité, au profit de sa tendresse.

La douleur avait rendu Hortense pâle, — elle avait peine à reprendre ses forces, — car, toujours vivante elle était devenue insensible, impassionnée. L'amour l'avait étourdie comme un parfum trop fort. — Heureusement qu'elle ne comprenait pas bien ce qui serrait sa poitrine au souffle pénétrant du soir.

Hortense n'avait pas perdu sa beauté. Ses yeux noirs, les contours parfaits de sa figure, ses cheveux bruns couchés sur son col blanc, l'élégance répandue sur toute sa personne, et je ne sais quel parfum qui lui était particulier, tout en elle touchait et faisait trembler le cœur au premier aspect. Sa physionomie avait conservé, à travers ses souffrances, son exquise pureté, — et quand elle levait les yeux, son regard doux, velouté, et cependant triste et profond pénétrait l'âme. Sa taille et sa démarche avaient toujours conservé, leur majesté et leur grâce aérienne, si bien que chacun se disait :

— Quel dommage d'être folle étant si belle!

Puis l'indifférent passait et ne se rappelait plus

d'elle que comme un songe pénible dont l'impression finit par s'effacer et se perdre.

Cependant l'été était dans sa splendeur. — Le soleil était plus chaud qu'il n'avait jamais été; ses rayons se couchaient sur l'herbe et la rendaient plus tiède et plus douce.

Les arbres balançaient leurs riches panaches dans les airs ; — Loches était rempli de chaleur. Là tout était parfum, mollesse, lumière.

Les fleurs embaumaient, — les oiseaux chantaient comme ils n'avaient jamais chanté.

Sur le bord de la rivière les saules étalaient leurs cheveux verts ; — tout était en fleurs, épanoui, vigoureux.

Un matin, Hortense se réveilla plus joyeuse que de coutume. Elle se leva, et descendit dans le jardin.

L'air était transparent, la nature donnait une de ses plus belles fêtes.

Rose fit asseoir Hortense dans un grand fauteuil, — Antony apporta un oreiller et un coussin pour ses pieds délicats.

Hortense parla beaucoup plus qu'elle n'avait jamais fait.

Adrien et Verner vinrent.

On s'assit, — comme c'était l'usage, — autour de la malade. Antony fumait sa pipe, le notaire faisait de même, Adrien regardait doucement Hortense, et Rose travaillait à quelque oripeau de femme.

Hortense était calme. — Elle regardait fixement Adrien absorbé devant sa figure céleste, veillant sur elle avec son amour. Elle le contempla ainsi longtemps sans que son visage trahît la moindre émotion.

Adrien était si fortement ému qu'il lui prit les mains et pleura.

— Allons, sois raisonnable, dit Antony; à quoi bon te désoler?... tu vois bien qu'elle va mieux.

Hortense parut se réveiller; sa figure prit une pauvre expression de plaisir et d'insouciance, et elle dit en riant :

— Mes amis, je vais vous raconter l'histoire de mon chant et de mon bouquet.

En disant cela, — elle sortit de son sein le bouquet qu'Adrien lui avait donné autrefois et qui ne l'avait jamais quitté depuis.

Ce fut encore pour Adrien un sujet d'être heureux et d'espérer.

Hortense continua avec un son de voix tendrement accentué :

— Il faut vous dire d'abord que je suis un peu fatiguée par mon habitude constante d'espérances et de désappointements. Que dis-je ! je souffre éternellement, et voilà ce qui fait la pâleur de mes joues, qui laissent deviner l'impression de ma pauvre âme rêveuse. Car mon bouquet est sans voix, — et, en cela il ressemble à tous les bouquets que vous ayez jamais cueillis... Hélas ! si mon bouquet pouvait chanter !... Il m'a pourtant fait entendre sa voix suave, mais il y a bien deux mille ans... c'est un peu long !— Et c'est ce qui fait que j'attends tous les jours qu'il lui plaise de chanter encore.....

C'est moi qui ai mis au monde toutes ces belles fleurs que vous voyez semées avec tant de prodigalité sur la mousse et dans l'herbe. Mais de toutes ces éblouissantes créatures, celles que j'aime le mieux sont celles-ci... oui, les voilà... ce vieux bouquet qui m'aide à supporter mon malheur.,.

— Pourquoi cela ? demanda Verner.

— Pourquoi ? répondit la folle. Parce qu'il me vient de lui... de mon Adrien que j'aime tant... et qui m'a quittée... et qui n'est plus revenu...

La figure d'Hortense prit une expression d'amer souci et d'abattement, qui passa de suite comme un nuage.

En s'entendant nommer ainsi, Adrien s'approcha d'Hortense, et lui dit :

— C'est moi, Adrien... je suis là, près de toi. Ne me reconnais tu pas ?

— Non, dit elle en riant tristement et en retirant ses mains qu'il avait saisies, vous n'êtes

pas Adrien, vous! mon Adrien que j'aime et qui m'aimait tant!...

Celui-ci retomba dans son néant.

— Faisons la parler, dit Verner; vous savez que le docteur a dit qu'un jour d'épanchement ou de pure allégresse ranimerait la fraîcheur de sa raison.

Puis s'adressant à Hortense, il lui demanda :

— Ne voulez vous pas continuer à nous raconter l'histoire de votre chant et de votre bouquet?

— Si fait, répondit-elle, et je vais tout vous dire, dussiez-vous ne pas en croire un mot. — Je n'ai d'ailleurs aucune raison de vous la dissimuler, au risque de passer à vos yeux pour un esprit faible ou dérangé. Cette histoire vous prouvera clairement que mon amant reviendra quand mon bouquet aura chanté, et que mon bouquet chantera quand les gens de la cour dont je suis reine seront venu me chercher dans mon nuage, — ce qui ne peut tarder de quelques siècles.

Ici elle s'interrompit. — Nous abuserons de cet instant de répit pour vous faire observer la bizarre précision de ses paroles, et les idées étranges qui s'étaient fixées dans son cerveau.

Il est encore un fait étonnant que les médecins ne peuvent expliquer. La femme la plus honnête emploie, quand elle est devenue folle, des expressions dont elle eût rougi avant. C'est ainsi que vous avez vu Hortense si chaste, si pudique, si timide, parler librement de son amant, de ses espérances les plus chères, de ses souhaits les plus intimes.

— Vous n'espérez pas, dit Verner, que vos sujets viendront avant plusieurs siècles.

— Et qu'est-ce cela? répondit-elle en souriant railleusement. Ce soir, j'aurai vécu un siècle de plus... Mon cœur se brisera si, dans dix siècles au moins, mon bouquet n'a pas chanté... Et j'espère!

Maintenant si je me suis assise parmi vous, c'est pour attendre que l'instant soit arrivé. Quand ma chimère aura pris des formes réelles,

je me leverai... Quoi qu'il en soit, je reprends le fil de ma narration :

Je ne me rappelle pas où je suis née. Je sais pourtant que je suis une fille du midi, de cette terre dont l'aspect est un doux poëme et la langue une douce musique. De tous mes souvenirs d'enfance, je n'avais gardé que mon chant que j'ai perdu et que ce bouquet va me rendre. Il me souvient vaguement qu'il flottait autour de mon berceau. Soit imagination, soit souvenance, il me semble que c'était le favori de ma mère, — voilà pourquoi je l'ai aimé !

Pauvre mère ! je l'ai à peine connue, et je ne m'en rappelle que comme d'un parfum passager dont mon âme a gardé l'empreinte.

Il y a quelques cents ans, — j'arrivais à ma seizième année, — lorsque, restée seule avec une vieille femme, je tombai un matin dans le lac, en courant après un papillon.

Je ne sais combien de temps je restai ainsi mais, quand je revins à moi, la vieille femme était disparue. — Je ne la revis jamais depuis.

Comme le jour était beau à mon réveil! J'étais reine d'une île enchantée, j'avais une cour et un nuage couleur de pourpre.

Il ne me souvient pas combien de temps se passa encore, toujours est-il qu'un jeune prince étranger se présenta à moi, — par une blonde matinée.

Il revint tous les jours et je finis par l'aimer éperdûment. Ah! notre destinée était d'avoir le cœur rivé à la même chaîne, l'âme baignée du même amour!

— Et quel était son nom? demanda Saurel.

— Adrien, répondit naïvement Hortense.

Ensuite elle continua :

— Il m'aimait! aussi je commençais une vie nouvelle; tout était splendide et coloré d'amour autour de moi... Que l'avenir était beau alors! car, vous le savez, pour nous autres le passé n'est plus et le présent n'est pas. Comme j'aurais voulu ne vivre que pendant le temps où il était avec moi! comme j'étais jalouse quand un doux regard de femme se reposait sur son visage!

Dans les premiers jours je n'osais le regarder tant j'étais heureuse de son amour et tant sa présence me suffisait.

Il me disait : — De combien de bonheurs je voudrais entourer votre vie qui est ma vie! O Hortense! Dieu seul sait le culte que je vous ai voué!

Je lui offrais mon âme, — et il me donnait la sienne et son cœur. Je vous le dis, il est perdu le temps que l'on ne consacre pas à aimer!

Vous comprenez pourquoi je suis si triste maintenant. C'est parce que j'ai peur d'avoir rêvé! J'ai beau me rappeler sa voix qui pénètre le cœur et son regard qui dévore, j'ai des moments de doute.

Un beau jour, — comme je me promenais sur l'herbe devant mon palais, il m'apporta un bouquet! — l'âme de ce bouquet exhalait un arôme délicieux...

Tenez, le voilà, — c'est lui, fané et décoloré aujourd'hui comme mes espérances!

J'hésitais à le prendre, mais Adrien me re-

garda d'un air si suppliant que je ne pus résister. Quand il fut parti, je baisai son bouquet et le cachai dans mon sein. Hélas! c'est tout ce qui me reste de lui!

Une autre fois que je chantais par hasard le chant que m'a légué ma mère, — il se jeta à mes genoux, prit mes mains, et me supplia de le lui chanter souvent. Vous le voyez, ce bouquet qui était à lui est à moi, de même que ce chant qui était à moi est devenu sa propriété. Ah! ce fut un sublime échange!

Un soir il vint, — la nuit tombait, j'étais seule à une des croisées du palais. Le jour expirait dans les vagues dorées et éclatantes de l'horizon. La nature, parée de teintes de feu, s'apprêtait à rêver et à dormir. Le soleil était descendu dans son lit, et ses franges roses se perdaient au loin. Les lutins qui soufflent la brise du soir agitaient les feuilles des arbres.

Adrien vint, me parla de son amour que je partageais si bien et me prit les mains. Mais dans

cette pression soudaine il y eut quelque chose d'électrique qui nous attacha l'un à l'autre.

Quoique je fusse plus heureuse que je n'avais jamais été, mon sein était palpitant, et je pleurais. — Mon âme brûlait. — On eut dit que mes veines s'ouvraient pour recevoir le sang d'Adrien; nos cœurs et notre vie se confondaient.

Nous restâmes long-temps sans parler, puis notre émotion débordant, nos mains se pressèrent de nouveau.

— Hortense! vous m'aimez? me dit Adrien. Oh! je le sens, vous m'aimez. Dites-moi que je ne rêve pas, que c'est bien vous, que vous êtes bien à moi!

Il me parlait d'une voix passionnée et profonde... Comment aurais-je pu résister à tant de bonheur, moi, faible femme?.....

Je m'endormis sur ses genoux. — C'était par une de ces soirées embaumées où la nature jette dans l'air des torrents de parfums. J'éprouvais une sensation extraordinaire et qui faisait tressaillir tous mes fibres d'un plaisir étrange; il

me semblait qu'une bouche invisible m'embrassait et cherchait à pomper tout ce que j'avais de vie.

Tout mon corps se troubla sous ce baiser qui fouillait mon âme, et je m'éveillai.

C'était lui! sa bouche était ardemment attachée à mes lèvres..... Je sentis ses bras se glisser autour de moi, et mon cœur toucha son cœur.

C'était trop pour mon âme, le bonheur m'étouffait, je me sentais mourir dans les bras d'Adrien.

Notre tendresse, notre émotion, nos joies se mêlèrent ainsi, et j'oubliai dans cette nuit tout ce que j'avais souffert jadis, tout ce que j'avais senti, vécu, espéré.

Ici, il m'est impossible de vous décrire notre félicité. Les mots manquent à ma bouche, les inspirations à mon esprit; tout est dans mon cœur!

Vous avez, sans doute, dans vos souvenirs un souvenir intimement lié à vous et qui réponde à

celui-là. Aussi ne rirez-vous pas de moi, de mes impressions naïves.

Nos âmes avaient des ailes, — leurs parfums et leur pure essence se confondaient et s'élevaient dans les régions de l'Éther.

Ah ! pourquoi ce moment dut-il cesser quand vint le jour ? pourquoi ma vie ne finît-elle pas là ?

Adrien me quitta. — Je le suivis des yeux jusqu'au moment où il disparut dans les bois ; — et il n'était plus là que je regardais encore.

Je n'osais penser de peur de voir s'évaporer le charme qui planait sur moi.

Il me semblait que ma tête était pleine de bruit ; mon cœur était si rempli d'ivresse qu'il ne pouvait la contenir toute, et qu'il eût voulu en répandre autour de lui.

J'étais heureuse ; — j'aurais voulu voir ma mère, je me sentais disposée à presser les mains à tout le monde, à soulager toutes les misères, toutes les souffrances.

Je demeurais ravie dans cette chambre qui me semblait être encore imprégnée d'Adrien.

Dans mes rêves, c'est lui que j'appelais ; — son nom me paraissait devoir être une prière agréable à Dieu. Alors je compris qu'il était mon ange gardien, qu'il tenait dans ses mains la part de bonheur qui m'est réservée en ce monde. Je mourais loin de lui ; loin de lui je souffrais, —et cette souffrance était douce parce qu'elle venait de lui.... O Adrien ! que faisais-tu quand je souffrais?....

Cependant j'avais, par instant, une force surnaturelle, — car l'amour grandit la femme et la rend capable de tout ce qu'il y a de noble et de sublime.

Arrivée à cette partie de son histoire, Hortense s'arrêta un instant pour essuyer gracieusement ses larmes, et elle dit, en caressant son bouquet couché sur ses genoux :

— Voyez mes fleurs..... elle ne m'ont jamais quittées, c'est la chaleur de mon sein

qui les a flétries..... Pauvres fleurs ! Pauvre Adrien !

Quelques jours après, — un matin, — un mauvais génie vint chez moi, — m'enleva dans mon propre palais et me conduisit où vous me voyez aujourd'hui.

J'appris depuis, je ne sais comment, qu'Adrien était parti pour le combattre.

Il doit l'avoir tué maintenant, et il est probablement en route pour revenir vers moi.

Je l'attends. — Or, quand il sera pour revenir, mon bouquet aura chanté, — et mon bouquet chantera quand mes courtisans seront venus me chercher dans mon nuage d'or.

Oui, j'attends ! Et j'ai foi en lui, je sais qu'il reviendra ; — car il ne voudra pas que la poésie de mon âme meure et s'éteigne. Il n'a pas mis dans mon cœur l'espérance et le désir pour les froisser par le désappointement et la trahison.

Le bonheur qu'il m'a fait pressentir n'est pas un songe..... O mes amis, dites-moi bien

que je ne dors pas, que je suis bien éveillée, et qu'il va revenir !

Hortense voulut se lever, mais elle retomba sans forces. — Elle reprit :

— Les nuages sont blancs et courent dans l'air; le mien va venir..... Le vent balaie le ciel et me l'apporte en chantant..... Entendez-vous, enfants ?... c'est mon nuage, c'est mon bouquet qui chante, c'est Adrien.

— Oui, c'est moi, s'écria celui-ci en se jetant à ses pieds.

— Toi ? Oh ! oui, oui ; je te reconnais, dit-elle en prenant sa tête dans ses mains blanches ; — oui c'est bien toi, mon fiancé que j'aime !..... Mais qu'ai-je eu ? Oh ! j'ai été bien malade, n'est-ce pas ? mais maintenant je suis mieux.... Oui, je vous reconnais bien tous..... Voilà ma bonne Rose, voilà Antony, voilà M. Verner..... Oh ! si vous saviez comme j'ai souffert loin de vous ! car j'ai eu le délire, j'ai eu la fièvre..... Suis-je bien changée ?.....

— Non, vous êtes toujours notre Hortense que nous aimons tant! dit Saurel.

La raison était revenue à Hortense par un miracle de Dieu. Elle appuyait sa tête voilée de ses longs cheveux sur le sein de son amant, et elle s'attachait à lui comme si elle eut craint de voir s'évanouir cette consolante réalité.

Adrien lui disait :

— Un mot de ta bouche me rend la vie. Oh ! tu es toujours belle, puisque les marques de tes souffrances me rappellent les perfections de ton âme..... Mon Hortense ! c'est demain que je veux effacer de ton cœur ce que tu as souffert. Le temps des larmes et de nos douleurs est fini. Figure-toi que ce que nous laissons derrière nous est un rêve dans lequel nos âmes se sont épurées au souffle de l'amour.

Hortense était dans les bras d'Adrien. Sa taille souple et frêle succombait sous le poids de sa tête..... Elle pleurait, et elle pleurait d'amour !

Elle l'étreignait, elle le dévorait de caresses ;

elle embrassait son front, ses cheveux, ses mains ; elle baisait ses habits, et elle avait dans ce délire nerveux des mots d'amour si sublimes, des éclats de passion si énivrants que son amant en était épouvanté. Ah! mes amis, qui pourrait dire ce que c'est que l'amour chez certaines femmes?.....

Cette imagination débordait de verve et d'énergie ; pas une touche qui ne répondît, pas une corde qui ne vibrât !

Elle disait à Adrien : — *Je t'aime!* Et lui traînait son âme par les sensations les plus déchirantes, par les angoisses les plus vives et les plus voluptueuses. Il y a tant de soleil pour nous dans ces mots-là : *Je t'aime!*

Non, Dieu n'est pas plus puissant que cette femme était heureuse ! Quand Adrien glissa ses deux bras tout autour de son corps, elle se sentit prise d'un frisson de volupté, et ses membres tremblèrent malgré elle, tandis que des joies brûlantes parcouraient ses veines. Elle sen-

tait son sang qui lui battait aux tempes et au cœur.

Il est des jours où le bonheur, comme le chagrin, ne peut tenir dans notre âme; il déborde! Nous avons besoin alors de parler, on mourrait sans cela. Aussi, il est impossible de se faire une idée de toutes les folies que nos deux amants dépensèrent.

Au milieu de son trouble, Adrien ne put réprimer un mouvement d'orgueil, en pensant qu'il était aimé par une femme si tendre et si énergique.

Cependant, Hortense n'était pas encore calme. Il y avait un cachet de douleur solennel dans la pâleur de son front qui exprimait des veilles douloureuses.

Pourtant Adrien l'aima plus que jamais.

Il y a des souffrances qui sont si belles au front d'une femme!

Ce fut un de ces miracles, en effet, dont le ciel se montre avare pour les amants. — Hortense redevint belle; — tout le monde fut joyeux, il y eut une fête dans tous les cœurs.

On alla faire un pèlerinage à la Maison Blanche.

Le lendemain, Adrien se trouva seul avec Hortense dans le bois.

Il cueillit des fleurs pour elle, et lui dit :

—Jetez ce bouquet, — en voici un autre, frais et digne de vous.

Ils s'assirent sur l'herbe, et restèrent sans parler, ayant trop de choses à se dire, heureux de s'aimer, d'être ensemble et de se contempler en silence.

Hortense avait une céleste expression de poésie, avec ses cheveux noirs en bandeau sur son front et ses yeux animés par le bonheur.

— Hortense, lui dit Adrien, — vous serez ma fiancée; nos épreuves sont finies. Nous pouvons nous aimer sans crainte.

— Et votre père! dit-elle tristement.

— Mon amour sera plus fort que tout; rien ne pourra nous séparer. Je me sens la force de tout braver, soutenu de votre regard, aimé de votre cœur. Nos deux existences sont liées pour jamais l'une à l'autre. Dieu a laissé tomber de son trône ces pures joies; il protégera nos deux cœurs qui essaient une vie d'amour, et son regard se reposera agréablement sur nos têtes.

— Je me confie à vous, dit Hortense, à vous que j'aime et dont je suis fière.

— Et je serai votre appui, votre guide, car votre amour est l'âme de ma vie.

Ils se levèrent, marchèrent au hasard en se tenant par la main; lui soutenant sa marche légère, elle inclinant sa jolie tête sur son sein.

Si le Créateur daigne jeter, quand il a le temps, un regard sur notre terre, c'est alors qu'il eut été satisfait de voir ces deux enfants s'aimer d'un amour aussi vrai; c'est alors qu'il les eut bénis. Car, si quelque chose peut lui être agréable, ce doit être deux cœurs purs goûtant le bonheur que lui-même a détaché de sa couronne de bonheurs pour nous ennoblir.

Nos deux amants renouvelèrent leurs serments, et leurs âmes s'emplirent de foi et d'espérances. Quand on est heureux, on croit aux moindres choses; tout est d'un bon présage.

La nuit se faisait. — La terre était silencieuse. La brise frissonnait dans les arbres et balan-

çait mollement les fleurs penchées pour rêver et dormir.

Les étoiles, — ces belles filles de la lumière, — répandaient leur délicieuse et lointaine clarté dans l'air, et la lune souriait à la beauté de la nature. Sa blanche et divine figure jetait de calmes rayons.

Adrien reconduisit Hortense chez son ami Saurel, — et ils se séparèrent en se disant encore qu'ils s'aimaient et en se suivant du regard.

Verner souffrait toujours horriblement ; — il déployait une rare énergie et se raidissait contre les constants désirs de sa cuisante passion.

Il était devenu maussade pour Eulalie, il brusquait son fils et chassait impitoyablement ses clercs pour la moindre infraction à la discipline judiciaire.

Il avait des luttes continuelles, car son amour à lui aussi était grand! Ce n'était pas un caprice, une de ces fantaisies dont on regrette souvent les effets.

Le notaire était, dans ces moments, comme abruti; ses bras tombaient, son regard devenait stupide, il était physiquement dans une complète inaction. Puis, il relevait la tête en s'écriant :

— O mon Dieu! mon bonheur est mort. Cette femme ne m'aimera jamais, et je ne voudrais plus d'un cœur qu'elle m'offrirait après l'avoir donné à un autre. Mon avenir est tué, ma vie est foulée. Cette femme ne sera jamais ma femme, la chair de ma chair, l'âme de mon âme!

O ciel! pourquoi m'avez-vous inspiré cet amour fatal?... Est-ce que j'aurais voulu autre chose que son bonheur à elle? Ne l'aimai-je pas assez?... De quel droit Dieu mesure-t-il notre vie et notre bonheur?...

Il me faudra donc toujours vivre avec Eulalie, de sa vie d'huître?...

O hasard, tu es un traître qui me salue avec une politesse railleuse avant de me poignarder!...

Le notaire de Loches était cruellement mutilé. — Épuisé par les larmes, il se mettait à genoux, les mains fortement serrées, et demandait à Dieu un secours que celui-ci négligeait de lui envoyer.

Ensuite la raison et l'ambition lui revenaient; ses angoisses se calmaient, il espérait sans un but déterminé, sa fureur s'éloignait pour faire place à des calculs matériels; il rêvait la fortune.

Verner alors se relevait de son abattement.

Pendant ce temps, M. de Branté continuait sa vie de bœuf.— Il amassait ses revenus sur son capital, se croyant bien sage, et gardant toujours rancune au noble Adrien.

8

Pendant la nuit qui suivit sa promenade avec son amant Hortense fut en proie à une émotion délicieuse. Elle n'était plus effrayée comme au temps de sa folie; elle pouvait prier et laisser s'exhaler son fervent amour.

Adrien ne dormit pas d'abord. — Il avait tant sujet d'être satisfait! Son âme inondée d'amour s'épanouissait comme une fleur.

— C'est bien vrai, disait-il, j'ai retrouvé mon Hortense, — et avec elle ma vie d'amour et de fêtes. Son amour est le soleil de mon âme. Car la femme est l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, c'est elle qui nous élève aux joies du ciel. Sans elle nous ne serions rien; c'est elle qui donne un but à notre vie; c'est elle qui nous donne la force et nous apporte les parfums de l'éternité.

Adrien respirait largement, — il était fier, il se sentait vivre avec bonheur. En pensant à Hortense, il sentait son âme se remplir de pensées généreuses et son esprit grandir.

Leurs deux âmes s'étaient rencontrées et reconnues comme deux enfants d'un même père qui se retrouveraient loin de leur patrie.

Mais après avoir savouré ces délices à longs traits, Adrien eut le sentiment de sa position.

Il savait qu'il serait encore obligé de lutter avec son père.

— Et si je ne réussis pas, se disait-il, il me faudra fuir, emmener Hortense avec moi, lui

faire partager ma misère... O cruelle pensée!... Je travaillerai pour lui donner une douce existence, pour qu'elle soit sans soucis. Mais si je ne réussis pas!... Si un jour je revenais tristement et sans pain pour le repas du soir!... C'est horrible!

Les craintes d'Adrien étaient nobles. Mais quelle affreuse chose! Voir une femme que l'on aime souffrir de la faim! De la faim! — porte basse du déshonneur!

— Oh! s'écriait-il à cette pensée, — elle ne pourrait souffrir, car j'ouvrirais mes veines pour lui donner mon sang à boire, je lui donnerais ma chair à manger. Je me ferais voleur et assassin pour elle!

Adrien chassa loin de lui ces tristes images et compta sur son travail et sur son courage, — dans le cas où M. de Branté persisterait à ne pas se montrer plus raisonnable.

Quoiqu'il fut nuit, il eut une véhémente envie de sortir. — Ce qu'il ne fit pas cependant, ses pensées ayant pris un autre cours.

Il songea à la persévérance et au dévouement qu'Antony avait montrés en cette circonstance, — et il en fut profondément attendri. Il se consola par l'assurance d'avoir un ami dans le monde, un cœur pour le soutenir, un bras pour le protéger.

Car, malgré la grandeur de ses sentiments, Adrien avait dans le caractère une certaine faiblesse qu'il tenait peut-être de sa mère. On ne pouvait compter sur aucune résistance de sa part, et, chose bizarre! il avait déployé en certaines occasions graves une énergie extraordinaire, et dont on l'aurait jamais cru incapable.

Il espérait donc beaucoup et était décidé à combattre de front le comte son père. Il avait dans les mains son avenir, — et cet avenir paraissait se dégager des sombres vapeurs qui l'obscurcissaient.

Adrien finit par s'endormir, — ce qu'il dût regretter. — Le sommeil est doux au malheureux auquel il apporte l'oubli de ses peines. L'homme aimé, au contraire, désire rester éveil-

lé, afin d'avoir toujours la conscience de son bonheur.

Adrien dormit; Hortense vint embellir ses songes, et son cœur se dilata délicieusement.

Il ferma les yeux et se roula dans ses draps avec l'immuable résolution de demander une explication définitive à M. de Br nté.

Restait à savoir si celui-ci voudrait se souvenir de ses promesses et donner son consentement au mariage de son fils. Toutefois Adrien était bien décidé à ne lui faire aucune concession. Son orgueil et son amour l'empêchaient de courber la tête devant les exigences de son père.

9

Notre amoureux se rendit le lendemain matin chez son fidèle Antony, — ainsi que vous l'avez sans doute deviné.

Il advint que Saurel lui conseilla de faire expliquer le comte, — ce qui décida Adrien à retourner à la maison.

Son père était au jardin et fit semblant de ne pas le voir. — Adrien avait la fièvre. — Mais il

prit une résolution. — Cette résolution était de déclarer à M. de Branté qu'il allait épouser Hortense.

Il crut que l'occasion qui se manifestait était propice, et il s'approcha de son père dans cette disposition d'esprit.

Il l'aborda, s'informa de sa santé, fit un effort, puis, se croyant bien affermi, il ouvrit la bouche pour parler d'Hortense. Mais son émotion était telle que sa poitrine oppressée ne pût laisser passage à sa voix.

M. de Branté dit alors :

— Maudite vigne ! voilà une heure que je suis après, — elle s'échappe toujours du treillage... Cette partie du jardin est trop à l'ombre... les pieds y meurent, le soleil n'y donne pas assez, il faudra la transplanter... voilà pourquoi les grains sont si maigres..... — De la terre qui n'est pas nourrie ! dont la sève s'use à rien !...

— C'est vrai, mon père, ajouta Adrien.

— Les jardiniers sont des négligents, continua

le comte, — jamais on n'a été plus mal servi pas ces drôles.

— Vous avez raison, répondit Adrien en s'inclinant.

Il y eut un instant de silence.

— Je vais voir si la charrette d'Ignace est rentrée, dit le comte de Branté, elle doit m'apporter les pommes de terre du champ que m'a cédé Panichot.... Ah! un bon homme, un peu soiffart mais la probité même!.... des pommes de terre superbes, à la bonne heure au moins!... ce n'est pas comme ce chien de raisin. Ça me rend tout colère, je suis comme un diable dans un bénitier.

Il quitta la parole et s'éloigna.

Adrien se donna à lui même pour excuse de ne pas avoir mis ses projets à exécution, qu'il était très prudent d'attendre plus tard.

Il alla même jusqu'à se persuader que le temps avait manqué, et finit par s'écrier que le hasard était injuste envers lui.

— C'est fini! se dit-il.

Ce mot tuait son reste de courage.

— Oh! continua-t-il, il n'y a donc point de Dieu?... après cela, c'est entièrement ma faute ; tremblons pas, c'est pour Hortense !

Et il s'élança sur les traces de son père.

Il le trouva près de ses garçons de ferme occupés à mettre en sacs ses pommes de terre. Le gentilhomme présidait à cet acte,— dont il semblait prendre note, — avec un sang froid qui eut rappelé, avec quelque bonne volonté, les fameux généraux Romains qui, une fois rentrés dans leurs paisibles foyers, passaient à l'état de paysans.

— Je crains fort pour leur santé, dit-il, elles se gâteraient avant l'automne.... tout est mal venu cette année.... Le temps n'a pas été propice à la moisson.....

La journée se passa sans qu'Adrien crut trouver le moment de déclarer sa volonté à M. de Branté.

A la fin du jour, — comme le soleil descendait et cachait son disque rouge, — Adrien vint chercher Hortense et ils allèrent se perdre, selon

leur habitude, dans le bois odorant qui s'élevait devant la maison d'Hortense. Ils y restèrent longtemps, sans doute afin d'animer le paysage.

C'était à cette heure de mystère ou l'âme s'emplit de tristesse et de douces pensées, à cette heure du soir qui serre et charme le cœur, à cette heure où l'on est bien avec la femme que l'on aime, — d'autant qu'un voile est répandu sur les choses matérielles et en cache le prosaïque. C'était, alors, un lieu enchanté pour nos deux amants, que ce bois dont les arbres entrelaçaient leurs feuillages baisés amoureusement par la brise. Les fleurs retombaient en guirlandes et penchaient la tête pour dormir ; tout était calme, parfumé, — la nature frémissait d'amour.

Tant pis, pour ceux qui ne comprennent pas cette intime poésie que Dieu verse autour de nous et dans nos âmes!

Les deux amants s'énivraient de cette pure félicité. Heureux de vivre ensemble et loin des étrangers, — ils pensèrent avec amour qu'ils n'auraient plus à s'inquiéter de l'avenir, et

qu'ils n'attendraient plus que chaque jour ait apporté son bonheur.

Ce fut encore une belle nuit de projet, — une de ces nuits où la brise parfume les cheveux, où l'on sent un cœur battre près du sien, une poitrine palpiter près de la sienne, où la terre est encore brûlante des chaleurs du jour, et où la lune se glisse comme un fantôme derrière le rideau des saules.

Au milieu de cette imposante nature, de ce silence mélodieux, — Hortense se mit à chanter de sa voix d'or ce chant d'amour qui avait présidé à leurs premiers serments :

« La nature avec ses richesses a été créée, par « Dieu pour récompenser l'homme de son chaste « amour. »

Et lorsqu'elle arriva à ces paroles :

« Aussi quand il dit à son amante, — *je t'ai-* « *me*, — son âme exhale ses célestes parfums et « monte au ciel; — et dans ce moment il est « plus qu'un poète, — il est l'égal de Dieu. »

Adrien sentit alors lui aussi que son âme n'é-

tait plus en lui mais en elle, ou plutôt que leurs deux âmes se fiançaient et montaient ensemble au ciel avec la même prière. . .

Cependant Dieu n'a pas permis que l'homme soit heureux d'un bonheur sans nuages, — le fatal consentement du comte de Branté tourmentait Adrien et le préoccupait désagréablement. Ainsi pas de jouissances parfaites pour nous si ce n'est pendant une heure. Mais la fatalité nous prête le bonheur à gros intérêt ; c'est un usurier sans cœur qui exige la dîme de notre vie pour un instant d'oubli et d'amour.

Adrien, tout en reconduisant son Hortense chez Saurel, songeait qu'il faudrait se prononcer inévitablement le lendemain. — Diable ! se disait-il, le comte est difficile à entamer.

Mais en pensant à Hortense, en se rappelant que c'était pour elle, — il acquit l'intime conviction de sa force. . . . .

C'est ainsi que la femme nous grandit à sa volonté, — et nous rend capables d'affronter tous les dangers, de tout braver, sur un signe de sa

jolie main, sur un regard impérieux de ses yeux noirs, — sur une parole sortie de sa bouche fraîche et perlée.

La nuit, Adrien se fit un beau discours pour le lendemain. Mais par malheur il l'avait oublié lorsqu'il parut devant M. de Branté.

—Mon père, lui dit-il;—vous m'aviez promis de donner votre consentement à mon mariage, et vous l'avez refusé à mon retour. Je suis persuadé que la maladie cruelle de ma fiancée était la seule cause....

— Votre fiancée? s'écria le comte chez qui le naturel revenait au galop, — n'avez-vous pas de honte, Monsieur, de me proposer un pareil marché, un pacte comme celui-là ?...

— Non, répondit Adrien, je n'ai point de honte de ce qui me fait grand et fort, de ce qui m'élève, de ce qui me fait croire en Dieu et plaindre ma mère.

Le comte l'écoutait la bouche béante comme un chien qui veut mordre.

— Vous ferez ce que vous voudrez, lui dit-il

les ongles sur les dents, mais n'attendez pas de moi que je donne la main à une folie pareille. Non, Monsieur, c'est inutile ! rien ne ferait changer mes résolutions.

Et le comte s'apprêtait à lui tourner le dos, après cette protestation de tendresse et de sollicitude. Adrien l'arrêta et lui dit d'une voix ferme, grave et doucement grondeuse :

— Je vous en conjure, accordez-moi la grâce que je sollicite non plus comme une faveur mais comme un droit... car j'ai votre parole.... Et vous ne voudriez pas y manquer.

Le comte était impatienté. Ensuite il avait de vieux préjugés ; il n'eût pas manqué à un serment pour un champ de blé, — et Dieu sait s'il avait un faible pour les champs de blé !

— Tenez, Monsieur, finissons-en, au fait ce n'est plus mon affaire. Vous êtes un fils rebelle qui m'avez arraché une promesse à laquelle je ne saurais manquer.... apprenez que les Branté n'ont jamais failli à l'honneur !... Finis-

sons ces débats ennuyeux, je vous donne toutes les permissions que vous voudrez.

— Ecrivez-le donc, mon père, s'empressa de dire notre amoureux.

Le vieux gentilhomme s'approcha d'une table, et griffonna avec une colère mêlée de remords les lignes suivantes.

« Je donne à mon fils Charles-Adrien de « Branté, la permission pleine et entière de se « marier, de ne pas se marier, et d'aller où bon « lui semblera. »

« *Signé* DE BRANTÉ. »

— Merci, merci, mon bon père, s'écria Adrien en pleurant de joie, — et maintenant bénissez-moi.

Le cœur de rocher du comte se mouilla de quelques pleurs, — et il tendit les bras à son fils, — ce qui dut faire tableau.

Alors Adrien s'élança dehors et courut chez le notaire Verner.

Quel coup pour cette âme froissée ! quelle nou-

velle blessure! et ce n'était pas encore la dernière goutte du calice.

— Soyez assez bon, lui dit Adrien, pour aller tantôt chez mon père ; — insinuez-lui de bien accueillir Hortense. Vous savez si c'est une noble créature et si elle est digne d'être aimée! Faites-moi ce plaisir, et je ne l'oublierai jamais. Vous savez comme Hortense est pure!...

— Je le sais, fit le pauvre notaire en dévorant ses larmes.

Le soir il se rendit chez le comte de Branté et prit ainsi la parole :

— Je vous félicite, mon cher voisin, vous avez bien fait puisque c'est pour le bonheur de votre enfant. Songez que vous n'avez que lui! Maintenant tout n'est pas fini. Pour lui, pour vous-même, pour le nom de votre famille, il faut que vous approuviez ostensiblement cette union. Il faut venir à la municipalité et à l'église. Il faut donner un repas chez vous, enfin il faut recevoir Hortense ici... Il faut qu'Adrien et sa femme demeurent près de vous. Rien n'est plus

convenable et ne peut vous faire plus d'honneur. Cela confirmera la juste opinion qu'on a de vous.

— Vous croyez? demanda le comte agréablement touché de cette assurance.

— Je vous l'affirme, insinua Verner, rien n'est plus vrai. Tout le monde vous aime ici, car vous êtes le seigneur, le père de tous, aussi vous devez un exemple constant....

Le comte gonflé de vanité était pris par son faible.

Le notaire continua :

— Vous vous montrerez donc honorable et magnifique. D'ailleurs vous n'avez pas affaire à des ingrats ; car nous savons tous ici combien votre fils vous aime. Quand à Hortense, c'est la plus pure des femmes! — Rappelez-vous combien vous l'avez fait souffrir par un moment de vivacité, excusable du reste. Allons, je vois que vous êtes vaincu, et que vous ferez tout ce qui sera utile.

Le comte promit.

Grâce à son arsenal de raisonnements, le

notaire sortit triomphant, et tout couronné des fleurs de sa rhétorique.

Verner rentré chez lui s'écria :

— Quelle nouvelle douleur!... Je ne puis plus rien espérer!...

Puis, reprenant courage, il ajouta :

— Hélas! ne devais-je pas cela à Hortense pour l'avoir tant tourmentée?... Et puis, je l'aime tant que j'ajouterais ma part de bonheur au sien. Je l'aime tant que je donnerais volontiers ma vie pour qu'elle soit heureuse. Mais dans les bras d'un autre?... O mon Dieu!... que ne me tuez-vous d'un seul coup?

Et il pleura long-temps, ne sachant que faire, que devenir, n'ayant plus au cœur ni énergie, ni projets, ni vengeance, dominé cependant par cette sorte de jouissance empoisonnée que les âmes nobles éprouvent à faire un sacrifice.

Quant à Adrien, il s'empressa d'aller annoncer l'heureuse disposition de son père à Hortense et à son ami Saurel.

Celui-ci était si joyeux qu'il faillit l'étouffer par ses embrassades.

Ils laissèrent Hortense pleurer de bonheur près de Rose, — et se dirigèrent vers la demeure du comte, afin d'y faire tous les préparatifs nécessaires. En route, Antony Saurel dit à Adrien :

— Vois-tu, ami, — il y a des insensés qui ont prétendu que le lézard était le meilleur ami de l'homme. Non, certes, — c'est la femme!

— Oui, répondit Adrien, nous devons lui jeter notre vie comme une proie.

— Ce qui m'afflige, c'est que je pense que nous nous fanerons comme le printemps, que notre cœur deviendra froid comme la glace, que nos cheveux deviendront blancs, que nous nous ferons cassés et malades.

— C'est pourquoi il faut beaucoup aimer pour ne pas pleurer après sur chaque instant que nous n'aurions pas donné à l'amour. Ne nous refusons donc aucune satisfaction noble.

Donnons nous la peine de mériter l'affection de celle que nous aimons.

— Notre vie passe comme une fleur que le soleil a brûlée, et qui n'a eu le temps de déployer ni éclat ni parfum.

— Cela est grave, Antony, — et Dieu veuille que celle à qui nous donnons notre éclat et notre parfum ne rie pas de nous. — Fasse le ciel que Rose et Hortense nous aiment toujours!

— Qu'as-tu proféré?... A te dire vrai, je trouve monotone de cohabiter toujours avec la même femme. Rien de plus vulgaire, de plus insipide. Cela est superbe pendant *la lune de miel*, mais après c'est burlesque, embêtant en diable. C'est abrutissant de loger toujours dans la même maison, d'y retrouver toujours les mêmes choses et les mêmes habitudes, de n'en pouvoir rien attendre de nouveau, de n'espérer plus aucune autre sensation. Ce bonheur finit par lasser, — car Dieu n'a pas permis que nous

soyons aussi heureux que lui. La chose la plus prosaïque et la plus ridicule, c'est de coucher tous les soirs avec sa femme, de n'avoir qu'un seul lit, qu'un seul linceul !

— Mais il me semble que c'est, au contraire, la plus grande félicité que l'on puisse rêver. N'avoir rien à soi sans qu'elle en ait sa part, — n'avoir pas une pensée, pas un espoir, pas une sensation sans elle ! Je crois que c'est alors que Dieu nous laisse approcher de lui et prendre un rayon de son céleste bonheur.

— Erreur et folie, frère ! Détrompe-toi, et crois-en mon expérience. — Quand on est marié depuis quelque temps, on finit inévitablement par mesurer sa vie à la taille des bourgeois et sur leurs mesquines proportions. On est esclave de ses petits bonheurs et de ses petites contrariétés du ménage. — On n'est plus jeune homme, on se fait vieux, on ne cherche plus à plaire, parce qu'on n'en a plus besoin. On néglige son physique et son moral, et l'on dit : — Je serai toujours assez bien pour ma

femme! — Ce qui fait que je plains singulièrement la pauvre femelle de l'homme.

— Ne me dis pas cela, Antony, car je me sens plus grand que cette vie que tu nous fais. Une sainte auréole me montre la femme comme un ange d'une nature supérieure à la nôtre.

— Fort bien, mais le ridicule tuera cette poésie et rétrécira ses larges proportions. Qu'il t'arrive de considérer ton Hortense que tu aimes tant, mais de la considérer de sang-froid dans quelque position bouffonne, de la voir, par exemple, en camisole et en papillotes, tes illusions tomberont une à une, et palpant la réalité tu t'écrieras : — N'est-ce que cela? Voilà pourquoi nous rêvons tant! Car, sache-le une fois, ses beaux cheveux qui lui vont si bien...

— Tu es donc tout à fait matérialiste? interrompit Adrien.

— Non, intéressant jeune homme, je suis vrai, je suis sincère. Je commence à voir la vie comme elle est, basse et courbée à terre par des désirs vils auxquels nous daignons prêter une

poésie qu'ils n'ont pas. Je vois la vie sans aucun prisme, — nue et hideuse. — L'homme n'est qu'un animal. Hier Panotet, — tu sais bien, Panotet, le cousin de ton fermier Poilroux,—eh bien ! il est mort pour avoir attrapé la maladie de son cheval, — *la morve!* Nous sommes des bêtes, te dis-je, nous avons les mêmes besoins, les mêmes désirs, les mêmes infirmités, les mêmes passions, — assouvies aussi lâchement et avec les mêmes circonstances.

— Oh ! ne dis pas ces choses, ami, tu m'oppresses, tu me déchires; — vis de ta vie brute, mais laisse-moi vivre de mon amour et de mes rêves.

— Tout cela est bel et bon, mais il viendra un jour où tu t'apercevras que les cheveux d'Hortense ne frisent pas sans papillotes, où tu verras l'existence comme moi, et où tu éprouveras généralement le besoin de te soustraire à ses brûlantes caresses qui font aujourd'hui ta joie...

— Jamais ! jamais ! c'est impossible.

— Je te dis que nous sommes des bêtes.

— Et notre âme?...

Antony Saurel ne répondit pas. Ils marchèrent encore quelque temps, puis il reprit :

— Vois-tu, quoique j'aime bien Rose, il me semble qu'il serait très agréable d'avoir une maîtresse, pas pour long-temps, mais pour varier... Je reviendrais ensuite à elle avec plus d'ardeur... Cela est si vrai que l'amour nous devient à charge quand il est pleinement satisfait, quand tous nos souhaits sont exaucés. Nous ressemblons alors à un paresseux qui serait resté couché pendant quarante-huit heures, et dont le plus grand bonheur serait d'aller faire une grande course. En effet, sentirions-nous la volupté du repos si nous n'avions pas connu la fatigue?... C'est ainsi que, en amour, les peines mêlées de quelques joies nous sont plus chères qu'une égale félicité qui n'a plus la chance d'être troublée par aucune jalousie, par aucun battement de cœur, par aucune émotion vive. D'où on est amené à conclure que le hasard a bien fait ce qu'il a fait

en nous accordant une part de douleur égale et souvent supérieure à notre part de joie.

— Tout cela est peu logique et me paraît fort embrouillé. Il faut prendre la vie comme elle vient, — voilà ce que tu as dit de plus raisonnable dans tous tes discours.

Ils causèrent de la sorte encore quelque temps, en cheminant vers la maison du comte de Brauté.

— Pour me résumer, dit Antony en entrant, plus notre femme est belle et digne de nous, plus nous la trouvons aimante et dévouée, et plus nous sommes enclins à la tromper et à la froisser par de continuelles tracasseries. Pour ma part, sache que je ne suis pas de la famille des castors dont la fidélité aurait dû passer en proverbe, et qui n'ont jamais cessé de faire leur demeure de la même manière et aux mêmes lieux.

— Quoi! s'écria Adrien en riant, le vénérable castor possède ces inestimables qualités? Eh bien! moi, je te jure que je serai castor, et que

je n'aimerai jamais une autre femme qu'Hortense.

— Je le souhaite, dit Antony Saurel, c'est peut-être un bonheur.

Et ils parurent devant le seigneur de Branté.

Le comte se frottait les mains, et se disait à lui-même :

— Tôt ou tard cet enfant m'aurait demandé des comptes, — tandis qu'il ne le fera jamais. Il aurait pu prendre pour épouse une femme fière et hautaine qui l'eût conseillé contre moi. Celle-ci me sera soumise, parce qu'elle me craindra. Et puis, après tout, c'est mon fils, et

puisque c'est son bon plaisir, je dois aussi lui céder un peu. Verner a raison. Je veux me montrer grand et superbe et faire dignement ce qu'il convient. N'est-il pas le sang de mon sang?

Il en était à ces réflexions salutaires lorsque les deux amis l'abordèrent.

— A la bonne heure, s'écria Antony en lui offrant un cigare, vous êtes un galant homme; je le disais bien, moi! Monsieur le comte est trop distingué pour faire aucune peine à notre cher Adrien. Tenez, voici le cigare de l'amitié.

L'âme d'Adrien, épanouie de bonheur et douée d'un fond inépuisable de tendresse, oublia les griefs qu'elle avait contre M. de Branté, et l'aima ce jour-là.

— Mon bon père, dit Adrien, croyez que vous me rendez le plus heureux des hommes; aussi trouverez-vous toujours en moi le plus respectueux des fils.

— C'est bon, c'est bon, ne parlons plus de ça, fit le comte. Je vous laisse, enfants, ordonnez, taillez, coupez, rognez, augmentez tout

dans la maison. Préparez le logement des nouveaux mariés à votre guise; obéissez à vos moindres fantaisies, et envoyez chercher promptement des ouvriers quand vous aurez fait toutes vos dispositions.

— Ce que c'est que de mal juger les hommes! s'écria Adrien quand son père fut parti. Je me méprenais sur son caractère.

— Halte-là, interrompit Antony, ne te presse pas de couvrir les épaules paternelles du manteau de l'héroïsme. Il y a plus de calcul et de perfidie que tu ne penses dans les bonnes dispositions où tu le vois aujourd'hui.

— Te voilà bien avec tes doutes continuels!

— Je ne doute pas le moins du monde, j'affirme que, si ton père n'avait craint des sommations de ta part, il ne se serait pas empressé de t'affranchir de la sorte.

— Que m'importe! du reste, le résultat est le même pour moi.

— Pas tout-à-fait! tu gagnes Hortense, mais tu perds la fortune de ta mère.

— Je n'aurais jamais eu le courage de la lui réclamer.

— Soit. Mais permets-moi de te dire que ces espèces de désintéressement ne sont passables qu'au théâtre. Le public qui les applaudit n'en use pas. Dans la vie domestique ils deviennent pâles et médiocres. Ton père veut avoir les profits de l'ambition et le droit de vanter sa bonté, le cher homme! Un père qui d'abord donne son consentement, cela paraît une exception digne d'estime. Je la constate. Puis il a voulu le reprendre comme on reprend son chapeau. Cette façon d'agir me plaît au-delà de toute expression!

Mais occupons-nous de disposer ce qu'il faut pour recevoir dignement ton *épouse*... Il faut transformer ce lieu en un des palais de l'Arioste...

Ils s'empressèrent de rendre la maison conforme aux souhaits d'Hortense.

Le cœur d'Adrien était doucement satisfait pendant tous ces soins. On disposa une chambre pour les fiancés.

— Ce lit est pour Hortense et pour moi, dit-il. Là elle dormira près de moi; sur ce tapis elle posera ses pieds nus et blancs.... O mon Dieu, je suis fou de bonheur! ô mon Dieu, quand elle entrera ici je mourrai!

Adrien cessa de respirer, la vie fut suspendue en lui durant trois secondes, pendant qu'Antony Saurel lui disait :

— Il y a des pays où l'on fait aux fiancés, la nuit des noces, de véritables charges d'atelier.

— Non, dit tout-à-coup Adrien sans l'écouter, je ne veux pas avoir un seul lit pour nous deux, je sens que je la respecterais moins. Que Dieu fasse que je ne la sèvre jamais de sa sainte pudeur, afin qu'elle soit noble et forte même en cédant! — Que je ne foule pas les fleurs dont nous respirions ensemble le parfum!

Puis, tout tremblant d'émotion, il ajouta :

— N'est ce pas que je fais bien et que le ciel doit être content de moi?

— Je ne sais, répondit Antony, en quoi le ciel peut être ou non content que tu ne couches pas

toutes les nuits avec ta femme, et, à te parler franchement, j'espère pour lui qu'il ne se mêle pas de ces affaires-là. Mais je pense que tu as raison, si tu veux garder le plus long-temps possible ton amour et les tendres illusions qui font ta force.

De sorte qu'il fut arrêté que les deux nouveaux mariés auraient chacun leur chambre, — voisines l'une de l'autre.

Hortense préférait les couleurs bleues et pâles, Adrien insista pour que sa chambre fut ainsi tendue.

Car il aimait Hortense ; — il n'eut pas compris un sort séparé de son sort, une vie qui ne fut pas sa vie, parce qu'Hortense était à lui, parce qu'il l'avait achetée par son sang et ses larmes.

— Allons, s'écria Antony quand les tapissiers parurent, dépêchez-vous, c'est M. le comte qui paie.

Et il ajouta à l'oreille d'Adrien :

— Maintenant, voici la fin de ce drame, tu se-

ras béni par un prêtre et *tu auras beaucoup d'enfants*..... Voilà la moralité de la chose. C'était bien la peine de faire tant de bruit, de tant souffrir pour arriver à ce vulgaire résultat d'épicier !

11

Vous devez vous faire une idée de la souffrance du notaire de Loches pendant ces préparatifs, vous, Madame, qui savez que la jalousie est le compagnon fidèle et brûlant des véritables amours. — C'était dans son cœur que se cachait le mal, à l'abri de tout scalpel humain.

Plus le sort lui était défavorable et plus il perdait courage. Rien ne le charmait. Il eut re-

poussé le bonheur s'il se fût présenté seul. Qu'en aurait-il fait? Pouvait-il être heureux sans Hortense? N'était-elle pas sa vie et son sang même? Et qu'avait-il à faire sans elle, au milieu d'un monde auquel il ne pouvait demander aucune joie, et dont il méprisait les affections? Il avait tout donné à Hortense, aussi n'avait-il plus rien à offrir à Eulalie en échange de son amour.

Eulalie n'était pas jalouse, — c'était une de ces natures bourgeoises et dévouées qui, incapables de faire le mal, ne le comprennent sur aucune proportion, mais sont aussi incapables de fortes passions, de sentiments grands.

L'idée que Verner pouvait l'oublier ne s'était jamais présentée à son esprit, elle n'avait pas songé un instant que l'amour pourrait s'éteindre dans son cœur.

Verner regrettait, dans les replis de son âme, de ne pas avoir laissé Hortense mourir dans la rivière, de ne pas l'avoir entraînée au fond de l'eau afin d'y recueillir son dernier soupir.

C'eut été beau ! pensait-il, mourir de sa mort !...

Et il n'avait pas tort, le pauvre homme, de regretter cette désespérante volupté.

Le plus grand bonheur qui puisse arriver à un homme qui ne peut posséder la femme qu'il aime, n'est-ce pas de mourir dans ses bras, de la même mort, et avec les mêmes souffrances?...

Chaque homme a ses limites qu'il ne peut dépasser. Il n'était plus permis à Verner de rien attendre d'Hortense.

L'image de cette femme s'était gravée dans son cerveau ; sans cesse il la voyait.

Il la voyait avec sa taille mince, sa robe flottante qui dessinait si bien sa gorge ronde, avec ses cheveux en bandeau, avec ses beaux yeux noirs, son sourire calme et doux.

Et cette vision charmante lui faisait prendre courage. Il essayait de se figurer qu'elle l'aimait.

— C'est horrible ! se disait-il, aimer une femme comme j'aime Hortense, et la voir passer dans les bras d'un amant. Oh ! non, non, je

ne suis pas brave, je manque de cœur et de résolution Si j'aimais Hortense comme je le dis, je tuerais de mes mains l'homme assez privilégié pour être remarqué par elle... Mais je suis lâche !... je suis infirme et fou... Jusqu'à présent elle a couché seule..... O ciel ! comme ma tête s'égare, comme elle est pleine de volupté et de douleur !... J'ai eu peur quand la frénésie s'était emparée de moi. De vides scrupules ont éteint l'ardeur dévorante de mes desirs... Quand j'ai contemplé son corps nu, après l'avoir sauvée ! quel beau désordre !... Quand je dévorais du regard ses formes adorables, quand j'aurais voulu couvrir de baisers ce beau corps, pourquoi ne l'ai-je pas fait au prix de ma vie?... Oui, j'ai été stupide de ne pas étendre la main vers elle et de ne pas la tuer dans une caresse. . Quand elle était là, livrée à moi, je n'ai pas même osé poser mes lèvres sur les siennes... Ah ! je l'ai trop aimée en ce moment !... et je me suis contenté de baiser l'air qui l'avait touchée, cet air qui était son parfum... Non, je ne le devais pas ! j'ai bien fait

et Dieu m'a inspiré. J'ai bien fait, car si je la désirais, elle ne m'aimait pas.

Hélas! depuis deux mois j'amasse toutes mes pensées pour elle, — et c'est pour la voir mariée!...

Il y a sur son visage cet air de triomphe et de supériorité qui embellit les femmes heureuses.... —Comme elle l'aime!... Et dire qu'aucune puissance ne peut changer cette destinée!... Mes larmes, ma fatigue, mes angoisses, tout sera inutile pour la conquérir. Elle est morte à jamais pour moi... Mais que suis-je donc? Adrien m'est donc bien supérieur?...

Oui, il doit la comprendre et l'apprécier, c'est une belle âme aussi..... Il ne me reste plus qu'à travailler, qu'a souffrir, qu'à essayer de devenir puissant pour l'oublier... J'ai tant souffert, je souffre tant! Comme Adrien me tue sans le savoir, comme il m'arrache l'âme avec les ongles!...

Verner disait et pleurait amèrement. Car il était désabusé d'Eulalie. Un mois après l'avoir

épousée il avait vu qu'il s'était trompé, — il n'était plus temps. La réalité avait tué son amour fondé sur de vaines chimères et sur une fièvre de son cerveau.

— Et elle ne me dira pas un mot de pitié, s'écriait-il dans son désespoir, elle a oublié que je l'aime! Sa voix m'eut fait tant de bien! Non, non, elle ne daignera pas me plaindre et jeter sur moi un regard que je lui demande en pleurant. Mais, puisqu'elle ne m'a pas donné son amour, j'aurai au moins quelque chose d'elle. Je la verrai tous les jours, — heureuse il est vrai dans les bras d'un autre, — mais je la verrai! J'aurai son amitié, mon âme se nourrira en secret de sa douce voix et de son doux regard. Je suis si malheureux que je ne demanderai qu'à rester avec eux, à être son esclave à elle, à ramper à ses pieds, pourvu que je puisse respirer l'air qu'elle respire, et la voir, et l'entendre.

Et il pleurait encore, le pauvre homme! Le pauvre homme qui n'espérait plus!

Sa douleur était une de ces sublimes souffran-

ces dont on parle en tremblant et que des paroles humaines ne peuvent consoler.

Hortense avait pris sa vie sans le savoir, la chère enfant! — Verner avait eu envie de la tuer pour avoir à lui son corps mort, pour donner son premier baiser à sa bouche morte et vierge de baisers.

— Alors, se disait-il, elle serait à moi seul, sans rival! Qu'elle meure!..... Il n'y a que les embrassements du tombeau dont on ne puisse pas être jaloux.

Jamais un bien n'eut été acquis par tant de douleurs. Mais Verner fut plus fort que son délire.

Quelque douloureuse que fut cette mutilation, Verner s'imposa la tâche de ne jamais rien faire qui pût offenser Hortense et troubler la paix de son ménage.

Mais dans cette lutte il perdit son âme, et garda son exaltation poétique.

La nature avait mis en lui le germe du bien, l'amour brisé et l'ambition le flétrirent. Il se dé-

cida à aller à Paris ; — pour ce faire, il déterra ses ambitions ensevelies.

Son plan était arrêté. — Il ne voulait pas se laisser abattre et rester dans la vie comme dans un désert sans chemin, sans but, sans espoir.

Dans ce moment de combat il résolut :

1° De rester l'ami d'Hortense ;

2° De profiter de la première occasion pour courir à Paris, y reprendre la plume, y tout remuer, culbuter, y édifier et démolir mille choses ;

3° De faire une prompte fortune — à tout prix !

Sa plus chère espérance fut dès-lors de s'assurer l'amitié d'Hortense, — cette douce et sincère amitié, voisine de l'amour. Il l'aimait sans égoïsme, — ce qui est fort rare. S'il se fut tué, il eût agi mesquinement, en se délivrant promptement d'un mal qui doit mourir de lui-même après avoir tant fait souffrir. Il éprouvait, au fond de son noble cœur, une certaine joie amère à compléter le bonheur d'Hortense par son af-

fection. Il l'aimait, et son bonheur était la plus chère de ses pensées et passait avant ses désirs.

Il eut la magnanimité de renoncer à la volupté qui faisait sa vie et de vivre d'une vie creuse. Son amour pour Hortense était un culte; aussi Adrien, sous sa protection, était-il à l'abri de sa haine.

Mais il fût devenu terrible si ce dernier ne l'eût pas rendue heureuse. Dans ce cas, il lui eût demandé compte de ses larmes, de ses soupirs. Il lui laissait le droit de lui donner un bonheur qu'elle ne voulait ressentir que par lui, mais il l'eût tué s'il lui eût supposé l'intention de la rendre malheureuse.

Ce dévouement était surhumain; et ses illusions étaient de celles qui inspirent les larmes et devant lesquelles on doit s'agenouiller respectueusement.

Quelle générosité! quelle belle âme chez cet homme! La prudence et la noblesse de son sacrifice lui donnaient une force surnaturelle, bien

qu'il comprît toute l'horreur de sa situation. Il puisait, dans les moindres circonstances, du courage pour la lutte. Tout, jusqu'à ses nuits sans sommeil, était une félicité mortelle pour lui et dont il s'énivrait.

Il pouvait vivre encore long-temps avec cette maladie incurable, et c'était courage de sa part! Mais encore sa vie n'était pas entièrement vide et nue de joie, il avait la faculté de souffrir!

Or, il faut que le cœur soit plein de douleurs ou de jouissances, il se nourrit des unes et des autres;—mais ce qui le tue tout à coup, c'est l'insensibilité. Plus les peines ou physiques ou morales sont fortes, plus nous portons la douleur à son plus haut degré.

Le notaire de Loches en était arrivé là.

Pourquoi Dieu lui avait-il donné une vie trop petite et un cœur trop grand pour cette vie?

— J'aurai au moins de l'or, se disait-il; la richesse me désennuiera et fera diversion à

mes misères. Les plus grands efforts ne seront rien pour moi ; car personne ne pourra me disputer ce que j'aurai résolu d'atteindre. Ah ! Hortense, si c'était pour toi qu'il me fallût travailler, comme je serais fier ! Je le sens, je serais plus fort que tous les hommes avec ton amour. Pour t'avoir à moi, je dépasserais tous les autres en courage.

Mais c'est inutile, tu seras demain la femme d'Adrien..... Hélas ! je ne puis plus souhaiter qu'un actionnaire quelconque !.....

Insensiblement la douleur de Verner se changea en une tristesse éternelle et en une mélancolie profonde, immuable, que rien ne pouvait dissiper.

12

Où l'auteur s'interrompt.

Comme nous en étions là, — un scrupule noble s'est emparé de nous.

Et nous nous sommes dit :

— Pourquoi racontons-nous ces choses à nos lecteurs, vertueux bourgeois auxquels cela est fort égal ? N'ont-ils pas assez de s'occuper de leurs affaires sans subir notre récit qui promet de durer encore ?

Et nous étions prêt à jeter au feu ces pages, lorsque nous nous sommes heureusement souvenu à temps de ce que nous avons dit à ce sujet dans le premier chapitre de cette seconde partie.

Ces raisons nous paraissant suffisantes, — nous avons dû nous en contenter, et voilà pourquoi nous pensons n'être pas dans notre tort. Que le ciel favorise l'écrivain et le lecteur! si tant est que le ciel s'occupe jamais de l'un ou de l'autre.

Mais nous avions quelqu'autre chose à dire; et, au besoin, nous en inventerions, afin de ne pas vous avoir dérangés pour si peu.

Conséquemment, voici cette chose :

Vous avez pu vous étonner, lorsque nous vous avons parlé, dans le cours de cet ouvrage, du chant préféré par Hortense, de ce que nous vous l'avons révélé en simple prose. Vous avez dit : — « Qu'est-ce que cela signifie? Ce jeune homme ne pouvait-il, au moins, faire quelques vers ou en emprunter à un ami? C'est vrai

ment pitié de le voir montrer ici son incapacité! etc., etc. »

Nous vous devons donc des explications, — et nous ne saurions vous les refuser.

Nous commencerons par vous assurer que nous faisons un grand nombre de vers, bons et mauvais, et que nous en possédons, à cette heure, quelques milliers parmi nos papiers. Un jour viendra où nous nous déciderons peut-être à en laisser publier quelques-uns, — et vous êtes libres, en attendant, de supposer que nous ne savons pas en faire. Ce qui ne nous affligera pas infiniment, attendu que nos vers sont pour nous et pour nos rares amis.

D'une autre part, — comme nous ne nous souvenions pas des vers, nous nous sommes contenté de vous en dire le sens. Nous n'avons pas jugé convenable de mettre en vers ce beau chant qui vient d'Allemagne, — pensant, avec justesse, que les plus belles traductions en vers valent infiniment moins qu'une prose exacte, et dans laquelle la rime et la mesure n'ont pas tué

la pensée; témoin les beaux vers de Goëthe, traduits par ce pauvre Gérard de Nerval, que nous avons la douleur de savoir fou.

Nous n'espérons pas vous persuader et vous communiquer les nobles passions que nous avons versées ici. Car les mots qui entraînent, par exemple, la femme qui aime, paraissent superlativement ridicules à une femme indifférente.

C'est ainsi que nous ne croyons pas vous avoir convaincus que l'amour est la plus brillante de nos pensées, et nous aurions presque regret d'avoir tant parlé de sentiments qui ne sont peut-être pas les vôtres, si nous n'y avions été contraints, — comme nous vous le laissons à penser.

C'est ainsi que nous ne vous avons pas dit qu'Adrien, entrant un jour dans la chambre d'Hortense baisa le peignoir qu'elle venait de quitter, et imprima ses lèvres en feu sur le peigne d'ivoire qui venait de caresser ses cheveux noirs. Et cela dans la crainte que vous ne compreniez

pas cette passion, et pour ne pas, dans ce dernier cas, avoir à vous mépriser.

Il est encore d'autres choses que nous n'avons pu vous dire ou vous décrire selon nos souhaits.

C'est à cause de cette impuissance que nous nous désolons bien souvent. Ah! pourquoi ne pouvons-nous pas vous peindre ici, par exemple, la belle Hortense? Nous nous sentons incomplet. Quel ennui de ne pouvoir se traduire qu'en lignes et en phrases et de ne dire ainsi qu'une faible partie de son âme! Nous voudrions être à la fois poète, peintre et musicien. Comme nous formulerions bien alors la beauté des femmes! Quel beau livre ce serait celui où l'auteur pourrait s'interrompre, ici pour faire un croquis, là pour rendre les harmonies qu'il sent par des notes!

Car nos mots ne peuvent jamais peindre qu'imparfaitement ces belles figures vivantes, suaves, palpitantes, animées.

Voilà ce que nous avions à vous dire. Hélas ! n'est-ce pas assez ?

Servons-nous donc de notre plume puisque nous n'avons qu'elle, et puisqu'elle ne peut rendre nos images par la peinture et nos chants par la musique, qu'elle trahisse au moins nos pensées et nos regrets par des lettres.

13

Le mariage.

Il vint un jour où le bonheur des deux fiancés fut consommé, signé, approuvé, verbalisé, reconnu, ayant cours devant tous et partout.

Verner, en sa qualité de notaire et d'ami, assista à la cérémonie, comme notaire d'abord, comme ami ensuite. — Le pauvre homme! il ne put se dérober à cette marque d'amitié.

Il eut, ce jour-là, une cravate blanche mieux

empesée que jamais, — c'était horrible! Cette cravate obligée l'étranglait.

Il est impossible de dire quels furent les angoisses de cet homme violent et supérieur pendant les heures de cette silencieuse cérémonie. Il puisait des forces pour souffrir dans la connaissance exacte de leur bonheur et de sa propre misère.

Vous devez comprendre combien ses habits de fêtes lui pesaient, à lui qui avait passé tant de nuits de fièvre à savourer le poison que le remords et l'amour lui versaient dans le cœur.

On se rendit à l'église; les cloches chantèrent et envoyèrent au loin la nouvelle. Jamais on n'avait vu à Loches un si beau mariage. — La mariée était belle et parée, et la couronne qu'ornaient ses cheveux noirs lui allait à ravir avec son air noble et modeste.

Antony Saurel avait consenti à se raser. — sacrifice étonnant!

Rose portait une robe de la couleur de son

nom. — Le Suisse s'était livré à des mollets postiches. — Le comte se conduisit dignement.

Eulalie avait habillé son fils en montagnard écossais, au grand déplaisir de Verner.

Chose étrange ! tout le monde riait, personne ne fut jaloux ; ce fut une fête générale.

Les pauvres eux-mêmes eurent occasion de se réjouir, ils eurent une bonne part d'argent ; — ils purent dîner ce jour-là ! Et l'on se sent si heureux, si indulgent, le jour où l'on dîne, quand on en a perdu l'habitude !

Il y eut un repas splendide, — dans lequel Antony se montra facétieux. Étant ivre le soir, il se permit de dire :

— Quel homme que le vin !.... Ce n'est pas un homme, c'est un fleuve. Quel fleuve !..... Qui a bu boira, — quand il peut boire encore.... La nuit, tous les chats sont *gris*.

Ensuite, il ajouta, selon ses habitudes mythologiques :

— Jupiter mangeait beaucoup. Dans l'Odyssée aussi Ulysse avait un fort grand appétit.

Verner était là avec eux, résigné en apparence, il se l'était promis.

— Qu'elle soit heureuse ! se disait-il, et qu'Adrien lui fasse la vie belle comme elle est belle et comme elle le mérite ! Que Dieu verse sur sa tête chérie tout l'amour dont il me sèvre et qui m'est inutile sans elle ! Qu'elle soit heureuse !

Cette nuit-là, il ne put dormir dans les bras d'Eulalie, en pensant au bonheur qu'il aurait eu si Eulalie eût été Hortense, et il se retira dans son cabinet sous prétexte de travailler.

Il pleura.

— Elle est à lui, se disait-il, et elle l'aime ! Ils m'ont pris mon repos et ma vie.... Je n'ai pu rien contre cette union..... voilà où je suis sans armes contre le sort..... Elle est à lui !..... Je les entends!... Que ferai-je désormais de l'énergie de mon cœur ?..... Ah ! pourquoi l'ai-je laissée lui appartenir? Pourquoi ne les ai-je pas tués tous les deux avant qu'elle ne soit à lui ?..... Mais elle ne m'aimait pas ! que pouvais-je

faire ?..... Oh ! pourquoi n'ai-je pas eu le courage de les poignarder et de mourir après ?.....

Verner se sentait le cœur froid ; — il lui semblait entendre le bruit de leurs baisers ; son âme se retirait de lui.

Il croyait voir leur corps amoureux, entendre leurs soupirs étouffés par la volupté, leurs doux serments, et puis toujours ces longs baisers où la vie est suspendue sur les lèvres.

Le notaire souffrit ainsi plus que je ne tâcherai de vous l'exprimer. Son supplice était atroce. Il voyait d'effrayantes choses pour lui ; son cœur, déchiré en lambeaux, saignait. Mais malgré son désir d'aller se mettre entre le bonheur des deux époux, au prix de sa tête, la douleur le clouait dans son cabinet, et ce fut à peine s'il eut la force de se traîner au pied de l'image du Sauveur.

Pendant les premiers jours de cette union sainte, — Adrien et Hortense, tout entiers à leur amour, furent bien heureux. Pas un nuage ne couvrait leur ciel bleu, pas un pli ne ridait la limpidité de leur bonheur.

Mais insensiblement, le comte de Branté reprit ses allures de maître, ses façons inconvenantes et brusques qui, plus que des cruautés

réelles, étaient faites pour choquer deux âmes susceptibles comme les leurs.

Ici, je n'entrerai pas dans ces mille détails de la vie intime que vous connaissez aussi bien que moi, et dont vous n'avez pas été sans souffrir. Il est, dans l'existence domestique, des contrariétés continuelles qui tendent à tourmenter et à rabaisser la grandeur de la pensée. Ce sont des querelles à propos de rien, des paroles fatigantes, des vexations, des mots grossiers et durs, des sottises mordantes, des scènes dont la violence égale seule le ridicule ; — tout cela de puissance à puissance, entre parents et parents, entre amis et alliés.

Ces formes extérieures, qui sont insipides aux hommes voués aux laborieux travaux de l'intelligence, torturent et minent peu à peu. Ces contrariétés, qui rendent la vie intime si malheureuse, énervent et crispent les organisations supérieures.

Telles sont les bouderies du ménage, les réflexions désobligeantes, les mines bourrues, les

attitudes malveillantes, les questions mal intentionnées qui enveloppent le cerveau d'un lourd manteau. — Toutes ces contrariétés, de nuances diverses, vinrent assaillir Adrien et sa femme.

Ces guerres intestines s'introduisirent dans la maison et commencèrent par des récapitulations importunes de la part du comte de Branté, dont les longues narrées irritaient le naturel déjà insoumis d'Adrien.

C'est ainsi que le vieux noble tortura ces deux âmes intéressantes.

Ce vieux rococo rabâchait perpétuellement.

Il les traitait comme des esclaves, et leur infligeait d'horribles supplices domestiques.

Adrien les supportait avec un grand dégoût et une incroyable impertinence.

Mais en secret il conçut le projet de fuir une semblable tyrannie, car il n'osait se révolter contre elle.

Devait-il lutter contre son père?...

Cette question avait pour lui toute la majesté humaine d'une chose jugée.

Il s'efforça donc de ne rien faire qui put irriter le comte. — Mais sa tête emportait souvent son cœur.

Hortense qui ne trouvait de l'écho que dans l'âme d'Adrien, ne pût, malgré ses résolutions, parvenir à aimer M. de Branté, et les deux époux portèrent tristement le deuil de cette affection paternelle.

15

Depuis le mariage d'Adrien, Verner n'était plus le même homme. Il était tout changé, il lisait les journaux! Il voyait du monde et se jetait avec ardeur dans une vie active qui ne lui laissait le temps ni de se souvenir, ni de penser, ni de respirer, ni de voir ce qu'il faisait.

Les petites filles du pays l'appelaient scélérat.

Sa façon nouvelle de vivre fut un sujet de conversation pendant quelque temps.

Il n'avait plus l'air d'un poète élégiaque, et s'efforçait de sourire. Il ne priait plus. Ses mouvements étaient devenus brusques, son regard étincelant, sa voix impérieuse et sévère, sa démarche belliqueuse. Son âme était chargée de tempêtes. — Il s'était entièrement transfiguré. Il avait acquis d'autre goûts, de nouvelles habitudes.

Il montait beaucoup à cheval avec Adrien et Antony Saurel; — l'automne se passa ainsi le plus gaîment possible.

Une grande révolution s'était opérée dans l'âme du notaire de Loches. Hortense avait pris son âme, il ne lui restait donc que ses sens et son corps.

Il résolut de jouir le plus tranquillement possible de ce qu'elle lui avait laissée, et se tint le raisonnement suivant :

— La vie que je mène est trop vide, il me faut plus de bruit, plus de chances de succès,

plus de gloire. Il faut que je récolte maintenant ce que j'ai amassé autrefois ; il faut que je fasse honneur à Dieu qui a mis en moi une aussi belle intelligence.

Je ne pourrai jamais me dépouiller de mon violent amour pour Hortense, aussi dois-je lui vouer tout le reste de ma vie.

Je suis à elle, mon passé et mon avenir lui appartiennent, mais aussi il faudra qu'elle soit à moi dans cette vie et dans l'autre monde, s'il y a un autre monde que ce pauvre monde-ci !

Je suis à elle tout entier, toutes mes pensées sont à elle, et si je veux être riche, c'est pour avoir un avantage de plus sur les autres hommes qui s'aviseront de la trouver belle.

Mais pour prix de ma vie il me faut la sienne, pour mon amour il me faut son amour.

Elle sera à moi.

Puisque je ne puis refouler ma passion dans mon sein, puisque ce que j'ai de céleste et de grand ne m'a apporté aucune jouissance, puisque ce sont les méchants qui réussissent, je serai riche, car je serai méchant et sans pitié.

Oui, Hortense sera à moi!

Je les conduirai à Paris tous deux, j'associerai sa fortune à lui à la mienne, je l'étourdirai, j'en ferai un riche homme, un ambitieux, un débauché, il oubliera Hortense, il la négligera pour des femmes du monde qui lui apporteront plus de satisfactions d'amour-propre.

Elle, je l'entourerai d'or et de fleurs ; — de son côté elle sera courtisée. Si elle succombe, — elle sera à moi, par dépit de se voir méconnue par Adrien.

Conséquemment il y a plus de chances pour moi en les emmenant à Paris. Au lieu qu'en restant ici, nous nous épuiserons dans la bourgeoisie, et nous finirons par ne plus sentir notre cœur.

La posséder doit être le seul but de mon âme; aussi ma vie va redevenir active et pleine comme jadis.

Il n'est pas probable qu'elle aimera toujours Adrien ; — maintenant il n'est pour elle que le héros du roman que les jeunes filles rêvent,

c'est le résultat ardent de ses songes. Il lui donnera chaque jour un nouveau désenchantement, et quand elle s'apercevra qu'il obéit tout simplement aux lois de la matière, — ainsi que les autres hommes, — elle perdra de ses nobles croyances, et son culte sera moins religieux. — Verner disait vrai. — Après avoir palpé le prosaïque de l'humanité, notre âme a besoin d'autres rêves, d'autres illusions pour ne pas mourir.

Ainsi, une femme que l'on n'a pas possédée remplit la vie et excite un désir invincible et aiguillonnant; elle n'a encore rien perdu de sa grandeur. Tandis que lorsqu'elle a cédé, lorsqu'elle a donné tout ce qu'elle avait, on la voit de près avec toutes ses faiblesses et sa petitesse s'accroît de jour en jour. A moins que ce ne soit une de ces créatures dont l'âme, pleine de richesses, répand chaque jour des poésies nouvelles.

La femme qui a succombé a perdu tous les avantages qu'elle avait sur l'homme qui est pres-

que toujours assez lâche pour mépriser femme dans sa faiblesse.

Verner raisonnait ainsi que vous l'avez vu là-haut, — et ce calcul n'était pas dénué de quelque adresse.

Devait-il arriver à ses fins?... C'est ce que nous saurons vous révéler lorsque le temps en sera venu.

Quant à présent, Verner se trompait et rien n'était plus beau que l'amour d'Adrien et d'Hortense. La possession n'avait en rien altéré la pureté de leurs âmes étroitement embrassées, pleines de nobles pensées et de nobles émotions.

Hortense avait réellement trouvé dans Adrien cette passion poétique qu'il lui avait si bien exprimée. L'amour d'Hortense, qui devait survi-

vre au temps et à l'abandon, flattait le cœur d'Adrien.

Ils n'avaient pas besoin de se demander compte de leurs nuits sans sommeil, de leurs douleurs, tout cela était mort pour eux, passé et enseveli pour jamais. S'il daignaient s'en rappeler, c'était pour comparer ces temps de craintes et d'appréhensions aux bonheurs réels dont ils jouissaient.

Mais, comme nous vous l'avons dit, ce bonheur fut troublé par le vieux comte de Brauté, dont le caractère s'aigrissait de plus en plus. Il était toujours de noire et brutale humeur, et trouvait tout mauvais. C'était surtout pour la tendre Hortense qu'il se montrait dur et maussade.

Elle ne pensait qu'à son mari et acceptait gaîment ces souffrances par amour pour lui. Elle se fut reproché, en ce moment de reconnaissance, de déplaire en rien au comte. Seulement, elle se rapprocha plus que jamais d'Adrien.

M. de Branté, comme tous les tyrans publics ou domestiques, devint d'autant plus féroce qu'il trouva moins de résistance.

Pour Adrien, il continuait à savourer son bonheur sans crainte. La présence d'Hortense, sa voix, tout lui semblait une volupté fantastique; il n'osait respirer de peur que son souffle ne la fît disparaître.

Mais l'homme n'est jamais satisfait, quels que soient les sujets qu'il ait de l'être pleinement. Il manquait encore quelque chose à la complète félicité d'Adrien. Verner avait versé dans son cœur quelques gouttes du poison qui le rongeait. Adrien était devenu, lui aussi, ambitieux. Ne le sommes-nous pas tous un peu?

Et que ferions-nous sans cette noble et fatale passion qui surexcite notre intelligence?.....

Les choses en étaient là, lorsqu'Adrien s'aperçut des traitements que son père faisait supporter à Hortense.

Révolté au dernier point, poussé à bout, il déclara à M. de Branté qu'il allait le quitter.

Le vieillard égoïste l'accabla d'injures et le prit au mot. Hortense pleura. — Le comte la traita d'*intrigante*, de *suborneuse*, etc...

Adrien eût tué son père sans Antony et sans Verner qui le retinrent.

Mais sa colère se calma et se passa après qu'il eut réfléchi.

Hélas ! tout passe en ce monde, tout s'use ; les bottes et la fidélité, les femmes aussi s'usent et se fanent comme les fleurs, les paletots et les pantalons subissent le même sort, et c'est un peu pour renouveler ces indispensables parties de notre garde-robe que nous écrivons ceci.

Vous avez du reste pu voir, dans le premier chapitre de notre seconde partie, des révélations édifiantes sur la nécessité où nous sommes d'écrire cet ouvrage.

Les projets.

Le soir même, — il y eut réunion intime chez le notaire de Loches. — On y tint conseil.

Verner avait été puissant par sa plume, voilà un fait. Il pouvait le redevenir, voilà une présomption. Verner parla ainsi :

— Chaque homme a son cercle de besoins et d'idées, chaque homme a ses sensations et ses espérances. Mais chaque homme se crétinise et

se vieillit trop tôt en ne faisant aucun effort pour sortir de sa sphère, et en acceptant aveuglément toutes les conditions qu'il y trouve. En province un homme ambitieux doit finir par un suicide, s'il n'a pas le courage de secouer le joug qui l'y retient honteusement enchaîné. Les provinciaux sont des aveugles-nés qui nient les couleurs; chez eux, comme on n'est pas dans l'usage d'y voir clair, les intelligents sont taxés d'infirmité. Si vous avez du talent plus qu'eux, leur basse jalousie qui n'est jamais douée d'émulation vous tend des pièges. Ils vous regardent comme inutile, affligé de quelque superfluité. Enfin il y a des gens qui croient vivre, tandis qu'ils ne font seulement que ne pas mourir.

— Je ne sais, interrompit Saurel, quel est le plus fort de celui qui se contente d'une vie paisible et remplie de petits bonheurs, de vulgaires passions délicieusement satisfaites, ou de celui dont la tête emporte le corps, qui, rêvant une gloire et une fortune qu'il n'obtiendra pas, use sa vie à souffrir, à travailler, à lutter, à se dis-

puter, tandis que le bonheur qu'il se démène pour obtenir l'attendait à sa porte. Croyez-moi, nous avons tous nos manies, nos goûts, nos affections, nos amours, mais je vous jure qu'un homme qui s'élève au ciel par la pensée éprouve beaucoup plus de douleur quand il retombe sur la terre que celui qui ne s'est jamais avisé de la quitter.

— On ne peut discuter cela, reprit Verner, il est tels hommes qui passent leur vie à monter, tandis qu'il en est d'autres qui préfèrent rester en stagnation.

—Je vous laisse votre folie, répondit Saurel, et je ne veux ni vous la prendre ni vous communiquer la mienne.

— C'est cela, dit Adrien, chacun la sienne. Pour moi je préfère, comme M. Verner, la folie active, remuante, passionnée, à l'idiotisme. Car dans la première, l'on rêve, les pensées voltigent sans se dessiner et glissent dans le cerveau d'une manière charmante, mais dans l'autre, mes amis, on est tout matière, on est brute. On

se lève le matin sans orage, sans poussière, pour accomplir les mêmes conditions que la veille, et l'on se couche le soir sans le moindre dépit, sans la plus innocente ambition pour le lendemain. Fi donc ! une telle vie n'est pas supportable, autant vaudrait s'enterrer tout vif et n'y plus penser.

— C'est fort judicieux, répliqua le notaire, et c'est cette existence que je mène qui avait vidé mon cœur et mon esprit. Il me semble que j'ai dévoré tout ce que la vie peut offrir de délicieux, et que je vais m'éteindre, faute de sève, comme une lampe privée d'huile. Il me faut donc de nouvelles sensations, de nouveaux combats, de nouvelles luttes. Il faut qu'il se décide quelque chose pour moi. Il n'appartient pas à un homme supérieur de moisir dans cette inaction champêtre.

Il y a d'autres cieux, d'autres passions, d'autres occupations, plus riches et plus grandes que les nôtres.

Je l'avoue, l'ambition me déchire les entrail-

les, et je m'étonne d'avoir autant tardé à m'apercevoir que ma place n'était pas ici.

Je vais donc quitter Loches ; dans huit jours je serai à Paris, — dans trois mois je serai un des plus ardents organes politiques.

— Je pars aussi, moi, dit Adrien. Il faut que je tente la fortune, puisque mon père a un caractère avec lequel on ne peut pas vivre.

Je partirai avec Hortense. J'emporte vingt mille francs, et de grandes résolutions.

— Nous partirons ensemble, dit Verner en prenant la main d'Adrien. Mais pour cela il faut prendre notre temps. Voici une maxime que j'ai inventée et dont, Messieurs, personne ne peut me disputer l'honneur :

Le temps détruit promptement ce qui est fait sans lui.

— Bon voyage ! s'écria Antony.

Ils causèrent encore long-temps en fumant et en buvant, et Adrien se retira avec une espérance de plus, tandis que Verner avait une incertitude de moins.

18

Huit jours après, — le notaire de Loches avait vendu tout ce qu'il possédait, — excepté sa femme et son enfant. Ils partirent avec Adrien et Hortense. Les adieux furent touchants, — Antony les conduisit jusqu'à Bourges. — Au bureau de la diligence il fallut se quitter, — les fugitifs s'éloignèrent, et Antony Saurel s'en alla tout triste. Le soir il pleura beaucoup, et alla

faire un pèlerinage tout seul et sans rien dire, à la Maison Blanche, où Hortense avait passé son enfance.

19

De la Beauté. — L'auteur conspire contre ses lecteurs afin de s'acheter un vêtement honnête.

Le premier soin de Verner fut de se faire habiller ainsi qu'Adrien de la manière la plus recherchée. Car il savait, lui, que si l'habit ne fait pas l'homme, il sert singulièrement à le faire ressortir.

Le monde accorde une préférence marquée aux gens bien vêtus. Il nous souvient de ce temps

d'heureuse et de noble enfance, où nous méprisions nous-même passablement les beaux habits, et nous avions pour cela une raison fort louable. Nous méprisions les choses physiques et ne trouvions du plaisir qu'à nous occuper des choses de l'intelligence, et puis peut-être étions-nous aussi comme le renard de la fable, — car nous n'avons pas oublié que nous eussions été alors fort embarrassé pour nous habiller fashionnablement.

Nous avouons que nous avions tort de nous négliger, et que le monde a raison de ne pas mésestimer les avantages extérieurs. Il est impossible de nier que nous nous sentons toujours portés à admirer la beauté dans toutes les créatures, dans la femme, dans l'homme, dans le cheval, dans les fleurs. Nous sommes entraînés vers elle d'une manière affectueuse, irrésistible. Ceci une fois prouvé, on nous accordera volontiers que Verner agit sagement en cette circonstance.

Nous devons donc de grands remercîments à

notre tailleur, d'abord parce qu'il nous empêche d'aller tout nus, ce qui serait peu joyeux pour nous et procurerait un long supplice à certains yeux délicats ; — ensuite parce que ce digne mortel ajoute à notre beauté personnelle, et nous donne les moyens de nous rendre agréables. Il est incontestable que nous tirons un grand avantage de nos habits ; ils nous rendent fiers, hardis malgré nous. La parure complète notre beauté. — Le tailleur nous donne donc un aspect agréable sur lequel les yeux se reposent avec complaisance.

Non pas qu'il faille être raide dans ses vêtements, — mais il faut les choisir de formes propres à dessiner dignement notre corps. Le tailleur exerce donc une profession noble et philantropique !

La bienveillance flottante et vague accordée à notre habit précède la bienveillance que l'on accordera plus tard à notre esprit.

Tout le monde ne peut discerner une belle âme, — et ce qui saisit au premier abord, —

c'est le corps. Il est donc indispensable qu'il soit décemment paré. Cela montre déjà du goût et une certaine coquetterie élégante qui plaît aux femmes.

Quelque fin que soit votre esprit, vous ne pouvez le faire valoir de suite, il est rare que vous le portiez sur votre figure, il est donc nécessaire d'y préparer et de le faire bien recevoir. En agissant de la sorte, vous serez bien accueillis, aucune sensation désagréable ne fera douter de votre talent.

D'ailleurs, — comme Dieu n'a pas aussi mal fait que le prétendent certains niais, — il est évident qu'il a placé presque toujours une belle âme dans un beau corps. En effet jugez par vous-mêmes, auriez-vous jamais l'idée de mettre un parfum exquis dans un vilain vase. Ce serait une médiocre bizarrerie dont je ne crois pas Dieu capable.

De plus, presque tous les hommes sont coquets et ils ont raison, bien que nous voyons avec peine qu'ils s'appliquent plus à laver, soi-

gner et parfumer leurs corps que leurs âmes. C'est ainsi que vous voyez également des femmes abuser des jupes Oudinot, et faire une déplorable consommation de rouge, de cosmétique, etc.... Elles font également un abus très prononcé de faux tours, de fausses dents, et quelquefois même de faux yeux.

Toutes ces petites faiblesses sont pardonnables d'autant qu'une femme fort laide n'aurait qu'à avoir une belle âme et vous dire : « Je suis sensible, aimante, généreuse.... etc... » vous n'y feriez nullement attention et vous vous apercevriez spécialement de sa laideur physique.

Et vous-même, Monsieur, vous est-il jamais arrivé d'aimer une femme qui ne fut point belle ? Ensuite la beauté ne peut nous tromper, tandis que nos sens ne peuvent reconnaître la vertu comme ils reconnaissent la beauté.

Pour juger un beau corps il suffit de voir, pour juger une belle âme il faut connaître, — ce qui est plus ennuyeux et plus difficile.

Nous ne pouvons nous défendre nous-mêmes

du profond respect que nous professons pour tout ce qui est beau.

Ce n'est donc pas une coquetterie déplacée à une femme de dire : « J'ai de beaux yeux, » de même qu'elle dit : — « J'aime beaucoup monsieur ***. »

La franchise est aussi une beauté du cœur.

En somme, Verner et Adrien étaient beaucoup mieux dans leurs habits neufs ; c'est le plus sûr moyen d'inspirer les égards et la politesse.

Car l'homme mal vêtu, — quelle que soit la grandeur de son âme, — est honteux, embarrassé, chagrin ; il inspire une insolente pitié, un mépris inique mais haineux, — un sentiment étrange qui tient de la commisération et de l'insulte.

L'auteur, persuadé de ceci et vaincu par son propre raisonnement, va consacrer le prix du présent chapitre à l'achat d'un habit neuf.

Depuis cette époque ; Verner et Adrien marchèrent avec élégance et s'appliquèrent à parler mélodieusement. Ils ne cessèrent plus de porter des gants et prenaient chaque jour des façons très distinguées.

Adrien était un des plus jolis hommes qu'on pût voir, et Verner, portant le génie sur son front dévasté, ressemblait tantôt à un vieux con-

spirateur, tantôt au *Père-noble* de quelque théâtre de province.

Mais il laissait toujours errer sur ses lèvres un sourire Méphistophélique.

Il avait remplacé ses cravates blanches par d'autres plus à la mode. C'était justice !

Eulalie et Hortense avaient subi la même transformation. Elles avaient des robes de soie, des bracelets d'or, des boucles d'oreilles, des écharpes en velours, des chapeaux coquets et gracieux. Elles avaient un coiffeur et une femme de chambre.

La beauté naturelle d'Hortense allait à ravir à ces vêtements parfumés, — Eulalie avait un peu l'air provincial et empesé; — elle sentait Loches de quatre cents pas.

Verner ne faisait guère attention à Eulalie et ne lui prodiguait aucune caresse, aucune chatterie, rien enfin de ces douces et pures joies du ménage que l'on ne sait pas apprécier quand on en jouit, et que l'on regrette si vivement quand elles sont passées. Il lui était impossible d'aimer

cette pauvre créature à laquelle il avait rivé sa vie.

Verner acheta des meubles du dernier goût, loua au pied de la rue Lafitte deux appartements magnifiques où il s'installa en compagnie d'Adrien et d'Hortense. Le tout afin de dignement *représenter*.

Ils passèrent les quinze premiers jours à voir Paris, — et ils allèrent beaucoup au spectacle. Ils fréquentèrent aussi, non sans quelque avantage, les promenades publiques.

Ensuite de quoi, Verner qui couvait sa grande idée, dit à Adrien :

— Mon ami, je vais me mettre en campagne, soyez donc prêt à me seconder, je tiens notre fortune dans ma main. Il y a, voyez-vous, deux questions bien distinctes, la question de l'art, et la question de nutrition. La première agréable, douce, studieuse, facile; la seconde impérieuse, horrible, manifeste. Il faut soutenir habilement l'une par l'autre. Le cœur s'endurcit quand on devient vieux et a besoin de s'occuper de calculs

égoïstes. Croyez-moi, nous serons riches, — car mon caractère est tout changé, je ne suis plus moi, je suis un ambitieux, avide et certain de réussir. Il m'est démontré que tout arrivera selon mes souhaits.

Adrien lui serra la main, et l'assura de son courage avec une douce et aimable gaîté.

Puis Verner prit plaisir à se rappeler sa joyeuse pauvreté. Il lui révéla avec effusion les jours éloignés pour jamais de sa misérable enfance et ne manqua pas de lui parler de son habit noir plus cossu que son habit bleu.

A cet épanchement succédèrent encore des projets que l'on se disposa à mettre promptement à exécution.

21

Les Journalistes et M. Chabaud de Boir.

L'ancien notaire de Loches s'efforça de renouer avec les amis qu'il s'était faits autrefois dans le journalisme. — C'étaient pour la plupart d'aimables garçons, moqueurs comme le petit journal, spirituels par état, jaloux par nature, hardis oiseaux de proie, sans cesse à la piste des sottises d'autrui, s'attaquant à tout, raillant les plus nobles choses pour un peu d'argent, ven-

dant gaîment leurs plumes et sans le plus petit souci, ne respectant rien, n'ayant rien de sacré, et produisant d'une manière problématique. Ces charmants garçons faisaient la plus cruelle guerre à l'État, ne s'informant de leur influence que pour en rire, d'ailleurs joyeux enfants, incrédules et ambitieux, rêvant la députation, le Ministère, profonds politiques, mais par saillies, exigeant de grands dévouements chez les femmes, voulant tout fronder, tout analyser, — et se produisant partout avec orgueil.

Ces sortes de personnages font tous leurs efforts pour avoir crédit et être reçus dans le grand monde; — quelques-uns y parviennent, d'autres y figurent mal, ceux-là déclament contre les riches et la noblesse. Parmi eux, quelques-uns ont été puissants et ont mangé leur fortune; pour la plupart ils sont nés pauvres, et vous n'ignorez pas que la misère rend hargneux, méchant et jaloux. Plus ils ont travaillé, plus ils ont souffert, et plus ils méprisent et détestent en secret ceux qui leur ont mis le pain à la main, les-

quels protecteurs sont eux-mêmes des parvenus peu ou mal famés. — Rien n'est plus grand, plus envahissant que leur mérite, rien n'est plus petit, plus facile que leur conscience.

La presse avait donc conduit et emporté les amis de Verner, ses élèves, ses adeptes.

Ces amis avaient été démocrates comme presque toutes nos célébrités gouvernementales ; la plupart s'étaient vendus soit à Duchâtel, soit à Guizot, soit à un autre Ministre, pour avoir la croix, ce qui en impose aux bourgeois, des pensions, ce qui en impose aux marchands et rend la vie confortable.

Ces journalistes fougueux étaient devenus les ennemis les plus grands des journalistes d'alors. Ce qu'il y a de prodigieux, c'est qu'ils s'appliquaient à blâmer chez leurs successeurs des actes qui avaient été leurs. Cela est évident comme le jour, désolant comme la peste. Le journalisme est et sera toujours une spéculation vile. Tout Paris le sait, — mais tout Paris a le tort grave de s'en prendre aux journalistes. C'est une faute

épouvantable. Il n'y a pas un seul journal qui ne se soit vendu une, deux, trois fois, tantôt à quelqu'un, tantôt à quelque chose, mais vendu, et vendu bassement, sur un marché où ne manquaient ni les enchérisseurs, ni les dupes. Eh bien! est-ce à dire pour cela que tous les journalistes ne soient pas honnêtes? Au contraire, il y en a et beaucoup. Mais que voulez-vous qu'ils fassent, puisqu'il n'y a pas un journal incorruptible? Où voulez-vous qu'ils mettent leur existence intelligente à l'abri de la misère? Il faut bien vivre!... Les journalistes sont, souvent, des hommes probes et loyaux, francs, pleins de cœurs. Mais il n'en est pas de même des journaux. Ils n'appartiennent pas à ceux qui les font, mais bien à une foule de bottiers, de charcutiers, de Centaures, de coupe-gorges, d'écumeurs d'argent, de flibustiers reconnus et patentés.— Que faire?... L'écrivain doit-il mourir de faim ou élargir sa conscience?... Ah! croyez-moi, vous ne savez pas les douleurs inouies que cette nécessité a fait naître dans l'existence de ces hom-

mes , éblouis par une élévation rationelle.

Cherchez dans la galerie des hommes politiques qui se sont élevés depuis 1830, et dites-moi s'ils sont bien heureux d'avoir l'âme pétrie de cette boue infecte!... En devenant puissants — d'une puissance sortie de leur plume, — ces génies modernes ont eu des idées très naturelles de féodalité, et ont accepté avec passion tous les moyens pour ne pas retomber dans leur obscurité. C'est ainsi qu'ils sont devenus astucieux et intrigants afin de satisfaire à leurs pressantes exigences de chaque jour.

Car l'arène politique, c'est un champ où tout le monde se presse, se heurte, se tue, se coudoie pour arriver le plus haut possible. Il y a parmi les ministres des pauvres hères auxquels il est arrivé de penser sérieusement à devenir Roi, Consul, Empereur, que sais-je?...

Les journalistes ont été trop gâtés, ce qui les a rendus exigeants et volontaires. C'est ainsi qu'un sieur Loève de Weimars est devenu ambassadeur pour avoir fait un article contre un

certain Molé. Ce dernier trouvant l'article violent l'envoya en Perse. Pauvre Perse! pauvre Molé!

Voilà un exemple pris sur dix mille.

On ne saurait dire tout ce qui s'alluma d'activité chez Verner et d'ambition dans sa poitrine, couverte depuis quelque temps de gilets à grands ramages. C'était un vieil ambitieux, la plus terrible espèce des ambitieux! Sa figure était devenue nette et claire, son œil était ardent, infatigable, et quand il riait, ses rides riaient aussi sur son front vaste, et formulaient une date terrible, — 1830, — comme un ardent souvenir de cette fameuse époque.

Quelle activité! cet homme vivait plus en quarante-huit heures qu'un homme ordinaire en un an.

Verner ne produisit pas Adrien tout d'abord, il se le ménageait comme un de ces accessoires nécessaires que l'imagination ne sépare pas de la puissance qui le fait agir.

Verner alla en premier lieu chez un des plus

riches affidés du pouvoir, un M. Chabaud de Boir, député, secrétaire du ministre, chevalier de la Légion-d'Honneur.

M. Chabaud florissait rue de Provence et dans les bureaux de l'intérieur. C'était une de ces respectables nullités qu'on a le vice de prendre, au premier abord, trop au sérieux, un de ces parvenus que le roulis des événements publics à mis à flot, et qui, susceptibles de retomber dans le gouffre, n'ont de cœur que pour se cramponner aux débris qu'ils rencontrent. Ils luttent aussi, car nous luttons tous! Mais ce sont de ces carcasses vides, de ces cadavres échoués un matin sur la grève. Ce sont de ces instruments secondaires qui servent à de grandes circonstances politiques.

Il y a pour cette classe un instant où ils atteignent l'apogée de la fortune. Le Chabaud de Boir en était là. Ce n'était pas une horreur transcendante, un brigand, un Lacenaire, mais il tenait un peu de tout cela. C'était une abomination sourde et connaissant toutes les finesses sociales,

ayant le nez d'un chien courant, les épaules d'un taureau, la vivacité d'un écureuil, et la tête d'un cheval arabe, fine, lisse, avec des naseaux nerveux.

Son nez était régulièrement recouvert d'une paire de lunettes bleues qui dissimulaient l'astuce de ses yeux et ses paupières rouges.

Fier et souple, personnel et avide, Chabaud était intrépide et plein de tact et de patience. C'était lui qui était chargé d'entretenir des intelligences avec les journaux du pouvoir, et de marchander ceux de l'opposition qui étaient à vendre ou à louer après le terme, c'est-à dire après qu'ils avaient fini leur bail avec un maître. Dans ces négociations secrètes, Chabaud gagnait beaucoup d'argent.

A quoi passent, mon Dieu, les fonds secrets?...

Il entretenait aussi des journalistes démocrates qui vivaient volontiers à ses crues, à la condition de faire passer quelques articles méchants

que lui. Chabaud, rédigeait contre ses amis intimes dont il était jaloux.

Le chagrin, la joie, rien n'était extrême en lui, — c'était un citoyen froid et posé. A la chambre il figurait en compagnie d'une multitude de ganaches ayant le cens mais pas souvent le sens commun ; des fabricants de chandelles, des traquenards vivants, des boucaniers cossus et fauchant des billets de banque.

Qu'on juge de la philosophie qu'il fallut à Verner pour ployer devant cet homme qui lui était si inférieur, et qu'il avait élevé en place avec ses *Premiers Paris*. Qu'on se figure les efforts de cette nature sur elle-même ! Combien il dut rompre de fibres dans son amour-propre !

Il est de notoriété diplomatique que l'homme le plus grand se plie souvent aux exigences du parvenu le plus sot. C'est ce qui arriva à Verner. Quelle âme forte ! lui qui voulait s'accoupler au timon des affaires avec Adrien qu'il savait plein de jeunesse, était obligé de caresser ce Chabaud, cet hydre à deux têtes, lui, l'il-

lustre Verner, qui avait eu tant d'ascendant sur tous les esprits ! Cet homme terrible et mystérieux se rendit chez ce courtisan en faveur qui avait jeté son libéralisme à propos.

Verner, aspirant si haut, était encore à l'état de subalterne près du secrétaire. Mais il ne se découragea pas, et devait se dédommager. Après avoir essayé ses rouages dans les ténèbres, il allait étaler ses résultats au grand jour.

Les comédies du monde ne ressemblent que trop à celles du théâtre. Dans l'un et dans l'autre il est important de se bien présenter, de ne pas manquer son entrée.— En cela, l'ancien notaire réussit complètement auprès de Chabaud de Boir.

Lorsque Verner entra chez cette poupée politique, cet infirme de la diplomatie était dévoré de jalousie. Un de ses amis venait d'être nommé marquis. Il pleurait de rage.

Il n'est rien de tel que de tomber chez les gens dans un bon moment pour réussir près d'eux. C'est ce qui arriva à Verner.

— Vous ici ! s'écria Chabaud, est-ce bien vrai ? Comment, Verner, mon ami, mon cher ami !.....

— Oui, moi-même ; il n'est pas nécessaire de vous demander comment vous allez. On parle assez de vous.

— Vraiment, dit Chabaud d'un air flatté ?

— Mais certes, et l'on vous admire. Quant à moi.....

— Que prétendez-vous faire ? interrompit Chabaud. Quelqu'un m'avait dit que vous exerciez quelque fonction publique dans une province.

— Tout est mort là-bas pour moi ; j'ai tout planté là. Ne sentez-vous pas que Paris m'appelait, qu'il eût été bien lâche à moi de rester en province obscur et enfoui, quand tout le monde se bat ici. Cordieu ! mon cher, si je me suis endormi, je me réveille ; si je me suis reposé, je reviens et me relève prêt à combattre... Le génie, c'est la patience, a dit M. de Buffon, j'ai attendu !...

Le Chabaud fut épouvanté. Il connaissait l'énergie de Verner; il n'avait pas oublié qu'il lui devait, sinon tout, du moins une partie de l'adresse qui faisait sa force; il savait qu'il avait détourné les instincts et les dispositions de Verner à son profit, et qu'il ne lui avait laissé que sa conscience probe. Mais en un clin d'œil Chabaud reconnut que Verner n'était plus le même, qu'il était décidé à réussir et à tout prix. Il craignit sa puissance, le devina. L'instant était propice, il voulut encore faire tourner ses résolutions à son profit, et s'en servir comme arme de vengeance. Il eut peur de Verner. Il se vit détrôné, remplacé, comme il avait détrôné, remplacé Verner. Il vit le coup et essaya de le parer. Le retour de Verner lui parut la plus fine, la plus subtile des ruses du métier.

Chabaud prit un parti promptement.

— Par où commencerez-vous? demanda-t-il.

Verner s'assit, tisonna le feu, et répondit.

— Je possède tout le secret des choses tortueuses, et il serait vraiment dommage de ne

pas diriger l'esprit d'un parti fort. Je ne suis pas homme à attendre inutilement, j'ai attendu, il le fallait donc! Je ne suis pas non plus noirci de déceptions comme Cham par la malédiction de Dieu, ainsi que vous l'avez tous cru. Je me relève donc! Je ne vous ferai, à vous, aucune confidence intime; qu'il vous suffise de savoir que je serai dur et méchant, car la bonté et l'indulgence ôtent tout au talent! Seulement je suis venu à vous comme un ancien ami, et votre réception ne m'étonne pas. Je m'attendais à être bien accueilli. — Je vais donc fonder un journal, mais un journal terrible, et cette fois je travaillerai pour moi et non pour les autres, et je réussirai seul.

— Point de reproches entre nous, c'est inutile. Je vous ai deviné. Voici mes offres : j'ai besoin pour mes projets d'un homme comme vous. Je le placerai à la tête d'un journal de l'opposition...

— De l'opposition!... Mais n'êtes-vous pas?...

Ah! c'est juste, j'oubliais qu'on peut manger à deux râteliers!...

— Laissez-moi faire. Cet homme sera mon organe, tout sera secret entre nous. Je vous offre mille francs par mois, prenez ou laissez. Cela ne vous fera pas renoncer à votre idée. Décidez-vous, je vous donne jusqu'à tantôt. Laissez-moi votre adresse, je passerai chez vous.

Verner s'en alla très content, et laissa l'affidé du pouvoir réjouir ses opinions dynastiques par la lecture du *Journal des Débats*.

22

Suite du précédent.

La prospérité de la maison Verner est un de ces phénomènes ordinaires à notre époque. Le lecteur aurait tort de s'étonner de ce qu'il vient de lire, rien n'est plus vrai, rien n'est plus naturel. Si nous avons mis à jour quelques nudités politiques ignorées, nous avons eu la générosité de ne pas dévoiler bon nombre de ces turpitudes qui doivent rester ensevelies.

Verner était content. Il avait plus obtenu qu'il n'attendait de suite. Chabaud allait être sa pierre d'achoppement.

De son côté, Chabaud, qui commençait à chanceler sur les hautes marches de l'échelle politique n'était pas fâché de renouer avec celui qui lui avait ouvert les premières portes et qui avait conduit ses premiers pas. Il avait bon nombre de vengeances à tirer de quelques uns, et de grandes jalousies à satisfaire. Et puis, il est si heureux pour un corps de trouver une âme, pour un paresseux de trouver une tête qui pense pour lui!

A cinq heures l'équipage du député s'arrêta devant la maison de Verner. Il monta au premier, sonna,—un valet de chambre vint ouvrir.

Ce Chabaud prit bonne idée de la somptuosité des appartements; — on le conduisit dans le cabinet de l'ex-notaire de Loches.

Verner produisit l'effet qu'il attendait. Chabaud le craignait, — Chabaud n'était pas de sa

taille. Ils parlèrent politique pendant une heure et demie.

— Quelles que soient les circonstances, dit Verner, désormais transitoires qui laissent le pouvoir entre les mains de ceux qui l'ont, une opposition saine et vraie est indispensable et ne peut manquer d'être bien reçue. Je pose en principe la souveraineté du peuple, je veux la réforme électorale. Cette opposition franche, malgré les influences des forts, malgré les résistances de quelques-uns, ne peut manquer de prendre de la consistance dans le pays. Il faut se mettre à la tête des idées et non à leur suite! il faut avoir pour but la conquête des principes et chercher le secret de la vie à venir. Il ne faut pas désirer la possibilité du progrès, mais le progrès même. Les Ministres qui ont abusé de leur puissance en verront les frontières se rétrécir. Nous ne voulons pas qu'ils se reforment. On n'a pas assez l'air de se douter que la révolution de Juillet est la victoire de la turbulente démocratie. La charte l'a sanctionné! Vous avez beau

nous opposer les lois venues à la remorque de la Charte, nous vous répondons que nous les briserons quand elles ne nous conviendront plus. Amusez-vous donc, mais malheur à qui touchera à nos droits! malheur aux hommes qui passent au pouvoir sans s'occuper de cette démocratie victorieuse, sans la faire descendre dans les lois, dans les mœurs, dans les habitudes! Mon intention en créant un journal libre est de rester libre. Venue à l'existence publique dans un temps où l'on veut contester les vérités politiques, cette génération qui se lève respecte la charte, mais ne veut pas se reposer avec elle. Non! ce n'est pas là l'œuvre définitive de la patrie! Heureusement que le chemin est ouvert aux hommes de la France nouvelle qui ont payé de leur sang leurs droits politiques. Tout s'enchaîne, tout se tient en ce monde. Aussi ai-je la conviction que la politique et la littérature de mon journal exerceront une immense et salutaire influence sur les destinées générales du peuple. Notre œuvre sera donc de féconder le

noble principe de la liberté, et de satisfaire les nécessités intellectuelles de notre temps. Nous saurons organiser par là les seules forces d'ordre et de bonheur qui soient possibles. Dévoué aux intérêts généraux, je suis pour la vie mobile et morale des nations libres. Je ne me contenterai pas de critiquer, mais d'indiquer ce qui doit remplacer ce que je crois pouvoir détruire.

Chabaud vit que Verner était décidé et que rien ne pourrait le faire revenir de sa grande résolution. Il lui dit :

— C'est convenu, vous acceptez mon offre de tantôt?

— C'est bien peu, répliqua Verner, mais enfin, pour vous faire plaisir...

On retint Chabaud à dîner. — Adrien déploya beaucoup d'esprit; Eulalie fut très aimable, Hortense toujours belle.

Au résumé, Chabaud fut excessivement content; de joie il essuya ses lunettes.

Le soir même, il conduisit Verner dans la boutique du journal. Verner en prit la rédaction

en chef. Tout fut signé, approuvé, il y eut un traité de passé pour un an.

Pour en arriver là, Verner avait mis en fusion toutes les ressources de son esprit.

Ici il ne convient pas de vous dire tout le secret de ces choses sans nom qui se font dans le ministère et dans le journalisme.

Au bureau, — Verner retrouva un de ses anciens compagnons, un Joseph Miquelon, qui n'avait pas cessé de faire des *premiers-Paris*.

Miquelon avait eu la finesse d'être fier avec ceux dont il n'avait pas besoin, et le courage de flatter ses supérieurs. Il avait beaucoup d'esprit et se montrait très insolent. Son style était décousu mais brusque, mais brillant. Il avait de la verve, du mordant; c'était un pares-eux, très perfide, fantasque à l'excès, plein de caprices, se laissant exploiter, habile homme pour faire des *tartines* de deux cents lignes; souple d'ailleurs, ne refusant jamais sa plume, louant ses éloges sans en avoir l'air, in rigant comme il convient.

Comme Miquelon était l'homme du moment, se laissant impressionner par la moindre chose qui touchait son cœur, — son premier mouvement fut une certaine joie à la vue de Verner. La pensée qu'il allait le dominer, et gêner sa marche ne vint pas de suite à l'esprit du journaliste. — Qui pourrait penser à tout?...

Miquelon parlait assez volontiers un français qui révélait son pays.

Il y avait encore ce soir là, dans le bureau, un M. Dreus-Jolin voué à la spéculation. C'était un homme d'industrie, vivant de rien et par rien; sans état déterminé, entreprenant tout, ayant l'aplomb voulu pour réussir, parlant bien, se présentant dignement. Dreus-Jolin était évidemment un homme peu vulgaire. C'était une belle imagination mal dépensée, tentant toutes les affaires, n'ayant rien à perdre et courant toutes les chances. C'était un de ces hommes que l'on aime, mais qu'on ne peut s'interdire de mépriser, audacieux et fluet, doué de 50 ans, et n'en accusant que 36. Incapable de

se décourager par l'insuccès, Dreus-Jolin naviguait habilement et sans crainte sur l'immense océan des intérêts industriels. — Son existence était nomade, ses relations étendues, sa moralité contestable. — On l'accusait de peindre ses cheveux et ses sourcils. — Il ne parlait que par millions, avait la main blanche, les formes souples, les façons élégantes. Il parlait avec mépris des gens indélicats, et déplorait les pertes qu'il avait essuyées. Il se disait arrière-parent de Napoléon... Il était Gascon, terrible espèce comme chacun sait! A l'entendre, les plus riches banquiers étaient des escrocs qui l'avaient ruiné sans qu'il pût se plaindre. Il traitait les ministres de ganache et ne se gênait pas pour affirmer qu'il n'était pas à sa place.

Il travaillait bien au journal et faisait des *seconds-Paris* pleins de fiel. Il commettait également un certain nombre d'*entre-filets*, Mais il faisait, au résumé, plus d'embarras que de besogne. Il était furieux de ne pas avoir ramassé la croix et une place dans les fanges de la der-

mière révolution. Il enrageait aussi de rester obscur et perdu, lui qui se sentait l'agilité nécessaire pour sauter pardessus toutes les têtes. Il avait eu du malheur, et pleurait d'avoir dépensé tant d'esprit pour si peu, de cet esprit qui n'est pas signé et qui, par conséquent, ne rapporte que du pain.

Cet homme élastique dépensait, à vrai dire, une extrême puissance, une grande énergie en pure perte. Cette déception avait étouffé ses inspirations généreuses et l'avait rendu avide de scandale et de bruit. On le supportait parce qu'il était brave et drolatique.

Au dehors, sa maigreur et les sillons multipliés de sa face accusaient l'épuisement d'une âme qui a lutté long-temps sans résultat. Il n'avait plus d'autres pensées que de satisfaire son égoïsme, et de s'amuser des querelles qu'il allumait à plaisir. Du reste, c'était un athée, niant tout autant pour discuter que par conviction intime. Pauvre homme, comme vous voyez, vivant de sa plume, quoique n'ayant ni cœur ni forme,

et absolument en dehors de toutes les conditions littéraires. C'était un génie manqué et partant malheureux. Il avait l'ambition mais pas le talent. Il eût voulu s'appeler Bonaparte, Hugo, Chateaubriand, il savait combien un de ces beaux noms irait bien à son âme, combien il le ferait valoir, combien il en serait noblement fier, mais il n'avait aucune des capacités voulues pour produire. Il sentait bien lui quelque chose d'extraordinaire, mais il ne pouvait l'enfanter; il lui était impossible de rendre. Supplice bizarre!

Il n'avait que des éclairs et ne faisait que soupçonner la foudre. Cependant, il avait plus d'esprit qu'il n'en fallait pour subjuguer la foule et faire croire aux Parisiens qu'il avait du talent. Quelques-uns avaient encore la bonhomie de croire à l'avenir de ce vieillard qu'un reste d'énergie soutenait encore. Ses créanciers étaient de ce nombre.

Dreus-Jolin accueillit joyeusement Verner; — il lui avait, dans les temps, prêté ses deux habits,

— le noir et le bleu que vous savez. — Honneur au courage malheureux !.....

Dreus-Jolin n'ignorait pas que Verner ne serait jamais sa dupe, — mais il serait son compère sans le savoir. Et puis, les hommes de talent sont bons et serviables dans la vie privée, Verner ne serait pas sans l'obliger de quelques écus, s'il y avait lieu. Il pourrait vivre à l'ombre de son nom et continuer ses innocentes industries.

La troisième personne qui était au bureau était parfaitement inconnue au nouveau rédacteur. — Il se nommait Louis Duras. — C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, assez joli garçon, une figure pâle et sombre. Dans son cœur il aimait l'art, le peuple et les femmes, — trois choses sacrées devant Dieu !

C'était un rêveur comme Adrien.

Comme lui il avait eu ses douleurs ; il n'avait perdu ni ses fantaisies, ni sa noblesse.

Il avait du Bonaparte quand il secouait sa longue chevelure noire sur son front poétique

et soucieux. Il marchait dans la vie avec tristesse, sans amis, sans parents.

Il était né dans le midi de la France, dans un de ces riants villages qui vivent sous un ciel toujours bleu.

Esprit fin, calculateur sous sa rêverie, il ne savait pas où doit s'arrêter le vague. Il concevait et soupçonnait de douces créations que le besoin incessant où il était de faire du journalisme pour vivre l'empêchait de mettre à exécution. C'était une belle âme, jalouse de ses droits, mais timide, modeste comme les vrais talents, trop modeste même pour être destinée à un bel avenir littéraire.

La vie de ce jeune homme, si grave dans son obscurité, s'était passée d'abord à travailler aux petits journaux de théâtre. — De là, avec l'aide d'un compatriote en renom, il s'introduisit dans les petits journaux de l'opposition. — Il y était encore à l'époque où Verner le connut. Il faisait, dans le journal dont nous parlons, une petite chronique très spirituelle, mais trop fine

pour être goûtée de tous, et pas signée, ce qui ne le faisait pas connaître.

Lorsque Verner entra, Duras le salua froidement et voulut partir. — Verner qui flairait les hommes de talent le retint.

Duras, qui avait entendu parler de Verner et qui avait lu ses articles, le considéra avec une espèce de respect intérieur mêlé d'amitié.

Chabaud de Boir, en examinant le personnel du journal, était enchanté. Il prit Verner à part et lui dit :

— Ah ! çà, mon cher, vous devriez me rendre un service. Servez-moi d'instrument pour accabler ce parvenu de Fouyat qui vient d'être nommé marquis. N'est-ce pas une misère?..... Marquis sans privilége, quelle ambition déplacée, quelle pauvre noblese ! Ses gros yeux bêtes annonçaient ce matin une singulière satisfaction *Échinez-moi le. Eh ! allez ferme, ne l'épargnez pas !* Je ne connais pas de termes assez forts pour flétrir de semblables prétentions.

— Il suffit, dit Verner, M. Fouyat devrait

bien prendre un nom plus présentable ! je me charge de lui.

Le lendemain, le *Second-Paris* se composait d'une virulante déclamation contre la noblesse de la ville.

Le malheureux Fouyat fut très maltraité, le *Moniteur* aussi, qui avait inséré la chose dans ses colonnes. — C'était un acte inconcevable du gouvernement, une erreur détestable.

— « Est-ce bien possible, » disait Verner dans son article, « que les hommes de la Révo-
« lution de Juillet avouent qu'ils veulent créer
« une noblesse ? Noblesse sans grandeur, mais
« non sans blason et sans vanité. Quoi ! une
« vieillerie tellement innocente que l'on a ou-
« blié de l'effacer dans la Charte d'un trait de
« plume. Songez-y donc ! Si vous continuez,
« vous blesserez tous les sentiments natio-
« naux, etc..... »

Ensuite, venait la réclame pour Chabaud de Boir. — « Si encore, pour commettre cette faute,
« vous aviez annobli un homme revêtu de quel-

« que fonction dans l'État, un secrétaire, par « exemple, de quelque ministère, un diplomate « utile à la patrie. Mais au lieu de cela, vous « choisissez ce pauvre M. Fouvat, parce qu'il est « puissant, parce qu'il a un château de 600 « mille francs ! Ah ! ce n'est pas ainsi que le « gouvernement devrait comprendre la dignité « du pays, etc. »

Verner avait, au fait, raison. Cette polémique me rappelle qu'un M. Bresson, ambassadeur en Prusse, devint, lorsqu'il fut nommé pair de France, *M. le comte Bresson.* Noblesse d'antichambre qui sentira toujours l'arrière-boutique.

L'article de Verner, heureusement conçu, fit du bruit. Chabaud de Boir en fut ravi. Dreus-Jolin profita de l'occasion pour assurer Verner de son amitié; Miquelon s'appliqua à retailler sa plume. Verner invita les rédacteurs à dîner chez Véfour; on se grisa poliment, on but beaucoup de champagne, et l'élégant cabaret s'emplit de la fumée des cigares.

Adrien avait réellement beaucoup d'esprit, on l'accueillit bien et comme un véritable confrère, — d'autant qu'il était sous l'égide de Verner.

C'est ainsi que la fortune sourit immédiatement à l'ancien notaire de Loches, ce qui ne l'empêchait pas de penser à Hortense. — Mais ceci n'était qu'un acheminement vers le but qu'il avait rêvé.

Il avait encore assez de noblesse pour se dire : — J'aime mieux souffrir et aimer que reposer sans amour!

De sorte que le journal fut fait par Miquelon, Duras et Dreus-Jolin sous la direction de Verner.

Mais celui-ci avait un autre but ; il ne lui convenait pas de s'assujétir comme jadis à des fonctions réglées et monotones.

Il apprit à Adrien à faire de la politique sans le moindre inconvénient. On ne saurait croire

combien il est facile de faire ce métier salarié à la toise.

Verner enseigna donc au mari d'Hortense à abuser des mots « *la France*, — *la patrie*, — *la liberté*, — *la gloire nationale*, — *le peuple*, — *les lois*, — *le maintien des institutions*, — *le char de l'État*, » etc.

Au moyen de ces mots dépensés avec instinct, Adrien devint fort habile à discuter sur les intérêts du peuple et de la patrie.

Verner n'allait donc au journal que pour la forme; il y faisait seulement acte de présence. Adrien travaillait beaucoup et se faisait quelques ennemis politiques. Il barbotta ainsi dans la vase que les diplomates ont fait monter à la surface du pays.

Verner, pendant ce temps, fit des courbettes, on l'en récompensa en lui envoyant la croix.

L'intrigue qu'il déploya alors fut inouïe, elle égala seule son bonheur. Quelle joie, en effet! Plus de ruines, plus d'abandon, plus de malheur!

Une fois le journal fut accusé d'avoir *provoqué à la haine et au mépris du gouvernement;* — c'était Adrien qui avait fait l'article incriminé. Il s'en suivit que le malheureux gérant qui signait la feuille alla loger en prison pour trois mois.

Verner, encouragé par le succès, devint plus ambitieux qu'il n'avait jamais été. Il était aussi égoïste que ce certain Grec qui mit le feu à la maison de son voisin pour se faire cuire un œuf. Or l'œuf de Verner cuisait à merveille. N'était-ce pas le principal?

Adrien, qui était très loyal, prit le journalisme au sérieux. Il s'éleva fortement contre la bêtise traîtresse de ces pauvres grands hommes politiques qui s'arrachent les lambeaux d'un pouvoir douteux, et jouent perpétuellement la même comédie que celle de la fable où deux voleurs se battaient avec acharnement pour un bidet qu'ils avaient pris et qu'un troisième larron leur souffla.

Adrien s'éleva surtout contre les places que

l'on donne à des hommes inhabiles, non parce qu'ils ont fait des études spéciales, mais parce que leur influence est à craindre, ou parce qu'ils ont un cousin en faveur.

Il prouva que l'on donnait aux actions viles des noms honnêtes pour la commodité des intrigants. Il écrivit ainsi de grandes phrases contre les tyrans et l'esclavage. Il se plaignit de l'abandon dans lequel le Ministère de l'instruction publique laissait la littérature, le roman, par exemple, qui peut renverser toute la société, pour ne s'occuper que des journaux qui ne peuvent détruire jamais qu'un ministère.

Adrien se montra étonné de ce que c'était le ministre des affaires étrangères qui donnait la croix aux journalistes de l'opposition passés à l'ennemi.

Il eut de l'esprit, et de cet esprit qui fait du bruit, qui a besoin de se manifester comme la oudre. Ce fut un des plus rigoureux autocrates de l'opposition.

Le Chabaud était satisfait, parce que cela lui

fournissait l'occasion de dissiper quelques fonds secrets en faveur des journalistes du pouvoir qu'il chargeait de rétorquer les articles du journal-Verner.

Celui-ci reçut bientôt chez lui tout ce que la science, la littérature et les arts avaient de nobles capacités. Il fit beaucoup de connaissances et traita grandement.

24

Tandis que Verner et Adrien gravitaient ainsi autour des affaires politiques, Hortense et Eulalie devenaient plus coquettes. Elles étaient mises avec un goût charmant, et s'accoutumaient très bien de cette vie paresseuse et élégante pour laquelle toutes les femmes sont nées, à notre avis.

Ce fut alors que le cerveau d'Hortense s'en-

richit et se développa. Elle lisait les bons livres de notre littérature, et suivait pas à pas, et avec émotion, les nobles et franches héroïnes de nos romans. C'étaient là les sœurs de ses pensées, de même qu'Adrien était le héros de ses rêves, et ce qui est plus agréable, de sa vie réelle.

Elle puisait des joies et des goûts nouveaux dans l'étude et dans la société. Elle laissait parler son cœur, et sentait qu'elle aimait Adrien comme on aime dans les beaux livres imprégnés de poésie et de tendresse.

Mais au milieu de ses affaires et de ses projets, si la fortune souriait à Verner, il était loin d'être heureux. D'abord Eulalie l'ennuyait d'autant plus qu'il aimait une autre femme. En sortant des griffes de la misère, il l'avait prise avec ses pattes d'ambitieux et non avec un cœur d'amant. Il sentait que le marchepied qu'il avait choisi ne pouvait pas l'élever à la hauteur de ses désirs. Au fait, l'ancien notaire avait sur les femmes les idées des peuples orientaux. Dans sa vie à haute pression, il aurait pu trouver une

femme à argent. Ses relations le lui assuraient. En se mariant avec Eulalie il avait fait la plus grande faute de sa vie. Mais il se consolait par l'idée d'hériter des sots qu'il rencontrerait sur sa route ; il se flattait de triompher de leurs scrupules.

Il faut dire qu'il se posait bien et que la galerie l'estimait ; ensuite il était constant dans ses projets. Et vous n'ignorez pas que les hommes qui rêvent l'impossible et savent se mesurer long-temps avec les difficultés finissent par réussir, quand ils ne meurent pas dans la lutte.

Mais sa passion qui paraissait endormie, était toujours terrible. Il avait des moments de tortures extraordinaires. Quand arrivait le soir, par exemple, et qu'Adrien et Hortense se retiraient dans leur appartement situé au second étage, le pauvre Verner savait qu'ils allaient se coucher, et son âme était brûlée par la fureur.

Verner s'était concilié l'amitié de tout le monde par ses formes élégantes, ses manières polies et avenantes, sa mise simple et recherchée,

sa parole grave, sa faconde douce et éloquente. Nos amis s'amusaient véhémentement de cette vie luxueuse. — Ils allaient souvent au spectacle, dans les fêtes, dans les concerts, dans les bals. — On admirait beaucoup Hortense ; on trouvait Adrien spirituel, Verner en imposait à la masse par son air digne sans être affecté, et par la rosette rouge qui tranchait sur la boutonnière de son habit noir.

Ils avaient reçu deux lettres, une du comte de Branté qui félicitait Adrien de la bonne santé dont il jouissait et lui marquait qu'il avait des atteintes de goutte.

L'autre était d'Antony Saurel qui s'ennuyait mortellement à Loches depuis le départ de ses bons amis.

Ce fut un sujet de joie au milieu de leurs grandeurs, et l'on répondit en envoyant de beaux cadeaux au comte, à Rose et à Antony Saurel.

25

Où reparaît le capitaine Jérôme.

Il est nécessaire, pour l'intérêt de cette histoire, autant que pour sa vérité, que nous retournions à Bourges.

Le capitaine Jérôme de Krunzer avait continué le même genre de vie depuis le départ précipité d'Adrien. C'était le météore du genre célibataire.

Il avait écrit au comte de Branté qui lui avait

répondu qu'Adrien était marié, puis il était venu voir le comte et passer une quinzaine avec lui, après le départ d'Adrien et d'Hortense pour Paris en compagnie des Verner.

Un soir que le débris de nos armées fumait gaîment sa pipe après boire, un domestique se présenta devant lui et lui remit la lettre que voici :

« Avant de mourir je n'ai pas voulu oublier « votre enfant. Il est inutile de revenir sur le « passé, je n'ai plus qu'une heure à vivre, et j'ai « assez expié mon crime..... Notre fille s'appelle « Hortense, elle fut placée par un serviteur dé- « voué dans le village de Loches, près Bourges, « chez une paysanne nommée François. Vous « trouverez dans cette lettre ce que je puis faire « pour elle. Rappelez-vous que c'est un devoir « sacré dont Dieu vous demandera compte un « jour. Cette faible somme ne la fera pas riche « mais la mettra au moins à l'abri de la misère.

« Adieu, ne lui dites pas qui je suis, afin

« qu'elle n'ait pas à pardonner à sa mère, et « priez pour moi comme je vais prier au ciel « pour elle et pour vous. »

« Duchesse de L****. »

Je vous laisse à deviner la surprise du capitaine Jérôme. La lettre contenait quarante mille francs en billets de banque.

— Diable, diable! fit Jérôme en se posant dans son col, c'est fort joli !... si je m'adjugeais la chose? Oh ! non, ce serait mal, on peut l'écorner, mais tout croquer, jamais !

Le lendemain il partit pour Loches. — Il est inutile de vous dire qu'il avait eu, dans les temps, une intrigue avec une belle Allemande, la femme d'un riche financier devenu depuis duc de L****.

A Loches, il apprit de M. de Branté ce qui n'est plus un mystère pour vous, et partit sur-le-champ pour Paris, après avoir réglé ses affaires à Bourges et avoir régalé ses amis aux frais d'Hortense.

Je vous laisse également à penser de l'étonnement d'Adrien, de Verner et d'Hortense.

Le capitaine Jérôme de Krunzer s'installa familièrement chez sa fille. Depuis lors, il raconta plus que jamais les batailles auxquelles il avait pris part. Il joua aussi plus que jamais, monta souvent à cheval sur des rosses de manège qu'il rendit très malheureuses.

Il fit une pompeuse rosette de son ruban rouge, à l'exemple de Verner.

Ce dernier cultiva sa connaissance avec plaisir. Plus on est de fous plus on rit, plus on est décoré plus on inspire la confiance. Il songea de suite que le capitaine Jérôme lui attirerait des actionnaires. En effet, — « c'est une famille bien respectable, » — disait-on. — « Le père de « Madame a sauvé dix-sept fois l'Empereur. Il a « encloué dix batteries à Toulon. Il a eu le bout « des ongles gelés en Russie, etc, etc... »

Hortense le soigna beaucoup et parvint à l'aimer. Adrien le supporta à cause d'elle.

Le capitaine de Krunzer oublia dans sa joie

qu'il devait garder ce secret, et il révéla le nom de sa mère à Hortense.

Il lui remit *pour ainsi dire* les quarante mille francs, et affecta de porter le deuil. En peu de temps on obtint de lui qu'il se raserait et qu'il substituerait à son chapeau un couvre-chef plus convenable.

Et Hortense eut un nom de plus à mettre dans sa prière de chaque soir, le nom de sa pauvre mère qu'un faux orgueil, une ridicule concession à la société, avaient empêchés de lui ouvrir ses bras.

Ce fût vers ce temps-là que la fortune de Verner se décida.

Il travaillait doucement et à ses heures. — Il produisait de temps en temps un excellent article dans le journal, comme pour aider Adrien.

Celui-ci était également secondé par les autres collaborateurs qui venaient aux dîners et aux fêtes de Verner.

Miquelon était bien un peu jaloux, mais il se consolait, car, outre la politique d'opposition qu'il faisait, moyennant l'indemnité que vous savez, le Chabaud de Boir, en récompense de ses services, lui avait fait donner le feuilleton de théâtre dans un journal ministériel. Cette double position allait assez à l'esprit aventureux du journaliste.

Dreus-Jolin employait également toutes les ruses possibles pour se concilier l'amitié de tous. C'est ainsi qu'il poussait la galanterie jusqu'à offrir son bras à Eulalie, ce qui rendait Verner très heureux en le débarrassant et en lui permettant d'offrir le sien à Hortense, tandis qu'Adrien causait avec Louis Duras.

Ce dernier, vêtu le matin d'une cravate noire, d'un pantalon brun à pied et d'un paletot médiocre, s'adonnait, le soir, à un luxe exagéré : bottes vernies, gants frais, épingle en diamant, gilet clair, pantalon noir, habit, — grande tenue des *gentlemen*.

Parmi ce monde, — une figure drolatique se

dessina un matin. — L'œil fureteur de Verner en fut ravi. — C'était un nommé M. Bulonel. Un homme sans pensée, mais amoureux de la pensée des autres, et prétentieux comme une vieille demoiselle.

Vous avez dû rencontrer quelques figures grotesques semblables à la sienne. Trente-deux ans, des cheveux blonds cendrés, une physionomie avenante, des yeux gris, ronds et sans feu, un teint rougeot, brûlant et clair-semé de taches de petite vérole, un front passable, un nez trop grand, une taille peu haute, un ventre ballonné, une démarche bourgeoise. Sa chevelure ressemblait au panache d'un balai de cuisine.— Ses mâchoires sentaient la lessive.

Il jouissait de quinze ou dix-huit mille francs de rentes que lui avait laissés son père.

Dans les temps, il avait fait de mauvaises affaires à la Bourse, — il avait perdu dans ce repaire plus de quatre-vingt mille écus. C'était un honnête homme, point fat, très bête et fort

obligeant. Sans méfiance aucune, il n'avait pas non plus une grande ambition.

Il accomplissait les nécessités de sa vie animale avec l'exactitude d'une horloge.

Il portait d'habitude une grande capotte marron semblable à une lévite, des gilets voyants, une cravate claire, un pantalon gris sans dessous de pied, des bas noirs et des souliers découverts ornés d'une rosette.

Bulonel se laissait remarquer par ses allures de célibataire, ses manies et sa tournure qui faisaient préjuger une âme candide. Son ventre, en dôme d'église, nuisait surtout à sa légèreté...

Le matin, il se lestait d'une côtelette entourée de légumes et d'une demi-bouteille de bon vin. Il sortait, allait faire un tour sur les boulevarts, fumer un cigarre, lire les journaux et causer devant le café de Paris avec ceux qui avaient fait habilement passer ses quatre-vingt mille écus de sa poche dans les leurs.

Il n'y a pas de loi contre cette sorte d'industrie!...

Bulonel restait là jusqu'à deux ou trois heures; — il rentrait, s'habillait de noir, allait faire des visites, et de là dîner en ville ou chez Vélour.

Cette superbe variété prenait ensuite le café et allait au théâtre.

Bulonel affectionnait les loges de baignoires, et il avait pour cela ses motifs, — il parlait avec les actrices, se complaisait à admirer leurs jambes et faisait des calembourgs grivois. Il était si propre, si carré, si ventripotent pour son âge, que vous l'eussiez pris, malgré ses favoris roux, pour un propriétaire aisé, juré, électeur, voire même éligible. Mais il avait la vertu de ne pas vouloir être député.

A ces traits distincts, vous devinez un respectable actionnaire, imprudent quoique connaissant les hommes, une bonne nature de dupe.

Ajoutons, comme derniers coups de pinceau, qu'il était avec les femmes d'une politesse qui laissait deviner qu'il n'en osait rien attendre. Non qu'il fût privé de sens, mais il avait tou-

jours été malheureux dans les associations de ce genre dans lesquelles il s'était compromis. Il avait mis plusieurs femmes dans leurs meubles, et elles l'avaient toutes impitoyablement trompé. Cela explique son aversion pour le mariage et pour les mineurs.

Aussi, quand il lui arrivait de parler d'une femme, il le faisait en souriant avec une malice pleine de niaiserie et semblait dire :

— Ne vous y fiez pas! Je sais pour ma part ce qu'il en coûte. Puissiez-vous ne pas avoir à l'apprendre, comme moi, à vos dépens!

27

C'était Dreus-Jolin qui l'avait découvert, cueilli et transplanté chez Verner.

Verner devait la possession de Bulonel à Dreus-Jolin.

A cet instant, vous eussiez reconnu dans Verner l'homme encouragé par une victoire, qui persiste dans ses projets, autant dans l'espoir du triomphe que pour dépenser ses facultés actives.

L'âme de cet homme offrait des particularités étranges et mystérieuses. En somme, il était de la famille des Bertrand.— Aussi se choisit-il Bulonel pour son Raton.

Ce pauvre garçon donna dans le piège tête baissée. Il fut étourdi de la bonne réception qu'on lui fit. On le mena au journal, — et il se crut journaliste. Verner proposa de fonder un journal nouveau. Il développa ses principes avec chaleur.

Bulonel charmé demanda à Dreus Jolin, qui lui dit que c'était magnifique, et le renvoya à Miquelon, lequel en dit autant, et le rendit à Verner, qui se l'adjugea définitivement.

Bulonel donna les cent mille francs de cautionnement et assura la rédaction et la composition de la feuille nouvelle pendant six mois.

Verner lança un prospectus fulminant, un chef-d'œuvre de force et de précision. Les choses allèrent mieux qu'il ne s'y était attendu. — Les abonnements pleuvaient incroyablement.

En un an, Bulonel se trouva intéressé pour un

tiers dans l'opération qui était alors magnifique.

Verner remercia alors Chabaud de Boir pour lui et pour son ami Adrien, et Louis Duras les remplaça aux mêmes appointements. Miquelon se vit augmenté. Il accomplissait alors sa trente-sixième année.

Dreus-Jolin était nourri la plupart du temps chez Verner, et touchait pour le nouveau journal des appointements respectables. Il devint une des plus belles médiocrités qui forment le centre du monde politique.

Verner avait enfin justifié les espérances qu'il avait données. — Il eut cabriolet, deux chevaux, trois laquais. — Adrien faisait, de compte à-demi avec lui, les premiers-Paris, les seconds-Paris et quelques Variétés. — Les deux ménages cessèrent donc d'aller terre-à-terre. On reçut beaucoup de monde. C'était un luxe prodigieux. Hortense devint une des femmes les plus à la mode, sa conversation captivait, on vantait son esprit élevé ; elle acquit des talents réels.

Elle soulageait beaucoup de malheureux.

Verner marchait vite à la fortune, n'étant plus obligé de liarder comme jadis, et ne se sentant plus assassiné par l'exiguité de ses moyens pécuniaires. — Car vous savez qu'il n'est rien comme les dettes criardes, les persécutions d'argent pour tuer les élans de l'intelligence. Ce qui doit faire prendre en grand mépris les stupides déclamations contre l'argent. — Qui de nous n'a pas usé ses facultés à faire des additions, à penser à de l'or? qui de nous ne s'est pas dégradé dans cette lutte ignoble?

Pourquoi faut-il que nous nous mesurions avec nos besoins ?...

Verner avait essuyé toutes ces souffrances, il s'était battu avec son livre de dépense. Mais il avait surmonté toutes les difficultés avec de la hardiesse.

Il savait qu'il fallait les vaincre et il avait combattu comme il convenait. Il est certains ressorts qui attachent la vie à la terre ; le génie les tranche d'un seul coup. C'est ce qu'avait fait Verner.

Les grandes choses de son avenir n'éprouvaient

plus aucun retard, et son âme ne croupissait plus dans les fanges d'une destinée bourgeoise et mesquine.

Il était enfin à sa place et se montrait grand dans les grandes circonstances. Sa puissance intellectuelle était arrivée à son développement. Le sort ne l'avait pas trompé.

Et puis Verner était non-seulement un artiste, mais encore un artisan, un mathématicien, un diplomate; il entendait l'argent aussi bien que l'art.

Son moral échauffé par la lutte s'éleva à des travaux éclatants. — Il se dévoua à la politique avec d'autant plus d'énergie qu'il sentait encore les épines de son ancienne position. Et il négligeait de penser aux obstacles apportés par les hommes et les circonstances.

Quand à Bulonel il était très joyeux et aimait infiniment Verner, qui lui eut donné de grand cœur un brevet d'incapacité.

Verner l'avait ébloui par ses sentiments violents et par sa rouerie habile. Bulonel était

étroit de cervelle, timide, aussi prit-il insensiblement la plus fausse opinion des hommes.

Mais Verner n'oubliait pas son amour pour Hortense et couvait une idée sombre de vengeance, lorsque le hasard se chargea de lui offrir une nouvelle occasion de réussir. — Comme les plus belles âmes se démoralisent! Verner savait changer de visage à loisir. Il se conduisit comme celui qui écrivait au commencement de février 1814 à Louis XVIII, *qu'il méprisait et haïssait Napoléon, qu'il espérait que sa chute serait prochaine, etc.....* et qui en décembre 1840, fit revenir les cendres de ce même Napoléon avec pompe et sous ses propres auspices.

— Mais laissons celà dans les carrefours de l'histoire!

Eh mon Dieu! Verner fit de même. Jugez-le donc comme il le mérite!

Louis Duras fit alors un roman en deux volumes dans lequel il traita horriblement mal Philippe-Égalité.

Le Chabaud de Boir fut chargé de lui offrir la croix ; — Duras refusa. C'était la première fois que Chabaud essuyait un refus de ce genre. Il est des choses qu'on n'estime pas et qu'on accepte.

Duras commit un drame en cinq actes qui

fut joué et accueilli avec enthousiasme malgré les tracasseries de la censure.

Hortense eut occasion d'y pleurer. — Dreus-Jolin applaudit avec un acharnement ridicule.

Miquelon fut jaloux et parla le patois de son pays. — On ne devrait jamais exprimer autrement sa mauvaise humeur.

29

Le bonheur d'un jeune homme de vingt-huit ans ne consiste-t-il pas à gagner une vingtaine de mille francs par an, quand ses parents ont négligé de les lui laisser de rente?

Eh bien, tel était le bonheur de Louis Duras.

Il pouvait donc se permettre :

D'avoir un tilbury, un tigre et un appartement au troisième étage d'une maison de la rue du Helder;

D'avoir perpétuellement des gants frais, un chapeau neuf et quelques pièces d'or dans sa poche;

D'être reçu dans diverses maisons recommandables, — quelques ambassades entr'autres;

D'être vêtu très élégamment d'après les lois vestimentales les plus recherchées;

De porter la tête haute;

De figurer au foyer et aux bals de l'Opéra avec avantage;

De régaler ses amis et ses collaborateurs avec somptuosité;

De fumer du tabac de contrebande; et d'être assis dans les jouissances que peut procurer une jolie maîtresse.

Son bonheur était extrême, car il se souvenait qu'il avait été sans le sou, qu'il avait gagné douze cents francs à travailler comme un manœuvre dans les petits journaux de théâtre. — O misère des classes pauvres! O hideuse misère des artistes!...

Il est vrai que sa fortune avait été rapide, et

que sur mille journalistes, il y en a huit cents qui sont condamnés à vivre éternellement dans la misère et l'obscurité.

Mais la position de Duras était définie, connue, avouée. Il avait des engagements avec plusieurs éditeurs, plusieurs théâtres et quelques revues. Cet homme actif avait d'ailleurs du talent et se multipliait convenablement.

Mais il n'y a pas de bonheur complet, ou plutôt le bonheur est un mot et non une réalité, c'est une espérance, un parfum, quelque chose de suave qui soutient et console mais qu'on ne peut saisir.

Louis Duras était très malheureux, — il était amoureux d'Hortense.

Hortense avait pour lui une grande amitié, et voici pourquoi :

30

Une visite désagréable et les suites d'icelle.

Un matin que Duras était au journal, il vit entrer trois hommes.

— M. Adrien de Branté !

— Il n'y est pas, dit Duras.

— Quand viendra-t-il? demanda l'un des trois.

— Je ne sais, répondit Duras, en feuilletant les journaux avec indifférence.

— Je vous trouve encore pas mal gêné, dit un des hommes, vous avez l'air de ne pas prendre garde à nous. Savez-vous bien qui nous sommes?...

— Les manières que vous affichez me donnent peu l'envie de l'apprendre.

— Ce serait à vos dépens, monsieur!

Louis Duras devint pâle et répliqua vivement:

— Monsieur, je veux bien ne pas faire attention à vos paroles. M. de Branté n'est pas ici, si vous avez à lui parler, il demeure rue Laffite.

— Je n'ai que faire de sa demeure; il a insulté ma famille dans son journal, je sais que l'article est de lui, et je viens pour lui en demander raison.

— D'abord je vous ferai observer que vous criez d'une façon déplaisante et qui est d'assez mauvais ton.

— Je n'ai jamais souffert les conseils de personne.

— Ce n'est pas faute d'en avoir besoin.

— Monsieur, ils coûtent souvent plus cher

à ceux qui les donnent qu'à ceux qui les reçoivent

— Monsieur, je vous disais que ce n'est point ici une salle d'armes. Si le journal vous a insulté, ce dont je doute, il y a un gérant. Maintenant je vous prie de me laisser tranquille, attendu que j'ai à travailler et autre chose à faire qu'à écouter vos bravades.

Ces paroles parurent raisonnables aux deux amis du monsieur fâché, mais celui-ci ne s'en contenta pas et continua :

— Monsieur, je suis le neveu de M. le marquis de Fouyat que vous ne cessez perpétuellement d'attaquer.

— Un bien joli nom ! s'exclama Duras.

— Monsieur !

— Ce Fouyat-là a un neveu peu bien élevé.

— Monsieur, si je n'avais une affaire d'honneur, je serais assez disposé à vous demander raison de ces paroles. D'ailleurs les journalistes sont jugés depuis long-temps ! M. de Branté est

un lâche et je le lui dirai en face. Car je dis ce que je fais et je fais ce que je dis.

— Vous me permettrez de douter que l'on puisse avoir une affaire d'honneur avec vous, et je ne sais si vous seriez encore là si mon ami Adrien vous avait entendu. Ce que je trouve fort impertinent de votre part, c'est que vous ayez l'audace de m'insulter, moi qui ne suis pour rien dans cette affaire. Si je ne vous ai pas souffleté lorsque vous avez traité mon ami de lâche, c'est que votre excuse était en ce que vous n'étiez pas tenu de savoir qu'il fût de mes amis. Maintenant que vous le savez, je vous déclare que je ne souffrirai pas plus long-temps vos grossièretés. Si vous voulez attendre ici M. de Branté, asseyez-vous et taisez-vous.

— Il m'importe peu que vous le trouviez mauvais, mais je le déclare, c'est une canaille, un misérable, un impertinent...

Duras se leva, et s'approcha du jeune Fouyat.

— Vous en avez menti! s'écria-t-il, et vous allez sortir à l'instant!

L'étranger donna un vigoureux soufflet à Duras, avec l'énergie que montra autrefois Samson contre les Philistins, ses ennemis politiques.

Les deux hommes se jetèrent entre eux.

On parla de se rencontrer le lendemain, mais Duras insista pour se battre de suite.

On monta en voiture. — Duras alla chercher le capitaine Jérôme de Krunzer, qu'il trouva plus que disposé à lui servir de témoin.

Miquelon aussi vint l'assister.

Hortense vit Duras entrer tout pâle chez son père, — et se douta de ce qui allait arriver.

— O mon Dieu, dit-elle à Eulalie, je crains bien que M. Duras n'ait une fâcheuse affaire. Je n'ai pas osé lui demander pourquoi il venait chercher mon père... Il a aussi emmené M. Miquelon.....

Cependant les combattants se dirigèrent vers le bois de Meudon. — Il y a de ce côté un endroit ravissant, qui semble être fait exprès; on peut s'y égorger fort gentiment. Nous le recommandons vivement aux amateurs.

C'est une belle avenue couverte de sable, entourée d'herbes, de fleurs des champs et ombragée par un rideau de hêtres et d'ormes. On se trouve caché dans ce petit bois, et si l'on est tué, on meurt au milieu de parfums exquis.

Aussi bien est-ce plus agréable de finir sa vie dans un endroit honnête. Il est impossible de rien désirer de plus raisonnable.

En ce moment, Duras se rappela Hortense, et il se mit à écrire au crayon ces mots sur un papier :

« Madame, je vous aimais; aussi ma der-
« nière pensée est à vous. Pardonnez à ma mé-
« moire ; et puisque vous n'auriez pu m'aimer,
« au moins plaignez-moi.

« Louis Duras. »

Il écrivit le nom et l'adresse de madame de Brantè et remit le papier dans son portefeuille, puis s'approchant de Miquelon, il le prit à l'écart et lui dit :

— Mon ami, me promettez-vous de me rendre un grand service?

— Tout ce que vous voudrez; vous voyez bien que je suis à vos ordres.

— Merci, mais ce n'est pas encore assez. Promettez-moi que, si je succombe, vous prendrez dans le portefeuille que j'ai sur moi une lettre que je viens d'écrire...

— Après, interrompit Joseph Miquelon.

— Et que vous la remettrez, sans la lire, à la personne elle-même à laquelle elle est adressée.

— Je le jure! répondit le journaliste avec un timbre de voix effatué et tragique.

— Je suis content de vous, dit Duras en lui serrant tristement la main.

— Un instant, s'écria un témoin, il y a moyen de s'arranger, car il serait dommage que votre ami ne pût pas tuer M. de Branté.

— Quoi! hurla le capitaine Jérôme, c'était à mon fils que vous en vouliez?... Ah! c'est bien.. Si l'affaire s'arrange avec M. Duras, je vous

dispenserai d'aller plus loin, et nous causerons un instant ensemble.

— Point d'arrangement ! s'écria Miquelon secrètement dévoré du désir de voir à qui son collaborateur adressait ses derniers adieux.

— Non, Monsieur, dit Duras à son adversaire, je veux un duel à mort. Je ne saurais me déranger pour avoir uniquement l'ennui de voir quelques heures de plus votre sot visage.

— Des armes ! cria l'autre.

Ils se mirent en garde.

Un témoin de Fouyat vint s'interposer de nouveau.

— Messieurs, dit-il, je demande la parole pour un instant.

— Dites donc que vous la prenez, s'écria Miquelon furieux.

— Les témoins doivent présider et non ennuyer, dit Duras; retirez-vous.

— Je redemande la parole, exclama le témoin.

— Soyez concis, fit le capitaine.

— Écoutez donc. Je dis que s'il y avait moyen d'arranger l'affaire, ce serait plus prudent et tout aussi brave. Voici ce que je propose : Monsieur fera des excuses à mon ami pour l'avoir mal reçu lorsqu'il s'est présenté au bureau du journal, et mon ami fera des excuses à Monsieur pour avoir été trop vif à son égard.

— Que Monsieur commence par me faire des excuses, dit l'adversaire de Duras en le regardant d'une manière bêtement insultante, et cela empêchera l'effusion de son sang.

Je ne dissimulerai pas que ces dialogues parurent fort longs à Duras.

— Vous avez assez parlé, dit-il à son adversaire, il est temps de montrer que vous savez agir.

— Voulez-vous faire des excuses ? dit l'adversaire en se mettant en garde.

— Non.

— Réfléchissez à ma petite proposition, c'est une affaire de politesse.

— Non.

— Vous courez à la mort ; sachez que j'attends de pied ferme ce terrible combat.

—Quel Spartacus ! murmura Miquelon.

Ils se battirent pendant cinq minutes.

Duras, qui se battait de la main gauche, reçut un coup d'épée dans le bras.

— Assez, assez, crièrent les témoins en s'interposant entre eux, vous vous êtes noblement conduits.

— Je ne suis pas satisfait, dit Duras, nous allons essayer du pistolet.

— Comme vous voudrez, dit Fouyat.

— Voici des armes, maugréa officieusement Miquelon.

Les combattants reprirent leur place.

— Je suis désespéré, dit Fouyat à Duras, de vous voir si entêté, d'autant que vous avez du courage. Vous me plaisez infiniment, et j'éprouve une extrême répugnance à vous priver de la vie. Me faites-vous des réparations ?....

— Je refuse plus que jamais.

On les mit à trente pas l'un de l'autre ; et ils marchèrent.....

— Consentez-vous? dit Fouyat.

— Allez vous promener.

Ils s'avancèrent encore quelques pas sans tirer, puis s'arrêtèrent.

— Peut-être avez-vous réfléchi? dit Fouyat.

— Vous plaisantez trop long-temps.

— Vous êtes bien décidé?.....

Fouyat tira..... la balle rasa la poitrine de Duras et ne le toucha pas.

Il déchargea son arme dans la tête des arbres.

—Vous voulez donc bien me faire des excuses? dit Fouyat.

— Non, j'ai voulu vous montrer que j'étais moins fanfaron et tout aussi brave que vous.

— Partons, firent les témoins.

— L'honneur est satisfait! dit le capitaine Jérôme avec une inflexion de voix inimitable.

— Halte-là! s'écria Fouyat, recommençons ; je ne veux pas qu'il soit dit qu'un journaliste m'ait fait la moindre grâce. J'exige que Monsieur

tire sur moi ou qu'il me fasse les premières excuses; après quoi, je lui ferai les dernières, et nous serons quittes.

— Vous êtes fou, dit le capitaine; a-t-on jamais vu un blanc-bec faire tant d'embarras? Pauvre dameret, va!

— Je respecte vos cheveux blancs, dit railleusement Fouyat.

— Et moi je vais te tirer les oreilles, cria le capitaine hors de lui et se précipitant sur Fouyat en lui lançant un regard de Jupiter foudroyant les Titans.

On intervint. — Les pistolets furent rechargés. — Les témoins replacèrent les deux ennemis. — Ils recommencèrent à s'avancer l'un sur l'autre.

— Monsieur, cria Fouyat à Duras, acceptez-vous enfin ma petite proposition?

Duras ne répondit pas et continua à marcher.

Ils s'arrêtèrent vis-à-vis l'un de l'autre.

— Avez-vous réfléchi ? demanda encore Fouyat.

— Oui, Monsieur, reprit Duras en feignant de rire.

— Eh bien ! me faites-vous des excuses ?

— Les voilà.

Et en même temps Duras abaissa son pistolet à la hauteur de son œil, visa un instant et jeta Fouyat par terre. — Il avait l'épaule meurtrie.

Duras s'éloigna avec Miquelon et le capitaine. — Ils remontèrent en voiture après qu'on eut pansé la blessure que Duras avait reçue d'abord.

Quant au neveu du marquis de Fouyat, il fut transporté par ses amis dans une maison voisine où on lui prodigua les soins nécessaires.

31

Antony Saurel à Adrien de Branté.

« Tu nous oublies, tu fais le sultan, le Satrape, le Sardanapale. Ah ! mon cher ami, je « ne vis plus ; il m'est impossible de puiser du « courage dans aucun regard ; je n'ai plus de « force, je m'ennuie horriblement. Loches me « semble désert depuis que vous êtes partis tous. « Je suis ravagé par l'ennui parce que je suis « dans l'isolement, comme les anciens anachorètes de la Thébaïde.

« Tu as eu tort de ne pas me faire part de tes « beaux projets de grandeur.

« Nous avons été élevés ensemble ; ne som- « mes-nous pas deux frères ? Aussi, voilà pour- « quoi je me plains de ton long silence.

« Ah ! comme je comprends bien maintenant « la vie idéale et poétique que tu menais autre- « fois ! comme j'admire les sombres et mélan- « coliques poésies que Dieu a mis au fond de « nos âmes !

« Vois-tu, mon bon Adrien, le bonheur est « une fleur brillante qui se fane et tombe en « poussière quand nous allons la cueillir. — « Pauvre fleur ! rien ne peut relever sa tête, « tristement penchée, ni les caresses fécon- « des du soleil, ni les belles clartés de l'ave- « nir. Je pâlis et je m'éteins comme ces pauvres « filles cloîtrées, dévorées d'amour et de désirs, « qui donnent des baisers brûlants à leurs vête- « ments noirs et se tordent de volupté sur leur « couche impuissante.

« Le monde, ami, est un grand hôpital où

« nous arrivons pour souffrir, être malade et « mourir.

« Rien ne peut me distraire, quoique j'aie « fait tout ce qui était convenable pour cela. « J'ai crevé un des chevaux de ton père, qui me « boude depuis ce temps-là. — J'ai tué qua- « torze lièvres dans un mois et une innom- « brable quantité de volatilles, — tout a été « inutile.

« Il en est résulté que ton père m'a appelé « scélérat, et qu'il n'y a plus de gibier dans les « environs.

« Ton père est exaspéré, parce qu'un de ses « bidets est mort à la suite d'une promenade « que je lui ai fait faire près de la Maison-Blan- « che. Sa colère est pittoresque ! Les injures que « s'adressaient mutellement les guerriers d'Ho- « mère en combattant ne sont que des épi- « thètes flatteuses et amicales auprès des sottises « qu'il m'a dites à ce sujet.

« J'ai beau faire de longues courses, sentir « le vent dans mes cheveux, dévaster les jardins

« d'autrui, je suis toujours d'une tristesse assom-
« mante.

« Je néglige mon costume plus que jamais ;
« je te laisse à juger l'aspect que je puis offrir !
« J'ai l'air d'un brigand, et je ressemble pas
« mal au traître du livre que nous lisions en-
« semble l'autre hiver, lequel traître était re-
« présenté, sur une gravure en frontispice, avec
« un grand sabre et une femme défunte à ses
« pieds. — Des étrangers me prendraient sans
« peine pour le tyran de : *Haji-Baba*, ou *La*
« *Ferme des quarante Voleurs*.

« Je t'avoue que je me fais peine et honte.
« Ajoute à cela que je me déshérite de toute espé-
« rance de te revoir.

« Je te le jure sérieusement, le bonheur
« n'existe pour personne. Ce qui nous fait croire
« à l'existence de ce drôle capricieux, c'est l'ap-
« parition d'une foule de petites félicités qui par-
« fument notre vie et nous illusionnent délicieu-
« sement.

« Mes petits bonheurs se composent ainsi :

« — Gagner M. de Branté aux échecs;

« — Voir couler l'eau;

« — Dormir;

« — Boire et manger quand j'en ai besoin;

« — Crever un cheval au susdit ami;

« — Lire quelques bons livres;

« — Fumer une pipe.

« Tels sont, à peu de chose près, les seules « voluptés de ma vie. Eh! crois-tu que ce soit « assez?... Est-ce vivre ou s'éteindre?...

« Ton ambition me gagne. Je suis trop jeune « pour m'enterrer ici et dans un linceuil si mi- « nable.

« D'ailleurs, Rose m'ennuie horriblement. « Elle me vieillit. Cette femme me rendra bour- « geois. Elle finira par me forcer de porter un « *oignon* et une chaîne avec quatre clés pendues « le long de mon ventre. — Belle perspective!

« Mon plus grand bonheur est d'aller m'as- « seoir sur le banc de la Maison-Blanche, près « du bois épais, et de me souvenir de toi, d'Hor-

« tense, de vous tous, mes bons amis que j'ai « perdus.

« Là, je laisse courir mon imagination, et « mes idées se dessinent vaguement au fris- « sonnement des saules, au triste murmure de « l'eau.

« Enfin, je souffre. — Je souffre partout et « surtout au cœur.

« Je crois que j'ai besoin de faire une petite « *connaissance* pour le mauvais motif.

« C'est pourquoi, il ne serait pas absolument « impossible que j'allasse vous trouver un de « ces jours.

« Adieu en attendant. Embrasse Hortense « pour moi, bonjour à Verner, etc., etc.

« Pour la vie ton ami,

« Antony Saurel. »

« *P. S.* A propos, que devient le père « d'Hortense ? J'espère que le hasard est grand « et fécond ! »

32

Il y a des femmes tellement supérieures, tellement belles de corps et d'âme, qu'elles attirent tous les regards, toutes les sympathies, toutes les croyances humaines.

Hortense était ainsi. — On l'aimait dès qu'on la connaissait, et il suffisait de la voir un seul instant pour la trouver belle.

Or, il est assez important de distinguer une

femme jolie d'une femme belle. Une femme jolie peut n'être que jolie, — une femme est belle parce qu'elle réunit toutes les conditions pour être physiquement magnifique, mais encore parce que son âme se reflète sur sa figure. Cette âme donne la vie et la volupté aux yeux, le parfum aux lèvres, et à toute la physionomie une expression indicible de grandeur et de suavité.

C'est ainsi qu'Hortense était aimée par ce monde si exquis dans ses caprices, si divin dans ses originalités, si incomparable dans ses imprévus, mais aussi si faux, si triste. Chacun disait : — Comme M. de Branté est heureux d'avoir une semblable *moitié!*

Si tant il y a qu'on puisse appeler moitié ce qui est tout pour les autres et presque rien pour le mari.

Mais Hortense était principalement aimée par trois hommes : — Verner, Duras et Antony Saurel, sans compter Adrien qui continuait à l'adorer comme autrefois.

Le plus puissant de ces amours est celui de Verner. Quels combats! et quel géant que cet homme! Comme il est beau de le voir lutter corps à corps avec son amour, avec son ambition, avec les grands politiques et les journalistes de son temps, avec la passion d'Adrien, avec les exigences des médiocrités accrochées aux pans de sa vie, et encore avec la misère! Arrêtez! LA MISÈRE!!! quel mot affreux! Oui, vous l'avez vue étreindre Verner, Verner jeune homme, Verner étudiant, Verner journaliste, Verner notaire de Loches, et ne le quitter qu'à son retour à Paris.

Quel beau rêve! Il était haletant, il est tombé, puis il s'est relevé en riant, sans trembler, — quel homme!

Ses autres rivaux, Duras et Saurel, auraient tenu dans sa main, — dans la poche de son gilet.

Ah! c'est le tableau le plus tristement passionné dont le regard puisse être affligé. Aimer autant une femme et ne la posséder jamais!

Pendant que Verner poursuivait son projet, Duras espérait et attendait un instant propice pour essayer de faire partager son amour à la femme de son ami; tandis que Saurel se rappelait avec volupté la figure noble et belle d'Hortense, et se repentait de l'avoir cédée à son cher Adrien.

La passion de Verner était immense implacable; celle de Duras élégante, polie; celle de Saurel vague et capricieuse.

Ce fut Duras qui commença à se déclarer.

Une femme sait toujours quand on l'aime. Mille incidents le lui ont révélé, un regard, une parole, un geste suffisent pour instruire son âme intelligente. Et elle en est toujours bien aise, quelle que soit sa vertu, quel que soit son amour pour un autre. Tant il est vrai qu'il y a dans sa nature autant de vanité et de coquetterie que de cœur et d'esprit.

Un soir que Duras était chez Adrien, celui-ci dit en parlant du Chabaud :

— Comme M. Chabaud était maussade ce matin !...

— Ce vieil homme aux manières empressées, aux paroles épurées et lentes me déplaît assez, dit le capitaine Jérôme. Il a la mine aiguë d'un chat.

— Il fait plutôt l'effet d'un vieux canard, dit Miquelon.

— C'est un vieux diplomate monté en graine, ajouta Verner; un chacal qui ne manque pas d'odorat.

— Nonobstant ces particularités, dit Hortense, son front est rose et ressemble aux fronts de carton en usage au théâtre.

Puis s'adressant à Duras :

— Quel est votre avis, monsieur, sur ce pauvre M. Chabaud?

— Madame, répondit le journaliste, si jamais un homme figura quelqu'animal, c'est lui! Il a du veau dans la tête; on pourrait le servir à dîner avec quelqu'avantage. Sa face dit tout et ne trahit rien. Sa mâchoire représente une vaste

gueule de requin, toujours voracc, insatiable, ouverte, prête à mâcher et à engloutir. Ce vieux fat est très roué et a fait dignement son chemin. Il a eu du bonheur.

— D'ailleurs, fit le capitaine, on m'a assuré que les hommes laids ont plus de chances d'avancement que les autres.

— Cela est très juste, ajouta Duras.

— Vous croyez? demanda Hortense en riant superbement.

— On n'est pas jaloux d'eux, et les femmes s'y intéressent. Il est évident que Chabaud est laid, malgré ses bésicles. Ses yeux ressemblent à ceux des perroquets, tantôt grands comme des marguerites épanouies, d'autres fois petits comme ceux de M. Laplagne. J'ajouterai qu'il est ignorant comme un poisson, prétentieux comme un derviche.....

— Et bête comme un président, interrompit Miquelon. C'est un vieux singe habile aux grimaces.

— Il a des formes assez majestueusement pé-

dantes pour être ridicules quoique respectables, dit Hortense.

— En somme, ajouta Duras, il dit les moindres choses avec une entraînante persuasion et demande l'heure avec l'éloquence d'un avocat. Je le soupçonne de puiser ses phrases dans certains romans modernes.

— Sa réputation d'esprit est colossale, reprit Hortense.

— Raison de plus, dit Adrien. C'est un vieux corbeau qui se connaît en cadavres; un loup cervier.....

— A-t-il un cœur? demanda Miquelon.

— Il faudrait avant définir ce que c'est que le cœur, repartit sceptiquement Verner.

— Le cœur, fit Miquelon, chez un homme, c'est le trésor qui renferme son courage, son amour, ses religions, ses grandeurs.

— Et chez une femme? demanda timidement Hortense en regardant Adrien.

Ici, il est une finesse exquise du grand monde

que l'auteur n'est pas désolé de faire remarquer. Hortense aimait toujours Adrien comme au premier jour de leur passion, et en le regardant avec sa question, elle lui donnait une de ces remarquables preuves d'amour si fines, si délicates, qu'il n'est pas donné à tous de les apercevoir. Ainsi, en interrogeant Adrien, elle lui donnait le moyen de développer sa noblesse intime, en lui répondant victorieusement. Mais Adrien ne comprit pas et laissa le soin de répondre, et par conséquent une victoire à remporter sur l'âme délicate d'Hortense, à son ami Duras.

Celui-ci répondit en ces termes :

— Le cœur est ce que la femme a de plus noble. C'est la patrie de ses douleurs solitaires, de ses vœux infinis, de son amour si beau ! C'est le foyer de ses affections où vont se perdre les jouissances et les malheurs de la vie. Les félicités du ciel ne seront que le règne du cœur, dégagé de son enveloppe charnelle et égoïste.

Hortense donna un regard bienveillant à Duras et fut contrariée du silence d'Adrien.

— Mais revenons à M. Chabaud, dit enfin celui-ci.

— A défaut d'intelligence, reprit Duras, la bêtise et la vanité éclairent son front. Sa fatuité sourit sur sa bouche; son entêtement déprime les cavités où logent ses yeux.

Cette conversation vous donne un échantillon de la façon dont on traite les absents dans le monde.

Miquelon tira sa montre d'une façon prétentieuse.

— Il est dix heures passées, dit-il. Je vais prendre congé de vous.

— Où allez-vous? demanda Verner sans attacher d'importance à cette simple demande.

— C'est une question qu'on ne doit jamais faire le soir à un célibataire, dit le capitaine Jérôme.

Miquelon et Duras eurent la complaisance de rire de ces paroles. Hortense n'y prit pas même garde.

Miquelon et Duras se levèrent, saluèrent et partirent un instant après.

Verner s'en fut aussi, accompagné du capitaine Jérôme de Krunzer.

Et Hortense se retira seule et chaste dans sa chambre, si différente de celle qu'elle habitait à Loches quand Adrien la connut.

Elle pensa un instant à son bonheur parfait, et pria Dieu. — Puis elle se coucha. — Mais un frisson étrange lui traversa l'âme comme le pressentiment d'une triste destinée.

Et ses paupières se fermèrent aux tristes réalités, dans ce sommeil de la douleur que Dieu donne à l'homme pour sécher ses larmes et oublier ses pensées amères.

33

Hortense, Duras et Verner.

Louis Duras aimait Hortense. Sans elle il n'aurait eu ni gaîté, ni esprit, ni douces larmes.

Il l'admirait sans cesse. Le soir elle jouait sur son piano les airs favoris qui avaient bercé son enfance, et surtout cette ballade allemande que vous connaissez et qui, comme la vie, commence par un cri d'amour et finit par un râle.

Vous savez d'ailleurs combien Hortense était

belle ! combien son âme était parfumée de poésie!

Hortense s'aperçut enfin de l'amour de Duras, et connut dès lors ce que c'était que la coquetterie, — sentiment qu'elle n'avait fait que soupçonner jusque-là. Quoiqu'elle aimât puissamment Adrien, elle prit plaisir à se sentir admirer. Les femmes sont ainsi faites. Cela est évident comme le soleil. Est-ce pour exciter notre jalousie, et par conséquent s'assurer de notre fidélité? Est-ce par tempérament ou encore par caprice? C'est ce que nous ne saurions dire, et peut-être y a-t-il un peu de tout cela.

Il est des femmes qui savent donner une partie de leur vie et de leurs affections, sans entamer la respectable foi conjugale, et scindent ainsi leur vie avec une certaine adresse. Ces femmes professent un grand libertinage, attendu que l'amour ne comporte aucune réserve, et veut une amitié indissoluble et un entier dévouement. La passion est horrible quand elle ne se croit pas éternelle, c'est un hideux concubinage sans illusion. Bien aimer, c'est aimer sans

calcul. Il y a des hommes adroits, bien gantés, bien cravatés, qui calculent en aimant. Parmi ceux-là il faut compter en première ligne ceux qui épousent une femme pour son argent. Ces derniers prêchent la fusion des intérêts. Cela se conçoit aisément.

Mais Hortense n'était pas une de ces créatures qui savent aimer plusieurs cœurs et recevoir les hommages de la foule. Pour elle il n'y avait qu'un regard, qu'une âme, qu'un hommage, — le regard, l'âme et l'hommage d'Adrien. Que lui importait le reste! Ne l'aimait-elle pas assez pour être indifférente aux autres paroles, aux autres compliments qu'à ses paroles et à ses compliments? C'était un bel amour, par ma foi!

Duras n'était pas non plus un de ces *lions* désœuvrés qui font métier de séduire les femmes des autres, — pauvres gens dont le mérite consiste à être horriblement serrés dans leurs vêtements, — tristes parodies de don Juan qui peuvent trouver aussi tôt ou tard leur COMMANDEUR.

Duras était un homme d'honneur, incapable de tromper une femme et de lui faire un aveu mensonger; — ce qui ne l'avait pas empêché de se créer une position honorable dans les lettres. La loyauté n'ôte rien au vrai talent. Ne croyez pas qu'il fût plus niais qu'un autre, — il avait la vertu des circonstances, comme vous tous. Mais encore il n'affectait pas d'être dépravé. Il est vrai qu'il avait autre chose à faire.

Pourtant il avait deux chevaux, un cabriolet et un *tigre* qu'il entendait appeler avec une certaine joie de parvenu au sortir du bal. Puis il passait pour un homme de grand talent. Parmi les créatures flanquées de maris et d'adorateurs, quelques-unes le regardaient avec bienveillance. Il avait eu d'exquises bonnes fortunes avec des femmes titrées et belles. Vous n'ignorez pas qu'il était physiquement bien pour plaire dans le monde. Il jouissait de tous ses membres avec une vigueur honorable, mais sans paraître faire état de sa beauté, — métier infâme! Il possédait, outre son esprit et sa réputation d'homme de

lettres, une main blanche, des jarrets vigoureux, un pied mince, des moustaches du plus beau noir, des cheveux bruns naturellement gracieux, des yeux pleins de vivacité et de tendresse. Il était de deuxième force à l'épée et tirait avantageusement le pistolet. Homme du monde accompli, il montait bien à cheval, et possédait le tact des infiniment petits détails de l'existence. Il avait su accaparer un tailleur honnête et adroit qui avait attrapé sa coupe. Il mettait agréablement sa cravate, et avait une tournure élégante, sans fatuité. C'était un dandy de premier ordre, un homme parfait, irréprochable ; l'amour fleurissait sur sa route. Il pouvait compter quelques victoires.— Et, pourtant ! il n'était pas heureux, — car le bonheur n'existe pas ! Il a le malheur d'avoir de l'apparence et de n'être rien en réalité. Aussi, malgré son bottier qui le chaussait si finement, malgré son tailleur qui faisait valoir ses avantages, malgré les mille satisfactions d'amour-propre que sa *profession* lui apportait, Duras méprisait les femmes élégantes qui raffo-

laient de lui, et s'était pris pour Hortense d'une belle passion romanesque. Le bonheur n'est donc pas une chose absolue, il est où nous le mettons. Il y a par le monde des gens qui le font consister à être ambassadeur, monarque, saltimbanque, marchand de pains à cacheter, chef de voleurs, artisan, amoureux, etc., etc.

En général, le bonheur est pour nous la chose que nous n'avons plus, ou la chose que nous ne posséderons jamais. Nous mettons, à plaisir, des difficultés entre nous et le bonheur. — Voyez plutôt !

Duras est aimé par vingt femmes, — il ne les aime pas. Mais en revanche, il brûle d'amour pour la femme de son voisin. Il la convoite irrésistiblement. — Ah ! il y a chez l'homme un fond d'immoralité bien affligeant, — pour ceux qui ont le loisir de s'affliger.

Duras était donc malheureux, quoique riche. Jugez combien il l'eût été davantage s'il lui eût fallu lutter contre une position précaire comme Dreus-Jolin, par exemple. — Et ce que nous

écrivons ici doit trouver écho dans les poches de gilet de bien des génies modernes!

Un artiste qui aime une femme et qui est sans le sou, qui se bat avec la faim, la renommée, les éditeurs, la nécessité, qui sent sa florissante jeunesse se faner par la misère, qui n'a pas un écu à mettre dans la bourse que sa beauté lui a brodée, qui porte des bottes non payées, ah! celui-là, je vous le dis, est mille fois plus à plaindre, accablé par les deux douleurs qui complètent la ruine de l'esprit, — la douleur matérielle et la douleur du cœur. La misère ne gâte-t-elle pas l'un et l'autre, — le cœur et l'esprit? C'est ce qui était arrivé à Verner. Duras était donc alors plus heureux que Verner n'avait été autrefois.

Il avait, par conséquent, plus de chances que lui pour arriver à ses fins à l'endroit d'Hortense.

Verner n'avait cependant pas perdu plus que lui l'espoir de se lier extrêmement avec elle, — ce qui ne l'empêchait pas d'accaparer plus que jamais Bulonel.

A propos de ce jobard, le capitaine Jérôme avait inventé qu'il ressemblait à un pompier en bourgeois. Il allait jusqu'à lui contester son état civil en l'appelant eunuque. — Il le traitait aussi de gros Turcaret.

Louis Duras osa essayer de parler de son amour à Hortense, il répandit son esprit, son cœur, son âme dans sa conversation. — Il exprima ses sentiments avec finesse et chaleur.

Ce fut inutile, Hortense le railla délicatement; — elle n'éprouvait pour lui qu'une simple et franche amitié.

Hortense dora son malheur de quelques consolations peu rassurantes, — ce qui empêcha

Duras de renoncer à ses projets séducteurs. La difficulté, qui semble faite pour désespérer, donne au contraire du courage.

Sur ces entrefaites, Adrien donna une grande fête, à laquelle furent invités les plus hauts personnages politiques, industriels, artistiques et littéraires du mois. Je dis du mois, car vous n'ignorez pas combien en trente jours il se manifeste de talents précoces à Paris.

Pendant ce temps les affaires de Verner allaient de mieux en mieux. — Un matin le Chabaud de Boir lui offrit d'acheter son journal, — et d'en faire une feuille ministérielle.

Le procédé ne laissa pas que d'attendrir Verner. — Il se posa dans sa cravate, essuya à la dérobée quelques larmes, et accepta. Voici l'histoire : Le ministre avait enjoint à Chabaud de voir Verner et de faire tourner l'opinion de son journal, vierge jusqu'à cette heure de toute infamie. Les conditions étaient confortables, — Verner accepta, après les réticences et les pourparlers d'usage.

Malgré cette lâcheté il eut plus d'amis que jamais ; — Dreus-Jolin, auquel il prêtait de temps en temps quelques louis, alla jusqu'à répandre l'opinion qu'il avait sauvé le pays. — Verner ne se montra pas inférieur à sa force ordinaire. Stimulé par l'exaltation qui le dévorait, il quitta tout-à-fait le journalisme et fit des affaires de bourse avec l'argent de Bulonel. Il savait la veille, au ministère, ce que serait la rente. On trouva qu'il jouait avec une adresse de combinaison extraordinaire, il gagnait! Il partagea consciencieusement avec Bulonel qui le portait aux nues, et lui eut volontiers élevé une colonne.

Verner paraissait détaché de la terre ; il semblait être passé à l'état d'essence spirituelle, plongé dans ses grandes préoccupations.

Il se retira momentanément des affaires, et à temps. Chabaud l'en avait prévenu. Rentré alors dans la vie domestique, il fut plus calme, alla voir son fils qui était au collége, et daigna parler à Eulalie.

Mais ce fut en ce temps que son amour violent pour Hortense se réveilla, et pour éclater terriblement !

Le matin du jour où Adrien devait donner son dernier bal, pour clôturer l'hiver, Verner se dit :

— Il faut qu'Hortense soit à moi!.... Mon cœur a trop souffert pour elle.... O Dieu! dites-le moi franchement, qu'y a-t-il dans le monde pour celui qui a été au fond de toutes nos croyances ?... Pour l'homme qui regarde froidement la vie avec ses joies, ses douleurs, ses déceptions, ses nécessités, la mort n'est plus un anéantissement cruel, mais un sommeil sans larmes et sans blasphèmes... Les morts n'ont plus besoin de rien.... Je sens contre Hortense des mouvements de haine et de désirs; il me semble que cet Adrien me vole un bien qui est à moi, et que la voix, les regards, l'âme et le corps d'Hortense sont à moi. Pauvre fou ! pourquoi me suis-je mis cette passion au cœur?..... Pourquoi m'aimerait-elle? Et l'aimai-je? Ce-

pendant quand je la vois si heureuse près d'Adrien, il me semble qu'on m'arrache violemment le cœur. C'est une fièvre qui me brûle. Je devrais avoir le courage de la fuir, de l'oublier. Mais non, je ne puis m'arracher des lieux qu'elle habite. Il y reste quelque chose d'elle qu'il me faut respirer pour vivre. Tous les soirs elle se couche, elle dort calme quand mon sang bout dans mes veines... Et elle ne songe pas qu'il y a là un homme qui souffre et qui l'aime... oh! il faut qu'elle le sache! il faut qu'Hortense soit à moi!

33

Ce que pensait ce jour-là un Journaliste.

— Ce soir, se disait Duras, je serai réellement éclatant. Mon costume sera brillant, et je préviendrai par mon extérieur ceux qui ne peuvent connaître mon âme. Je veux triompher d'Hortense. Car son image occupe tous mes rêves, et on retrouverait mon amour pour elle au fond de toutes mes actions, même les plus insignifiantes. Pourquoi faut-il, hélas ! que les désirs des autres hommes la salissent à mes yeux ?...

Ah! mon seul plaisir serait de retrancher de ma vie tous les instants que je ne puis lui consacrer exclusivement.

Rien ne m'intéresse hors elle, hors les moyens de la posséder. Je payerais de toute ma vie le bonheur de l'avoir comme lorsqu'elle était jeune fille, lorsqu'aucun désir, qu'aucune pensée, ne l'avait violée et défloree.

Je serai donc irréprochablement vêtu, — non que le but de la parure soit de paraître riche, mais de plaire et de faire ressortir les avantages de la beauté. Cela prouve victorieusement qu'un beau physique est, de tous les dons de la nature, le plus profitable.

36

Le Bal et la Diplomatie.

Ce fut une fêteravissante, il y avait des groupes de pères-conscrits en habit noir. Les femmes et les guirlandes de fleurs embaumaient ; les bougies lustraient les blanches épaules, la musique enivrait les sens. Toutes ces parures firent faire les réflexions suivantes à Verner :

— La société nous a singulièrement corrompus ! La vie des femmes, qui devrait appartenir à

l'amour, se partage en une multitude d'occupations ridicules. — Elles se parent pour froisser la vanité de leurs rivales, tandis qu'elles devraient se parer pour plaire exclusivement à celui qu'elles aiment. On a rendu les femmes spirituelles, — et leur esprit a tué leurs cœurs. Les plaisirs, les bals, les fêtes prennent toute leur âme, et il ne leur en reste plus pour se dévouer et pour aimer... Quelle sotte vanité!..... Ces femmes sont bien niaises de se décolleter de la sorte! Ne devraient-elles pas rougir de montrer leurs épaules à d'autres qu'à celui qu'elles aiment, et n'est-ce pas sa fortune qu'elles dissipent ainsi?... Car ce n'est pas assez qu'une femme aime, il faut encore qu'elle ne soit aimée que de son amant.... Elle ne doit envier les désirs d'aucun autre. L'homme qui la contemple, qui respire le parfum de son corps, qui lui presse la main en dansant, qui écoute sa voix suave, celui-là jouit de sa beauté.. Il a volé l'amant de cette femme. Les femmes ne doivent montrer leurs figures que parce qu'elles ne peuvent pas s'en dispenser. Pour elles le mon-

de c'est l'homme aimé, c'est le lieu où il est, c'est son amour.

Verner avait rigoureusement raison.

Le bal continuait néanmoins. — Les plus belles femmes étaient décolletées jusqu'au creux de l'épigastre ; ce furent elles qui dansèrent le plus.

Ici, l'auteur le déclare, il ne danse jamais. Rien n'est plus perfide que cet exercice folâtre. Nous l'avons dit ailleurs, — danser, ô jeune fille c'est te sevrer de ta pudeur, c'est répandre tes faveurs et tes palpitations dans le vide. — La danse n'est convenable qu'au théâtre.

Qu'un homme se permette, dans un salon, de prendre dans ses bras sa voisine, on ne manquera pas de le faire jeter à la porte par un laquais.

Eh bien ! cette femme qui eût été la première à se révolter de cette inconvenance, ne se fait aucun scrupule d'abandonner, pendant dix minutes, sa taille, ses épaules, sa main, presque son âme, au premier monsieur venu, qui aura acquis ainsi le droit de la tenir dans ses bras et de respirer

le parfum de son écharpe et de ses cheveux, — tout cela au milieu d'un salon rempli de monde.

Verner, qui avait le bon sens de ne pas danser, — pensait comme nous. Aussi, son cœur se fendit lorsqu'il vit Hortense danser toute la nuit et passer dans les bras de cent jeunes gens, dont quelques-uns avaient acquis, il est vrai, la plus brillante réputation dans cette spécialité.

Nous nous voyons au désespoir d'avouer que Duras dansa prodigieusement.

Il y avait aussi là des gens qui parlaient politique, d'autres qui étaient venus pour boire et manger, quelques-uns qui jouaient avec fureur, quelques autres qui regardaient et se moquaient de ceux qui dansaient, jouaient, politiquaient et mangeaient.

Duras dansa avec Hortense et lui parla d'amour.

— Si une femme daignait faire attention à moi, lui disait-il, je lui dirais : Aimez-moi, et prenez mon cœur, comme vous avez déjà tout pris, — mon repos, mon sommeil. Car sur

votre tête chérie se réunissent toutes mes joies, toutes mes affections, toutes mes espérances..... Je suis en délire près de vous, mon cœur brûle dans ma poitrine...

— En vérité, répondit-elle, en souriant, je vous défends de me parler ainsi. Il est peu généreux à vous de vous moquer de moi comme vous le faites ; ensuite je ne vous ai pas permis de me faire de pareilles confidences.

Il s'inclina et lui affirma qu'il parlait sérieusement.

Pendant ce temps-là, — la conversation suivante avait lieu dans un coin du salon.

Nous la reproduisons fidèlement.

— Quel est donc ce monsieur qui remue tant? demandait un avocat à un autre invité ; il souffle en respirant comme un rhinocéros.

— C'est le directeur d'une revue qui a fait fortune en se mettant au service des ministères. Il est pair de France, fait la chronique politique ; il s'appelle M. R***. Il a été tour à tour Français, Autrichien, Genevois, Napolitain, et

il a fini par redevenir Français. Il est professeur à l'Institut et touche de bons appointements. Il a fait des bassesses auprès de Guizot et de Broglie. Il a beaucoup de patries, c'est pour ceux qui n'en ont pas.

— Et cet autre ? demanda un dentiste qui se piquait d'être beau parleur.

— Cela, répondit un employé, c'est l'ancien précepteur des princes. Il fait la *pièce de bœuf* au Journal des *Débats*.

— Qu'est-ce qu'une *pièce de bœuf?* interrompit un inconnu.

— C'est le grand article des journaux politiques, en un mot, c'est la *pièce de résistance* ou la *tartine*, si vous préférez.

— Pourrait-on nous dire ce que c'est que ces gens-là ? fit un clerc d'avoué en montrant Verner, Adrien, Duras et une foule d'autres journalistes.

L'étranger qui s'était chargé de donner les explications biographiques ci-dessus, continua :

— Ce grand personnage sec, c'est Verner. Un homme de beaucoup de talent, né pauvre et isolé. Il est fondateur d'un journal et rédacteur en chef. Il s'est mis seul contre tout le monde, et a engagé une lutte terrible avec l'État, avec le journalisme, avec les ministres. Il était autrefois républicain consciencieux. Maintenant il a fait volte-face, il a vendu sa plume, son influence, son journal pour une somme énorme. N'est-ce pas presque toujours ainsi que finissent ces fiers républicains si avides de la *liberté* et qui réclament si hautement les *droits du pays?*..... Au résumé, l'*avenir du peuple* leur est beaucoup moins cher que le repos de leur propre maison. Ces égoïstes ne sont pas rares et prospèrent presque toujours. Cependant, je le tiens pour une des lumières de ce siècle qui en a tant besoin.

— Ceci, continua-t-il en montrant un critique banal, c'est un garçon ennuyeux qui est entré, on ne sait par où, dans la presse. Il fait des feuilletons lyriques sans connaître une note

de musique, ses feuilletons n'en sont pas meilleurs. C'est un ancien maître d'étude ; il sortira sans doute comme il est entré, par la fenêtre.

Là-bas, c'est le directeur d'une petite feuille de l'opposition. Il est ancien marchand de bois, et fait des articles ridicules. Comme journaliste, il a inventé des cheminées capnofuges ; il a une femme de ménage et un cabriolet d'osier. Il fume la pipe chez lui. Au résumé, cet homme est un niais opulent.

Celui que vous voyez danser et faire l'aimable avec cette grande femme sèche et verte, a commencé par exercer en petit ; aujourd'hui, il pratique en grand. C'est lui qui a inondé, en 1854, tout Paris de ces affaires d'actions si tristes. Il a été cocher d'omnibus. Il a gagné de notables sommes à la Bourse. Il a publié une traduction d'Homère, ce qui ne lui a pas appris le grec. Il a été prophète et apôtre saint-simonnien. Voyez comme ses phalanges sont ornées de bagues !

Ce petit homme là-bas a vécu long-temps de ses

vers, — il n'était pas gras alors! Vous savez, par expérience, qu'il suffit de faire de l'opposition pour que le Gouvernement vous offre des places; chose hideuse! Il a eu l'adresse de se poser en républicain, puis il a mis son vieux drapeau dans sa poche et a accepté une préfecture; la chose est édifiante! Aujourd'hui, il passe sa vie chez les ministres et dans les coulisses de l'Opéra : il vit dans la prostitution.

Par ici, c'est Adrien de Branté, jeune homme qui débute et qui a une jolie femme.

Là-bas, c'est le sieur V****, chevalier de la Légion-d'Honneur, propriétaire du vénérable *Constitutionnel*, ancien directeur de l'Académie royale de Musique, où il a gagné cinquante mille francs de rente dans le succès d'un *grand opéra normand*, qu'il refusait de laisser jouer. Cette puissance métallique se fait, de plus, vingt mille francs par an avec une pâte qui devrait soulager la poitrine. Il rêve une préfecture. Il se présente en attendant, tous les ans, à un collége où il obtient régulièrement deux ou trois voix. —

— Cette minorité imposante suffit à son ambition.

Maintenant, voici M. Louis Duras, homme d'esprit, qui n'est pas décoré, mais le sera. Il a refusé des places et le ruban; il est du petit nombre des journalistes qui ont un cabriolet et un tigre. C'est un homme très consciencieux et qui a fait fortune, — ce qui est rare avec de la moralité.

— Quel est ce grand homme long et décoré, à lunettes bleues, à cravate blanche? demanda un rentier.

— Cela s'appelle Chabaud de Boir, — de l'intérieur. Il a été tour-à tour légitimiste forcené, et républicain sanguinaire, aujourd'hui il est décidément juste-milieu. Depuis qu'il a mis la main à la pâte il a bien fait quelques boulettes, mais on les lui a toujours pardonnées à cause de son habileté et de son influence. Cet homme trouve beaucoup de gens pour le louer et l'excuser, de ceux qui se cramponnent aux pouvoirs qui sont à leur aurore, et ont le tact

de les quitter quand ils déclinent. Car il n'est pas d'homme qui n'ait ses courtisans et ses flatteurs, — tel ridicule il soit, pourvu qu'il ait de l'argent.

— C'est vraiment pitoyable, dit un jeune homme, de voir par qui la France est gouvernée! Par des forbans qui la déchirent à pleines dents et en tirent tous à eux un triste lambeau!

— Le fait est qu'avec un tel état de choses, nous pourrions finir par une bonne Révolution comme en 93, objecta un musicien amateur.

— C'est vrai, répondit un inconnu.

Et chacun se récria :

— Quelle démoralisation!

— Pauvre France!

— Infortunée patrie!!!

— Savez-vous que le gouvernement est bien adroit tout de même de contenir tous ces fougueux joûteurs du journalisme! dit un peintre.

Quelqu'un haussa les épaules et répliqua :

— Le Gouvernement se moque assez de ceux qui l'ont mis là! Il y est, il y reste; il a recouvré

ses pertes et ses sacrifices. Son seul but est d'affermir les siens; aussi le ministère fait-il acheter tous les gens de talent qui le gênent dans l'opposition.

— Cela n'ira peut-être pas toujours *ainsi*, fit un républicain. Les temps changeront, le peuple se lassera d'être gouverné par tous ces ambitieux égoïstes qui ne pensent qu'à eux. La patrie est haletante, ses ressources s'épuiseront. Et puis il y aura peut-être encore des journalistes incorruptibles, qui ouvriront les yeux à la masse.

— Fort bien, répondit un homme de loi, mais on doublera la somme, et on les aura tout de même.

— Et s'ils ne veulent pas se laisser acheter? s'ils veulent rester libres et fiers? s'ils aiment leur pays sans arrière-pensée d'intérêt?...

— Et les fortifications, monsieur, on en parle déjà sourdement. Si les députés les votent (les pairs les voteront), que feront les journalistes incorruptibles, s'il vous plaît?

— Mais, monsieur, si les députés ne veulent pas des fortifications?... S'ils résistent?...

— Je le souhaite sincèrement, mais ils en voudront. On leur promettra des places, on leur donnera de l'argent; on ne reculera devant aucun sacrifice... et vous verrez qu'ils voteront. Nous serons fortifiés avant cinq ans!

— Et le peuple? le peuple dont le réveil est terrible?

— Le peuple se laissera faire et ne s'apercevra qu'on lui a mis des chaînes que quand elles seront devenues assez lourdes pour qu'il ne puisse les lever sans se briser les membres.

— C'est affreux! et nous verrions de telles choses sans nous plaindre?....

— Oui! monsieur, nous verrons cela et nous nous contenterons de murmurer. Le peuple est comme les femmes et les nègres, il faut les rendre malheureux pour qu'ils vous aiment. Au reste, nous serons vieux quand la tyrannie sera à son comble, et nous ne savons ce que sera la génération à venir.

— Je ne suis pas de votre avis. Il est certaines choses que le Pouvoir n'osera faire...

— Non, mille fois non! Tous les politiques dansent sans balancier sur la corde de la *Fortune*, c'est à qui arrivera au bout... Quand le Gouvernement aura acheté tous les journalistes forts de l'opposition, ceux qui resteront n'ayant pas de talent, feront plus de tort que de bien à la cause qu'ils défendront.

— La France est couchée à plat-ventre devant l'étranger! reprit le peintre.

Vers quels ténèbres courons-nous?... Ne doit-on pas craindre la réalisation de ce mot sinistre de M. Royer-Collard : De la pairie on veut faire la cour prévotale de la presse!

— Hélas, reprit un homme de lettres, M. de Châteaubriand a dit aussi : La presse, née de la révolution de juillet, égorgera sa mère!

37

Suite du chapitre précédent.

Pendant qu'on parlait ainsi politique dans un des salons, le bal continuait, et la musique enivrait toujours dans sa spirale infinie l'âme de ceux qui s'y abandonnaient.

Adrien de Branté jouait et causait tout en admirant Hortense ; Verner souffrait de la voir si heureuse, le capitaine Jérôme de Krünzer buvait du punch et racontait au crédule Bulonel

comme quoi l'Empereur s'était laissé sauver dix-sept fois par lui. Mais Verner s'aperçut bientôt que Duras faisait la cour à madame de Branté, et il en conclut qu'il serait adroit de mettre cette découverte à profit. Il conçut subitement un horrible projet, dont l'exécution devait être prompte et irrévocable.

Comme la flamme des bougies pâlissait sous les étreintes du jour naissant, Verner traversa les salons, courut, descendit l'escalier couvert de fleurs mortes et foulées aux pieds, et arrêta Duras, au moment où celui-ci s'élançait sur le marchepied de son cabriolet.

— Duras, lui cria-t-il, j'ai à vous parler d'une affaire grave, attendez-moi chez vous jusqu'à midi, vous m'obligerez infiniment.

— Volontiers, fit le journaliste en prenant les rênes des mains de son groom, mais ne venez pas avant midi, car je dormirais encore. Adieu, nous déjeunerons en causant.

Et l'élégante voiture du journaliste disparut comme la foudre.

— Enfin, s'écria Verner en rentrant chez lui, Hortense sera à moi!... Cette fois elle ne peut m'échapper... Elle sera à moi, par le ciel!... Oh! oui, bien à moi!...

Et il riait d'un rire nerveux dont les éclats secs imitaient le bruit d'un mât qui se casse sous la rafale.

38

Le Politique chez le Journaliste.

Verner disposa toutes ses batteries; vieux diplomate!... A midi précises, il se fit annoncer chez Duras.

— Lafleur, cria celui-ci à son groom, faisnous déjeuner.

(Le groom Lafleur s'appelait réellement Pierre.)

Duras et Verner allumèrent des cigarres, et la conversation commença ainsi :

— Quel temps fait-il? demanda Duras.

— Très beau, répondit Verner.

— Voulez-vous m'accompagner au bois? Je vous prêterai *Jeannette,* ma jument grise.

— Non; je suis venu pour causer sérieusement.

— En ce cas, voulez-vous que je vous lise un chapitre du roman que j'ai sur le chantier?

— Cher ami, je ne crains pas de vous le dire franchement, je ne sais rien de plus insupportable que les gens de lettres avec leur manie constante de faire subir leurs productions inédites à leurs amis et connaissances. Et cette monomanie est tellement invétérée chez eux que je n'en connais pas dix à Paris qui n'en soient possédés. C'est une infirmité qui leur fait perdre considérablement dans mon estime. Ce procédé est en effet fort désobligeant.

— Je vois que vous n'affectionnez pas particulièrement les intrigues des romans. Fort bien. Alors accepterez-vous un simple acte de mon

drame? Voyons, ne vous gênez pas, faites absolument comme si vous étiez chez vous.

— Eh bien, je vous déclare que je refuse.

— C'est touchant, je vous assure.

Le jeune Lafleur entra, mit le couvert, et les deux confrères jetèrent leurs cigarres et s'attablèrent. Ils burent beaucoup, ce qui les rendit confiants: Quel est l'homme qui n'est pas heureux après boire?..

— Je ne connais pas d'action plus matérielle, dit Duras, que celle de se nourrir.

— Et toutes nos actions ne le sont-elles pas? fit Verner.

— Vous êtes sévère.

— Ma foi non. Songez-y plutôt vous-même, et dites-moi si nos actions, nos passions, nos besoins ne sont pas les actions, les passions et les besoins des autres animaux. Seulement nous faisons plus d'embarras qu'eux.

— Je ne partage pas votre avis sur tous les points. Et que pensez-vous de nos nobles sentiments, de notre âme, de notre génie enfin?

Trouvez-moi chez la bête des facultés analogues!...

— Eh! nous n'en sommes que plus malheureux! Notre intelligence fait notre perte et nous leure d'illusions mensongères qui finissent toutes par tomber. C'est elle encore qui nous a créé un milion de besoins. C'est elle qui a donné une valeur à ce métal qu'on appelle l'OR et pour lequel on fait tant de bassesses. Et pourquoi? Ce n'est pas pour l'or en lui-même qui, après tout, n'est qu'un métal jaune, dur, malléable, mais pour les immenses jouissances qu'il procure. Or, ces jouissances, qui sont dans la nature, devraient être gratuites comme tout ce que Dieu nous a donné. C'est encore notre intelligence qui, après nous avoir créé les besoins, nous a donné de quoi les satisfaire; c'est elle qui, en déployant nos instincts, a enfanté dans la douleur les avocats, les médecins, les marchands de boutons, les auteurs, les tailleurs, les artistes, les filles de joie, les apothicaires, les procureurs, les croque-morts, les dentistes, etc., etc., etc...

et tant d'autres industriels dont se passaient nos premiers pères. Croyez-moi, nous sommes devenus moins jeunes. Voyez ce Chabaud comme il est gros, gras, bien portant et bête.

— La bêtise n'engraisse que les sots.

— Précisément, voilà pourquoi tant de gens jouissent d'un embonpoint déraisonnable.

— Passez dans une autre pièce, s'il vous plaît, interrompit Lafleur, afin que je desserve.

On obéit à M. Lafleur.

Les deux journalistes s'allongèrent sur un divan devant le feu et continuèrent en savourant des cigarres de contrebande :

— Vous disiez, fit Duras, que la civilisation est une chose mesquine. Et que pensez-vous de l'amour, monsieur le philosophe? Que pensez-vous de la femme?

— Quoiqu'en disent les poètes, repartit Verner, la femme est un objet d'art dont il ne faut pas abuser. Aimer réellement une femme est une folie, attendu qu'elle se moque de vous et vous méprise dans les bras de votre rival.

— Est-il possible de commander à ses passions?

— J'avoue que c'est difficile. La femme est agréable pendant quelques instants. Mais passer toute sa vie avec une d'elles, l'avoir à chaque instant à ses côtés, ne pas avoir une pensée sans que ce soit sa pensée aussi, pas un geste qui ne soit son geste, pas un soupir, pas un sentiment, pas une émotion, pas un désir qui ne soient à elle et pour elle; certes, voilà le plus grand malheur qui puisse frapper un homme.

— Vous voulez donc que ce ne soit pas toujours fête?... Mon cher, nous comprenons différemment le bonheur; ce qui vous paraît insipide serait pour moi la plus immense des félicités. Quelle joie! qu'on veille ou qu'on dorme, qu'on vive par la pensée ou par les sens, sentir toujours une âme près de votre âme, un cœur qui réchauffe votre cœur, être jumeaux par le bonheur et l'amour, voilà le but de la vie. La femme, — c'est Dieu! La femme est toujours là pour nous faire espérer; elle domine nos fai-

blesses de son intelligence, elle se glisse dans notre félicité, elle couvre de sa voix suave la grande et solennelle voix du malheur!

— Pauvre ami ! les femmes ne sont-elles pas toutes les mêmes ? En posséder une plutôt qu'une autre est une fantaisie qui devrait amuser seulement le cerveau, et ne jamais toucher le cœur..... Moi, je n'ai jamais dépensé beaucoup pour l'article sentiment ; je n'ai pas cette infirmité.

— La vie est si creuse, qu'il nous faut bien quelque douce croyance.

— Oui, la vie est creuse ! Le matin on se lève, on mange, on se remue ; puis on mange, on se remue de nouveau ; puis on mange, puis on se remue, puis on dort. Le lendemain on se lève, puis on mange, et toujours, toujours les mêmes besoins. les mêmes caprices, les mêmes conditions. Le tout varié par des complications imprévues et par des désirs ridicules, par l'égoïsme si profondément enfoncé dans tous les cœurs. Quelle misère ! Je vous jure que si

l'on me plongeait dans les ténèbres, je ne ferais pas un pas pour me donner la peine de vivre.

— Comment se fait-il alors que vous n'ayez pas toujours marché sur une chaussée droite, frayant les grandes routes de l'art sans vous occuper autant des intérêts politiques?

— Il n'y a dans la vie que deux sortes de gens, les maîtres et les esclaves. C'est une loi rigide, mais immuable. Ne me sentant pas le courage de servir, j'ai eu l'adresse de commander. Le mot de l'énigme est simple et naturel, c'est aussi celui de toutes les fortunes que vous voyez : — IL FAUT SPÉCULER SUR LA MISÈRE HUMAINE !!!

Et voilà tout. — J'étais las de barbotter sans succès dans les fanges où meurent les esclaves. J'ai réussi, j'ai donc bien conduit ma barque. Un moment, je me suis cru ébloui par une hallucination perfide, j'ai douté de moi, j'ai eu peur !..... Mais bientôt je me suis raffermi, et vous voyez si j'ai été fort et persévérant.

— Le fait est que vous avez combattu à mer-

veille. Vivre, pour nous autres hommes de génie, c'est mettre à la loterie.

— N'est-ce pas?..... Et vous-même, vous voilà bien posé à cette heure. Oui, nous sommes heureux d'arriver quand il y a tant de belles intelligences qui souffrent et naviguent si supérieurement sans qu'il leur soit possible de jeter l'ancre sur une rade sûre! Comment voulez-vous que je n'aie pas l'expérience des misères humaines, moi auquel il est arrivé si souvent de ne pas dîner! Ah! cela est terrible à penser! J'ai eu des jours affreusement mauvais! Je n'ai pas toujours eu des amis dans ce bas-monde, — très bas, vous le savez. J'ai souffert, j'ai été obligé de me ployer devant une foule de sots; — mais l'avenir me garantissait contre un tel affront! Il fut un temps, je vous le répète, où je n'avais que deux habits, — et quels habits, Monsieur! Il m'a fallu une puissance certaine et immuable pour contenir et dompter les éléments furieux des drames politiques. J'ai puisé, j'ai écrit, j'ai sué, et l'on doutait encore de ma force créa-

trice ! J'ai été actif, remuant, intarissable ; long-temps, je suis resté obscur, dévoré d'ambition faisant des efforts surhumains pour occuper l'attention publique, pour m'emparer des esprits et les captiver. Eh bien ! je me suis accoutumé à ces misérables restrictions ! La plume n'est jamais tombée de mes mains, — j'ai fait plus ! je l'ai usée pour des ingrats que le torrent des passions politiques avait mis à flot pour une heure !

Aussi, croyez-le, quels qu'aient été les moyens que j'ai employés pour parvenir, je n'ai pas volé ma fortune et ma position. Je n'ai rien pris, et je ne pourrais compter mes débiteurs. Du haut de ma course, j'ai promené mon scalpel dans les profondeurs du cœur humain, et personne n'est en droit de me demander compte aujourd'hui de ce que j'ai fait.

A cette heure, que je ne suis plus ce naïf écolier qui travaillait jour et nuit pour les autres, je suis devenu un des tyrans de ce pays d'inquisition littéraire. Ce qui vous prouve que ma

première idée est excellente, et j'y tiens, à savoir qu'il n'y a que deux espèces d'hommes : les maîtres et les esclaves.

J'étais esclave, je suis devenu maître. La chose est merveilleuse, n'est-ce pas? J'en conviens. — Loin de moi l'époque d'inexpérience où l'onme posait des conditions! Je vous le dis encore, je suis devenu un des pachas de l'existence. Je gravite merveilleusement autour de la machine politique.

— Et pourquoi continuez-vous à vous entourer de médiocrités? demanda Duras à Verner.

— Elles servent à me faire briller, elles font ressortir mes avantages; leur entourage aiguillonne mon vif orgueil.

— Comme le soleil, vous marchez accompagné de nuages, pour mieux darder.

— C'est comme vous le dites. Je les fais vivre de ma vie, ils voient, ils pensent, ils entendent, ils marchent, ils gravitent par moi. Je suis leur étoile, leur bon génie, leur sauvegarde. Je suis leur magnétiseur, et ils me ser-

vent de somnambules. Ils font nombre et complètent l'ensemble de la comédie que nous jouons ici-bas parmi nous et dont je suis l'acteur principal. N'est-ce pas toujours ainsi ? Pendant ce temps, je travaille pour mon compte, en ayant l'air de les obliger. C'est l'histoire de tous les hommes sensés.

Rien n'est douloureux comme d'avoir de l'intelligence sans argent. Vous savez que l'on dit : — *La première obole est plus difficile à gagner que le second million.* Rien n'est plus logiquement vrai. Aussi, ma position est-elle désormais assurée, aussi bien que la vôtre. On ne fait rien avec rien, — croyez-le !

— Mais aux poètes et aux romanciers qui ont en eux l'esprit, la chaleur, la pénétration, l'amour, vous ne pouvez nier quelque chance, même sans argent.

— Si fait. Il est urgent pour eux, comme pour nous tous, d'avoir les premières avances. Nous n'avons pas d'autre génie, d'autres passions ; mais notre appétit est égal.

N'est-il pas déplorable de voir des gens intelligents souffrir de la faim et de la misère, quand tant de nullités possèdent toutes les jouissances? C'est alors que je comprends le crime.

— C'est vrai, c'est vrai! Ah! c'est que j'ai souffert moi-même beaucoup. Comme vous, cher Verner, je me suis trouvé seul, à Paris, sans argent, fier, mais sans occasions pour dompter les difficultés. Croyez-vous qu'un jeune homme puisse bien travailler de son esprit, qu'il puisse compter la division de ses actes, la longueur de ses périodes, quand le nécessaire lui manque, quand son éloquence, ses passions, ses désirs sont étouffés dans leur plus belle carrière par la misère hideuse qui flétrit tout.

Vous m'avez fait des confidences, c'est à mon tour. — Écoutez-moi : J'ai senti, tout jeune, en moi, les couleurs et les sons que j'étais appelé à peindre et à chanter. J'avais les mains pleines de vérités, mais je n'avais que deux mains! Comme

l m'a fallu attendre, comme vous, j'ai attendu! comme vous, j'ai combattu froidement la

misère. La fin justifie les moyens. J'ai réussi ; et, pour cela, j'ai versé la terreur, la tendresse, l'amour, l'espérance et les larmes qui étaient en moi, et qui se renouvelaient à mesure que je les répandais. Vous n'ignorez pas ce qu'il m'a fallu souffrir pendant la lutte. Cherchez dans votre cœur la résignation et le courage que j'ai dû avoir. J'ai été obligé d'étudier la misère humaine l'âme, l'esprit, les sens, le cœur. Et ce magnanime labeur m'a trouvé toujours sans colère, sans impatience, sans découragement.

— Au moins, interrompit Verner, vous avez réussi dans l'opinion du monde, au théâtre, dans le roman.

— J'en accepte l'augure, mais je continue. Je sortis des langes de la misère et m'élevai peu à peu, insensiblement ; — maintenant je suis sur le sommet de la montagne, — c'est bien ; — je persiste à m'y maintenir. Mais depuis quelque temps il s'est accompli, dans mon âme ardente, la plus sérieuse révélation dont l'homme ait besoin : celle de la femme. Oui,

j'aime ! Jusqu'alors la femme n'avait encore été pour moi qu'à l'état de poésie, — car je ne donne pas le nom de *femme* à la triste créature qui loue ses caresses à la foule. La femme n'était pour moi, — comme pour les créatures de mon cerveau, — qu'à l'état de contraste. C'était une fleur parfaitement belle que je rêvais sans cesse et dont je ne voyais que de serviles copies. C'était une vision poétique, une abstraction tendre et tragique ; et je lui faisais une passion couronnée, une passion de reine, une passion divine. Je connaissais les yeux et le sein de la femme,—je n'en connaissais pas l'âme! Je savais sa délicatesse, son esprit, sa coquetterie, sa beauté, mais sa supériorité ne m'était jamais apparue. Voilà ce qui explique pourquoi j'ai toujours rembruni son caractère jusqu'aux péripéties du drame.

Aujourd'hui, Verner, je sais ce que c'est que la femme, j'ai entrevu son cœur ; — j'aime, et j'aime pour long-temps.

Verner, qui le savait parfaitement, résolut de

tâter le terrain et de faire encore parler Duras, et il reprit :

— Vraiment ? vous m'étonnez, comment ?

— Oui, et voilà pourquoi je suis fou, je suis ivre, je suis dieu ! voilà pourquoi je ris, je pleure, je me pâme ; — j'aime ! Je ne vous ferai pas le portrait de cette femme, attendu qu'il me serait impossible de vous donner une idée d'elle ; car la beauté n'est pas dans une chevelure noire, dans des yeux bleus, mais dans quelque chose de divin, dans un reflet de l'âme qui anime la physionomie. La beauté est relative et peut être contestée. Pour moi, c'est l'âme. Je vous dis cela, à vous, et j'oserais à peine l'écrire dans un livre, parce que beaucoup de personnes en sont arrivées au point de nier l'existence de l'âme, n'ayant pas la faculté de sentir la leur, et perdant l'habitude de s'en servir.

— Je me conforme à votre opinion, elle m'est personnelle, et je me réserve, en l'occasion, de développer cette remarquable théorie..... mais

vous refusez de me dire quelle est la femme que vous aimez?

— Ce secret est le délice de mon existence.

Il y eut un instant de silence, après quoi Verner reprit :

— Je crois qu'il est impossible à l'homme d'être heureux.

— Cette maxime, aussi peu neuve que peu rassurante, est surtout marquée au front des artistes, sans parler des douleurs de la composition.

— Je connais deux hommes, continua Verner, qui parlent le chinois, il y en a même un qui le comprend, mais je ne connais pas un seul artiste parfaitement heureux.

— Est-il bien sûr que leurs malheurs ne fassent pas leur talent?

— Peut-être. Je crois qu'un bonheur égal et parfait finit par être odieusement monotone.

— Hélas! où en sommes-nous dans la littérature? Au feuilleton, au vaudeville. Cherchez la dignité des artistes. Où est la peinture, où

est la musique, où sont les lettres? Les bourgeois se font peindre en pied et lisent les feuilletons. Pleurez! car notre siècle a nié la poésie, il se traîne en prose.

— Et la politique? Que reste-t-il, même des chefs-d'œuvre passés?

— Ce qui reste de dignité à un mendiant espagnol, qui a une bourse brodée sans un maravédis!

— Comme vous, le mendiant espagnol est amoureux.

— Ma foi, c'est la plus sage et la plus naturelle des occupations.

— Vous seriez bien étonné si je vous disais que vous êtes amoureux de madame de Branté!

— Que dites-vous?... Mais c'est une folie...

— Oui, c'est une folie. Et pourtant si vous vouliez vous en rapporter entièrement à moi, peut-être auriez-vous quelque chance de succès.

— Oh! parlez, mon ami, parlez... Dites, que faut-il que je fasse?...

Duras donnait dans le piège horrible que lui

tendait Verner. Celui-ci rit d'un rire atroce, atroce comme son projet.

— Pour cela, continua-t-il en fixant son œil d'aigle sur Duras pour saisir les émotions que trahissait sa physionomie, pour cela il faudrait vous confier entièrement à moi, et vous reposer sur mon amitié pour la conduite de cette entreprise hardie... Écoutez-moi. Si vous pouvez obtenir un mot d'écrit de sa main, un seul mot, vous dis-je, mais qui vous assigne un rendez-vous, — elle est à vous.

— Mais qui m'assure que ce n'est pas pour la perdre? que cet écrit entre vos mains ne serait pas son certificat de déshonneur; enfin que vous n'avez pas un projet sombre, que vous ne nourrissez aucune vengeance?...

Verner rit encore, mais amèrement.

— Et quel motif voulez-vous que j'aie de nuire à Hortense?

— C'est juste. Mais aussi quel motif avez-vous de tromper Adrien, votre ami? car c'est le trom-

odieusement.

— Ces scrupules vous font honneur, mon cher; je reconnais-là l'homme qui a refusé de se laisser *corrompre par l'or du château et des tyrans*. Un mot peut vous persuader et vous confondre. Vous me demandez quel intérêt me pousse à tromper Adrien; et vous, pourquoi méditez-vous de lui prendre sa femme?

— C'est tout simple, — par amour.

— Eh bien! moi aussi c'est par amour.

— Comment, vous l'aimiez?

— Du tout, vous n'y êtes pas. Apprenez qu'Adrien a contrarié un amour que j'avais dans l'âme, et je ne suis pas fâché de lui rendre la pareille. D'ailleurs ne suis-je pas votre ami? et vous osez m'interroger!

— Merci, merci; mais encore faudrait-il trouver le moyen d'obtenir un rendez-vous d'elle.

— J'y ai songé. En cette occasion, comme en toutes celles où l'on veut réussir, il faut de l'aplomb et de la patience. Avec de la persévérance, il est rare qu'on n'atteigne pas le but que l'on s'est assigné.

Si vous voulez qu'une chose se fasse, ayez l'air de n'y pas tenir. Vous n'avez pas été sans laisser entrevoir vos intentions à la femme d'Adrien, cessez maintenant. Feignez, au contraire, de ne plus penser à triompher d'elle.

Et dès que vous la verrez, prenez votre courage à deux mains, et dites-lui avec cet air mystérieux qui fait souvent bon effet :

« — Madame, le hasard m'a fait connaître des choses relatives à madame votre mère, je désirerais vous parler seule. C'est de la plus grande importance... Veuillez donc m'assigner une heure où je puisse causer un instant avec vous. »

Et elle vous écrira. Quand vous aurez sa lettre, vous m'avertirez. J'emmènerai le capitaine, Adrien et tous les importuns, et vous serez seul avec elle, avec elle, entendez-vous?... et vous ferez le reste.

— Non, ami, jamais je ne voudrais violenter une femme, c'est trop lâche! Votre proposition est au moins incroyable.

— Fort bien, je m'attendais à cette phrase dramatique. Alors, puisque vous n'osez agir, je ferai tout à votre place.

— Un instant, interrompit Duras en souriant.

— Vous ne me comprenez pas. Vous me remettrez sa lettre et j'irai au rendez-vous à votre place, et là je lui dirai : « Nous sommes vos maîtres, à cette heure; nous pouvons vous perdre. Cédez à Duras, et nous vous rendrons cette lettre qui peut vous perdre aux yeux du monde et de votre mari. »

— Savez-vous bien que c'est infâme! et que vous me proposez là un pacte ignoble! Non, monsieur, je n'accepte aucune de ces honteuses conditions.

— Très joli! A la bonne heure. Vous prenez délicieusement au sérieux mes plaisanteries. Parole d'honneur, je suis content de moi; sans être dramaturge, je m'acquitte passablement du premier acte.

— Vous plaisantiez? Ah!... cher ami, excusez-moi.

— De rien. Ferais-je un bon acteur, qu'en dites-vous?

— Mais aussi quelle idée, quel plan, quelle aventure!

— Eh! dites donc à présent que les politiques n'ont pas le sens du drame!

— C'est vraiment merveilleux. Toujours est-il que vous voilà maître de mon secret.

— Croyez que je n'en abuserai pas.

— Je n'ai garde d'en douter. Que pensez-vous sérieusement de mon amour?

— Vous devez concevoir combien ma position est délicate entre deux amis dont l'un veut séduire la femme de l'autre.

— Que comptez-vous faire? demanda Duras en tremblant.

— Moi? rien. Ce n'est pas mon affaire. Que vous travailliez à vous faire aimer d'Hortense, c'est très édifiant! Qu'Adrien vous la dispute, c'est naturel. Pour moi, je suis simple specta-

teur. Je ne veux jouer dans cette comédie aucun rôle.

— Si elle allait se transformer en drame!

— Je ne le souhaite pas.

— Mais cet amour, cette rivalité?...

— Tout cela, mensonge, invention....

— Quelle imagination! Je regrette de ne pas avoir pris de notes.

Une heure après, Verner prit congé de l'homme de lettres.

— Quelle fatalité! s'écria-t-il, l'édifice de mes espérances est croulé. Aussi pourquoi vais-je me confier à cet honnête homme?... Il l'aime lui aussi! Malédiction! n'était-ce pas assez pour mon cœur de la voir tous les soirs passer dans les bras d'un autre, et me fallait-il encore un nouveau rival pour compléter ma ruine? Mais qu'il prenne garde! Adrien saura tout, et s'ils pouvaient se battre ensemble, quelle joie pour moi!... Tous les soirs souffrir ce supplice surhumain, n'était-ce point assez?... Mais la voir

aimée de Duras ! O ciel ! je ne puis rester dans cette incertitude. Quel malheur et quel amour ! c'est trop de douleur pour souffrir et pas assez pour mourir !

Quand Louis Duras se trouva seul, il réfléchit à la visite que venait de lui faire Verner, et il ne put se rappeler sa conversation sans terreur.

— Il est impossible qu'il ne l'aime pas aussi, se dit-il, mais à quoi bon la sotte comédie qu'il a jouée devant moi? Ou il aime Hortense, ou il a été envoyé par Adrien vers moi. J'ai eu tort de lui avouer mon amour.

Duras résolut de se déclarer plus que jamais à Hortense. Les trésors d'amour que renfermaient le sein de cette femme émerveillaient son imagination. Il ne voyait aucun des dangers que la fausse amitié de Verner lui avait voilés.

L'amour est souvent funeste, il énivre de brulantes émotions, contre lesquelles on lutte infructueusement. L'amour nous assaille et sollicite incessamment nos appétits.

Duras avait mené jusques-là la vie incertaine d'un artiste qui cherche à percer; il avait cependant gardé quelques sentiments vrais, aussi aimait-il sincèrement Hortense. En vain avait-il essayé de se défendre contre cette passion qui l'assiégeait; il avait des complices en lui-même. Sa jeunesse s'était désaltérée dans les eaux pures de la poésie; attiré vivement par les fruits du ciel, il avait enfin senti les voluptés de la terre.

Cependant il avait au fond de son cœur un sentiment moral de perfection qui l'avait poussé à refuser les propositions de Verner.

Duras était tout neuf encore au métier de la

vie sociale. Aussi il suivait sa carrière avec talent, mais avec des idées vagues, et sans système dans la pensée. L'amour lui avait révélé la plus belle partie de son âme, bien qu'il lui arrivât d'hésiter encore entre les nobles traditions de son enfance et les pauvres maximes de la société.

Il était toute générosité, toute passion ; hélas ! il commençait à n'être pas pur des calculs intéressés. D'abord, il avait marché avec conscience dans les voies douteuses ; mais depuis qu'il était posé et reconnu comme une puissance, il avait transigé avec l'art pour faire des chiffres. Il se gangrenait déjà un peu au milieu de ce monde d'envieux. Pourtant cet homme, destiné à vivre des inspirations de son cœur, écoutait tristement les combinaisons d'argent émanées du besoin qui assiége les artistes. Ils flottent sans cesse entre leurs désirs et leur misère, et Dieu seul sait combien sont cruelles les émotions de ce genre pour les âmes ardentes et sensibles!

Duras sentait ses passions irritées par le spec-

tacle mouvant des avantages dont jouissent les gens riches. Comme Verner il fut ambitieux. De son côté, Verner était affreusement jaloux de Duras. Au milieu de la lutte constante de ses ambitions et de ses haines, se dressait son amour pour Hortense.

Insensiblement Duras devint plus familier avec celle-ci. L'heure infernale de la démoralisation de ce jeune homme se consomma ; son amour illicite et la vie parisienne qu'il menait au dehors, enlevèrent à son âme ce velouté qui est sa seconde virginité. Il se fit calculateur, — ce qui mène à l'égoïsme.

Verner continuait d'épier Duras et Hortense. Ce travail desséchait sa vie en la poussant à son cerveau. Son cœur se rétrécit et devint plus insensible que jamais à tout ce qui n'était pas l'argent et la femme de son ami Adrien.

Pendant ce temps, ce dernier aimait toujours Hortense et ne se doutait pas de la vraie comédie que l'on jouait autour de lui. Ils étaient exclusivement à l'ivresse de leur bonheur.

L'atmosphère parisienne n'avait nullement influée sur leur amour et sur leurs sentiments. Ils jouissaient paisiblement en ce monde d'une volupté parfaite, et nourrissaient leurs âmes des vérités qui consacrent une autre vie. Ces croyances religieuses donnaient une grande profondeur à leurs passions, et de la persistance à leur fidélité.

Mais Duras n'avait pas le courage de parler d'amour à Hortense comme il le souhaitait. Vivement stimulé par sa passion, et ne lui trouvant pas d'issue, il flottait entre ses nobles pudeurs et ses mauvais désirs. Il travaillait pendant des nuits entières avec acharnement, puis il interrompait brusquement ses combats intellectuels et se procurait, en bas lieu, avec des femmes malheureuses, les plaisirs qui le tentaient. Après ces désordres il retournait dans la bonne compagnie et passait de tristes jours, en proie à des découragements, à des exaltations vagues, à une de ces passions soudaines qui tuent, lorsqu'on n'en peut triompher.

Il avait une invincible répugnance à troubler la paix de ce charmant ménage. Ses sentiments étaient si francs, qu'il était oppressé comme par le remords, quand il était obligé de les dissimuler. Et ensuite il songeait que, en supposant qu'il triomphât d'Hortense, ce plaisir serait un plaisir défendu, un plaisir pris à la hâte, et peu séduisant d'ailleurs, puisqu'il ne pourrait le savourer à son aise.

Mais les raisonnements sont comme ces blancs nuages qui passent devant le soleil sans ternir son éclat. L'amour est le soleil de la vie.

Duras se trouvait sans forces contre son isolement. Il lui aurait fallu une femme qui se fût dévouée pour lui. Les dévouements de la femme sont si beaux!

Dans le désespoir où il était, il se sentait le courage de tout braver, même la plus dangereuse de toute les bonnes fortunes.

Tout lui manquait à cet homme d'esprit que le monde croyait heureux; le péril même lui faisait défaut. Il restait face à face avec sa pas-

sion. Les regards indifférents d'Hortense le rejetaient dans sa solitude.

N'est-ce pas ainsi que souffrent ceux qui aiment, et ces douleurs ne sont-elle pas préférables aux plus tranquilles félicités sans amour?....

40

Antony Saurel à Adrien de Branté.

« Mon cher et bon ami, c'est encore moi,
« toujours moi. Ta dernière lettre est venue
« bien à temps pour me consoler, j'étais épuisé,
« mon cerveau se rétrécissait affreusement.

« Je me fais fou. Je sors de chez moi comme
« un insensé. Je me promène dans les champs de
« sucre à l'état de betteraves, et je livre à l'ad-
« miration publique ma belle tête de jeune

« homme. Je suis plus laid que jamais, je me
« rase moins qu'autrefois. Ma tournure est vul-
« gairement originale ; je porte une de ces po-
« lonaises impossibles, dont les princes Russes
« ont le monopole sur nos théâtres. Mes bottes
« font l'effet de souliers à la poulaine. Un air
« piteux de misère est répandu sur toute ma
« personne. Je suis, en un mot, mélancolique
« comme un poète désillusionné, et je professe
« une désinvolture toute artistique. Il est vrai
« que je fais de recommandables économies.
« Pardieu ! il est impossible de s'amuser ici,
« même avec de l'argent.

« Tout s'épuise en ce monde ! et le bonheur
« que je croyais avoir trouvé dans la retraite et
« la province s'est usé. Des orages me trou-
« blent le cœur, j'ai des désirs extravagants.
« Lorsque j'ai épousé Rose, je jouissais de cette
« félicité de jeune homme qui ne voit rien au-
« delà du présent. Ma joie était complète ce-
« pendant, comme celle d'un enfant; mais au-
« jourd'hui je m'ennuie à mourir. Je suis dans

« la disposition d'esprit d'une âme en peine sur « les bords du Styx.

« La profondeur de cette pensée, digne de « M. de Lapalisse, te touchera fort, je n'en doute « pas.

« Je te dirai que je suis électeur, — ce qui « va me donner le loisir de prendre des poses « éminemment tribunitiennes et de parler « long-temps. C'est-là où Verner serait bril- « lant!

« Pour moi je me comporterai frénétique- « ment. Je prépare déjà un discours en faveur « du pauvre, contre les GRANDS qui *boivent* « *sa sueur*, *vivent de son travail*, *et osent porter* « *une main sacrilège sur l'arche sainte de ses* « *droits !*

« Tu le vois, j'éclate sans l'avoir voulu, « comme Jéhovah sur le Sinaï.

« Enfin j'aurai un accent très satisfaisant « pour un Mirabeau de province.

« Toutefois, je n'abandonne pas la douce « perspective d'aller à Paris; l'état de mes fi-

« nances me permettant de déployer de notables « magnificences dans ma manière de vivre. Il « ne me convient pas de demeurer au sein de « Loches, où les conversations béotiennes de « ses habitants me font perdre chaque jour de « ma gaîté et de ma bonne humeur.

« Une lave byronnienne bouillonne dans mon « cerveau, malgré les caresses de Rose qui « me traite avec la familiarité des premiers « âges.

« Ton ambition me gagne, et je crois devoir « donner à ma figure un air de solennelle tristesse, « que Talma, dans le rôle d'Oreste, n'eût assuré- « ment pas jugé indigne de lui.

« Un de ces matins, tu me verras arriver chez « toi avec la désinvolture d'un enfant qui s'est « enfui de l'école, ou d'un jeune-premier qui « vient de consommer quelque action transcen- « dante. Et je me jetterai dans tes bras en m'é- « criant avec cette vibration reçue au théâtre « dans les grandes catastrophes :—*Eh ! oui, c'est « bien moi qui frappe ta vue ! Par-là, sambleu,*

« *j'étais proscrit, j'ai dû fuir! Anathème et*
« *damnation! On en voulait à ma tête; mes en-*
« *nemis, altérés de mon sang, me poursuivaient*
« *de leurs persécutions odieuses. Dérision et mé-*
« *pris! Ah! noble jeune homme! il y a assez*
« *long-temps que je mange le pain de l'infortune*
« *et de l'ennui. Il y a assez long-temps que j'ar-*
« *rose la terre de mon sang! car un cœur d'hom-*
« *me bat dans ma poitrine d'homme!*

« Ainsi, prépare-toi à entendre, au premier « jour, quelques réminiscences dramatiques « dans le genre de celles-ci.

« Car je maudis Loches et ses habitants, — « race de crétins sans goîtres! je les maudis, « eux, leurs femmes, leurs maisons, leurs « neveux et leurs petits-fils!

« A propos, j'oubliais! J'ai été à Bourges la « semaine passée, et j'y ai vu représenter le « dernier drame de ton ami Duras. Le héros « dompte les chevaux comme un Scythe et se « fait obéir comme un Arabe. D'après le re- « levé que j'ai fait, il résulte qu'il meurt, dans

« ce drame, plus d'individus que Sennaché « rib, Nemrod, Attila, Gengis-Kan, Nabuchodo- « nosor, Genseric, Charles-Quint, Napoléon et « autres conquérants célèbres n'en ont fait tuer « dans toute leur vie. Cette profusion n'est pas « sans avoir quelque succès au théâtre.

« Depuis quelque temps, je charme mes loi- « sirs en débitant des tirades passionnées, em- « pruntées aux plus frénétiques de nos drames « modernes. Voici l'histoire de mes plaisirs. Il « en est un que je ne veux partager avec per- « sonne, c'est celui d'avoir fini d'écrire cette « lettre.

« Adieu donc ! Ne tarde pas à me donner de « tes nouvelles et de celles d'Hortense.

ANTONY SAUREL. »

P. S. — « Comme je ne sais pas jusqu'à quel « point tu as pu t'apercevoir à Paris du temps « qu'il fait, je prends la liberté inouie de t'as- « surer que nous sommes au printemps.

« Je suis raccommodé avec M. de Brauté qui « est excessivement malade. »

Le pauvre Duras était fort malheureux. Jugez, Madame, de son supplice ! Il n'osait se déclarer à Hortense, et il ne pouvait pas non plus chasser son amour qui colorait sa vie comme le soleil l'herbe. Non, il ne pouvait se résoudre à abandonner son bonheur !

Hortense devinait ses douleurs et le plaignait. Elle ne l'aimait pas d'amour, mais elle lui

avait voué une sincère amitié depuis l'époque où il s'était battu pour Adrien.

Voici comment Duras prit enfin sur lui de confier ses souffrances à Hortense :

Un soir il arriva dans le salon d'Adrien ; Hortense y était toute seule. Verner, Adrien, Eulalie et le capitaine Jérôme étaient allés voir, pour la seconde fois, un drame de Duras. Hortense, qui se sentait indisposée, était restée à la maison. Pour dissiper son mal de tête, elle se posa devant son piano, et se mit à redire ce chant allemand, cher souvenir de son enfance :

« La nature avec ses richesses a été créée par « Dieu pour récompenser l'homme de son chaste « amour . . . . . »

La magnifique et suave pureté de son cœur perçait dans sa voix pleine de larmes. A cet instant, Duras entr'ouvrit la porte sans se faire annoncer, mais si doucement qu'il fut impossible à Hortense de l'entendre.

Elle continua son chant.

Je ne crois pas qu'il soit possible de goûter de moment plus délicieux que ceux pendant lesquels on admire avec religion celle que l'on aime.

Duras était en extase. Il admirait sa taille souple qui donnait à ses mouvements une grâce parfaite, et son front calme, sous ses beaux cheveux noirs, se déliant en grappes de soie. La coupe de sa figure avait toutes les distinctions, et ses yeux brillaient de la poésie et des noblesses de son âme.

Elle offrait à Duras ce type de perfection que nous donnons à la beauté rêvée. Elle avait dans la voix, comme dans toute sa personne élégante, cette douceur qui respire la bonté. Son regard avait de la tendresse, et ses gestes quelque chose de mignard.

Son âme divine s'exhalait par tous ses mouvements.

On ne pouvait se rendre compte du charme magnétique qui attirait vers elle, et pourtant ce

charme rempli d'harmonie était puissant, irrésistible.

Quand elle eut fini, — Duras s'approcha.

— Vous étiez-là, Monsieur? dit-elle.

Et elle ajouta d'un air de reproche :

— Savez-vous que c'est fort mal.... très indiscret.... venir ainsi sans faire de bruit.... comme un voleur.... Ah ! je vous en veux beaucoup !

Elle était charmante en parlant ainsi.

— Vous riez, continua-t-elle, c'est très vilain.....

— Hélas ! dit Duras, j'ai eu si peu occasion de rire dans ma vie, que mon sourire est encore tout jeune..... Excusez-moi, Madame, si je vous ai surprise. Mais j'avais entendu votre voix, et vous devez savoir qu'on ne peut résister à une semblable harmonie.

— Vous voulez abuser de la jeunesse de votre sourire, dit-elle.

—Vous me raillez impitoyablement, Madame, et je vous en remercie.

Ils s'assirent près le feu, — et se turent pendant quelques minutes.

— Où donc sont nos amis ? demanda Duras.

— Ils sont allés vous admirer.

— Vous me rendez honteux, Madame, et je vous félicite d'avoir eu plus d'esprit qu'eux, dit Duras avec une fleur de galanterie excessivement Louis XV.

— Vous savez bien que votre pièce est belle, et que vous ne dites pas la vérité.

Puis elle sentit le besoin de s'excuser elle-même, et elle ajouta :

— Je l'aurais revue avec le plus grand plaisir, si je n'avais une migraine insupportable, mais c'est pour moi un de ces bonheurs que l'on garde comme une délicieuse espérance.

— Vous êtes réellement trop indulgente, fit Duras en s'inclinant, comme eussent fait Boufflers ou le chevalier de Grammont.

En cet instant, il lui vint une idée prompte mais adroite. Il savait qu'Hortense était une de ces femmes romanesques dont les dévouements

sont immenses et qui, par conséquent, aiment à se dévouer et à protéger.

Il continua :

— Sans aucun doute, cette pauvre pièce doit être mauvaise, et voici pourquoi...

Ici Duras prit un de ces airs de coquetterie héroïque que plusieurs orateurs ne dédaignent pas au milieu des plus sérieux dangers.

Son cœur bondissait frénétiquement, et il continua de son accent le plus dithyrambique :

— Lorsque j'ai écrit ce drame, j'étais pauvre. Je portais un chapeau lézardé, des bottes désastreuses; je mourais de faim comme un misérable! Je croyais naïvement que l'amour de l'art dominait tous les cœurs comme il avait envahi le mien; ma jeunesse parait sa misère d'illusions dorées. Je faisais de beaux rêves d'art, d'amour et de poésie qui enchantaient ma vie obscure. Je rêvais un avenir couronné, et une femme pour m'aimer et m'aider à travailler..... un ange pour verser les larmes de la sympathie sur mes blessures, pour me soutenir dans mes mo-

ments de faiblesse et de doute..... Hélas ! quelle déception ! je voulus parvenir à mon but noble par le noble chemin de l'art, ce fut inutile. Il me fallut employer l'intrigue ; j'avais affaire à des hommes qui n'avaient pas de cœur, je dus imposer silence aux battemens du mien.—Voilà le prix de mes années de veilles !.... Et lorsque plus tard, à force de luttes, je parvins à me faire remarquer des bourgeois, des brutes et des idiots qui composent le fond de notre société, de notre public, — il m'arriva de fouiller dans mes cartons et d'y trouver ce drame, — enfant de ma misère !

Mais je me souvins alors que j'avais abandonné l'art pour l'argent, ou plutôt pour ne pas mourir ; je me souvins que la femme que j'avais attendue pour m'aimer n'était pas venue, et je me prosternai plus que jamais, avec tous, devant l'idole du veau d'or. Je voulus être égoïste et sans entrailles, j'essayai d'être l'homme de mon époque. Mais il me fut impossible d'en finir avec les grands sentiments qui sont en moi....

Ah! vous le voyez bien, Madame, il n'y a plus pour moi ni gloire, ni femme ; il n'y a plus pour moi ni art, ni amour ; — vous voyez bien que ce drame ne peut être bon.

En parlant ainsi, Duras prit un air de résignation que lui eût envié un condamné à mort, et se frappa le front comme fit André Chénier en montant à l'échafaud. Ces paroles eurent le talent d'attendrir Hortense ; — le cœur des femmes est si plein de pitié et de tendresse !

Hortense entreprit la noble tâche de consoler Duras. Celui-ci eut la fatuité de se croire aimé d'elle. Lorsqu'il la quitta, il était ivre de bonheur et d'espérance.

La première chose qu'il fit le lendemain, fut de tout raconter à Verner. O intéressante simplicité !

Cette faute le perdit tout-à-fait et devait influer sur l'avenir de Verner qui avait de noires pensées au fond de l'âme. Mais nous arrivons à une époque fatale.

42

La passion, qui élève l'âme jusqu'à l'héroïsme, rend souvent criminel l'homme le plus honnête. Autant elle avait grandi Adrien, autant elle avait dépravé Verner.

— Voici le moment d'agir, se dit Verner à lui-même. N'ai-je pas assez souffert?..... Mais je reprends toutes mes forces; mon énergie me revient! D'abord, consommons la perte de Du-

ras ; faisons-le chasser par Adrien. Ce sera toujours un rival de moins !..... car il l'aime aussi, lui, — il l'aime !.....

Voyons, où en suis-je?..... Est-ce que, par hasard, étourdi par la lutte, perdu dans mon vol d'aigle, je me tromperais?..... Oh ! non, cela ne peut pas être !..... Quels progrès n'ai-je pas faits depuis que je ne suis plus notaire de Loches? Quel courage ! Et tout a réussi selon mes souhaits. Je suis riche, et c'est beaucoup, c'est tout ! La pauvreté est la plus horrible chose, et j'ai le droit de le dire, moi qui en ai souffert pendant les plus belles années de ma vie..... de cette vie que Dieu m'avait faite si grande et si belle, si jeune, si intelligente, et que la misère a écrasée, abattue, vieillie !..... O douleur des génies sans fortune !..... Mais je suis riche. Riche ! ô mon Dieu, merci !.... Hélas ! ce n'est pas tout ce qu'il fallait à mon âme ardente ! c'est l'amour d'Hortense, de cette femme si belle..... Et encore si je pouvais parler d'elle à quelqu'un, à un ami.... Non, je n'ai pas d'ami !

Je suis grand, mais seul, seul comme Bonaparte..... car ce n'est pas à Bulonel que je confierai mon secret, — c'est un actionnaire, il ne me comprendrait pas. Ce n'est pas Dreus-Jolin que j'initierai à mes terribles impressions, c'est un industriel, il me demanderait si mon amour peut se chiffrer et s'il est possible d'en tirer quelque profit. Ce n'est pas Miquelon que je prendrai pour confident, — c'est un journaliste, il rirait de moi. Ce n'est pas Duras..... Duras, mille démons!..... Duras!.... O ciel! comme cette passion m'a rendu mauvais! Est-ce parce qu'elle est coupable, qu'elle m'avilit au lieu de m'élever?.... Oh! n'importe, n'ayons pas de pitié! n'ayons de cœur que pour elle, que pour la posséder; elle est si belle! Je n'ose croire à ce rêve, le réveil serait affreux..... Hortense à moi! oh! ce serait trop!.... je redeviendrais pieux et bon; j'aimerais Dieu, j'aimerais les hommes; je jetterais mon or, devenu inutile, à tous les pauvres qui souffrent.... Mais non, non, elle ne m'aimera pas, elle ne sera jamais à moi,

et elle est la femme d'un autre ! Cette pensée me tue, m'écrase.... O ciel, livrez-moi cette femme, qu'elle meure dans mes bras, que vous m'écrasiez de votre foudre avec elle !....

Tout en se livrant à ce monologue enflammé, Verner pleurait amèrement. Cet homme supérieur, dominé par les parcelles idéales d'une vie heureuse, se sentait l'âme baignée de tendresse. Cependant il était grand, athlétique comme une statue de Cicéron.

Mais il finit par se réveiller à la réalité ; son ambition même était moins violente que sa passion pour Hortense. Il devait lui payer la dîme de sa vie, l'amour avait hypothéqué son génie et son avenir. Il devait succomber dans le combat, comme ces immenses géants que la persévérance du temps a seule pu vaincre. Il avait le désir inné de franchir les bornes matérielles du possible.

En récapitulant ce qui lui était arrivé depuis

trois ans, Verner se trouva cependant physiquement heureux et méconnaissable.

Il parlait et pensait ainsi, tout en se disposant à aller chez Adrien pour lui faire part des révélations que Duras venait de lui faire si imprudemment.

Or, Verner, Adrien, Hortense et Duras touchaient à un de ces jours intéressants qui sont clairsemés dans notre vie humaine sur un fond de jours ordinaires et insignifiants. Ces jours, marqués d'un intérêt plus vif, sont colorés par le reflet de notre bonheur, ou assombris par les nuages de notre tristesse. Un jour de bonheur étend ses rayons chaleureux sur une foule d'autres jours qui le suivent; — de même un jour de malheur couvre de son ombre funèbre un grand nombre de jours à venir.

Comme il pourrait vous arriver, Madame, de nier cette vérité, nous allons vous en donner un exemple pris à portée de notre main. Ainsi le jour où Adrien aima Hortense fut un de ces

beaux jours qui répandent une clarté superbe sur le reste de l'existence.

Ainsi le jour où Verner aima Hortense fut un de ces jours néfastes dont les anciens refusaient de se servir.

En effet, cette passion était appelée à abattre l'âme fougueuse de Verner, et à dessécher son cœur de la plus pitoyable manière.

D'où l'on peut conclure que l'amour est charitable pour l'un et fatal pour l'autre. Et pour finir par un alexandrin de notre composition :

Il est le dieu du bien comme le dieu du mal.

43

Comme Verner montait chez Adrien de Branté, celui-ci posait sur l'escalier ses pieds couverts de bottes vernies.

— Vous veniez à la maison? demanda Adrien à l'ancien notaire de Loches.

— Descendons. Où alliez-vous? dit ce dernier.

— Faire un tour, répliqua Adrien.

Ils se prirent le bras et remontèrent la rue Laffitte.

— Dites donc, fit Adrien, j'ai reçu une lettre de Saurel. Il s'ennuie à mourir.

— Lui qui nous raillait de notre impatience à quitter la province! reprit Verner.

— Il paraîtrait qu'il est assez disposé à venir à Paris. — Mon père n'est pas bien portant.

— Son héritage ira au moins à soixante mille francs de rente, dit Verner en prenant une expression de figure vorace et satanique.

— Ne dites pas cela, répondit Adrien, Dieu veuille qu'il vive très long-temps!

— Oui, au fait, dit Verner interprétant mal la sainte exclamation de son compatriote. Plus il vivra et plus les intérêts iront rejoindre et grossir le capital!

— Ce n'est pas là ma pensée.

— Et vous avez tort.

Ils entrèrent dans un des brillants cabarets du boulevart, où ils déjeunèrent pour la seconde fois. Cela se pratique assez fréquemment à Pa-

ris. — Il n'y a pas d'ordonnance qui empêche de déjeuner deux fois, et même de ne pas déjeuner du tout, — ce qui est plus triste.

Après le repas, Verner prit le timbre de voix mélodieux et insinuant qu'il réservait pour les grandes occasions de sa vie politique, et il dit à Adrien :

— J'espère que vous n'avez jamais douté de mon amitié?

— Loin de moi cette idée ! s'écria Adrien avec chaleur.

— Eh bien ! continua Verner, je vais vous en donner une preuve éclatante et irrécusable. Apprêtez-vous à être fort et prudent. Un homme que vous appeliez votre ami vous trompe odieusement, et cherche à vous enlever l'amour de votre femme...

Adrien devint pâle comme un mort. Verner, voyant l'effet qu'avaient produit ses premières paroles, s'empressa d'ajouter :

— Oui, cher ami, Duras cherche à vous

tromper; méfiez-vous de lui. Peut-être même ne déplaît-il pas à Hortense.

— Oh! c'est infâme! odieux! Mais il me faut des preuves.

— Enfant, continua Verner en riant, quelles preuves voulez-vous que je vous donne?... Et ne serait-ce pas compromettre votre femme que d'en exiger? Je viens vous prévenir en ami, en véritable ami, entendez-vous?... Tenez-vous donc sur vos gardes et en silence!...

— Mais que dois-je faire? demanda Adrien dominé par le caractère irrésolu que nous lui connaissons.

— Il faut congédier Duras sans scandale, sans un mot; pour vous, pour Hortense, il est indispensable que tout se fasse sans bruit, sans esclandre...

— Et s'il me demande des explications?...

— Alors vous lui direz que vous vous êtes aperçu qu'il faisait la cour à Hortense, qu'on vous l'a affirmé... Qu'elle vous l'a avoué elle-même... Enfin, que sais-je? Vous prendrez un

prétexte... Surtout ayez garde de me nommer!

Cette dernière réserve de Verner déplut au cœur droit et franc d'Adrien qui soupçonna un instant l'ancien notaire de Loches. Toutefois, se sentant blessé dans son amour et dans son orgueil, il quitta promptement Verner pour se rendre chez Duras.

— A quel jeu me risqué-je! s'écria Verner après qu'Adrien l'eût laissé sur le boulevart de Gand. Bah! je peux bien hasarder ma vie pour Hortense!... Ah! la fortune est une lâche courtisane qui ne cède qu'à la force; eh bien! ne suis-je pas fort?... Peut-être devais-je attendre et tenter de fléchir Hortense?... Non, ce n'était pas un tel repos qu'il me fallait à moi! L'impossible suffit seul à mon courage!... Aussi bien mes pieds ne sont-ils pas faits pour se prostituer sur des routes vulgaires... Et puis ne dois-je pas sentir la vie par quelque chose, par la vengeance ou la douleur?... En voyant couler mon sang, je me sentirai vivre. Quoi qu'il arrive, j'ai eu raison de perdre Duras dans l'esprit

d'Adrien ; il est faible, il a cru, — c'est un rival de moins.

Pourvu qu'Hortense n'en souffre pas !... Hélas ! pourquoi faut-il affliger ceux qu'on aime ? Pourquoi ne peut-on lever fièrement la tête et avouer hautement ses sentiments ?

Verner, l'âme remplie d'orages, de résolution et d'espoir, se dirigea vers la Bourse, cet antre horrible de filouteries et de ruses infâmes.

— Ils se battront ! s'écriait-il, et c'est moi qui ai marqué leurs destinées ! J'ai été leur maître !... Non ! je ne me reposerai point encore, car *elle* n'est pas encore à moi ! O sublimes joies du triomphe !... Tant qu'il me reste un pas à franchir, — je dois marcher sans m'inquiéter de la route que j'ai faite. Quand le danger est grand, il faut beaucoup d'aplomb.

Verner était obligé de ramper comme un serpent. Quel dégoût ! après avoir bondi comme un lion ! Quelques jours encore et il espérait posséder Hortense. Quelques jours !... Mais qu'im-

porte les jours à celui qui rêve un bonheur éternel!

A force de souffrir les affections et les pensées deviennent fixes, immuables. — Verner ne songeait plus qu'à triompher d'Hortense. — Quelle folie!

Qui pourra dire ce que c'est que cet amour qui élève et qui tue, où la passion domine le cœur; amour qui trempe dans les larmes chacune de ses espérances; problème d'une vie entière que le temps ne doit ni abattre ni briser, et que la mort peut seule détruire avec le cœur qui le renfermait?

Mais Verner s'était endormi tranquillement sur la bouche d'un volcan, — comme ces fiers oiseaux de proie qui nichent sur les bords du Vésuve, et ne se réveillent que pour mourir au milieu des cendres en feu.

44

Verner sut si bien enfoncer la griffe aiguë de son éloquence dans l'imagination d'Adrien, qu'il la pénétra et en fit jaillir la conviction.

Adrien de Branté se rendit rue du Helder. Il monta trois étages d'une belle maison, et sonna. Le jeune Lafleur vint ouvrir. Adrien était chez Duras.

En entrant dans le cabinet de celui-ci, Adrien

portait sur son front le stigmate de toutes les fureurs humaines.

— Qu'avez-vous, cher ami? lui demanda Duras avec empressement. Car l'expression de son visage n'avait pas échappé à son œil ardent blotti sous sa paupière agile.

— Je viens vous le dire, répondit Adrien, et j'arrive promptement au fait. Les circonstances me forcent à m'expliquer... Un de mes amis me trompe, du moins un homme que je regardais comme tel. Je le croyais désintéressé, bon; ô masque trompeur du visage! Mais dois-je laisser parler mon cœur? cet homme c'est vous, monsieur Duras!

— Moi? Je vous en supplie, au nom de l'amitié dont vous parliez tout à l'heure, expliquez-vous.

— Ah! vous voulez nier... C'est inutile, je sais tout.

— Mais encore que savez-vous?

— Si quelque chose peut égaler ce crime, c'est son audace, c'est votre sang-froid à cette

heure. Mais je veux bien ne vous rappeler que les faits, et vous signifier ce que j'ai résolu. Vous devez comprendre qu'il est impossible que vous reveniez dans ma maison.

— Comment?... Ah! ma faiblesse ne méritera pas votre mépris!... Parlez, parlez, qu'avez-vous contre moi?

— Je regrette que vous ne m'entendiez pas. Il est dans la vie des positions délicates et fâcheuses auxquelles on doit se soumettre.

— Mais quelle fatalité!... Parlez donc, les reproches sont misérables quand ils sont sans fondements.

— Vous avez raison. J'aurai donc la dignité du calme... Il est au moins imprudent à vous de réveiller les souvenirs du passé. Que tout soit fini entre nous, car le malheur qui me menace n'est pas dans mon imagination, il est réel. Vous voulez me mettre dans une position....

— Ce sont là de pauvres mots, permettez-moi de vous le dire... Oh! parlez, il faut que j'ap-

prenne qui a pu vous indisposer si fort.

— La vérité! la trop fatale vérité!...

— Mais encore?...

— Eh bien! oui, vous m'avez trompé; vous avez pris entre vos mains mon bonheur domestique et vous avez voulu le briser... Vous avez essayé de me tuer dans ce que j'avais de plus cher au monde... Vous avez voulu séduire Hortense...

— Vous l'a-t-elle dit?

— .... Je le sais. Oh! ne cherchez pas à le nier...

Cette assurance rendit à Duras tout son courage. — Rien n'est perdu, se dit-il, puisqu'elle n'a rien dit. Nions donc et soyons ferme. La rapidité peut seule me sauver.

— Vous le savez, dites-vous? s'écria Duras avec un accent dramatique. Et qui vous l'a dit alors?.....

— J'en ai acquis la certitude.

— Permettez-moi d'en douter. Vous venez

d'éveiller dans mon cœur des soupçons que vous devez éclairer, des inquiétudes graves que vous devez...

— Le rôle que nous jouons est assez ridicule sans encore que j'y mêle la personne qui m'a instruite de vos intentions...

— Mais c'est faux ! Celui qui a dit cela en a menti !... Ayez le courage de me jeter ce nom comme une généreuse aumône, j'aurai le courage de l'entendre... Mais si c'est un homme, qu'il prenne garde !

Les hommes ne meurent pas deux fois, et je vous jure que j'exposerais ma vie de grand cœur pour vous et pour elle. Et si vous me nommez celui qui a voulu me perdre dans votre esprit, jaloux qu'il était peut-être de notre amitié, il verra !... Je sais comment traiter les lâches !... Quoique mes paroles et ma conduite dussent éloigner tout soupçon sur moi, je vous donnerai une preuve irrécusable de mon amitié pour vous et de ma sincérité.

— Je vous crois, je vous crois, s'écria le bon

Adrien, ne parlons plus de cela,... et dispensez-moi.....

— Non pas, vous me devez ce nom-là! Agissez selon votre convenance, mais je vous jure qu'il est de votre devoir de me le dire.

— Je vous demande pardon de vous avoir soupçonné. J'ai eu la faiblesse de croire... Écoutez-moi cependant. Tout homme brave qui en dénonce un autre ne doit pas reculer quand il s'agit de lui parler en face,et Verner est assez brave pour ne pas me savoir mauvais gré...

— Verner, s'écria Duras, ah! merci, mon cher ami, Verner! lui... l'infâme!... Lui, qui me conseillait, il y a un mois encore, de séduire votre femme, et qui m'offrait un pacte ignoble, déshonorant!...

— Qu'avez-vous dit? J'ai peur de comprendre.....

— Oui, ce Verner, il nous a trompés tous les deux pour mieux servir ses projets; il est venu un matin chez moi, ici, et il m'a dit : « Je crois « que vous aimez la femme d'Adrien. Si vous

« voulez la posséder, il vous suffit de vous en « rapporter à moi. » Et il a ajouté : « Si vous « pouvez obtenir un seul mot d'écrit, un ren- « dez-vous, elle est à vous. Pour cela, il faut lui « dire que vous avez à lui communiquer des « choses importantes relatives à sa mère. » Puis, comme je refusais ce pacte infâme, il me proposa d'aller à ma place au rendez-vous que votre femme assignerait. Ensuite, comme je repoussais de toutes mes forces son projet révoltant, sa figure prit une expression indéfinissable de désappointement, et il balbutia, il m'assura que c'était une plaisanterie qu'il avait voulu faire.

— Est-ce possible? dit Adrien. Comme il nous trompait!..... l'infâme!... O mon Dieu! c'est à moi de punir ce crime. Que se cache-t-il au fond des existences pures pour qu'elles soient ainsi abreuvées de désespoir. Ah! Duras, mon ami, pardonnez-moi encore. Quant à Verner, il faut qu'il me rende compte à l'instant même de ses actions!

— Non, mon ami, c'est à moi qu'appartient la vengeance. Cette affaire ne regarde que moi, et vous verrez comment je sais punir les infâmes.

— Je le sais, n'avez-vous pas déjà exposé votre vie pour moi? Comment ai-je pu douter un instant de vous?... Mais aussi, comment supposer tant de perfidie dans un tel homme... Quel intrigant!... Enfin que pensâtes-vous après qu'il vous eut quitté?...

— Je me suis dit : — Ou Adrien l'a envoyé vers moi pour sonder mes intentions, ou il est lui-même amoureux de madame de Branté.

— Il se pourrait!... Oui, au fait, il me souvient vaguement... Sa froideur avec sa femme, la manière dont il regarde quelquefois Hortense..... C'est odieux! abominable! comme la fortune sourit à l'audace des âmes les plus viles!... Mais mon honneur, mon amour y sont engagés, laissez-moi faire.

— Du tout, je n'y saurais consentir. Moi, j'y engage ma vie. Croyez en moi, ami, comme j'y crois moi-même. Je dois triompher dans une

lutte où j'apporterai la conscience de mon cœur blessé et de mon bon droit. A lui je laisserai le courage du désespoir. Vous voyez que la partie est égale.

— Non, je ne souffrirai pas que vous vous battiez pour moi ; je suis plus intéressé que vous dans tout ceci.

— Silence, votre honneur et le repos de votre maison exigent que vous vous taisiez. Évitez le scandale, mon ami. C'est à moi de marcher et de ne m'arrêter qu'au but. Dans peu d'heures, votre femme pourra me regarder sans haine, et vous pourrez mettre sans rougir votre main dans la mienne.

— Cher Duras, s'écria Adrien, que Dieu vous protège !

— Surtout que madame de Branté ignore cette calomnie et la vengeance que j'en dois tirer.

— Merci encore de cette pensée. Je ne sais comment vous exprimer..... Et pourtant j'ai besoin de me battre avec Verner, de le démasquer,

ne serait-ce que pour ne pas paraître lâche à vos yeux.

— C'est entendu, continua Duras, vous ne paraîtrez pas changé, vous serez toujours le même avec lui.

— Quelle contrainte!

— C'est nécessaire; souvent les plus nobles cœurs sont obligés de se plier à de sottes convenances. C'est ainsi que les plus belles intelligences sont sans cesse froissées par les sots et les méchants.

— Verner est un infâme, reprit Adrien, il a voulu tromper celui qui s'était endormi à l'ombre de son amitié.

45

Antony Saurel à Adrien de Branté.

« Cher ami,

« Décidément je m'évade. Je vais partir à « Paris ; dans trois jours je serai près de toi. Je « suis décidé à me faire adorer des Parisiennes, « tu comprends que dans ce cas il me faut de « l'argent ; aussi j'en aurai. Je veux faire plu- « sieurs maîtresses ; c'est vicieux ! mais il m'im- « porte peu de transiger avec la chasteté. Il faut

« jouir quand on est jeune, car il arrive un « temps où l'on ne peut plus ni jouir, ni espé- « rer. On se souvient alors. Je sème des souve- « nirs pour ma vieillesse...

« Mon cœur a faim ici. Je suis creux comme « un tuyau d'orgue.

« J'ai reçu ta lettre où tu me marques que « Verner a voulu te trahir... le nom qu'il a « lui portera malheur... Ce polisson de Verner! « Eh bien! il fait un joli métier, le vieux cor- « rompu!

« La langue française est si pauvre que je ne « trouve pas de termes pour flétrir une sembla- « ble industrie que la pudeur m'empêche de « nommer....

« Pour moi, je me réjouis de faire connais- « sance avec tous les gens dont tu me parles. « Quel dommage que je ne sois pas journaliste. « Tant pis, j'aurais pu l'être!

« Adieu donc,

« Je laisse Rose ici ; le maître d'école avec le- « quel elle s'est très liée lui tiendra compagnie.

« Quant à moi, ma devise est désormais : AMOUR ET MYSTÈRE!

« A bientôt: je ne puis t'écrire tout ce que je « pense, toujours par suite de la pauvreté de no- « tre langue.

« Antony Saurel. »

« *P. S.* Je deviens débauché comme Abdère, « la ville la plus luxurieuse de la Thrace, qui « comprenait si bien l'amour grâce aux leçons « de Démocrite et à l'*Andromène* d'Euripide. »

46

Au Foyer de l'Opéra.

Le soir-même du jour où Adrien eut avec Duras l'explication que vous savez, un bruit assez étrange circulait au foyer de l'Opéra. — Il circule toutes sortes de choses au foyer de l'Opéra. — On prétendait que Verner venait de gagner une somme énorme à la Bourse. De plus, par suite de ses démarches, il allait être nommé ambassadeur, et devait être chargé d'une des missions les plus délicates.

En effet, on le vit entrer avec un air de gloire. — Il était flanqué de Bulonel et du diplomate Chabaud de Boir. Dreus-Jolin le suivait par derrière, et imitait son air d'aisance et d'aplomb.

Jamais Verner n'avait été plus beau; jamais ses yeux, sous son front vaste, n'avaient brillé d'un génie plus imposant. Son regard profond trahissait les vastes pensées de son cerveau qui ne s'était jamais arrêté à aucun scrupule, à aucun préjugé.

Si vous aviez vu Verner ce soir-là, vous eussiez été terrassée; votre instinct vous eût montré cet homme comme un ambitieux, fier de ses succès et de son intelligence.

Vers quel but courait-il? me direz-vous. Hélas! quel est le vôtre? le mien? celui de tout le monde? — Presque rien! Vous devez le savoir, madame, si vous avez un peu l'habitude des affaires. Verner s'était toujours dit que la vie est une arène sans lois, où se livrent des combats sans fin, où le droit c'est la force, où il faut être

tyran si l'on ne veut devenir esclave. Vous savez qu'il avait eu d'immenses ambitions, et il avait violemment travaillé à les satisfaire. Il avait réussi d'ailleurs, car il avait tout employé : le travail, l'audace, la ruse, l'intrigue, la persuasion. — Quel courage!

Aussi, en entrant au foyer de l'Opéra, cet homme qui avait su si bien tirer parti des passions des autres et de ses propres facultés, se boutonna et plaça la main dans sa redingotte à la manière de Napoléon.

Il semblait dire à la foule :

— Admirez-moi, j'ai le secret des grandeurs humaines, et les circonstances me permettent maintenant de me dévoiler tout entier. J'ôte mon masque, regardez-moi! Sachez ce que j'étais, voyez ce que je suis; ce que je peux. Je reste grand et fort au milieu des débris de journalistes, de politiques, de *dieux*, d'industriels, auxquels vous vous heurtez tous à chaque pas. Je reste grand et fort quand les religions et les

croyances s'écroulent à mes côtés, et pourtant je n'ai conservé ni religion, ni croyance.

Oh! si, Verner avait encore une religion. Tel dépravé soit un homme, il croit toujours à quelque chose. Sa croyance à lui, sa religion, — c'était Hortense!

Oui, il était encore une fleur pour ce cœur blâsé, une femme pour cette âme perdue. Une femme! Elle seule pouvait le rendre meilleur; si elle l'eût aimé, il fut resté probe et bon; son génie eût enfanté les plus nobles choses.

L'indifférence d'Hortense avait perdu Verner; son intelligence, qui fut devenue sublime dans l'amour, déploya ses forces dans des luttes odieuses, à affronter les plus cruels tourments de la pensée.

Son amour seul lui fera pardonner sa démoralisation.

Mais au milieu de son triomphe, un souvenir d'amour passa sur son front comme un nuage.

— Vous paraissez soucieux, proféra le Chabaud.

— Au contraire, dit Verner.

— Comme il y a de belles créatures à Paris! exclama Bulonel en lorgnant quelques femmes.

Comme celui-ci finissait sa phrase, Duras et Joseph Miquelon entraient au foyer.

Duras aperçut Verner.

— Vous allez voir comment je sais punir ceux qui m'ont offensé, dit-il.

— Vous avez tort, murmura Miquelon, soyez maître de vous. Méprisez la vengeance, c'est la ressource des gens impuissants. Attendez au moins quelques jours, la réflexion vous ramènera à des idées plus saines.

L'homme de lettres ne répondit pas. Il regardait Verner avec des yeux moqueurs et perçants. Il lui jetait des regards en profil... Il le souhaitait ailleurs..... Son nez lui déplaisait..... Il se sentait de l'aversion pour son costume.... C'était une haine d'autant plus terrible qu'elle n'osait se justifier.

— Vous devriez consentir à partir, reprit Miquelon.

Duras était arrivé devant Verner.

— Monsieur Verner, cria-t-il en élevant la voix, vous êtes un lâche et un insolent !

En même temps, il lui jeta son gant à travers la figure. Cette action avait été si brusque que le premier mouvement des assistants fut de la surprise. Bientôt on retint Verner qui s'élançait sur Duras, et un rendez-vous fut pris pour le lendemain matin.

Duras quitta l'Opéra et se rendit auprès du capitaine Jérôme de Krunzer.

— Mon cher ami, lui dit-il, je me bats demain avec Verner, Miquelon m'assistera ; je viens vous demander...

— Je vous ai compris, interrompit le capitaine d'un air orgueilleux et flatté; une petite promenade ne nous fera pas de mal avant le déjeuner. J'ose espérer que le temps sera propice à vos intentions !...

La ravissante Carlotta Grisi dansait ce soir-là à l'Opéra.

Cependant ce ne fut que par contrainte que Verner resta dans sa loge jusqu'à la fin de la pièce. En un instant sa position avait changé brutalement de face. Cet homme qui ne connaissait plus ni vertu ni crime, qui n'aimait qu'Hortense au monde, avait un courage à toute

épreuve. A ses yeux les hommes n'étaient que des chiffres. Parmi ceux que les circonstances avaient groupés autour de lui, il en était un qu'il devait rayer, — cet homme, ce chiffre, c'était Duras.

Le fruit de son œuvre politique venait de lui tomber dans les mains. Il y a des hommes dont la vie ressemble à la foudre, il faut que devant eux tout tombe et s'anéantisse. Il faut que tout le monde plie pour ne pas être brisé. Mais Duras aussi était une âme forte, et il savait ce qu'il risquait en le provoquant.

— Après tout, se dit Verner en se levant le lendemain matin pour aller au rendez-vous, puisque je n'ai pu avoir l'amour d'Hortense, je ne dois plus tenir à une existence qui m'était misérable sans elle. Le but de notre vie à tous est le même, — la mort! Le sage doit s'appliquer à vivre le mieux possible en attendant qu'il meure. Si ma fin est arrivée, je suis prêt à partir. Je ne suis pas de ces gens qui tiennent aux noms au dépens des choses, que m'importent

les jalousies du monde, pourvu que mes ambitions soient assouvies ! !!... Ah ! j'aurais dû prévoir toutes ces chances... Je n'aurais jamais dû confier mes projets à un homme que je ne tenais pas en ma puissance.

La machiavélique habileté de Verner s'était, en effet, complètement démentie. Homme ardent pour les affaires politiques, génie consommé, âme brûlante quand il s'agissait de marcher sur ses inférieurs, de les jeter en tas sur sa route et de s'en faire un marchepied, il s'était montré enfant sans expérience quand il fallut guider sa passion pour madame de Branté.

L'amour d'Hortense lui avait seul fait défaut, il n'avait pu s'arranger de manière à s'en passer.

Verner était donc décidé à se battre avec Duras : n'était-ce pas donner à Hortense une preuve éclatante de son courage ?

A neuf heures Chabaud parut devant lui.

— Entre hommes d'État, dit-il à Verner, entre hommes d'affaires les paroles ne sont rien, voyons les faits : vous avez été insulté par Duras,

et vous voulez vous battre, — c'est très maladroit. Envoyez-le-moi en police correctionnelle, on le condamnera à trois ans parce que c'est vous. Je me charge de la condamnation. Je le ferai jeter en prison pour trois ans, — cela lui apprendra à se contenir.

— Non, non, je ne saurais accepter ces propositions.

— Elles sont pourtant convenables !

— Si je pouvais éviter ce duel, je déclare tout net que je ne balancerais pas. Mais il m'est démontré qu'il n'y a aucun moyen de sortir de là paisiblement, et je me résigne.

— O grand homme ! murmura Chabaud.

En ce moment, Verner ne put s'empêcher de rire, car la vie humaine a cela de triste ou d'heureux que les choses sérieuses ne sont jamais à l'abri d'un sarcasme ou d'un éclat de rire.

— Mais encore, continua Chabaud, avez-vous anéanti les papiers qui peuvent vous compromettre et me gêner après votre mort?

Verner le regarda terriblement.

— Égoïste, lui dit-il, je vous reconnais bien là! Vous êtes bien un de ces gens de cour qui feignent de se porter les uns aux autres le plus vif intérêt, et n'ont en réalité que la plus stérile pitié!...

— Vous m'avez mal compris, mon cher.

— Votre cher?... Dites plutôt que je me suis mal compris moi-même. Cependant soyez tranquille, il est plus que probable que j'agirai efficacement contre ce Duras, cet ingrat dont j'étais le protecteur et qui a violé envers moi toutes les lois de la reconnaissance.

— Tout cela n'est pas mon compte, reprit Chabaud avec une persuasion où perçait l'inquiétude. Et ces papiers?.... les traités que nous avons passés autrefois ensemble?.... mes lettres?...

— Vous venez de me rappeler que je tenais votre réputation entre mes mains, et vous m'avez presque donné envie de la laisser tomber.

— Elle ne se briserait pas, fit Chabaud.

— Je le crois bien ! répliqua Verner en riant sardoniquement.

Puis il ajouta :

— Pauvre homme !... Mais rassurez-vous, je ne vous les vendrai même pas. Un homme de mon talent et dans ma position doit sans cesse se tenir sur ses gardes. Quand la partie est difficile, il faut jouer serré ; j'ai tout prévu. Hier, j'ai mis au feu tout ce qui pouvait, en cas de mort, faire douter de moi.

Le Chabaud eut le loisir de respirer plus librement. Il essuya ses lunettes, ce qui était chez lui une marque certaine de joie intime.

Dreus-Jolin arriva en cet instant et parla avec son élasticité habituelle.

Il fut de l'avis du Chabaud et déclara que Verner avait le plus grand tort de vouloir se battre. Mais tout fut inutile, rien ne put ébranler la résolution du Politique.

Je renonce du reste à exprimer le sourire de dédain avec lequel Verner regarda Chabaud et Dreus-Jolin.

— Duras est un infâme, leur dit-il, il a couronné son ingratitude par une insolence sans exemple.

Chabaud de Boir, sûr que les papiers qui pouvaient le compromettre étaient anéantis, changea subitement de sentiment. Il engagea Verner à se battre, l'assurant que cela ne pouvait lui faire que le plus grand bien dans l'esprit public.

Dreus-Jolin, qui sentait qu'il perdrait avec Verner un puissant maître et un ami dévoué, insista pour que l'on arrangeât cette malheureuse affaire.

C'eut été risible de les voir se tourmenter ainsi tous deux, l'un pour qu'il se battît, l'autre pour qu'il ne se battît pas; celui-là parce qu'il avait la chance d'en être débarrassé, celui-ci dans la crainte de perdre un protecteur.

— Messieurs, leur dit enfin Verner, je veux la vie de Duras.

— Qu'en ferez-vous? répliqua Dreus-Jolin en souriant. Allons, nous arrangerons cela.

— Donnez-vous au moins la satisfaction de

lui dire ce que vous pensez de lui, objecta Chabaud.

— Non, dit Verner. Les hommes de ma sorte laissent ces moyens vils à ceux de la sienne. On ne se jette pas en vain sur le passage d'un homme comme moi. Il a osé m'insulter en face du monde, chacune des paroles qu'il a prononcées lui coûtera une goutte de sang à la face du ciel... Partons, messieurs !

En parlant ainsi, la figure de Verner avait pris cette expression magnifique de courage et d'énergie qui lui était particulière dans les grandes circonstances de sa vie.

Le jour était venu qui mettait sa vengeance au niveau de sa haine.

48

Antony Saurel à Paris.

Un instant après que Verner fût parti avec Chabaud de Boir et Dreus-Jolin, un fiacre s'arrêta devant la maison de la rue Lafitte où logeaient Adrien et Verner.

Antony Saurel, en habit de voyage, en descendit, et monta chez son ami Adrien de Branté qu'il trouva seul au salon.

Ils s'embrassèrent avec effusion.

— Il paraît, dit Antony Saurel, que mon

costume est fabuleux. Tout le monde en a ri. Les Parisiens sont comme les Athéniens, ils rient de tout. Ils ont empoisonné Socrate le philosophe et exilé Aristide le juste. Ils riaient de tout, de Démosthènes et du chien d'Alcibiade, de Diogène et d'Aspasie. Les Parisiens rient de leurs grands hommes et de leurs grandes œuvres.

— Il est vrai que tu es dans un équipage très bouffon, reprit Adrien.

— Ah! çà, s'écria Saurel, je compte que tu vas me donner l'hospitalité à la manière antique. Rien n'était plus commode. Un voyageur passait, et le maître d'un logis quelconque s'approchait de lui et l'invitait à entrer avec ces paroles :

« Salut, noble étranger (le mot *noble* est ici une figure agréable) noble étranger, salut! Vous avez froid, venez prendre place à mon foyer; vous avez faim, mettez-vous à table; vous avez soif, voici ma coupe. » (Coupe est ici pour verre.)

Ils avaient même la lâcheté de vous laver les pieds.

Cela était très gracieux. Si cette méthode était encore en usage de nos jours, il y aurait affluence de voyageurs. D'autant que, pour exercer cette profession, on n'aurait pas besoin d'une grande mise de fonds. On pourrait même avoir négligé d'apprendre à lire..... Enfin, comment vas-tu? Je suis ravi, je vois que tu te portes bien. Et Hortense? Toujours belle, toujours bonne!

— Merci, et toi-même?..... et Loches?

— Loches? Ah! mon pauvre ami, Loches est plus ennuyeux que jamais. Je m'y embêtais d'une façon inconcevable. L'ennui, vois-tu, est à l'homme ce que la pierre de touche est à l'or.

— Allons, je te reconnais parfaitement, je m'aperçois que tu n'es pas changé.

— Et j'en serais au désespoir. Je viens pour m'amuser; vive la joie! comme au temps où j'étais étudiant dans ce cher quartier latin! Je

veux avoir des pantalons et des gilets à mon idée. Je deviens fat, mon ami, je me fais superbe..... Je désire que les femmes daignent me combler de leurs faveurs..... cela me coûtera un peu d'argent, mais c'est égal! Bah! la femme, — c'est le seul ami de l'homme. Il faut toujours la plaindre et ne jamais l'avilir. Je la respecte..... Aussi, pourrais-je n'en dire que le plus grand bien..... Ah! sacrebleu!.....

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis *sacrebleu*. C'est une locution que je cultive avec succès. Sacrebleu donc, tu dois me savoir fièrement gré d'être venu! Voici pourquoi : je savais que tu avais besoin à ta cour d'un homme d'esprit pour en varier la physionomie.

— Tu es bien bon.

— Moi, je vis pour vieillir; toi, tu vieillissais sans vivre quand tu étais à Loches. Maintenant, je vois que tu m'as enfin compris..... Au fait, fais-moi servir quelque chose; tu sais

que je mange à toute heure et que je digère partout.

— Quelle bonne humeur!

— Dis quel bon appétit.

On apporta à manger à Antony Saurel.

Il continua à parler.

— L'avenir est incertain, aussi je me dépêche de vivre dans la joie. Quand on meurt et qu'on a été heureux, on a vécu assez long-temps... Je bois à ta santé. Le vin donne de l'esprit.... comme une bête.

— Quelle insouciance, ami! et que tu n'es guère à plaindre!

— Et non, cher, c'est là mon caractère..... Ah! comme je m'ennuyais sans toi!..... ô Ciel!..... Tiens, regarde, mes cheveux en sont tombés, nous ne ferions pas une belle perruque à nous deux Verner.... Bah! une perruque, ce n'est pas déshonorant, cela tient chaud l'hiver. Après tout, ce n'est autre chose que des cheveux empruntés à des suppliciés et tressés sur un cavenas pour couvrir un chef chauve...

Et à propos de Verner, continue-t-il à regarder Hortense dans des endroits malhonnêtes?..... Oh ! il n'y a pas de feu sans fumée !....

— Il se bat à cette heure avec M. Duras.

— Je comprends. Le sceptre de la jalousie a conduit ce monsieur vers Verner, comme Oreste vers un nouvel Égisthe..... Ma foi, ils auront beau temps !..... Mais silence ! j'entends la voix de ta femme..... Si les monarques savaient mettre un frein à leurs désirs, ils seraient aussi heureux que toi.

— Pas un mot sur Verner! s'empressa d'ajouter Adrien. Il faut qu'Hortense ignore tout.

Hortense accueillit avec amitié le joyeux Saurel, et s'empressa de lui demander des nouvelles de sa chère maison blanche, qu'elle avait délaissée comme une ingrate. Hélas ! on oublie toujours quelque chose ici-bas, — même *la chaumière de l'innocence persécutée*. La vie est un oubli perpétuel, et rien n'échappe à cette destinée, excepté certaines blessures de l'âme qui doivent toujours saigner.

49

A l'ombre du bois.

Vous vous rappelez, je pense, que Duras se battit avec le jeune Fouyat, dans le bois de Meudon. Ce fut dans le même lieu que Duras se rencontra avec Verner.

Celui-ci arriva le premier au rendez-vous avec Chabaud de Boir et Dreus-Jolin.

La brillante avenue était toujours couverte de sable; les herbes verdissaient, les ormes et les

hêtres commençaient à devenir plus touffus ; — quelques fleurs se montraient avec modestie au milieu de la mousse.

Nous continuons à engager les gens qui auraient des affaires d'honneur à visiter cet endroit enchanté.

Verner s'efforçait de paraître froid et calme, mais l'émotion qui soulevait sa poitrine n'était pas celle qui agite un homme qui va risquer sa vie pour un mot.

Il y avait trop de sérieuse fatalité dans son regard, trop de pâleur dans ses traits pour qu'il ne fût pas dominé par une pensée plus abstraite.

Il s'éloigna de ses deux témoins et monta une petite colline. A cette heure, ce lieu était plus ravissant que jamais. — Verner fut ému par cette nature délicieuse; son cœur se serra, et son âme s'emplit de la pensée d'Hortense.

— Hélas! soupira-t-il en s'asseyant au pied d'un orme, ce sera donc en vain que j'aurai supporté tant de fatigues, surmonté tant d'obstacles!..... Aimer Hortense, quelle folie! Est-

il donc possible qu'une fantaisie si tenace tombe dans une cervelle humaine?...

Verner avait, en cet instant désagréable, de cuisants remords.

— J'ai eu tort, continua-t-il, j'aurais dû rester à Loches, aimer Eulalie..... O Dieu, pourquoi m'avez-vous donné une âme trop grande pour mon corps?... Et cependant j'ai été bon quelquefois... si elle m'eut aimé!... mais non, elle ne m'a jamais aimé..... et cependant je ne me suis jamais attaqué qu'à des gens capables de se défendre, et je n'ai frappé personne par derrière. C'est au péril de ma vie que j'ai exécuté mes plus hardies entreprises. Hélas! quel est le but de ces combats sanglants dans lesquels j'ai triomphé si glorieusement? Pour moi, les honneurs et les richesses sont devenus des choses creuses et vides, qui ne valent pas la moindre des perfections d'Hortense.

Comme Verner finissait de se parler ainsi à lui-même, une voiture s'arrêta à l'angle du bois; et Duras en descendit avec ses deux témoins, le

journaliste Joseph Miquelon et le capitaine Jérôme de Krunzer.

Les grands esprits n'hésitent jamais dans les grandes difficultés. Verner s'approcha de Duras. — Monsieur, lui dit-il, j'étais curieux de faire le bien une fois dans ma vie pour savoir si la reconnaissance n'est pas un de ces grands mots qui renferment autant de mensonges que de lettres. Vous m'avez éclairé sur ce point.

Duras ôta froidement son habit et ne répondit pas.

Un instant après, les deux adversaires étaient en présence l'un de l'autre. — Rien n'est plus palpitant et plus solennel que cette minute fatale qui précède un arrêt. Les témoins étaient silencieux, leur âme et leur attention étaient suspendues.

Le sort décida que Duras tirerait le premier. — Il leva son arme sans trembler..... ce fut un moment suprême..... Le coup partit, et l'on vit Verner chanceler au milieu d'un nuage de fu-

mée, puis tomber, en poussant un gémissement profond.

Duras et ses témoins remontèrent en voiture et partirent pour Paris. Chabaud et Dreus-Jolin transportèrent Verner dans son équipage.

— Malheureux que je suis! murmura-t-il, je n'ai pas même laissé à ma misère la dignité de l'innocence... ô Dieu vous m'avez rendu l'espérance, donnez-moi la résignation!...

Verner était si mal qu'on le conduisit dans une maison de santé, qui se trouvait sur la route.

Le lendemain, Duras vint le voir et lui demanda pardon. Verner l'accueillit avec une dignité imposante.

— Oh! lui dit-il, si vous saviez combien mon cœur était égaré et souffrant!... Puisse Dieu vous pardonner! puisse aussi ne pas vous être amère la pensée que vous aurez abrégé les jours d'un homme qui vous aimait et qui vous avait protégé!

A ces mots Louis Duras sentit son âme s'em-

plir de regrets ; plus la douleur qu'il avait causée à Verner était grande, plus il la respectait.

— Vous êtes jeune, Monsieur, continua le Politique, recevez donc les derniers conseils d'un homme qui ne pourra jamais réédifier ses destinées. Gardez-vous d'aimer, et surtout d'être ambitieux! Maintenant que la foudre est passée, je puis froidement évaluer le dommage qu'elle m'a causée.

L'ambitieux s'épanouit d'abord au milieu des prospérités et des félicités humaines, mais il finit par s'éveiller sur les ruines de son bonheur, sur les débris de ses espérances. Croyez-moi, rien n'est rapide à descendre comme la pente du bonheur!

Verner filait comme une étoile du ciel, qui laisse-là haut sa clarté. Il offrait à ses amis le plus majestueux spectacle qui se puisse imaginer, celui d'un homme aux prises avec la mort, plus grand que son malheur, plus fort que l'adversité! Mais personne n'y prenait garde, — les amis sont comme les feuilles des arbres, ils tom-

bent avec le temps, ceux-ci quand viennent les brises d'automne, ceux-là au souffle de l'adversité. Il n'y avait qu'Adrien, Duras et Eulalie qui ne se retiraient pas de lui.

Verner ne se plaignait pas, bien qu'il possédât la conscience de son règne mourant. Il avait le désespoir dans l'âme! n'avoir qu'un but dans le monde, — l'amour; vouloir une femme, la vouloir à tout prix, et pour cela étouffer en soi tous les sentiments humains, commettre cent crimes et cent lâchetés, user ses genoux en prières sur les marches d'un ministère, employer tout, nier tout, tromper tout le monde, tremper sa plume dans la boue du journalisme et en faire des lignes, — tout cela pour arriver, juste ciel! à ce pitoyable dénouement!

Le sort fut de fer pour lui. — Dans son agonie il priait encore le grand crucifix qui ne l'avait jamais quitté. Sa religion était belle, son repentir sincère, — la peur de la mort ne froissait en rien sa grande âme. Oublié, abandonné par les amis d'un jour qu'il s'était faits si promp-

tement, il se réfugiait dans le souvenir de madame de Branté. C'était là sa seule pensée, — la plus douce et la plus consolante des pensées ! A travers les ombres de la mort, il vit errer à son chevet cette tête adorée. C'était pour lui l'image d'une vie meilleure. Il ne demanda pas à la voir, et gardait, quand on parlait d'elle à son chevet, un silence respectueux. Ce fut là une des plus éclatantes victoires que cette nature excentrique remporta sur elle-même. Hélas ! elle ne vint ni veiller, ni pleurer sur lui ! C'est ainsi qu'il eut voulu mourir, dans ses bras.

Pendant le mois qu'il mit à mourir, Verner se plaisait à rappeler le temps perdu pour jamais où madame de Branté était une naïve et joyeuse enfant, nommée Hortense, qui venait travailler chez lui, alors qu'il était tout simplement notaire en la bonne petite ville de Loches.

Dans ses moments de misère, l'homme éprouve ainsi un impérieux besoin de remonter le courant de ses jours dépensés et de rechercher

dans les cendres de son passé les poétiques accidents de ses passions romanesques.

Verner s'oubliait, comme vous voyez, dans le temple de son amour, à respirer les fleurs desséchées de ses souvenirs.

Nous devons à Verner qu'il fit des efforts surhumains pour se posséder, — il resta grand, sévère, humble jusqu'à son dernier soupir. Il recouvra sa nature première, naïve et honnête, que l'ambition et le désespoir dans son amour avaient aigrie et viciée pendant trop long-temps, hélas !

Il n'eut qu'un malheur, celui de trop aimer et d'être trop jeune dans une époque où les âmes blâsées et appauvries sont appelées à être si heureuses.

Le bon Adrien lui apprit un matin qu'Hortense s'inquiétait souvent de lui, — et lui remit quelques livres qu'elle lui envoyait pour charmer les ennuis de sa maladie.

Ce fut là le dernier rayon qui dora le soir de

son existence, — la dernière goutte du calice, la dernière étincelle de volupté.

Verner déclinait visiblement; il était frappé au cœur. Il se sentit mourir peu à peu, et conserva jusqu'à la fin sa raison et son amour. L'ambition seule était morte en lui, au profit de sa religion et de ses espérances en une vie meilleure.

La religion vint au secours de son esprit pour l'élever au-dessus des choses terrestres. Il se retira dans le sanctuaire non pas tant de son repentir que de lui-même. Il n'aspirait plus qu'aux jouissances célestes.

Mais la fin de toutes choses, loin de l'effrayer, augmenta sa résignation et son courage. Il l'accueillit avec solennité et en souriant doucement.

Il brilla, en s'éteignant, d'une clarté pure et éblouissante. Il eut des heures de génie, il parla des pages de Bossuet!

Pas une pensée de doute ne troubla la sérénité de ses derniers jours. Il s'humilia devant Adrien,

devant Duras, et demanda pardon à Dieu des fautes graves qu'il avait commises, entraîné par l'océan des passions humaines.

Mais la mort est une mer aussi !

Il demanda à voir son fils, — et lui donna des conseils qui firent pleurer tous ceux qui les entendirent.

— Un soir de juin, — comme le soleil couchant baignait de ses rayons pâles la chambre du pauvre malade, — celui-ci dit à Duras d'ouvrir la fenêtre.

Verner se dressa sur son lit, mais il était sans forces. — Duras laissa tomber une larme sur la couche du moribond.

— Mon ami, lui dit Verner, retirez-vous un peu que je jouisse encore une fois des senteurs embaumées de la nature..... O mon Dieu ! comme ces mélodies du soir ressemblent à la musique évanouie de mon bonheur !.....

Verner tressaillit, ses yeux brillèrent d'un feu surnaturel, un dernier éclair de regret et d'amour passa sur son front livide, puis sa voix

s'éteignit, et il expira en articulant le nom d'Hortense.

Le nom de cet ange fût la dernière parole que la mort cloua sur ses lèvres glacées.

Celle-ci apprit cette déplorable nouvelle avec le plus vif chagrin ; — Adrien lui-même en fut fâché.

Duras ne s'en consola pas de long-temps.

Il n'y eut que le capitaine de Krunzer et Antony Saurel qui ne s'en affectèrent presque pas.

— Et si vous aviez vu nos braves soldats à Waterloo, disait le premier, quelle débâcle! Le canon nous balayait bien autrement! Et en Égypte, donc, où j'ai sauvé l'armée..... Car, si Verner est mort, j'ai eu le bout des ongles gelés en Russie; j'ai sauvé dix-sept fois l'Empereur; à Toulon, j'ai encloué dix batteries, etc., etc.....

— Mes amis, disait Saurel, Verner n'était assurément pas l'homme d'Horace : *Impevidum ferient ruinæ*. Au fait, consolons nous. S'il

n'était pas mort de cela, il serait mort d'autre chose !... Au reste, c'est maintenant qu'on va lui rendre justice. On jugeait les Pharaons dans leur tombe, et Sésostris ne fut proclamé grand qu'après sa mort.

Verner laissa un fils qui, comme beaucoup d'enfants d'hommes de génie, promet de n'être qu'un imbécile.

A cette heure solennelle et suprême où vient la mort, et où les plus courageux pleurent, Verner sourit d'une façon mystique et céleste.

Verner avait trop compté sur l'avenir!

L'avenir, c'est un serpent qui glisse dans le cœur le plus noble et y laisse le désespoir et la mort.

Le feu de l'action avait ébloui sa vue. Il avait

cru à la possibilité du bonheur, — comme si le bonheur existait, même quand il est fondé sur l'amour d'une femme! Il avait trop voulu profiter de sa grandeur, — de sa grandeur immense qui n'appartenait qu'à lui.

Il s'était dit : — Puisque rien n'a de but, et que la fin est pour tous la même, il faut marcher sans songer à la chute ; il faut marcher!

Et il ne s'était pas donné le temps de pleurer sur son activité perdue, sur sa force mal dépensée. Toujours ambitieux, il avait voulu étonner le monde par la longueur de sa course; mais il ne fit que l'épouvanter par l'immensité de sa ruine.

Voilà comment Verner est mort, — Verner qui fut un des plus grands hommes politiques de son temps!

Ce débris humain n'est plus. Pas d'outrage à la mémoire d'un homme déjà si malheureux! La douleur est toujours vénérable.

Nous n'enfoncerons pas sur son crâne la

couronne d'épines dont le malheur a ceint sa tête.

Verner avait trop espéré en l'avenir.

Qui de nous peut dire demain? Non, si grand que l'on soit, on ne peut qu'attendre demain. Pour un pauvre, hier c'était la misère, demain c'est l'abondance; pour un roi même, hier c'était le trône, demain c'est l'échafaud!

Encore, si cet homme grand et banni n'eut rien aimé sur terre! Mais son cœur et son génie avaient rêvé une femme, — Hortense!

Cette seule pensée lui restait.

Hélas! hélas! ce fantôme masqué qu'il avait nommé DEMAIN lui prit d'un seul coup tout son génie et tout son cœur.

La mort l'anéantit. O longue nuit terrible! ô nuit inévitable! O embûche sans fond qui s'ouvre tout à coup et pour jamais! O réalité sombre, immobile! Nous courons tous vers toi, pauvres et rois, hommes et choses.

Tout s'efface et tout passe comme la vague des mers, comme la beauté des femmes!

Le temps s'en va sans qu'on y pense, et nos jours sont comptés là-haut!

Verner ne fut qu'un homme. O néant! Demandez au fossoyeur ce qu'un homme laisse de poussière dans le creux de la main.

L'amour s'expie par la douleur, comme la débauche par la prière, comme le vol par l'aumône.

L'amour est-il donc un malheur comme le crime?

Ce que devinrent les amis de Verner.

Ont-ils existé? me direz-vous.

Ils ont existé et existent encore à peu près. D'ailleurs il y a tant de gens qui existent, et parmi ces derniers il y en a de si beaux, de si braves, de si amoureux, de si laids, de si ambitieux, de si égoïstes, de si méchants!

Voici ce qui arriva :

Lorsque Verner fut mort, tous ceux qui le

connaissaient se rendirent à son enterrement ; on prononça plusieurs discours sur sa tombe, sur laquelle on crut devoir placer sa statue en bronze. On lui prodigua les noms de *héros* et de *vertueux citoyen*,—(On ne s'appelle *héros* et *citoyen* que dans les tragédies de Voltaire, ou dans les procès-verbaux des Jacobins.)

Depuis, M. Chabaud de Boir ne cesse pas de dissiper les fonds secrets, et d'essuyer ses lunettes lorsqu'il lui arrive d'être content de lui-même. Cet homme endurci n'a plus ni conviction, ni âme. Il vit sans aimer. Il lui manque un côté du cœur; on aurait tort de trop le rendre responsable de cette difformité intérieure ; il est ainsi venu au monde. C'est un malheur. Il y a des gens qui naissent aveugles et muets.

Toutefois on l'estime beaucoup, car il est riche. Il est généralement bien vu, — il a sa part de tyrannie dans le pays.

De tous les hommes politiques, c'est le plus dépravé entre les plus infâmes.

Depuis deux ans qu'il pèse sur la France,

l'homme que nous avons bien voulu cacher sous le nom supposé de Chabaud de Boir a montré de quelles turpitudes il était capable. Il dit aussi : *La responsabilité n'est quelque chose que quand on ne réussit pas !*

Voici ce qu'en disait dernièrement un journal, organe avoué de la démocratie :

« Cet homme féroce a débuté en province. « Tout le monde sait d'où il vient, qui le soutient « et où il va. Sa vie est connue. Il a souillé son « âme dans toutes les fureurs politiques ; censu- « re, cours prévôtales, proscriptions, insolen- « ce du vainqueur, connivence avec l'étranger. « Il a sa part de sang, il a sa part immense « dans toutes les hontes. Et depuis douze ans « cette nature fatale s'est retrouvée avec tous ses « instincts, avec ses besoins de résistance à tous « les progrès, avec sa bassesse pour le pouvoir, « avec ses idées antipathiques à la grandeur et à « la liberté nationales. »

Quant à Joseph Miquelon, il mène toujours le même train de vie; il ne sera jamais qu'un

journaliste ; il mourra où le hasard a attaché sa plume.

Il flatte beaucoup Chabaud de Boir et continue à faire l'insolent avec ceux qui n'ont pu parvenir. Il est aussi perfide qu'autrefois, mais encore plus paresseux, plus habile, plus original.

Dreus-Jolin n'a pas cessé de spéculer sur la bonhomie publique; il hante la maison des Branté, et fait tous ses efforts pour être l'ami de Bulonel ; — il doit en vouloir à son argent.

Il n'a pas renoncé à teindre ses cheveux et ses sourcils. Que voulez-vous ? A tout âge la coquetterie est agréable.

Il n'a pas non plus cessé d'être Gascon.

Il travaille à plusieurs journaux d'opinions opposées. — Cette lâcheté n'est pas rare à Paris.

Il promet de devenir encore plus maigre de jour en jour. — Rendons-lui cette justice qu'il parle de Verner avec attendrissement.

Antony Saurel et le capitaine Jérôme de

Krunzer se sont liés d'une étroite amitié. Pour nous servir des propres expressions du dictionnaire Saurel, *ils fréquentent des femmes entrées depuis long-temps dans la circulation.*

Ils se montrent splendides au café et au bal masqué. Compagnons d'orgies et de débauches, ils s'amusent avec l'enthousiasme de jeunes bacheliers.

Ils ont, entre autres divertissements et à l'insu d'Adrien et d'Hortense, fondé un bal masqué où l'on ne danse assurément pas *la gavote.* Voici le prospectus authentique d'une de ces réunions artistiques et joyeuses, où domine la charge et le grotesque :

« BAL FLAMBART

« Donné le Mardi-Gras de la présente année, « dans les FASTUEUX salons de M. ***.

« *Nota.* Les tabourets seront rempaillés à « neuf.

« AVIS PRÉLIMINAIRE.

« Il ne sera fumé que le havane le plus pur ; « cependant des pipes seront mises à la disposi- « tion des jeunes personnes que le cigarre in- « commode.

« EXTRAIT DU RÉGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ FLAMBART.

I.

« Il ne sera toléré, dans ce bal, que des danses « d'une excessive réserve ; cependant toutes les « autres danses y seront encouragées.

II.

« On n'admettra que des cavaliers sains, et « bien conformés de leurs membres, et que des « dames jouissant de toute l'élasticité de leurs « mouvements.

« Tout individu ne jouissant pas d'une bonne « santé et d'un caractère aimable sera expulsé « avec tous les honneurs dûs au malheur.

III.

« Vers le lever de l'aurore, les cavaliers con-
« vieront leurs dames aux jouissances d'une
« soupe au fromage.

IV.

« MM. les invités peuvent se rendre au lieu
« indiqué à six heures du matin, mais la Société
« croit devoir les prévenir que les portes du bal
« ne seront ouvertes qu'à neuf heures du soir.

V.

« Une tenue quelconque est de rigueur. L'ha-
« bit noir, orné d'un faux nez, jouit du droit de
« s'y présenter, mais il sera immédiatement mis
« à la porte.

VI.

« Ceux qui ne se présenteront pas en personne
« ne seront pas reçus. »

Nous vous disions bien qu'Antony Saurel

s'éteindrait sous la cendre de son cigarre, tandis qu'Adrien était appelé à briller toute sa vie.

La veuve de Verner devait se consoler de la perte de son mari, un an après qu'il fût mort, elle épousa le respectable M. Balonel, qui la laisse maîtresse de ses actions.

Antony Saurel a prétendu qu'elle en abusait.

Le comte de Branté mourut la même année, avec cette apparence de dignité que savent prendre les vieux aristocrates.

Il laissa à son fils une fortune extrêmement respectable. Le vieil homme mourut sans affections, comme tous les égoïstes et les avares.

Duras est resté l'ami d'Adrien de Branté. Il a aujourd'hui un grand nom littéraire. Il entreprend tout ce qui concerne son état. — Il sait combien cette tâche est difficile, combien l'on rencontre sur la route d'envieux et d'ennemis, — mais aussi combien de pauvres, combien de mendiants, combien de courages à relever, combien de cœurs las à soulager, combien d'âmes à défendre?

A ceux-là donc, il ne répond que par sa conduite en vue de tous, — à ceux-ci il donne le verre d'eau recommandé dans l'Évangile.

Et il ne cesse d'encourager les efforts constants de l'industrie, de l'art, de la philosophie qui tendent à nous régénérer et à enfanter tant et de si belles œuvres.

Il apporte le plus grand soin à ses travaux, car il sait qu'à côté de la magnifique question de l'art doit s'élever celles de la loyauté et de la conscience.

Ses œuvres, avec leurs gigantesques proportions, doivent remuer toutes les fibres, toucher toutes les âmes, exciter les plus nobles sympathies.

Mais ce qu'il déplore avec nous, là comme ailleurs, c'est de voir que l'on fait perpétuellement du métier, que ceux qui parlent le plus de l'art se retranchent derrière des chiffres formidables.

Duras est un homme d'honneur, bien qu'il ait refusé la croix encore dernièrement. Jamais on ne l'a vu descendre dans la vie privée de per-

sonne, y fouiller avec le poignard de la calomni et du mensonge.

Il s'essaie à tout avec une vivacité extrême, il se porte sur maints points en même temps sans passion, sans avoir besoin de surexcitant.

Mais il aime toujours Hortense, il l'aime comme Verner l'aimait, avec désespoir. Le pauvre Duras n'espère rien. Cette passion blessée l'a rendu sceptique et railleur, s'il croit à l'amour, il a peine à croire aux femmes. Cependant il n'exprime jamais entièrement ses doutes qui se perdent dans les principes d'une douce et sévère philosophie. Il se contente d'admirer Hortense en silence, de lui faire en secret des vers qu'il ne lui montrera sans doute jamais; et un sourire amer effleure ses lèvres. — C'est là tout ce que ce jeune homme de talent laisse deviner de ses souffrances.

Le soir seulement, quand il est seul avec lui-même et avec son amour méconnu, il laisse tomber sa tête dans ses deux mains et reste ainsi pendant des heures entières abîmé dans une rêverie profonde.

Loches.

Adrien et Hortense revinrent passer l'été au village de Loches. Ils retrouvèrent avec le plus grand plaisir ce lieu si plein de suaves souvenirs pour eux.

Quand Hortense revit la Maison-Blanche, les oiseaux chantaient et voltigeaient autour de son toit gris. Les branches des arbres émues, par la brise, se balançaient dans l'air. A l'intérieur régnait un religieux et poétique silence.

— O Adrien, dit Hortense, comme ces souvenirs mélancoliques répandent de bonheur dans ma vie!

Elle cacha son visage sous les bandeaux épars de ses cheveux noirs et éclata en sanglots. Adrien soutenait sa taille flexible, ému lui-même jusqu'au fond de l'âme, écoutant les pleurs de cette femme chérie. Il la pressa contre son cœur, l'appela des plus doux noms, et réchauffa de baisers sa belle chevelure.

Ils reconnurent tout, et la maison, et le petit bois, et la rivière. Ils s'assirent sur le banc de pierre et n'eurent pas la force de détacher leurs bras enlacés.

Ils se dirent tout ce que renfermaient leurs âmes, et ils faillirent mourir de joie.

— O mon Hortense! ô ma femme! s'écria Adrien, dis-moi que tu m'aimes toujours, dis-moi combien tu as d'amour pour moi... Ah! dis-moi que tu ne me déshériteras jamais de ta tendresse; laisse-moi baiser l'herbe que tu foules. O Hortense! tu es l'étoile du matin, toujours

blanche et belle... C'est ici que je t'ai vue pour la première fois. Le soleil se couchait dans son horizon d'or, la nature se baignait dans toute sa magnificence. Te souviens-tu que tu chantas pour moi?... J'étais si troublé que je n'avais plus mon âme. O mon amie, tu avais emporté mon âme!... Que tu es noble et belle! Oh! mon ange, redis-moi ce chant qui m'a révélé ton cœur et mon amour.

Et Hortense chanta :

« La nature avec ses richesses a été créée « par Dieu pour récompenser l'homme de son « chaste amour... »

« . . . . . »

Et Adrien et Hortense oublièrent la marche des heures; leurs âmes se fiançaient devant Dieu comme au temps où ils ne s'appartenaient pas. Elles s'apportaient mille promesses de bonheurs, et enfantaient des idées suaves dominées par un calme délicieux.

Est-il un homme plus raisonnable et plus heureux qu'Adrien? Il aimera toujours Hor-

tense, et celle-ci ne lui fera jamais défaut !...

La familiarité ne les a pas privés de leur pudeur. Quel doux poëme qu'un semblable amour!

Vivre toujours ainsi à deux, n'est-ce pas le bonheur, le paradis sur la terre ?.....

Dieu, qui me voit, sait si je souhaite pour moi-même une autre félicité que celle-là !...

Adrien de Branté, Hortense, le capitaine de Krunzer, Antony Saurel et Rose, vécurent depuis tous ensemble, passant une partie de l'année à Paris, l'autre à Loches. Ces ménages unis font plaisir à contempler. Il n'y a que Paris qui offre quelques-uns de ces rares et magnifiques exemples de désintéressement et de fusion dans les intérêts domestiques.

Par leurs soins, la ville de Loches est devenue une des plus heureuses de France. Hortense s'est arrangée de manière à ce qu'il n'y a plus de pauvres dans le pays. Le plus grand bonheur de cette noble créature est de plaire à Adrien et de soulager toutes les misères, justes ou imméritées, qu'elle découvre.

Elle est plus belle que jamais, — les femmes heureuses sont si belles!

Quand il arrive que l'on parle de Verner de-

vant ceux qui furent ses amis, leurs figures prennent une expression mystique de regret.

Il n'est pas jusqu'à Adrien qui ne le pleure parfois et ne rende justice à ses facultés éminentes.

Adrien a refusé d'être député, tant il méprise les grands politiques de notre temps. Ce qui ne l'empêche pas d'aimer Hortense, et de l'entourer de ces soins mignards que les femmes méritent et que nous leur devons toujours.

Leur sublime amour promet de durer aussi long-temps que celui de la charmante marquise de Pescaire et de son mari, qui donnèrent au XVI siècle l'exemple d'une union sans nuages.

Il est vrai que la marquise avait, comme Hortense, toutes les grâces, toutes les vertus, toutes les supériorités.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

Chapitres.		Pages.
1	Où l'auteur s'efforce de se justifier.	3
2	. . . . .	7
3	. . . . .	11
4	. . . . .	15
5	La fable de la folle.	19
6	. . . . .	41
7	. . . . .	45
8	. . . . .	49
9	. . . . .	53
10	. . . . .	77
11	. . . . .	85
12	Où l'auteur s'interrompt.	97
13	Le mariage.	105
14	. . . . .	109
15	. . . . .	115
16	. . . . .	118
17	Les projets.	125
18	. . . . .	129
19	De la beauté. — L'auteur conspire contre ses lecteurs afin de s'acheter un vêtement honnête. .	131
20	. . . . .	137
21	Les journalistes et M. Chabaud de Boir. . . .	141
22	Suite du précédent.	153

Chapitres.		Pages.
23	. . . . .	171
24	. . . . .	177
25	Où reparaît le capitaine Jérôme.	181
26	. . . . .	187
27	. . . . .	193
28	. . . . .	199
29	. . . . .	201
30	Une visite désagréable et les suites d'icelle. .	205
31	Antony Saurel à Adrien de Branté.	219
32	. . . . .	225
33	Hortense, Duras et Verner.	233
34	. . . . .	243
35	Ce que pensait ce jour-là un journaliste. . .	249
36	Le bal et la diplomatie.	251
37	Suite du chapitre précédent.	265
38	Le politique chez le journaliste.	269
39	. . . . .	293
40	Antony Saurel à Adrien de Branté.	303
41	. . . . .	309
42	. . . . .	317
43	. . . . .	323
44	. . . . .	331
45	Antony Saurel à Adrien de Branté.	341
46	Au foyer de l'Opéra.	345
47	. . . . .	351
48	Antony Saurel à Paris.	359
49	A l'ombre du bois.	365
50	. . . . .	379
51	Ce que devinrent les amis de Verner. . . .	383
52	Loches.	393

Niort, — Impr. de E. Dépée.